

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

**MIEUX COMPRENDRE LE VIRAGE DE LA BIBLIOTHÈQUE
PUBLIQUE CONTEMPORAINE AU QUÉBEC :
UNE ANALYSE COMMUNICATIONNELLE**

**THÈSE PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE DU**

**DOCTORAT EN LETTRES
(CONCENTRATION EN COMMUNICATION SOCIALE)**

**PAR
FRANÇOIS R. DERBAS THIBODEAU**

DÉCEMBRE 2021

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES
DOCTORAT EN LETTRES (CONCENTRATION COMMUNICATION SOCIALE)
(PH.D.)

Direction de recherche :

Jason Luckerhoff, Ph.D.	Directeur de recherche
-------------------------	------------------------

Christian Poirier, Ph.D.	Codirecteur de recherche
--------------------------	--------------------------

Jury d'évaluation

Jason Luckerhoff, Ph.D.	Directeur de recherche et évaluateur
-------------------------	--------------------------------------

Christian Poirier, Ph.D.	Codirecteur et évaluateur
--------------------------	---------------------------

Mireille Lalancette, Ph.D.	Évaluatrice et présidente du jury
----------------------------	-----------------------------------

Jonathan Paquette, Ph.D.	Évaluateur externe
--------------------------	--------------------

Audrey Laplante, Ph.D.	Évaluateur externe
------------------------	--------------------

Thèse soutenue le 23 août 2021.

REMERCIEMENTS

En guise d'ouverture de cette thèse, je tiens avant toute chose à remercier mes directeurs de recherche Jason Luckhoff (Département de lettres et communication sociale de l'Université du Québec à Trois-Rivières) et Christian Poirier (Institut national de la recherche scientifique – Centre Urbanisation Culture Société). Messieurs, vous avez su m'accompagner indéfectiblement à travers les périodes d'inspiration ou de difficulté, toujours avec générosité et un sens de l'écoute rare. Je n'aurais sans doute pas vu la fin de cette aventure doctorale sans vos talents d'accompagnateur. Vous avez toute ma reconnaissance. Très sincèrement, merci.

Mes remerciements également plus largement aux membres de mon jury de thèse pour leur engagement et leur disponibilité : Audrey Laplante (École de bibliothéconomie et des sciences de l'information de l'Université de Montréal), Jonathan Paquette (École d'études politiques de l'Université d'Ottawa) et Mireille Lalancette (Département de lettres et communication sociale de l'Université du Québec à Trois-Rivières), je vous remercie. D'autres professeurs de l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR) ont également contribué à mon cheminement : Stéphane Perreault (Département de lettres et communication sociale), Synda Ben Affana (Département de lettres et communication sociale), François Guillemette (Département des sciences de l'éducation), Jo Katambwe (Département de Lettres et communication sociale) ainsi que Marie-Claude Larouche

(Département sciences de l'éducation), merci. J'élargis la mention aux professeurs et étudiants d'autres universités gravitant autour du Laboratoire de recherche sur les publics de la culture et du Laboratoire / Art et société / Terrains et théories qui ont contribué à dynamiser mon expérience doctorale.

Je tiens aussi à remercier le personnel de soutien de l'UQTR qui m'a appuyé à plusieurs moments clés. Merci également au Décanat des études de cycles supérieurs et de la recherche de l'UQTR pour le financement des activités de diffusion qui m'a permis de participer à plusieurs colloques scientifiques locaux, nationaux et internationaux. Merci au Fonds de recherche du Québec Société et culture (FRQSC) pour la bourse qui m'a permis de me consacrer à temps plein à ce projet doctoral, et ultimement de le mener à bien.

Une pensée particulière va aux collègues doctorants de ma cohorte en communication sociale à l'UQTR qui ont suscité un réel sentiment d'appartenance qui m'a animé et m'anime toujours en dépit de la distance. Stéphane, Olivier, Marie-Chantal, Annie, Keren, Nathalie, les moments partagés avec vous resteront gravés dans ma mémoire.

Enfin, sincères remerciements à mes proches qui m'ont soutenu tout au long de ce cheminement et qui ont su m'inspirer le courage de persévérer. Lucie, Samuel et Audrey, je vous remercie de tenir ma flamme allumée et je suis infiniment reconnaissant pour votre soutien.

Je dédie cette thèse à Lucie, Samuel et Audrey.

RÉSUMÉ

Dans notre projet doctoral, nous avons étudié le phénomène du virage institutionnel entrepris par la bibliothèque publique québécoise au cours des dernières décennies dans le but de mieux le comprendre. Le phénomène est abordé dans une perspective communicationnelle considérant les relations entre l'institution et ses publics dans leur contexte d'échange. Cette démarche générale inductive et essentiellement qualitative vise à générer des interprétations théoriques et s'enracine dans l'étude de deux cas institutionnels aux situations communicationnelles remarquables. Dans trois articles insérés, nous présentons : une étude des rapports annuels et planifications stratégiques relatifs à la Grande Bibliothèque du Québec (GBQ)¹, une étude du vécu des acteurs institutionnels de la bibliothèque Marc-Favreau (BMF) à Montréal, puis une étude du vécu des publics et non-publics de la BMF.

Nous développons un regard critique à l'égard des démarches institutionnelles étudiées. Dans un premier temps, des formes d'activités programmées alors innovantes sont relevées dans différentes périodes de l'histoire de BAnQ et de la GBQ et semblent, en commun, trouver leur légitimité dans l'affluence des publics qu'elles génèrent tout en permettant l'intégration d'innovations notables au cadre institutionnel sur le plan de la

¹ Contextualisée dans l'ensemble institutionnel plus vaste de la Bibliothèque nationale du Québec (BnQ) devenue Bibliothèque et archives nationales du Québec (BAnQ).

participation. Dans un second temps, nous explorons le sens composite donné par les acteurs institutionnels à l'expression de bibliothèque « citoyenne » ainsi que les pratiques en lien. Dans un troisième temps, le vécu des publics et non-publics de la BMF nous permet d'identifier deux types de rapports bien distincts à la bibliothèque, l'un orienté vers les pratiques liées au document et à la conception d'une bibliothèque traditionnelle, l'autre à une bibliothèque dite « communautaire ». Entre les deux, nous relevons des tensions notables qui impliquent notamment une diversité de positionnements à l'égard du cadre normatif de l'institution.

Bien que le modèle de la bibliothèque tiers lieu ait constitué un référent commun dans le discours des deux institutions étudiées et bien qu'il puisse certes contribuer à la compréhension d'une partie du phénomène, cette partie nous est apparue circonscrite sur les terrains appréhendés, où plusieurs de ses écueils et limites ont par ailleurs été observées. Sur le plan conceptuel, la citoyenneté culturelle est identifiée comme présentant un potentiel à titre de prisme interprétatif à l'égard du virage et des enjeux qui lui sont associés incluant des dynamiques à la fois culturelles, communicationnelles et politiques à l'œuvre. L'ensemble résulte, sur une base interdisciplinaire en communication sociale et mobilisant des concepts issus des sciences de l'information, en une critique formulée à l'égard du virage institutionnel lequel, en fonction des aspirations relevées, apparaît buter à l'étape de la modification des normes institutionnelles et des rapports à ses publics.

ABSTRACT

In our doctoral project, we studied the phenomenon of the institutional shift undertaken by the Quebec public library over the last few decades in order to better understand it. The phenomenon is approached from a communicational perspective that considers the relationships between the institution and its publics in their context of exchange. This general inductive and essentially qualitative approach aims to generate theoretical interpretations and is rooted in the study of two institutional cases with remarkable communicational situations. In three inserted articles, we present: a study of the annual reports and strategic plans of the Grande Bibliothèque du Québec (GBQ)², a study of the experience of institutional actors at the Bibliothèque Marc-Favreau (BMF), and a study of the experience of the latter's publics and non-publics.

We take a critical look at the institutional approaches studied. First, original forms of programmed activities are identified in different periods in the history of the BnQ and GBQ and seem, in common, to find their legitimacy in the affluence of the publics they generate while allowing for an increasingly participatory culture to take place within the institution. In a second step, we explore the composite meaning given by institutional actors to the expression « citizen » library as well as related practices. Thirdly, the

² Framed within the larger Bibliothèque nationale du Québec (BnQ) and Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) organisations.

experience of BMF publics and non-publics reveals two very distinct types of relationships with the library, one oriented towards practices related to the document and the perception of a traditional library, the other related to « community ». Between the two, we note notable tensions that imply a relationship with the normative framework of the institution.

Although the third place library model has constituted a common referent in the discourse of the two institutions studied, and although it can certainly contribute to the understanding of part of the phenomenon, this part seemed to us to be circumscribed in the fields studied, where several of its pitfalls and limits have been observed. Conceptually, cultural citizenship is identified as having the potential to act as an interpretative prism for the shift and the issues associated with it, including cultural, communicational and political dynamics at work. On an interdisciplinary basis in social communication and mobilizing concepts from the information sciences, the whole results in a criticism of the institutional shift which, according to the aspirations identified, appears to be stumbling at the stage of modifying institutional norms and relations with its audiences.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	v
RÉSUMÉ	viii
ABSTRACT	x
TABLE DES MATIÈRES	xii
LISTE DES TABLEAUX ET FIGURES	xvi
PRÉAMBULE HISTORIQUE	xvii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I PROBLÉMATIQUE	4
1.1 De la culture au culturel	5
1.2 La démocratisation de la culture et la démocratie culturelle	12
1.3 Le choix d'une perspective d'étude	22
1.3.1 Une étude communicationnelle des phénomènes culturels	27
1.3.2 L'institution en rapport aux publics et aux non-publics	32
1.3.3 Au croisement des sciences de l'information	37
1.4 La problématique communicationnelle de la bibliothèque publique	44
1.4.1 La transformation de l'institution	44
1.4.2 Le modèle de la bibliothèque tiers lieu	49
1.4.3 Le problème communicationnel	69
1.4.4 Mise en perspective : le phénomène du virage institutionnel	73
1.5 Problématiques spécifiques et terrains d'études	77

1.5.1	Regard diachronique sur la dimension communicationnelle d'une institution influente : l'analyse des rapports annuels et planifications stratégiques de BAnQ.....	78
1.5.2	Enjeux institutionnels et communicationnels concernant une bibliothèque dite « citoyenne » : analyse du vécu des acteurs de la BMF.....	80
1.5.3	Au cœur des préoccupations d'une bibliothèque « citoyenne » ? Analyse du vécu des publics et non-publics de la BMF.....	82
CHAPITRE II MÉTHODOLOGIE.....		84
2.1	L'interactionnisme symbolique.....	84
2.2	Une démarche inspirée de la MTE.....	90
2.3	Description de la démarche méthodologique.....	99
2.4	L'analyse qualitative par émergence et la modélisation.....	111
2.5	La sous-division de l'étude.....	117
2.6	L'écriture dans une démarche générale inductive.....	121
CHAPITRE III PREMIER ARTICLE INSÉRÉ – DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE À LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE DU QUÉBEC : APPROCHES INSTITUTIONNELLES FACE AUX DÉFIS CONTEMPORAINS DE LA COMMUNICATION, DE LA PARTICIPATION ET DE L'INCLUSION		124
RÉSUMÉ		124
3.1	Introduction.....	125
3.2	La légitimation des manifestations culturelles par l'affluence des publics	129
3.3	L'éclatement des cadres par les ensembles événementiels d'envergure...	138
3.4	De la médiation aux ateliers en laboratoire : nouvelles modalités de participation	145
3.5	Discussion	155
3.6	Conclusion	162
CHAPITRE IV SECOND ARTICLE INSÉRÉ – BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET VIRAGE CITOYEN : ENJEUX INSTITUTIONNELS ET		

COMMUNICATIONNELS (AVEC CHRISTIAN POIRIER) PAR : FRANÇOIS R. DERBAS THIBODEAU ET CHRISTIAN POIRIER.....	166
RÉSUMÉ	166
4.1 Introduction.....	167
4.2 Méthodologie	171
4.3 Communiquer la BMF : continuités, inflexions, tensions	174
4.4 La médiation culturelle comme enjeu communicationnel.....	181
4.5 La bibliothèque citoyenne : représentations plurielles et prototypes d'action	185
4.6 Des passerelles à explorer avec la citoyenneté culturelle.....	191
4.7 Conclusion	196
CHAPITRE V TROISIÈME ARTICLE INSÉRÉ – LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE AU PRISME DU VÉCU DES PUBLICS ET DES NON- PUBLICS : UNE INSTITUTION CULTURELLE EN MUTATION ? (AVEC CHRISTIAN POIRIER ET JASON LUCKERHOFF) PAR : FRANÇOIS R. DERBAS THIBODEAU, CHRISTIAN POIRIER ET JASON LUCKERHOFF.....	200
RÉSUMÉ	200
5.1 Introduction.....	201
5.2 Méthodologie	205
5.3. La dimension symbolique documentaire : livres, codes et atmosphère	207
5.4 Expériences symboliques contradictoires, tensions et normes institutionnelles	211
5.5 La dimension symbolique communautaire : dynamiques du <i>faire communauté</i>	218
5.6 Deux mondes de sens inscrits sur un continuum de référence.....	228
5.7 Conclusion	234
CHAPITRE VI DISCUSSION	236
6.1 Rappel de la problématique	236

6.2	Intégration : vers une compréhension composite du virage contemporain de la bibliothèque publique québécoise	238
6.2.1	De la montée d'une dimension participative au sein des activités programmées comme stratégies communicationnelles	238
6.2.2	Vers la mobilisation du prisme conceptuel de la citoyenneté culturelle afin de mieux réfléchir les aspirations citoyennes de l'institution... ..	242
6.2.3	Sur l'émergence d'une dimension communautaire chez les publics et non-publics.....	246
6.2.4	Proposition d'une modélisation générale	250
6.3	Apports et mise en discussion.....	252
6.3.1	La dimension participative envisagée à l'interface du numérique... ..	252
6.3.2	Réfléchir une institution au prisme de la citoyenneté culturelle ?	261
6.3.3	Ouverture sur la dimension communautaire vécue par les publics et les non-publics	271
6.4	Limites et pistes de recherche	283
ANNEXES		290
ANNEXE 1 : GRILLES D'ENTRETIENS SEMI-DIRIGÉS		291
ANNEXE 2 : EXEMPLE D'UN DOCUMENT DE SYNTHÈSE DE CATÉGORIE ANALYTIQUE (INCLUANT EXTRAITS D'ENTRETIENS PERTINENTS)		295
ANNEXE 3 : CERTIFICAT D'ÉTHIQUE DE LA RECHERCHE AVEC DES ÊTRE HUMAINS		314
ANNEXE 4 : LETTRE D'INFORMATION ET FORMULAIRE DE CONSENTEMENT DU PARTICIPANT.....		317
RÉFÉRENCES.....		320

LISTE DES TABLEAUX ET FIGURES

Figure 1. Principe de circularité de la démarche en MTE	94
Figure 2. Trajectoire hélicoïdale de notre démarche en MTE	100
Figure 3. Ébauche théorique des publics traditionalistes de la BMF	116
Figure 4. Extrait du rapport annuel de BAnQ (2012, p. 28-29)	142
Figure 5. Modélisation : interprétation théorique générale	251

PRÉAMBULE HISTORIQUE

Le développement de l'humanité peut être envisagé en lien avec l'essentielle poursuite de la compréhension de sa propre existence, de son environnement, de la complexité des rapports les unissant et les opposant. Les processus de transmission et d'apprentissage lui permettent ensuite, à force d'interactions, de cheminer collectivement dans cette poursuite. Dans une multitude de dimensions qui ont fasciné les érudits de tout temps (Belfiore et Bennett, 2010), se déploient alors les phénomènes culturels, qui laissent leur marque, portent des messages, des images, du sens à être retransmis. Lorsque la tradition orale ne suffit plus, l'Homme se tourna vers d'autres moyens, supports, plateformes, plus durables, pour les y inscrire. Aussi loin que l'Égypte ancienne, pouvons-nous distinguer des traces de cette poursuite, incarnée dans le projet monumental de la bibliothèque d'Alexandrie (circa 288 av. J.-C.), dont la référence a traversé les frontières tant des nations que des imaginaires. À l'instar d'autres lieux contemporains consacrés au savoir, lors de périodes de conflit, la bibliothèque d'Alexandrie est plusieurs fois visée, protégée³ ou détruite, puis reconstruite. Ainsi, que ce soit pour des motifs de conquête ou de contrôle, le corpus des connaissances, des moyens qui lui sont afférents et des référents identitaires d'un groupe social puis les

³ Lors du Printemps Arabe de 2011, elle fût aussi la seule institution gouvernementale d'Alexandrie à ne pas être saccagée, mais tout au contraire, pendant de longs jours encerclée et protégée par la foule (Lankes, 2018).

institutions les abritant, à la valeur symbolique connue, sont-ils historiquement ciblés ; éminente marque de leur importance dans la durée, de l'importance de la culture. Il s'agirait d'une grave sursimplification de considérer la bibliothèque comme un bâtiment n'abritant que des collections. Dès l'Antiquité, philosophes et penseurs se réunissaient à la bibliothèque d'Alexandrie pour échanger, et auprès d'eux, les acteurs politiques venaient chercher l'illumination intellectuelle pour mieux faire progresser la Cité (Lankes, 2016, 2018). Très loin dans l'Histoire, l'institution peut ainsi être envisagée comme une institution dynamique participant pleinement à une société communicante (Castells, 2000 ; Schiele, 2017).

Plus près de notre réalité, le parcours historique de la bibliothèque publique, au Québec, met de l'avant une dualité particulière inhérente à sa nature d'institution culturelle : elle peut en effet être vue à la fois comme le possible tremplin pour l'émancipation d'une société et des individus qui la composent, par l'éducation notamment, ainsi que comme l'instrument de la reproduction de potentielles dominations. Des auteurs expliquent comment les établissements qui en sont les précurseurs⁴ opèrent comme autant « [d']instrument[s] de propagande et de contrôle des idées » pour les autorités fédérale et catholique (Lajeunesse, 2004, p. 11). Puis comment, jusqu'au 20^e siècle, d'après débats politiques opposent explicitement l'Église et ses préoccupations de « sécurité morale » (*ibid.*) à l'État québécois qui est motivé par l'émancipation culturelle (Lajeunesse, 2004 ; Séguin, 2016). Son exemple historique est criant, dans le sens de

⁴ Bibliothèques commerciales de prêts, cabinets de lecture, chambres de nouvelles, bibliothèques d'instituts, bibliothèques paroissiales et bibliothèque technique, en outre (Lajeunesse, 2004 ; Séguin, 2016).

plusieurs corpus que nous verrons et qui critiquent la verticalité, voire la violence de telles approches culturelles.

C'est dans un tel contexte de tensions que le Conseil municipal choisit de rejeter en 1902 le don consenti à la Ville de Montréal par le mécène et philanthrope étatsunien Andrew Carnegie. Ancien magnat de l'acier, ce dernier finança la construction de 1 681 bibliothèques municipales aux États-Unis et 125 au Canada, incluant des projets majeurs à Vancouver, Winnipeg, Victoria, Toronto, Regina et Calgary jusqu'en 1914 (Séguin, 2016). Ce refus contribue au retard que prit le Québec en matière de développement de son réseau de bibliothèques publiques par rapport au Canada anglophone ou aux États-Unis notamment, réseau québécois que Lajeunesse considère, en comparaison, avoir « les racines courtes » (2004, p. 217). À ce jour, le Québec n'aurait-il même, selon l'auteur, jamais réellement « dépassé le stade du rattrapage » (*ibid.*, p. 227).

À partir de 1915 et progressivement, repositionne-t-on néanmoins la bibliothèque comme un établissement plus indépendant et ouvert, dont la finalité formulée est initialement éducative, avant de s'ouvrir plus largement sur des enjeux de transmission du savoir et de la culture aux citoyens (Lajeunesse, 2004 ; Séguin, 2016). L'inauguration de la bibliothèque Saint-Sulpice, fondée par les Frères sulpiciens à Montréal en 1915, ainsi que celle de la bibliothèque centrale de Montréal en 1917 marquent l'issue de cette période de tiraillements politiques et de censure. La première est considérée comme une bibliothèque privée de recherche, quoiqu'elle présente comme caractéristiques novatrices son ouverture au plus large public ainsi que le fait de proposer, déjà, une diversité d'activités culturelles dans la grande salle polyvalente de type auditorium située au sous-sol (Lassonde, 2001). La seconde constitue l'évolution de la bibliothèque technique,

initialement située au Monument-National puis déplacée dans l'actuel Édifice Gaston-Miron, et incarne la première véritable bibliothèque municipale francophone prise en charge par l'État à Montréal⁵.

Au terme de plusieurs décennies « [d']immobilisme gouvernemental » (Séguin, 2016, p. 508), ce n'est qu'après la ratification de la première Loi sur les bibliothèques publiques du Québec en 1959 et la création du ministère des Affaires culturelles du Québec (MAC) qui doit l'appliquer, que le déploiement du réseau des bibliothèques publiques à l'échelle nationale sera ensuite formellement soutenu par l'État (Laforce, 2008), bien que certaines périodes de désengagement plus ou moins important furent ensuite notées (Séguin, 2016, p. 542). L'institution s'inspire alors principalement du modèle français et prend appui sur le Manifeste de la bibliothèque publique de l'UNESCO (1949), quoique son développement sera éventuellement influencé par l'approche bibliothéconomique étatsunienne (Hudon, 2014). Dans un contexte de Révolution tranquille, la Bibliothèque nationale du Québec (BnQ) voit ensuite le jour à Montréal en 1968. Elle est destinée à contribuer tant à l'affirmation politique que culturelle de la nation québécoise par la constitution, la conservation et la diffusion des collections devant rassembler son patrimoine (MAC, 1969). La politique culturelle du Québec tendra, à partir de ce moment, à se rapprocher du modèle britannique et anglo-saxon avec l'adoption de mesures de décentralisation puis du principe de distanciation entre l'État et la culture « *at arm's length* », lequel s'incarne dans la mise en place de diverses sociétés d'État indépendantes et autonomes (Gattinger et St-Pierre, 2011).

⁵ Par opposition à la bibliothèque publique anglophone de Westmount qui fût inaugurée dix-huit ans plus tôt, en 1899 (Séguin, 2016).

Le « Plan Vaugois », adopté par le MAC en 1979, provoque ensuite l'accélération du processus de développement du réseau, qui accuse toujours un retard accablant en comparaison au réseau ontarien, par exemple (Laforce, 2008 ; Séguin, 2016 ; Vaugois, 2004). Puis, l'entrée imminente dans une nouvelle ère technologique, dans une société fondée sur le savoir et l'information puis, parallèlement, l'intensification de la mise en réseau locale, nationale et internationale se reflète dans l'ouverture à Québec en 1983 de la Bibliothèque Centrale de Québec renommée bibliothèque Gabrielle-Roy deux ans plus tard (Lajeunesse, 2010). Cette dernière présente déjà une forte inclination médiatique, tandis que les supports et contenus admis en institution se diversifient plus largement. La bibliothèque publique abandonne progressivement son unique identification au livre (Lajeunesse, 1995) tout en étant de plus en plus influencée par le modèle nord-américain qui d'une part conçoit l'institution comme une ressource éducative, laquelle se recentre d'autre part progressivement sur les communautés locales (Wiegand, 2011, 2015). Si l'approche institutionnelle est de moins en moins strictement culturelle au sens des œuvres de la culture cultivée, sa logique de démocratisation territoriale ne s'en trouve que consolidée par un souci d'ancrage dans les communautés locales qui est réaffirmé. Un vent de redéfinition souffle ensuite sur la bibliothèque dont la diversification progressive est capturée par la réécriture de l'influent Manifeste de l'UNESCO en 1994, selon lequel la bibliothèque poursuit dès lors des missions à la fois d'information, d'alphabétisation, d'éducation et de culture.

Le dépôt de la Politique de lecture publique et du livre par le ministère de la Culture et des Communications en 1998 doit enfin contribuer à redresser les problèmes de sous-développement du réseau et entraîne une augmentation du financement consacré

aux bibliothèques publiques de 19 millions de dollars en 1998-1999, à 36 millions de dollars en 2000-2001. La politique « multidimensionnelle » vise à susciter l'éveil du goût à la lecture chez les publics jeunesse ; à assurer l'accès des ressources permettant l'exercice des droits à l'éducation et à la lecture pour tous ; à soutenir l'acquisition et le maintien des habitudes de lecture, puis ; répondre aux besoins d'information et de connaissances de tous, tout en mettant l'accent sur la disponibilité des productions écrites québécoises (Séguin, 2016, p. 543-544). Selon Ferland et Lajeunesse (2007), les balises qui sont établies demeurent toutefois relativement vagues et laissent beaucoup, voire trop de latitude aux municipalités qui doivent assurer le déploiement des institutions.

L'inauguration de la GBQ à Montréal en 2005, héritière de la BnQ, se fait dans la foulée. L'avènement de l'imposante bibliothèque à double fonction, locale et nationale, qui doit incarner « un genre nouveau » et qui est considérée comme le navire amiral du réseau des bibliothèques publiques, mobilise une forte attention médiatique (Lajeunesse, 2010, p. 7). L'engagement dans le processus de changement d'identité institutionnelle qu'elle initie se poursuit avec les projets de bibliothèques publiques au caractère contemporain affirmé qui voient le jour à partir de 2013, nommément : les bibliothèques Marc-Favreau et du Boisé, à Montréal, puis Monique-Corriveau, à Québec.

Cette thèse est consacrée à l'étude de ce phénomène récent du virage institutionnel entrepris par les bibliothèques publiques, au Québec, et plus précisément au cours de la période forte qui survient à partir du tournant du millénaire jusqu'à ce jour, tandis que des développements encore substantiels sont toujours repérables, année après année.

INTRODUCTION

Cette thèse s'intéresse au phénomène du virage de la bibliothèque publique contemporaine, tel qu'il est vécu au Québec. Ledit virage renvoie généralement à une période de forte transformation de la bibliothèque, où l'évolution de ses aspirations culturelles, éducatives, sociales et démocratiques se voit doubler d'enjeux communicationnels marqués, participant d'une modification de l'action institutionnelle et de son identité, en tension entre les paradigmes de démocratisation et de démocratie de la culture. Nous analysons ce virage dans le but d'accéder à une meilleure compréhension à la fois de la genèse et des perspectives d'avenir de l'ensemble institutionnel qui en résulte. Nous appréhendons le phénomène dans une perspective critique et à partir de deux cas et trois terrains d'étude distincts à la GBQ, précédée de la BnQ, ainsi qu'à la BMF, lesquelles ont chacune joué un rôle important dans l'amorce et l'entrée progressive dans ce virage, que dans son affirmation auprès des populations, à partir de leur inauguration respective en 2005 et 2013.

Le premier chapitre contient notre problématisation. Certains éléments fondamentaux des contextes historique et sociopolitique sont d'abord présentés. Nous introduisons par la suite la perspective de la communication sociale, comprise comme interdiscipline en sciences sociales, qui est centrale à notre démarche. La problématique communicationnelle de la bibliothèque publique, afférente au virage

en question, est ensuite présentée, avant que ne soient vues les problématiques spécifiques que nous aborderons par l'insertion de trois articles.

Dans le second chapitre, nous présentons notre positionnement épistémologique relevant de l'interactionnisme symbolique suivi du détail de notre démarche, inspirée de la méthodologie de la théorisation enracinée (MTE), qui s'y arrime. Nous procédons aussi à un bref retour réflexif sur certains défis rencontrés, incluant l'opérationnalisation de l'analyse qualitative par émergence ainsi que la constitution d'une thèse par insertion d'articles. Nous présentons enfin les collectes de données spécifiques à nos terrains d'étude.

Les troisième, quatrième et cinquième chapitres sont constitués des articles insérés et mettent de l'avant des perspectives différenciées sur le phénomène à l'étude. Notre étude du corpus des rapports annuels de la GBQ permet d'abord de mieux comprendre, en contexte, les évolutions des activités programmées en bibliothèque comme stratégies communicationnelles afin de mieux démocratiser et inclure, ainsi que les formes qui sous-tendent ces évolutions. Nous nous tournons ensuite vers la BMF et étudions le vécu de ses acteurs institutionnels, qui soulèvent une multitude de tensions et d'enjeux afférents à une modification de la posture institutionnelle supposée par le sens donné à l'expression de la bibliothèque « citoyenne ». Une ouverture possible vers l'univers conceptuel de la citoyenneté culturelle est identifiée dans ce même cadre. Nous présentons enfin l'étude du vécu des publics de la BMF, laquelle met en lumière des rapports fort différents à l'institution. Certains publics sont fortement orientés vers ses services documentaires et les aspects qui sont associées à une perception traditionnelle de la bibliothèque.

D'autres témoignent d'un vécu orienté et préférant une bibliothèque « communautaire ». Plusieurs tensions différencient ces deux dimensions distinctes.

Nous présentons pour terminer, au sixième chapitre, une discussion où sont synthétisés puis combinés ces résultats, après quoi ils sont mis en discussion critique par rapport à certains écueils identifiés du tiers lieu et des fab labs. Une brève réflexion autour du rôle du concept de la citoyenneté culturelle dans ce contexte est ensuite proposée. Les limites de la recherche, ses apports, ainsi que certaines pistes de recherche éventuelles en lien avec nos résultats sont enfin présentés.

CHAPITRE I

PROBLÉMATIQUE

Notre cheminement dans la production de la présente thèse prend sa source dans la curiosité suscitée par l'ouverture en 2013 de la BMF, qui, pour des raisons que nous nous expliquions mal, faisait beaucoup jaser. Nous y sommes allés. Nous avons été surpris par plusieurs de ses caractéristiques. D'autres gens que nous connaissions semblaient avoir vécu une expérience similaire. Cette situation a, très précisément, été déterminante du projet de recherche que nous présentons dans cette thèse. Nous avons découvert que ce moment vécu intimement pouvait être envisagée comme s'inscrivant dans un phénomène social beaucoup plus vaste, qui renvoie essentiellement à notre rapport à la transformation de l'institution.

Notre posture de départ en regard de l'objet d'étude qui allait en découler était une posture d'ouverture, en cohérence avec les normes établies en MTE laquelle nous a inspirés tout au long de ce parcours (Glaser et Strauss, 1967 ; Luckerhoff et Guillemette, 2012). Nous avons, de fait, abordé le terrain avec des questionnements gardés volontairement généraux, en faisant un effort d'abstraction des savoirs préconçus, soient-ils théoriques ou expérientiels, pour laisser la priorité à ce qui allait émerger du terrain. La problématisation établie initialement était provisoire en ce qu'elle a constamment évolué au fil du processus de recherche, qui fut caractérisé par

de multiples allers et retours entre les phases de collecte et d'analyse des données puis de référence aux écrits pertinents.

La problématique ici présentée est donc le résultat de ce processus de recherche évolutif et essentiellement inductif. S'y côtoient et s'y croisent plusieurs perspectives disciplinaires ainsi que quelques concepts devenus concepts sensibilisateurs, c'est-à-dire reconnus en cours d'analyse comme correspondant généralement à ce qui émerge (Blumer, 1969 ; Glaser, 1978, 1998 ; Glaser et Strauss, 1967 ; Horincq Detournay, 2018 ; Luckerhoff et Guillemette, 2012 ; Plouffe et Guillemette, 2012). Il ne s'agit pas d'un cadre théorique ou conceptuel au sens hypothético-déductif de l'expression ; les référents qui y sont présentés ont en réalité été mobilisés avec beaucoup de souplesse, en priorisant toujours le sens des données du terrain. La lecture qui en est faite doit donc être conséquente.

1.1 De la culture au culturel

Notre problématisation concerne fondamentalement la tension entre la démocratisation de la culture, paradigme omniprésent dans les politiques culturelles et qui orientera généralement l'action des institutions culturelles contemporaines à partir du milieu du 20^e siècle, puis la contre-proposition de la démocratie culturelle qui survient éventuellement. La conception évolutive de la culture qui est ici étudiée en est conséquente.

Le point de départ de la conceptualisation de la culture qui nous guide est celui de la culture dite légitimée – un périmètre lui-même mouvant dans le temps – qui renvoie tout d’abord à ce qui relève du monde des arts, ou « *artworld* », conceptualisé par Danto en 1964. Elle désigne l’ensemble des institutions et acteurs culturels (musées, galeries, critiques d’art, artistes, etc.) qui détiennent le pouvoir d’attribuer le statut d’œuvre légitime à un objet culturel. Cette culture légitimée a historiquement été différenciée des registres dits « populaires » de la culture par ses tenants, entretenant à la fois des dynamiques de discrimination ainsi que de domination plus ou moins directes, participant notamment de la *distinction* des individus étudiée par Bourdieu (1979). Ainsi le ballet, l’opéra et la musique classique ont-ils été différenciés et plus valorisés par les institutions fréquentées par un public plus « distingué », que la musique rock ou le rap l’ont-ils historiquement été – formes d’expression culturelle qui ont même suscité la résistance de l’*establishment* à certains moments.

Or, tout au long du 20^e siècle et s’accéléralant au cours de sa seconde moitié, sont ensuite identifiés plusieurs processus évolutifs qui concourent à un brouillage des frontières départageant ces deux registres culturels, et à la remise en question de leur caractère binaire. Selon Caune (1999) en outre, le phénomène serait généralement alimenté par l’augmentation des moyens technologiques ainsi qu’en parallèle par les positions démocratiques occidentales qui sont progressivement renforcées (p. 43).

Par le biais de ces moyens technologiques, un premier ensemble de processus concourt à une massification de la culture désormais produite, reproduite industriellement puis diffusée de plus en plus largement par le biais de la

communication télévisuelle, et éventuellement sur support numérique. Ceci s'accompagne d'un glissement progressif des critères de légitimation culturelle qui, fondés sur des logiques visant à valoriser une « bonne culture », voient leurs fondements progressivement déplacés vers des logiques de marchandisation capitalistes – qu'Adorno et Horkheimer (1972), puis Arendt (1972) ont notablement critiqué. Adressant ces processus, Boltanski et Chapello (2011) qualifient pour la suite une économisation de la culture et, réciproquement, une culturalisation de l'économie, lesquelles s'exacerberaient à partir des années 1980 et cristalliseraient éventuellement, jusqu'au palier des politiques, une pleine intégration des industries culturelles à la culture dont le périmètre s'élargit de fait. La reproductivité des contenus ainsi que la connectivité des supports visant la diffusion, tous deux en augmentation constante, sont notamment identifiées par les auteurs comme participant de ces processus.

Les progrès technologiques survenus à partir du milieu des années 1980 auront par ailleurs permis la mise en place de moyens de participation culturelle qui bouleverseront éventuellement les modèles culturels traditionnels par l'instauration de nouvelles dynamiques associées au « Web 2.0 », ou « Web participatif » (Breton et Proulx, 2012, p. 314). Au centre des changements encourus, rendant saillante l'interpénétration de culture et communication, sont identifiées l'émergence et la consolidation d'une « culture participative » (Jenkins, 2006) dans l'univers numérique d'abord, puis au-delà – culture où les usagers sont incités à la fois à produire, à échanger, à remixer puis à diffuser les contenus (Breton et Proulx, 2012), mais qui rencontre notamment des freins importants (tels que la culture

institutionnelle même) dans le contexte plus particulier des bibliothèques publiques (Deodato, 2014).

Ceci fait écho à la thèse selon laquelle, plus largement, une accentuation de l'interpénétration de la communication et de la culture serait par ailleurs repérée. Comme l'écrit Caune, un regard rétrospectif sur le 20^e siècle permet d'apprécier le fait que le rapport entre culture et communication est historiquement inextricable : « L'une ne va pas, ni ne s'explique, sans l'autre. » (2006, p. 6) L'auteur explique comment toute transmission de culture passe nécessairement par des actes de communication. Tout acte de communication s'inscrit inversement dans la culture (Caune, 2006 ; Luckerhoff et Jacobi, 2014). Or, ces progrès des technologies de l'information et de la communication auraient, dans le même axe, directement participé à la soumission à la fois des registres légitime et populaire de la culture à des forces qui en ont remis en question tant la substance que les frontières (Augé, 2000). L'auteur évoque des dynamiques de fragmentation, de circulation et d'hybridation des objets culturels et des référents, qui contribueraient ainsi doublement à augmenter la perméabilité des frontières entre les registres de culture et à un élargissement considérable de son périmètre général, par ailleurs exacerbés par l'avènement d'une société axée sur le savoir et l'information. C'est dans cet ordre d'idées que, comme l'écrivent Bellavance et Poirier : « D'une définition assez précise et délimitée de la culture, nous serions passés au « culturel », lequel englobe des aspects jusque-là inédits qui sont liés aux façons dont les individus et les communautés définissent ce qui relève de la culture. » (Bellavance et Poirier, 2013, dans Poirier, 2017, p. 155)

Ce qui nous ramène au second grand ensemble de processus transformateurs évoqué par Caune, soit ceux dont il attribue l'impulsion au renforcement des positionnements démocratiques des États occidentaux qui participe de cette redéfinition des dynamiques culturelles. L'exemplification offerte par l'analyse d'Hobsbawm (2003), qui écrit au sujet de la jeunesse des événements de Mai 1968, est éloquente en ce sens : l'auteur décrit en effet comment les mouvements sociaux étudiants de cette période sont à la source d'un déplacement sensible des frontières de la culture alors dite légitime. En effet, des suites des revendications de ces groupes sociaux qui furent éventuellement prises en compte par l'État, couplées à leur influence collective et individuelle croissante au fur et à mesure de leur entrée dans des positions sociales plus influentes, le registre de la culture légitime aurait éventuellement intégré des formes d'expression culturelle significatives pour eux, qui correspondent à leurs goûts, et qui auparavant étaient reléguées au registre de la culture populaire.

Une analyse sociologique intéressante en lien s'intéresse au phénomène de la montée de l'omnivorisisme culturel, conceptualisée par Peterson et qui survient en parallèle du brouillage des frontières auparavant évoquées. Soumise à l'influence de plusieurs forces contextuelles d'échelle sociétale⁶, la culture légitime incorpore, se déplace, puis éventuellement alimentant et alimenté tout à la fois par ce brouillage

⁶ S'appuyant sur plusieurs études contemporaines, Peterson considère dans son article anthologique de 2004 que l'omnivorité culturelle s'accroît notamment en raison de la concurrence des divertissements populaires, la difficulté croissante de pratiquer l'exclusion dans un environnement social désormais interconnecté, la mobilité sociale qui est généralement croissante, la valorisation de la culture des jeunes, voire par intégration stratégique d'éléments du registre populaire au registre légitime afin de subordonner les populations qui l'endossent (Peterson, 2004, p. 150-154).

des frontières, s'interpénètre avec le registre populaire, à partir du goût des élites ou tenants de la culture légitime qui y sont de plus en plus exposés (Peterson, 1992, 1996, 2004). C'est dire que les individus et les groupes sociaux participent de ces phénomènes et forces d'ampleur sociétale tout autant qu'ils y répondent. Une attention croissante leur sera consacrée.

En parallèle à ces phénomènes, s'opère donc en recherche, et avec raison, un retour à la dimension fondamentale, socialement construite de la culture. Tout au long de cette seconde moitié du 20^e siècle, un intérêt croissant des chercheurs en regard de la valeur symbolique, chez les individus, qui est attribuée aux objets culturels puis partagée (tel qu'évoqué par Poirier et Bellavance), est notable. Plusieurs écoles de pensée, incluant à l'avant-garde l'école de la sociologie de Chicago à partir de la fin des années 1960, ne se satisfont plus de l'analyse de la structure sociale comme clé interprétative. Elle ne suffisait plus à expliquer les faits culturels dans leur entièreté, et ne permettait pas d'en saisir la complexité (Blumer, 1969). Dans les développements qui suivirent et jusqu'à ce jour, et intégrant plusieurs concepts issus de la recherche en communication et en psychologie sociale notamment, la réception ainsi que les publics⁷ de la culture furent étudiés de plus en plus attentivement. Les goûts, influencés par la culture, soit-elle plus ou moins légitime, sont à la fois historiquement et culturellement situés. Observer ainsi le caractère variable de ce qui constitue la culture en fonction des contextes et des vécus révèle sa fluidité, du moins lorsqu'elle est observée dans le temps long.

⁷ Généralement compris, selon Katz et Dayan (2012) dans une perspective sociale de la communication, comme les individus qui portent attention à un fait social ou culturel et qui, par le fait même, peuvent générer d'autres attentions chez une variété d'acteurs sociaux avec qui ils sont en lien. Plus de précisions concernant ceci sont amenées à la prochaine section.

Enfin, on peut donc considérer que l'interpénétration de culture, communication, économie et politique tout au long de ce siècle est constante et s'exacerbe à l'ère de la société du savoir et de l'information, ou du moins est-elle de plus en plus rendue saillante en suscitant un regard de plus en plus nuancé des chercheurs. En contrepartie, les pressions subies par les registres de la culture légitime ou populaire sont d'autant plus fortes ; les frontières entre les deux tendraient à s'estomper également, puis la part des publics en est aujourd'hui incontournable. Certaines analyses plus récentes tentent enfin de capturer l'ampleur de ces interpénétrations multiples et décrivent leur influence sur ce qui forme, aujourd'hui, le culturel. Viennent notamment à l'esprit la théorie de la société réseautée (« *network society* ») de Castells (2000) ainsi que celle de l'ordre connexionniste de Boltanski et Chapello (2011), qui décortiquent toutes deux la nouvelle configuration en réseau de cette société. Les auteurs expliquent notamment comment ces recompositions contemporaines des rapports au culturel – que l'on peut lier aux rôles de plus en plus complexes des institutions culturelles, lesquels, nous le verrons, sont eux-mêmes en pleine mutation – demeurent fortement influencés par l'idéologie capitaliste, et en constituent ni plus ni moins un nouveau chapitre.

C'est donc le domaine culturel contemporain, dans sa complexité puis traversé de plusieurs forces d'influence, en constant changement depuis plusieurs décennies, qui nous intéresse dans cette thèse. Puis, plus précisément, nous nous intéressons au rôle et à la place des institutions culturelles en son sein, considérés par rapport aux publics qui sont intrinsèquement liés à l'ensemble culturel, communicationnel, économique et politique. Pour ce faire, un détour s'impose tout d'abord par ce qui

constitua, et constitue toujours, deux éléments fondateurs des dynamiques institutionnelles contemporaines.

1.2 La démocratisation de la culture et la démocratie culturelle

La démocratisation de la culture est formulée en France en 1959 avant d'être établie en tant que paradigme⁸ dominant des politiques culturelles occidentales (Santerre, 2000). Dans son décret ministériel, son instigateur, le ministre français des Affaires culturelles, l'écrivain André Malraux, la formule comme le projet de « rendre accessibles les œuvres capitales de l'humanité, et d'abord de la France, au plus grand nombre possible de Français ; d'assurer la plus vaste audience à notre *patrimoine culturel*, et de favoriser la création des œuvres de l'art et de l'esprit qui l'enrichissent. » (de Gaulle, Debrey, Malraux *et al.* 1959, p. 7413) Le réseau des maisons de la culture connaît alors, en France toujours, un essor considérable. D'autres institutions culturelles, telles que les musées et les bibliothèques publiques, bénéficieront de l'augmentation considérable des ressources investies en culture qui accompagnera la démocratisation culturelle. Dans la foulée, l'État tentera enfin d'intervenir sur certaines conditions structurelles pouvant participer de l'inégalité de l'accès à la culture, incluant les conditions de vie économiques et sociales ; la réforme du système de l'éducation publique à laquelle a donné lieu la démocratisation de la

⁸ Considérée comme « paradigme », alliant « logiques d'action » et « modèle d'intervention » publiques en culture selon Bellavance (2000, p. 13).

culture témoigne de la vastitude du réseau des ramifications du projet (Kaddouri, 2009).

Comme ailleurs en Occident, la démocratisation de la culture influencera l'action culturelle de l'État au Québec. La mission fondatrice du ministère des Affaires culturelles du Québec, fondé en 1961, ainsi que son modèle d'intervention initiale seront d'ailleurs étroitement inspirés de l'exemple français⁹. Bien qu'il soit possible de repérer des traces implicites de l'influence des logiques de la démocratisation dans plusieurs de ses initiatives et publications antérieures, notamment dans les documents institutionnels fondant la BnQ puis le réseau des bibliothèques publiques, c'est dans sa politique culturelle de 1992 que le ministère des Affaires culturelles formalisera l'inscription de son intervention dans ce paradigme, qui ressort comme central de sa politique culturelle intitulée *La politique culturelle du Québec : Notre culture, notre avenir*. Le ministère de la Culture et des Communications réitérera cette affiliation dans le cadre de sa seconde politique culturelle, lancée en 2018, intitulée *Partout, la culture – Politique culturelle du Québec*.

En 1999, un colloque intitulé Culture et communications rassemble à Ottawa des chercheurs québécois et des acteurs du ministère de la Culture et des Communications du Québec (MCC). Leur but, traduit dans l'ouvrage *Démocratisation de la culture ou démocratie culturelle ? Deux logiques d'action publique* qui en résulte (Bellavance, 2000), est de porter un éclairage scientifique sur

⁹ Avant que ne se fasse sentir l'influence du modèle britannique et anglo-saxon à partir des années 1970, avec l'application du principe « *at arm's length* » notamment (Gattinger et St-Pierre, 2011). En ce qui a trait aux bibliothèques publiques spécifiquement, l'influence du milieu bibliothéconomique américain sur le réseau québécois sera ensuite croissante (Hudon, 2014).

la réflexion et l'expérience des acteurs ministériels participant, lesquels se sont affairés au cours de restructurations et de redéfinition de programmes durant la décennie 1990 à s'approprier les logiques de la démocratisation tout en l'adaptant au contexte de la société québécoise contemporaine pour mieux l'y déployer. On trouve donc dans l'ouvrage des contributions précisant les contours, les lieux communs et les tensions entre les modèles et les concepts qui sont liés aux paradigmes en question. Une définition de la démocratisation de la culture est, dans ce cadre, offerte par Santerre :

L'approche de la démocratisation, centrée sur la valeur esthétique des œuvres jugées les plus significatives, vise à promouvoir leur fréquentation par le plus grand nombre. La plupart du temps, l'intervention des pouvoirs publics en faveur de l'accessibilité se concentre sur l'offre et la production, pour combler les faiblesses du marché, accroître la diversité des produits et contrer les inégalités économiques et sociales d'accès. Elle passe également par la sensibilisation du public, l'éducation et le développement de la demande correspondant en général à l'offre de produits subventionnés. (Santerre, 2000, p. 48)

Son application, au Québec, rassemblera une multitude de moyens d'action axés sur le soutien des activités professionnelles de production et de création des œuvres relevant de la culture considérée légitime par l'État. En contrepartie, des mesures seront mises en place afin d'augmenter leur accessibilité pour les populations allant de la mise en place d'infrastructures de diffusion décentralisées sur le territoire en soutien aux moyens de promotion, en passant par un maillage avec le système de l'éducation (Santerre, 2000).

En dépit de l'apparente noblesse de ses finalités, certaines critiques sont toutefois formulées à l'endroit de la démocratisation culturelle dès la fin de la décennie 1960. D'abord, en ce qu'elle est fondamentalement discriminante en regard

de ce qui est la culture, légitime ou savante, méritant la transmission et l'intervention publique (Caune, 2006 ; Lafortune, 2013 ; Lamizet, 1999). Ainsi :

Le principe de démocratisation de la culture ne remet pas en question la culture savante, mais seulement l'inégalité de son accès. Dans le paradigme de la démocratisation de la culture, il est possible de qualifier certaines œuvres « d'indispensables » et d'estimer qu'un citoyen, pour être considéré comme cultivé, devrait les connaître. (Luckerhoff et Jacobi, 2014, p. 50)

Plusieurs auteurs décrivent ainsi l'engagement de l'État sur la voie du rapport normatif ou prescriptif de hiérarchisation culturelle, voire de domination culturelle. Selon Lamizet (1999), se trouvent alors institutionnalisées plusieurs formes plus ou moins subtiles de contrôle social. En effet, si la démocratisation culturelle peut participer de l'essor d'une culture légitimée, aussi peut-elle contribuer à l'étouffement de l'expression symbolique et d'appartenance de certains groupes sociaux, dont la marginalité est entretenue (*ibid.*). Traditionnellement participerait-elle aussi de la pérennité des structures sociales, plutôt que de leur renouvellement – ce fût d'ailleurs éminemment le cas au Québec, avec les établissements précurseurs de la bibliothèque publique qui exerçaient des formes de contrôle social sur les populations (Lajeunesse, 2004)¹⁰. Dans plusieurs perspectives d'études que nous verrons, peut-on retrouver des critiques des dynamiques prescriptives, de l'imposition de l'État, par le biais des institutions, d'un cadre, soit-il pensé comme une idéologie ou bien une conception particulière de la culture. D'où la nécessité affirmée, dans plusieurs disciplines au carrefour desquelles se situe la présente thèse, de poursuivre les études sur les

¹⁰ Voir préambule historique.

mouvances institutionnelles contemporaines (Beilin, 2018 ; Deodato, 2014 ; Kovacs, 2019, 2020 ; Lapointe et Miller, 2017 ; Muddiman et al., 2000, 2001 ; Schiele, 2017)

Plusieurs auteurs considèrent aussi la démocratisation, dans ses formes incarnées initiales du moins, comme un échec relatif. Caune (2006) la qualifie d'ailleurs d'un projet de médiation à bout de souffle, car d'une part, et comme l'explique Lafortune (2013), « si les efforts de démocratisation culturelle ont atteint leurs buts en rendant les équipements culturels accessibles partout sur le territoire, ils ont toutefois échoué à intégrer de vastes segments de population dans la vie socioculturelle » (p. 11). Les travaux de Bourdieu, sur lesquels nous revenons à la section suivante, permettent de comprendre certaines raisons pourquoi la démocratisation ne permit pas d'augmenter véritablement la participation des personnes et des groupes exclus : car l'accès seul ne suffit pas, il faut également posséder les compétences culturelles, les habitus ou le capital culturel¹¹ – bref l'amour de l'art (Bourdieu et Darbel, 1969) – pour être en mesure de s'en délecter, d'en apprécier les œuvres.

Ainsi, l'approche de démocratisation initialement préconisée a rapidement été critiquée puisqu'elle concourut plutôt à renforcer les inégalités dans la mesure où ce sont principalement chez les publics déjà sensibilisés, déjà en mesure de les apprécier, que l'on constata une augmentation de la fréquentation des institutions culturelles (Luckerhoff et Jacobi, 2014). Pour la suite, vient en outre pallier ce problème l'approche de la médiation culturelle. En institution, là où elle est apparue, la médiation « recouvre les dispositifs qui participent de la création des œuvres, de

¹¹ Que nous contextualisons puis définissons à la section suivante.

leur diffusion et de leur réception par les publics par le biais d'une éducation ou d'une animation » (Caillet et Jacobi, 2014, cités dans Lafortune, 2012, p. 10). Elle se développe par la suite jusqu'à être aujourd'hui généralement comprise comme un « ensemble protéiforme de stratégies de mise en relation, d'échange et de création, visant à décloisonner les institutions culturelles, à créer des occasions de rencontre entre artistes et populations, ou entre créations et publics [...] » (Casemajor, Dubé et Lamoureux, 2017, p. 5)

Lafortune, entre autres auteurs, relève également que, bien à leur insu, les médiateurs culturels contribuent souvent à reproduire les schèmes d'acculturation qui découlent de la démocratisation culturelle. Il émet ainsi une réserve quant à la mise en œuvre effective de la médiation en arguant que dans la pratique, elle n'est pas neutre. En effet, elle implique forcément un arbitraire de ce qu'est la « bonne culture » et concourt à l'instauration d'une verticalité des rapports. Lamizet abonde dans le même sens : l'institution culturelle, l'œuvre choisie ainsi que la médiation qui l'entoure constituent pour lui autant de choix politiques pouvant infléchir les systèmes de représentations sociales¹². Ces enjeux politiques peuvent, selon lui, mener à de nombreux écueils. Ces formes de pouvoir institutionnalisées peuvent d'abord concourir à l'étouffement de l'expression symbolique et esthétique de l'appartenance

¹² Originellement attribué à Durkheim en sociologie, puis relancé en psychologie sociale par Moscovici notamment, le concept de représentations sociales est ensuite vastement utilisé en sciences sociales plus largement incluant en communication. La définition influente offerte par Jodelet est la suivante : une connaissance de sens commun, socialement partagée, qui peut prendre la forme d'images, d'un ensemble de significations ou de système de références notamment, et qui exerce une influence sur notre manière d'interpréter et de penser notre réalité quotidienne et de se positionner par rapport à des situations, événements, objets et communications (Jodelet, 1984, p. 360). Le statut des représentations relativement aux idéologies est par ailleurs précisé : tandis que la représentation sociale porte sur un objet spécifique, l'idéologie exerce plutôt son influence (contrainte, distortion, décalage) sur un ensemble de représentations dont les frontières sont mouvantes (Jodelet, 1991 ; Rouquette, 1996).

et de la citoyenneté puisqu'elles sont régulièrement mises en place afin de favoriser la pérennité des structures plutôt que leur renouvellement. Elles se sont également historiquement traduites en des formes de « contrôle social » qui relèvent de « stratégies complexes de censure culturelle » (1999, p. 348), où elles ont été instrumentalisées afin de permettre un contrôle des opinions ou des images qui circulent.

D'autre part, car les conditions structurelles mises en place pour la démocratisation sont rapidement récupérées par les industries culturelles et du divertissement. Ces industries ont pris appui sur l'avènement des technologies de l'information et des communications et ses moyens de reproduction et de diffusion augmentés et ont provoqué ce que plusieurs auteurs, dont Arendt puis Adorno et Horkheimer, ont considéré comme une crise de la culture massifiée et hégémonique. La démocratisation aurait ainsi pu jouer un rôle de catalyseur de l'inexorable déplacement des critères de légitimité culturelle vers des critères relevant de logiques de marché ; un glissement qui remet en question la finalité même de la démocratisation.

À la lumière de telles critiques, le paradigme alternatif de la démocratie culturelle, favorisant la diversité des expressions culturelles plutôt que l'accessibilité d'une culture jugée légitime, est amené puis gagne en popularité au sein des cercles d'intellectuels et d'acteurs culturels français au cours des décennies suivantes (Bellavance, 2000 ; Caune, 1999, 2006 ; Lafortune, 2012, 2013 ; Santerre, 2000). Sa formalisation, en tant que modèle d'action culturelle de l'État, se fait dans le décret du ministre français des Affaires culturelles Jack Lang, quant à lui homme de théâtre,

en 1982 (Caune, 2006 ; Poirrier, 2000). Lang y révisé la mission du Ministère qu'il dirige dans le sens de « permettre à tous les Français de cultiver leur capacité d'inventer et de créer, d'exprimer librement leurs talents et de recevoir la formation artistique de leur choix [...] » (Lang, 1982, p. 1346). Sont ici, d'abord, posées les bases d'une conception plus participative de la culture, qui se traduira en un soutien accentué des activités relevant du secteur des arts en amateur, notamment, puis du loisir culturel et du divertissement plus largement, et qui inspirera également (quoique dans une moindre mesure que la démocratisation) l'action culturelle du gouvernement québécois (Santerre, 2000).

Ceci étant, la démocratie culturelle ne supprimera pas la logique de diffusion d'une culture, ou d'une identité, nationale. Elle en révisera simplement la substance en faveur d'une vision plus relationnelle, plurielle ; il s'agira également, selon le même décret, de

[...] préserver le patrimoine culturel national, régional ou des divers groupes sociaux pour le profit commun de la collectivité tout entière ; de favoriser la création des œuvres de l'art et de l'esprit et de leur donner la plus vaste audience ; de contribuer au rayonnement de la culture et de l'art français dans le libre dialogue des cultures du monde. (Lang, 1982, p. 1346)

Cette culture plurielle ou les cultures dont on cherche à soutenir l'expression à travers la démocratie culturelle renvoient à une définition plus anthropologique de la culture, comprise comme l'ensemble des connaissances, des croyances, des coutumes, des manières de penser et d'agir qui sont le propre d'une société humaine,

incluant l'art¹³. Enfin, dans le cadre du colloque Culture et communications évoqué précédemment qui prit place en 1999, Santerre formule par ailleurs une définition de la démocratie culturelle traduisant spécifiquement la perspective du gouvernement québécois à son égard :

Contrairement à l'approche de la démocratisation, associée généralement à une vision de la culture dans son sens le plus restreint (arts, lettres, patrimoine, industries culturelles), le modèle de la démocratie culturelle appelle une définition plus large de la culture qui s'étend aux traditions, au cadre et aux modes de vie. Cette perspective [...] défend la diversité des formes d'expressions, des plus nobles aux plus marginales. Elle dénonce la supériorité d'une forme de culture sur les autres, toutes possédant une valeur propre. (Santerre, 2000, p. 48)

Or, si Santerre considère que la démocratisation de la culture puis la démocratie culturelle ont toutes deux influencé l'action culturelle de l'État québécois – mais à plus forte raison encore la démocratisation (Santerre, 2000) – notamment déployée par le biais de ses institutions culturelles, aucune mention de la démocratie culturelle ne figure ni dans la politique culturelle de 1992 ni dans celle de 2018. En dépit de son bien-fondé et de son influence qui ne font, selon Santerre (2000), aucun doute, la démocratie culturelle demeurera au Québec reléguée au second plan.

La bibliothèque publique est reconnue au Québec comme un vecteur privilégié de démocratisation de la culture, dont les logiques sont omniprésentes dans la première Loi sur les bibliothèques publiques de 1959 puis dans la Politique de lecture publique et du livre de 1998 (Lajeunesse, 2004 ; Gazo, 2012). La bibliothèque jouerait, selon Baillargeon (2007), un rôle stratégique dans la démocratisation en sa

¹³ Cette définition anthropologique originale de la culture est attribuée à Taylor (1871) : « La culture [...] est cet ensemble complexe qui comprend les connaissances, les croyances, l'art, le droit, la morale, les coutumes, et toutes les autres aptitudes et habitudes qu'acquiert l'homme en tant que membre d'une société » (cité dans Rocher, 1992, p. 101).

qualité « [d']institution de transmission de la culture qui s'adresse simultanément à toutes les classes d'âge, à toutes les couches de la société, à tous les niveaux de scolarisation, à toutes les conditions de vie », mais aussi car « elle est l'institution culturelle de proximité par excellence qui offre tous les vecteurs de culture. » (p. 16) Son action démocratisante lui conférerait sa légitimité institutionnelle aux yeux du gouvernement et justifierait les millions de dollars en argent public qui y sont investis (Lajeunesse, 2004).

En fonction des plus récentes données de l'Institut de la Statistique du Québec, ce serait en ce sens 350 millions de dollars qui auraient été investis en 2017 dans les bibliothèques publiques par les municipalités du Québec, puis 62,4 millions de dollars par le Ministère ainsi que 1,9 million de dollars en subventions d'autre nature, pour un total de 414,3 millions de dollars d'investissement public (Dubé, 2019). Ce sont 1 051 points de service répartis dans 922 municipalités et desservant 96 % de la population québécoise qui auraient ainsi été financés, donnant lieu à plus de 28,5 millions d'entrées physiques et 34,8 millions de visites virtuelles (*ibid.*) en 2017, faisant d'elles l'institution culturelle la plus visitée au Québec selon BAnQ (2019b). Les bibliothèques ont offert, pour la même année, plus de 90 000 activités qui ont été fréquentées par plus de 1,8 million de participants, toutes catégories d'âge confondues. Voilà quelques indices bien tangibles de la prégnance de l'institution dans le paysage culturel québécois. La pertinence sociale d'étudier le déploiement de cette institution culturelle, en période de changement, est éminente.

1.3 Le choix d'une perspective d'étude

Avec l'avènement de la démocratisation, est rapidement offerte par Bourdieu une contribution qui demeure à ce jour influente et qui laisse dans son sillage des apports considérés incontournables. L'auteur forgea, dans sa sociologie de la culture, des concepts qui contribuèrent à l'essor de multiples approches intéressées aux phénomènes culturels, incluant les institutions de démocratisation. Pour Bourdieu (1969, 1979), le comportement d'un individu à l'égard des objets culturels est en très grande partie le résultat de déterminants structurels, qui sont à leur tour produits du système sociopolitique en place. Sa sociologie veut que l'habitus, comme un ensemble de références, de préférences et de pratiques, émane de la catégorie sociale d'appartenance, de l'éducation et du vécu d'un individu, incluant de différentes catégories de ressources dont il dispose, désignées comme les capitaux¹⁴. Tel que mentionné précédemment, ces considérations ont contribué à préfigurer l'échec éventuel de la démocratisation, du moins dans son objectif d'amener la culture à *tous*, puisque l'accessibilité bonifiée, seule, ne saurait accroître la participation culturelle des publics profanes. Cela, parce qu'en raison de leur habitus et capital culturel, incluant certaines compétences, ces derniers ne seraient de toute manière pas disposés

¹⁴ Aux côtés des capitaux économique (ressources financières et patrimoine) et social (réseau social mobilisable), Bourdieu conçoit le capital culturel comme l'ensemble des ressources culturelles incorporées par l'individu (savoir, savoir-faire, etc.) ou objectivées (œuvres d'art et autres formes matérialisées) et institutionnalisées (titres et diplômes, par exemple) que détient ce dernier. Enfin, le capital symbolique désigne quant à lui toute ressource qui relève des autres catégories et qui fait l'objet d'une reconnaissance symbolique en société (Bourdieu, 1979b).

à apprécier les œuvres qui leur sont rendues accessibles, comme l'explique Bourdieu dans *l'Amour de l'art* (Bourdieu et Darbel, 1969).

Les pratiques culturelles constituent aussi, selon Bourdieu, un levier à l'aide duquel les individus peuvent se mettre en valeur dans le jeu social, se distinguer dans la lutte pour l'ascension dans la hiérarchie sociale. Plus une personne est scolarisée, possédant un capital culturel étoffé, plus elle sera à même de faire usage de ce bagage pour élever sa position sociale, se rapprochant de l'élite appréciative de la culture instituée comme légitime – et démocratisée. Dans *la Distinction* (Bourdieu, 1979), l'auteur situe la question de la légitimité de la culture au cœur des mécanismes de reproduction de cette hiérarchisation. L'État, par la valorisation et la légitimation de certaines formes et pratiques culturelles spécifiques puis par le biais de son influence sur les établissements éducatifs, joue alors un rôle déterminant dans la reproduction de ces systèmes de valeurs et de cette structure sociale. L'usage de ces marques de distinction serait enfin un moyen pour les catégories sociales dominantes d'exercer une violence symbolique certaine sur celles qui sont dominées.

Cette lecture de la sociologie de la culture de Bourdieu mettait en quelque sorte la table pour les nombreuses critiques que nous avons vues, qui sont ensuite formulées à l'égard de la démocratisation de la culture concernant le caractère arbitraire de la bonne culture qui est à légitimer (Caune, 1999, 2006 ; Lafortune, 2012, 2013 ; Lamizet, 1999 notamment) ; critiques que nous pouvons par ailleurs considérer comme pénétrant de plus en plus la perspective des sciences de l'information, où l'unilatéralité des systèmes institutionnels et le caractère prescriptif

du savoir, de ses accès ainsi que l'accessibilité à sa construction même, sont de plus en plus examinés et critiqués (Kovacs, 2020).

La sociologie de la culture de Bourdieu en elle-même suscita toutefois de nombreuses critiques, qui s'avèreront constructives pour la suite. Nous verrons que sont, en deux temps, critiquées à la fois son analyse puis son approche. Dans les deux cas, une actualisation des perspectives de recherche en sciences sociales a eu lieu, ce qui orientera notre propre approche de recherche.

Si Coulangeon (2005) écrit que la sociologie de la culture de Bourdieu constitue à ce jour une référence essentielle, il souligne aussi, en contrepartie, que la montée d'un éclectisme des goûts et des pratiques a amené plusieurs sociologues à remettre en question son analyse. Outre celle de Lahire (1998, 2004), l'une des contre-propositions critiques qui soient les plus éminentes en ce sens est faite par Peterson, qui forge plus spécifiquement à partir de cet éclectisme observé, le concept de « l'omnivorisme » culturel qu'il pose comme alternative plus nuancée à la thèse relativement binaire de Bourdieu à l'égard de l'élite distinguée opposée aux classes populaires. Après sa première théorisation en 1992 (Peterson, 1992) puis le constat du gain en importance de cette tendance à l'omnivorisme au terme de la reconduite de son enquête dix années plus tard (Peterson et Kern, 1996), Peterson propose en 2004 une définition actualisée. Ainsi l'omnivorisme culturel qualifierait une aptitude de plus en plus commune des publics « à apprécier l'esthétisme différent d'une vaste gamme de formes culturelles variées qui englobent non seulement les arts, mais aussi tout un éventail d'expressions populaires et folkloriques » (Peterson, 2004, p. 147). Le gain en importance de l'omnivorisme l'aurait selon lui progressivement substitué

au snobisme intellectuel des élites, quoiqu'en contrepartie subsisterait tout de même « l'univorisme » de certains publics moins favorisés. Or bien que l'analyse de Peterson soit plus nuancée et reflète bien certains changements culturels contemporains que nous avons évoqués en début de problématique, son approche sociologique fondée sur l'analyse statistique de données quantitative partage néanmoins un socle méthodologique et épistémologique commun avec celle de Bourdieu qu'il critique. Au-delà du contenu donc, ce sera également cette approche même, caractéristique de la sociologie longtemps dominante au 20^e siècle, qui sera par ailleurs critiquée.

En ce sens, Coulangeon (2005) fait correspondre à la vision du postmodernisme¹⁵ les ouvertures fondamentales qui doivent selon lui être opérées dans le regard du chercheur même afin de pallier les lacunes de la sociologie bourdieusienne. Selon l'auteur, dans la société postmoderne, « les inégalités et les distinctions ne disparaissent pas, mais elles sont fondamentalement incertaines. Elles se redéfinissent en permanence et regroupent les individus de manière contingente, au gré des circonstances et des enjeux » (2005, p. 9). Ducret et Moeschler (2011) considèrent en lien que la dimension structurelle de la culture, vécue à travers la socialisation et les phénomènes de culture, doit aujourd'hui être envisagée « moins comme une force monolithique expliquant les permanences que comme la source de changements ou de réorientations toujours possibles selon les situations ou les

¹⁵ Dans un contexte de société de plus en plus communicante, d'autres contre-propositions plus au diapason de la société postmoderne selon Coulangeon, mettent en lumière des dynamiques plus nuancées qui ont trait aux styles de vie qui résultent désormais de processus continus de différenciation (Featherstone, 1991), d'autodéfinition (Harvey, 1989), de reflet de la diversité des messages culturels disponibles (Slater, 1997) et qui sont indépendants des critères de classe, de richesse ou de capital culturel (Giddens, 1991).

circonstances que, les uns et les autres, nous traversons. » (2011, p. 16) C'est dire que la structure sociale ne saurait tout expliquer, ce qui se reflète également dans les questionnements qui persistent au terme de l'étude de Peterson (2004).

Dans un tel ordre d'idées, et ouvrant sur une fenêtre épistémologique puisque l'approche doit en principe être conséquente de la posture épistémologique, nous nous tournons quant à nous plus spécifiquement vers les auteurs de l'école sociologique de Chicago qui ont aussi critiqué ces approches sociologiques trop déterministes, en leur reprochant de donner trop, voire toute, l'importance à la structure sociale et aux déterminants qu'ils leur associent, au détriment du sens donné par les individus. C'est l'une des critiques qu'exprime Blumer, entre autres auteurs rattachés à cette école, en regard de la perspective sociologique sur la base de laquelle Bourdieu, tout autant que Peterson, élaborent. Perspective dont Blumer aspire à pallier les limitations dans son ouvrage fondateur sur l'interactionnisme symbolique qui nous guidera. Dans ses termes :

De la même manière, les sociologues s'appuient sur des déterminants tels que la classe sociale, le statut social, les rôles sociaux, les prescriptions, normes et les valeurs culturelles, la pression sociale et les affiliations sociales afin de formuler leurs analyses. Dans de telles analyses, en psychologie ou en sociologie, le sens donné par les individus acteurs de la situation est soit écarté, soit occulté, ou alors perdu dans les facteurs externes considérés comme déterminants de leur comportement. (Blumer, 1969, p. 3)¹⁶

Blumer ne nie pas, ici, l'existence de certaines conditions structurantes, il affirme simplement la primauté du sens donné, de la richesse des processus

¹⁶ Traduction libre de : « *In a similar fashion sociologists rely on such factors as social position, status demands, social roles, cultural prescriptions, norms and values, social pressures, and group affiliation to provide such explanations. In both such typical psychological and sociological explanations the meanings of things for the human beings who are acting are either bypassed or swallowed up in the factors used to account for their behavior.* » (Blumer, 1969, p. 3)

interprétatifs de l'individu. Nous y reviendrons à la section portant sur notre positionnement épistémologique. C'est ainsi que, prenant en partie appui sur cette critique des approches sociologiques déterministes, des approches alternatives gagnent parallèlement en importance et considèrent de beaucoup plus près les processus interprétatifs des individus, permettant une appréhension plus enracinée et riche de sens des dynamiques sociales constitutives des faits culturels contemporains. C'est l'une de ces approches actualisées, mieux adaptées selon nous à cette ère de l'interpénétration des faits culturels et de la communication, qui nous guide.

1.3.1 Une étude communicationnelle des phénomènes culturels

L'approche de l'étude communicationnelle des phénomènes culturels s'intéresse aux relations entre les publics et un objet, une œuvre, une offre, un dispositif, une institution ou plus largement un phénomène qui relève de la sphère culturelle, et spécifiquement considérés dans leur contexte d'échange et d'un point de vue critique (Luckerhoff et Jacobi, 2014 ; Meunier et Luckerhoff, 2012). Une analyse influente émanant de cette approche considère en outre la démocratisation culturelle comme ayant alimenté un certain virage communicationnel dans les musées, qui placent désormais les publics au centre de leurs préoccupations (Davallon, 1997 ; Jacobi 1997, 2012 ; Le Marec, 2007 ; Luckerhoff et Jacobi, 2014 ; Rasse, 1999). Le statut d'institution culturelle de démocratisation du musée ainsi que les enjeux qui les

lient aux publics placent une telle analyse prospectivement proche du phénomène que nous étudions dans cette thèse. Les références aux bibliothèques publiques et musées comme faisant généralement partie d'une famille d'institutions aux missions traditionnelles communes de conservation et de diffusion des collections, dans une optique de démocratisation de la culture, sont nombreuses. Relevant de cette approche ainsi qu'en débordant, un corpus relativement substantiel d'écrits s'intéresse aux lieux communs et points de différenciation entre musée et bibliothèque dont la genèse est, selon Lankes (2016, 2018), historiquement liée¹⁷.

Dans une telle perspective et comme l'expliquent Katz et Dayan (2012, p. xi), une définition générale du concept de publics qui s'arrime à l'approche communicationnelle et située au confluent de plusieurs perspectives disciplinaires en sciences sociales (Ancel et Pessin, 2004, 2004a ; Esquenazi, 2009 ; Larouche, Luckerhoff, et Labbé, 2017), considère les publics comme constitués des individus qui portent attention à un fait social ou culturel. Selon Katz et Dayan toujours, cette attention sociale, cumulée, génère à son tour de nouvelles attentions ou réactions potentielles de la part de d'autres publics, audiences, témoins ou passants ainsi que chez une variété d'autres individus et acteurs sociaux, à la manière d'une réaction en chaîne. Nous référant à cette définition, nous pouvons considérer comme les publics de la bibliothèque ces individus, groupes ou communautés qui sont touchés de près

¹⁷ Voir en outre : Bertrand (2014), Blanc-Montmayeur et al. (1997), Couzinet (2013), Dunn et Macdonald (2009), Contenot (2011), Delmas (2011), Fabre et Régimbeau (2013), Huthwohl (2011), Le Marec (1997, 2007), Le Marec et Mounier (2006), Mairesse (2013), Ménard (2009), Moulinier (1994), Poirrier (1994), Saez (1994), Turner (2009), Vidal (2009).

ou de loin par son existence et qui lui prêtent attention – incluant ses usagers, mais ne s’y limitant toutefois pas¹⁸ – et cela, que le lien établi soit éphémère ou durable.

Les fondements de l’étude communicationnelle des phénomènes culturels sont par ailleurs posés en France par des chercheurs tels que Davallon, Jacobi, Jeanneret ou Rasse, avant que Schiele et Luckerhoff ne s’y investissent, au Québec. Au cours de la dernière décennie, plusieurs thèses de doctorat qui lui sont associées sont produites, ici. Notamment : l’analyse communicationnelle de Luckerhoff *Mutations des institutions culturelles : analyse Musée national des beaux-arts du Québec et de l’exposition « Le Louvre à Québec. Les arts et la vie »* (2011) ; l’analyse des choix des Québécois en matière de modes d’approvisionnement en livres de Labbé *L’achat*

¹⁸ Appréhender le phénomène du virage contemporain des bibliothèques publiques inclut pour nous de s’intéresser à des innovations qui prennent place sur le plan de ses offres constitutives, de plus en plus diverses et complexes. Pour plusieurs raisons, cet angle d’approche accentue notre intérêt pour le concept des publics tel qu’il est conceptualisé en sciences sociales. Dans *Sociologie des publics* (2009), Esquenazi explique bien comment l’étude des publics peut concerner autant les statistiques de fréquentation d’institutions culturelles que l’expérience de la réception d’œuvres d’art, que l’audience de productions médiatiques, que la consommation ou l’approvisionnement en biens culturels sur le marché commercial – tout autant que des situations symboliques diverses associées à un phénomène culturel plus large. Contribuant spécifiquement aux fondements de notre perspective communicationnelle, Luckerhoff, Meunier, Schiele et Champagne-Poirier (2019, p. 236-237) expliquent quant à eux que l’étude contemporaine des publics et des non-publics (ci-après définis) inclut d’emblée l’étude des usagers et non-usagers de bibliothèques, des visiteurs et non-visiteurs de musées, de divers types de spectateurs. Les concepts de publics et non-publics en question ont donc été développés afin de permettre l’utilisation dans une variété de contextes et concernant une vaste diversité d’offres culturelles. Leur mobilisation présente donc pour nous l’avantage d’être adaptable à la nature des offres, même les plus surprenantes, désormais présentes en bibliothèque publique (évoquons, par exemple, le cours de yoga ou l’atelier de rire), tout en rendant explicite un bagage conceptuel pertinent pour l’étude du phénomène en question. Spécifiquement, la conceptualisation interactionniste des publics permet au chercheur qui la mobilise d’étudier les relations symboliques – le sens donné – par ces publics à de telles offres novatrices ainsi qu’à l’institution qui les déploie plus largement. En développant notre analyse sur cette base, l’utilisation du concept des publics nous permet aussi de prendre en considération les points de vue de personnes qui ne fréquentent pas la bibliothèque ou certaines de ses offres. Cette ouverture est avantageuse puisque certains publics, bien au-delà du corps de ses usagers, participent bel et bien de la circulation de sens à son égard, serait-ce par la réception, l’intériorisation et la potentielle remise en circulation d’images et de stéréotypes. Comme le montre notre problématisation générale, ces phénomènes de circulation de sens font partie intégrante de la dimension communicationnelle de la bibliothèque qui mérite d’être étudiée davantage pour être mieux comprise. Ces diverses raisons expliquent pourquoi, à notre avis, la mobilisation du concept des publics dans le cadre de cette thèse est porteuse.

et l'emprunt de livres au Québec : une analyse communicationnelle (2018), puis ; l'analyse des non-publics d'organismes culturels régionaux de Champagne-Poirier, *Être non-public d'organismes culturels de la Mauricie : une analyse communicationnelle des raisons de ne pas fréquenter des offres culturelles régionales* (à paraître).

Ces dernières études s'inscrivent dans l'interdiscipline de la communication sociale (Breton et Proulx, 2012 ; Luckerhoff et Jacobi, 2014), laquelle s'intéresse aux interactions symboliques entre sujets sociaux (Perreault et Laplante, 2014). Tout en étant compatible avec l'épistémologie de l'interactionnisme de Blumer évoquée précédemment, la communication sociale renvoie au modèle de la nouvelle communication formulé par Winkin (1981) selon lequel les sujets sociaux sont considérés comme continuellement immergés dans une trame communicationnelle simultanément interindividuelle et collective à la fois, à l'instar de la métaphore de l'orchestre jazz en situation d'improvisation que formule l'auteur. En regard de cette situation métaphorique de « *jam-session* », il incombe au chercheur en communication sociale, selon Perreault et Laplante (2014), d'en identifier les partitions. Ainsi les interactions symboliques concernant la bibliothèque et la liant à ses publics peuvent être à la fois directes et indirectes, individuelles, collectives, voire les deux simultanément.

La perspective de l'étude communicationnelle des phénomènes culturels entre en résonance avec notre objet d'étude sur deux plans. D'abord, en raison du virage entrepris par la bibliothèque publique qui apparaît, sur le fond et tel que Le Marec (2007) le suggère au passage, similaire au virage qui est étudié principalement sur le

terrain des musées par ces auteurs. Outre Le Marec (2006, 2007, 2012 ; Le Marec et Dehail, 2016 ; Le Marec et Mounier, 2006) qui concentre son analyse autour des grandes bibliothèques parisiennes, les auteurs s'intéressant à la situation de la bibliothèque publique sont, quant à eux, peu nombreux. Ensuite, en raison de la nature éminemment communicationnelle de la problématique qui est plus spécifiquement associée à ce virage, laquelle nous présentons ci-après.

Ces précisions fondamentales sous-tendent donc l'inscription de notre démarche en communication sociale, dans une approche d'étude communicationnelle des phénomènes culturels, qui peut être considérée comme en émergence au sein des études en communication au Québec. Dans cette perspective communicationnelle, nous ne nous intéressons donc pas ici à la bibliothèque publique pour ce qu'elle est en elle-même, ou à ses publics de manière isolée, mais plutôt à leurs relations, situées en contexte dans un univers social fondé par des interactions symboliques. Il s'agit d'étudier un phénomène culturel, incluant la communication de l'institution, mais ne s'y limitant toutefois pas. Nous nous distinguons, par ces choix, des tendances dominantes en sociologie des publics, des pratiques et des usages, tout autant que des études institutionnelles qui se fondent traditionnellement sur des investigations statistiques s'inscrivant dans le paradigme de recherche quantitatif lui-même dominant (Luckerhoff et Guillemette, 2012). L'approche communicationnelle, entretenant une posture interactionniste, et qui plus est fondée sur une exploration qualitative, nous permettra à notre avis de mieux comprendre la complexité du phénomène culturel à l'étude.

1.3.2 L'institution en rapport aux publics et aux non-publics

Katz et Dayan (2012) retracent les origines du concept des publics, en sciences sociales, aux écrits de Tarde (1898), lequel s'intéressait aux effets des journaux sur les foules. Ce dernier observait comment ce type de production médiatique pouvait générer la discussion, le partage d'opinions, voire constituer le foyer d'une action potentielle – celle de voter en l'occurrence. Ainsi la publication des journaux pouvait-elle donner l'impulsion à des publics, à leur tour socialement et politiquement actifs (Katz et Dayan, 2012, p. viii). Puis, après une telle genèse du concept située aux États-Unis en outre, plusieurs écoles en sciences sociales ont mobilisé le concept des publics, ce qui donna lieu à une diversité d'approches. Esquenazi (2009) distingue en ce sens six « grandes conceptions d'appréhension de la réception qui obéissent à six logiques distinctes » (p. 6), conceptions qu'il considère non exclusives, complémentaires plutôt que contradictoires, mais présentant, chacune, des limites propres qui sont spécifiques.

Esquenazi décrit, en premier lieu, les publics « précisé[s] par l'enquête » (p. 21), soit une approche sociologique communément utilisée par les gouvernements, les institutions ou les industries culturelles ainsi que les médias afin d'évaluer et mesurer par les statistiques. En second lieu, l'approche dans une perspective productiviste et stratégique, d'économie ou de marketing de la culture, où l'emphase est mise sur des biens culturels essentiellement commerciaux, principalement destinés

aux publics de masse. Les publics se trouvent alors, selon l'auteur, « suscité[s] par des stratégies commerciales » (p. 29). En troisième, la sociologie de la culture bourdieusienne, qui considère que la relation des publics à l'œuvre est d'abord le résultat de la hiérarchie des classes, lesquelles n'ont pas toutes accès aux mêmes ressources, ou *capitaux* ; ce qu'Esquenazi désigne comme les publics « produit[s] par la stratification sociale » (p. 45). En quatrième lieu, l'étude des publics « structuré[s] par des configurations culturelles » (p. 65), ou appréhendés à partir de grandes polarités comme les divisions sexuelles, culturelles ou nationales par exemple, tel que préconisé en études féministes ou au sein des *cultural studies* plus largement. En cinquième, les publics qui, dans une situation de réception d'une œuvre, sont « défini[s] par les interactions sociales » (p. 80) l'entourant, qui sont étudiées à l'aide d'approches ethnographiques, lesquelles permettent de « comprendre les valeurs que le public lui-même donne à la réception » (p. 85). Esquenazi présente, en dernier lieu, les publics « façonné[s] par des situations symboliques » (p. 96), en lien avec les analyses interactionnistes qui « cherchent à comprendre les effets des produits culturels sur la vie des publics. Ces derniers, affectés par le contact [...], réagissent en réorganisant leur vie sociale : c'est tout un contexte qui devient l'objet de l'enquête sociologique », contexte dont l'analyse révèle des « indices d'une organisation symbolique » (p. 7). De telles analyses présentent, selon l'auteur, l'avantage d'explorer à l'aide d'approches qualitatives des domaines inaccessibles aux enquêtes quantitatives (p. 80). Nous reviendrons dans un instant sur cette dernière, et sa pertinence dans le cadre de la problématique amenée ci-avant.

Esquenazi trace le portrait d'un champ d'études d'une part révélateur de la vastitude des horizons de la recherche sur la culture, et conséquemment situé au croisement de perspectives et d'approches variées, disciplinaires notamment. Nous en retenons, d'autre part, la conceptualisation générale qui les rassemble et les transcende aujourd'hui, selon laquelle les publics sont appréhendés en lien avec une offre culturelle, cette situation étant analysée comme inscrite dans une organisation symbolique qui, si elle témoigne à la fois « de l'état du domaine (cinématographique, etc.) et de l'espace social » (*ibid*, p. 7), témoigne également du vécu individuel, auquel nous nous intéresserons plus précisément relativement à la problématique amenée précédemment. Cette complexité du vécu individuel est aussi un élément que contribueront à développer les travaux qui ont fait suite, tout en accentuant l'aspect hétérogène et l'impermanence de l'objectification des publics, voire son « instabilité » (p. 3).

Cette impermanence des publics est en outre ramenée à l'avant-plan et voit ses dynamiques interrogées dans les travaux sur les non-publics, qui ont connu une relance notable à partir du colloque *Les non-publics : les arts en réception* (Ancel et Pessin, 2004, 2004a). Plus récemment, Jacobi et Luckerhoff (2012), Larouche, Luckerhoff, et Labbé (2017) ainsi que Luckerhoff, Meunier, Schiele et Champagne-Poirier (2019) ont contribué à stabiliser une actualisation du concept en regard de quelques points fondamentaux – actualisation par ailleurs inévitable vu l'assouplissement de la notion de culture même. Dans le sillon de Caune (1996), Passeron (2003), Lacerenza (2004) puis Jacobi et Luckerhoff (2009), ils remettent d'abord en question le caractère d'absolu perçu par plusieurs auteurs comme afférent

à la notion d'exclusion culturelle telle qu'elle est définie par Jeanson en 1972 : les non-publics ne sont pas, en ce sens, à être considérés comme « *des exclus de la culture* ». Comme les publics, ils se doivent plutôt d'être appréhendés relativement à une offre culturelle en particulier, puisque les non-publics d'une forme de culture peuvent très bien s'avérer être les publics d'une autre. Appelant ensuite à une complexification conséquente, les auteurs considèrent que de chercher à « [...] comprendre les raisons de ne pas être ou de ne pas se considérer public d'une forme de culture donnée à un moment donné [...] » demeure intéressant, « à condition de ne pas généraliser le propos et de bien le contextualiser » (Luckerhoff *et al.*, 2019, p. 242). Enfin, leurs travaux contribuent à consolider l'idée précédemment relayée par Esquenazi (*ibid.*) notamment, à savoir : que les publics et les non-publics sont un construit, résultant du travail et de la perspective du chercheur. À cet égard, Katz et Dayan (2012) soulèvent un questionnement pour nous fondamental : « [...] Différents types de publics émergent du regard de leur observateur. Il est, en lien, primordial de comprendre *qui* est cet observateur. [...] Puis, ce questionnement du « *qui ?* » doit se traduire directement en un questionnement en regard du « *pourquoi ?* » (p. xiv)¹⁹

À l'intérieur du périmètre disciplinaire de la bibliothéconomie critique-t-on aussi la prédominance tentaculaire de ce courant d'investigation quantitative, que l'on dit participer d'une perspective « managériale » centrée sur le système institutionnel et qui prend une place excessive au détriment d'une perspective plus sociale (Bertrand *et al.*, 2008 ; Buschman, 2009 ; Buschman et Leckie, 2007 ; Muddiman *et al.*, 2001). Dans ces écrits à la perspective managériale, la figure des publics ressort

¹⁹ Traduction libre

comme souvent réduite à une opposition binaire entre la fréquentation ou la non-fréquentation, l'utilisation ou la non-utilisation, qu'il s'agisse de collections, d'activités ou services – une donnée statistique. Aussi diversifiées les pratiques documentées puissent-elles être, la tendance demeure à quantifier, à la recherche d'un idéal de performance sans cesse croissant qui n'est pas sans rappeler certains aspects de la situation précédemment observée du virage communicationnel sur le terrain institutionnel des musées (Davallon, 1997 ; Jacobi 1997, 2012 ; Le Marec, 2007 ; Luckerhoff et Jacobi, 2014 ; Rasse, 1999).

À contre-courant, Wiegand (2011) plaide donc en faveur d'un renversement de cette perspective managériale, renversement selon lui essentiel pour que la bibliothèque puisse remplir ses ambitions sociales et démocratiques au diapason de la réalité vécue des populations. On peut par ailleurs établir un parallèle entre son propos puis l'instauration d'une approche de développement institutionnel du bas vers le haut plutôt que du haut vers le bas, renvoyant à leur tour respectivement aux dynamiques culturelles incluses dans les paradigmes de démocratie et de démocratisation culturelles, liant cet enjeu à la problématique amenée ci-avant. Plutôt que d'étudier la place des individus dans l'existence de la bibliothèque, Wiegand exhorte donc les chercheurs à inversement étudier la place de cette institution dans la vie des individus²⁰.

Or, en dépit d'inclinations formelles concernant l'importance des publics dans les paradigmes de démocratisation et de démocratie culturelles auxquels la

²⁰ Sur le plan strictement méthodologique, la pertinence des études qualitatives en bibliothéconomie se trouve par ailleurs de plus en plus affirmée tant en Amérique du Nord qu'en Europe (Goodman, 2011 ; Oliphant, 2015 ; Ripon, 2006 ; Wahnich, 2006).

bibliothèque est expressément liée, l'objet d'étude du vécu des publics apparaît, de fait, avoir été peu exploré, peu théorisé. Et *a fortiori* au Québec, où l'institution demeure marquée par son affranchissement tardif de l'autorité morale Catholique qui l'a administré pendant des décennies, au siècle dernier (Lajeunesse, 2004, 2009). Au Québec, où elle évolue, généralement, dans un contexte social et culturel qui est par ailleurs bien distinct des autres grands pôles d'études en bibliothéconomie, en France et aux États-Unis par exemple.

1.3.3 Au croisement des sciences de l'information

La pertinence de l'ouverture interdisciplinaire de la communication sociale, tout comme la flexibilité de la démarche méthodologique retenue inspirée de la méthodologie de la théorisation enracinée que nous verrons ci-après, n'est pas à négliger. En effet, nous nous intéressons à une institution dont les missions ont continuellement été élargies au-delà d'enjeux culturels au sens plus strict pour éventuellement s'engager au cours des dernières décennies dans des finalités éducatives et informationnelles (incluant les enjeux de métalittératie) considérés comme aux fondements de la démocratie, et tel que reflété par l'influent Manifeste de l'UNESCO de 1994. Or, une autre perspective disciplinaire dont les apports sont extrêmement riches concernant ceci et qui pénètre aujourd'hui pleinement l'objet de la bibliothèque publique est celle des sciences de l'information.

Les sciences de l'information sont tout d'abord relativement organisées différemment d'un continent à l'autre. Trois pôles géographiques, aux fondements plus ou moins différenciés, nous intéressent principalement, soit les pôles français, américain, puis québécois²¹. Tous trois peuvent d'abord être considérés comme découlant d'un élargissement de la tradition bibliothéconomique, dont certaines traces peuvent selon Saby (2013) être trouvées dans la littérature française aussi loin que 1635, tandis que le terme spécifique figure au dictionnaire dès 1845. La définition qui en est offerte, bien généralement toujours valable selon Saby, précise qu'elle désigne le « nom de la discipline groupant l'ensemble des connaissances et techniques qu'exige la gestion d'une bibliothèque » (dans Saby, 2013, p. 1)²².

Or, la bibliothéconomie aurait connu une période de développements particulièrement forts au début du 20^e siècle avec l'essor du mouvement des *public libraries* aux États-Unis, menant notamment à l'adoption internationalisée du système de classification Dewey conçu par le professeur du même nom. Mais dans le dernier quart du même siècle, les limites de ses fondements « technicistes » (Saby, 1998, p. 21) ainsi que l'élargissement même du rôle de l'institution dans laquelle la

²¹ À noter que la bibliothéconomie et les sciences de l'information sont également bien développées en Europe du Nord (Stenberg et Hoglund, 1998), quoique le pôle québécois lui nous apparaisse moins directement affilié. Non pas sur le plan de l'appareillage conceptuel qui circule largement à l'échelle planétaire – à titre d'exemple, certains développements ayant trait à la bibliothèque tiers lieu (que nous verrons ci-après) lui sont attribués –, mais plutôt parce que plusieurs auteurs considèrent que le pôle québécois puise plutôt directement dans les pôles étatsuniens d'abord, puis français (Hudon, 2014). Nous nous concentrerons donc, ici, sur la triade des pôles français, états-unien et québécois.

²² Une définition actualisée de la bibliothéconomie proposée par l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (ENSSIB) française est : l'ensemble des « savoir-faire et techniques relatifs aux supports documentaires et à la gestion de leurs contenus » (2013, p. 1). Dans le même communiqué, l'ENSSIB mentionne toutefois également la quasi-obsolésence du terme, auquel ils préfèrent sciences des bibliothèques dès 1992, lorsque l'institution adopte son nouveau nom.

bibliothéconomie prend sa source, mènent à une « crise identitaire » (Calenge, 1998, p. 10). Une mouvance initialement nord-américaine selon laquelle nombre de *Library Schools* deviennent *Schools of Library and Information Science* (LIS) entrainera par la suite le pôle québécois, puis français.

Non sans susciter une polémique, à la question « Faut-il refonder la bibliothéconomie ? » Saby répondit « qu'on ne peut pas voir dans la bibliothéconomie une « science », ni même une « discipline » au sens universitaire » (Saby, 1998, p. 22). Ce n'est pas dire qu'elle n'était pas, ou plus, pertinente. Mais plutôt, que pour s'élever au niveau d'autres sciences ou perspectives disciplinaires, une ouverture était requise. À la suite de telles considérations, on lui préférera éventuellement la perspective plus vaste (mais l'intégrant) des sciences de l'information (Calenge, 1998 ; Hudon, 2014 ; Saby, 1998, 2013).

De manière intéressante, le pôle disciplinaire français s'inscrira dans l'ensemble plus large des sciences de la communication et de l'information, duquel est également issue l'approche de l'étude communicationnelle des phénomènes culturels que nous avons présentée – pointant vers leur potentiel d'enrichissement mutuel –, ce qui n'est notamment pas le cas aux États-Unis ni au Québec, où ces sciences de l'information puis les sciences de la communication sont segmentées, bien que Breton et Proulx (2012, p. 106) les considèrent comme formant un croisement. Tout en embrassant pleinement ce mouvement d'ouverture menant à la perspective élargie des sciences de l'information, l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information (EBSI),

l'une des deux principales écoles au Québec²³ et seule école francophone en Amérique du Nord²⁴, retiendra toutefois le terme de bibliothéconomie pour désigner son volet plus professionnalisant.

Hudon (2014) considère par ailleurs que tant sur le plan des fondements théoriques, que des pratiques, ce sera plus particulièrement le développement des *Library and Information sciences* étatsuniennes qui alimenteront le plus le pôle québécois ; en outre à partir de 1970, les programmes de l'EBSI proposeront-ils des programmes qui sont « modelé[s] sur les programmes nord-américains » (Hudon, 2014, p. 10)^{25, 26}. En se concentrant toujours sur l'EBSI, Hudon attribue aussi à la décennie 1970 le passage progressif « de la bibliothéconomie aux sciences de l'information » (2014, p. 10). Il remonte à un commentaire du directeur Laurent-G. Denis de 1968 comme l'une des premières traces de cette volonté de changement chez les acteurs institutionnels : le directeur « avait exprimé le vœu que les cours insistent davantage sur les principes et la théorie et que professeurs et étudiants puissent se concentrer sur « *le pourquoi des choses* » plutôt que sur « *le*

²³ Deux grandes écoles sont présentes à Montréal : la première étant l'École des sciences de l'information (ESI) anglophone, rattachée à l'Université McGill et fondée en 1904 ; la seconde est l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information (EBSI), francophone et rattachée à l'Université de Montréal, fondée en 1937.

²⁴ Lui conférant, selon Bouthillier et Salaün (2008) « une responsabilité particulière puisqu'elle forme la quasi-totalité des professionnels francophones du continent, chargés de la mémoire et de la diffusion documentaire des savoirs et de la culture francophone », ainsi qu'en contrepartie des avantages de l'absence de concurrence en résultant, un risque d'isolement qui est bien réel (p. 131).

²⁵ Les deux écoles montréalaises seront d'ailleurs agréées par l'*American Library Association*.

²⁶ Quoique si l'essentiel de la structure et des contenus sont étroitement inspirés de l'approche américaine, ceci n'exclut pas toutefois que d'autres éléments soient plutôt inspirés de la discipline équivalente en France. En effet, selon Arsenault et Salaün (2009) : « Le Québec, par sa position géographique et son contexte culturel, se trouve dans une situation privilégiée qui lui permet de tirer parti du meilleur des cultures professionnelles qui ont évolué de part et d'autre de l'Atlantique. » (p. 7)

comment » (Denis, 1968, p.141 cité dans Hudon, 2014, p. 11). L'idée cheminera en parallèle de l'évolution de la discipline jusqu'à ce que l'EBSI adopte son nom actuel en 1984.

Hudon (2014) écrit que le domaine des sciences de l'information, en raison notamment des progrès technologiques et du numérique, aurait évolué au cours des cinq dernières décennies « à vitesse grand V » (p. 8) et, avec lui, les programmes de l'EBSI tout autant que de l'ESI, et les milieux pratiques de bibliothèques avec lesquels ils sont en lien. Il considère, durant cette période d'élargissement, qu'ont lieu simultanément un « accroissement des activités de recherche », puis l'ouverture sur « de nouvelles perspectives sur la discipline et la profession » (Hudon, 2014, p. 9). Cette construction disciplinaire, selon Arsenault et Salaün (2009), serait toujours en cours à ce jour et qui plus est, en accélération – suivant les progrès technologiques en matière d'information et de communication notamment. Ainsi le rythme croissant des changements technologiques et numériques mettraient selon Hudon d'autant plus de pression sur l'école, la formation et les institutions en lien.

Ce passage de la bibliothéconomie aux sciences de l'information impliquerait, toujours selon Hudon, la mise au centre des préoccupations disciplinaires de l'information et des usagers. Dans ses termes : « [...] en sciences de l'information, l'utilisateur, ses besoins et ses comportements sont désormais au centre des préoccupations » (2014, p. 12), ce qui n'est pas sans évoquer l'analyse du virage communicationnel, en étude communicationnelle des phénomènes culturels, que nous avons survolé précédemment. Pour Hudon, l'information y est désormais objet d'études, préoccupation sociale tout autant qu'un bien monnayable (2014, p. 13). En

rétrospective sur les 50 dernières années, il met enfin en lumière six changements fondamentaux dans la perspective d'étude qu'il considère caractériser cette transition vers les sciences de l'information, au Québec, soit :

1. [...] un déplacement graduel de l'objet d'études, s'éloignant du contenant (document) pour s'intéresser davantage au contenu (information) ;
2. de la diminution graduelle de l'attention portée aux institutions (bibliothèques, centre d'archives, etc.) et de l'augmentation de l'attention portée aux objets, aux processus et aux services communs à ces institutions ;
3. du décloisonnement des sources, des pratiques, des milieux, des professions et des disciplines de la documentation et de l'information ;
4. de l'adoption d'une orientation « usager » et « diffusion », en remplacement de l'orientation « collection » et « conservation » ;
5. de l'omniprésence de la technologie dans la formation ;
6. de l'importance accordée à la recherche, et ce, même dans une école professionnelle. (Hudon, 2014, p. 18)

En ce sens serions-nous passés de la bibliothéconomie, dont le point d'origine est contenu à l'intérieur de la bibliothèque même, aux sciences de l'information qui, à la suite d'importants élargissements de leurs perspectives, en ont éventuellement débordés, puis y retournent aujourd'hui, enrichies. Conséquemment à ces ouvertures, le dernier défi qu'il resterait à relever tant pour l'ESI que l'EBSI, est selon Bouthillier et Salaun (2008) celui de la recherche. En effet les orientations professionnalisantes de ces écoles, à l'origine, se traduiraient aujourd'hui par « une difficulté plus grande pour faire valoir leur légitimité scientifique dans des universités où la recherche prime » (p. 132). Hudon fait écho à leur propos et considère que la recherche en sciences de l'information est encore trop peu valorisée dans les milieux francophones (2014, p. 14).

Enfin, ici et ailleurs, les deux dernières décennies ont aussi vu la montée, au sein des auteurs en sciences de l'information, de discours de plus en plus engagés. Aux États-Unis, De La Pena McCook (2011) puis Lankes (2016, 2018) sont deux

auteurs qui sont extrêmement influents de la période contemporaine des sciences de l'information et qui, en quelque sorte, plaident en faveur de recherches tout autant que de pratiques qui soient plus attentives à la communauté, transformative et politiquement, démocratiquement engagée. Le second exhorte littéralement pour l'adoption d'une « bibliothéconomie nouvelle » ; on lui doit notamment la controversée citation, volontairement formulée de manière provocante selon lui : « *Bad libraries build collections, good libraries build services, great libraries build communities* » (Lankes, 2012).

Dans leurs sillons, d'autres auteurs ont puisé à même les sciences sociales afin d'informer leur perspective et mieux orienter le développement de leur champ. Un mouvement désigné comme la bibliothéconomie critique aurait notamment gagné en importance aux États-Unis et au Royaume-Uni principalement, et aurait donné lieu à des développements tant conceptuels que dans la pratique, afin de ramener à l'avant-plan les droits et libertés, la justice sociale ainsi que la condition humaine (Beilin, 2018 ; Lapointe et Miller, 2017). S'inspirant notamment de la théorie critique, il rassemble des réflexions à l'égard des rapports de pouvoir qui structurent la vie en société et où l'information est considérée comme un construit social, afin d'éclairer les pratiques constituant l'écosystème informationnel dans lequel s'inscrit la bibliothéconomie, incluant la production du savoir et de la culture, le développement, la gestion et la diffusion des collections qui en sont constituées, les approches pédagogiques les entourant, et enfin l'ouverture sur la communauté qui doit rendre l'ensemble accessible et inclusif (Lapointe et Miller, 2017). Martel (2017b) plaide en ce sens « pour une politisation des pratiques » bibliothéconomiques, et clame que

« [l']On ne peut pas [...] s'engager à promouvoir la créativité et l'innovation dans les bibliothèques si nos pratiques sont affectées par la pauvreté, le racisme, la marginalisation qui nous entourent [...]. » (p. 222)

De telles perspectives, gagnant en influence, alimenteront de l'intérieur l'évolution des sciences de l'information tout autant que la transformation de la bibliothèque publique. Elles constitueront aussi, pour nous, un corpus de littérature complémentaire dans lequel nous irons puiser certains éléments contextuels, historiques, conceptuels ou même, nous inspirer de quelques-unes de ses réflexions critiques, dans notre démarche de recherche.

1.4 La problématique communicationnelle de la bibliothèque publique

1.4.1 La transformation de l'institution

L'institution de la bibliothèque publique a aussi ceci de particulier qu'elle s'est considérablement transformée au cours des dernières décennies (Bertrand, 2002, 2008, 2011 ; Baillargeon, 2004, 2007 ; De la Pena McCook, 2011 ; Galluzzi, 2014 ; Gazo, 2012 ; Lajeunesse, 1995 ; Lankes, 2016 ; Le Marec, 2007 ; Martel, 2017 ; Servet, 2009, 2010, 2018). Sa transformation serait généralement mue par la poursuite de la démocratisation de la culture (Baillargeon, 2004, 2007 ; Le Marec, 2007) puis catalysée par les forces émanant de la révolution numérique, qui ont

notamment participé à de profonds changements dans son environnement social, culturel et technologique (Galluzzi, 2014 ; Giappiconi et Carbone, 1997 ; Martel, 2017 ; Servet, 2009, 2010, 2018).

Giappiconi et Carbone (1997) précisent que « la mutation rapide des modes d'information et de communication engendrée par l'émergence de réseaux électroniques, suscite désormais de nouvelles questions. Ce n'est plus seulement le rôle de la bibliothèque qui est en cause mais le principe même de son utilité » (p. 29). À partir des années 1990 et par la force des choses, les missions de l'institution sont donc profondément remises en question et la bibliothèque délaisse progressivement l'exclusivité de son identification au livre, se diversifie (Lajeunesse, 1995 ; Bertrand, 2002 ; Baillargeon, 2004).

Dans *Argus*, Servet (2010) évoque comme De la Pena McCook (2011) une « crise identitaire » à partir du tournant du millénaire, alors que certains annoncent, au même moment, son déclin imminent. Cela, sous prétexte que la bibliothèque ne peut rivaliser avec la multiplication des offres culturelles, de loisir et d'accès à l'information qu'a amené avec elle la révolution numérique et, en contrepartie, les besoins, les habitudes de consommation culturelle et les attentes des usagers, qui évoluent également dans le sens de l'autonomie d'accès, la flexibilité des modalités de recherche et des supports médias, et enfin de la capacité de production et plus seulement de réception des contenus culturels (Poissenot, 2015). Ces facteurs combinés auraient concouru selon Servet (2009, 2010, 2018) au caractère presque inévitable de la transformation de la bibliothèque, tandis qu'un déclin de la fréquentation est effectivement relevé durant cette période, dans plusieurs pays

d'Europe notamment (Goulding, 2006 ; Huysman et Hillebrink, 2008 ; Jonna Holmgaard, 2006 ; Maresca, 2007).

L'institution est donc contrainte de s'adapter à son nouvel environnement. Si ce n'est en se distinguant sur le plan du numérique comme tel²⁷, d'autres transformations ont néanmoins caractérisé les vingt dernières années de son développement. Elle a su, selon plusieurs auteurs, se réinventer. Sa transformation toucherait ainsi son architecture, ses aménagements, ses services et ses activités, ses missions, voire sa philosophie.

Lankes (2016, 2018) reconnaît aujourd'hui les divers rôles systémiques de la bibliothèque publique contemporaine et sa profonde transformation au cours des dernières décennies, incluant ses rôles de lieu pour la communauté (« *community place* »), tel qu'initialement soulevé par Buschman et Leckie (2007), puis de centre d'apprentissage, de filet de protection sociale, de symbole des aspirations communautaires et même de berceau de la démocratie, en outre²⁸. Selon l'auteur, nous l'avons vu, la composante la plus importante de la bibliothèque de demain sera sa communauté. Galluzzi (2014) écrit aussi concernant cette période de changements imminents dans les rôles et fonctions de la bibliothèque publique. Elle reconnaît le rôle de la révolution numérique comme moteur de changements, mais également celui du contexte économique difficile associé à la crise économique de 2008 – un point de vue qui fait écho à l'analyse de De la Pena McCook (2011) et qui renforce la

²⁷ Voir Coffman (2012) : *The Decline and Fall of the Library Empire*.

²⁸ Il élabore en lien au sujet de la bibliothèque comme « plateforme pour la communauté », concept au sujet duquel nous développerons ci-après.

pertinence, au-delà des rôles culturels et éducatifs traditionnels de la bibliothèque publique, des rôles sociocommunautaires émergents.

À partir du tournant du millénaire, nous assistons au Québec au déploiement progressif de bibliothèques désignées comme « bibliothèques citoyennes » par plusieurs instances institutionnelles importantes (BAnQ, 2012, 2013, 2013b, 2014, 2015, 2016, 2016b, 2017, 2018, 2019 ; Ville de Montréal, 2010, 2012, 2015 et 2017, notamment), ou encore relevant du modèle de la « bibliothèque tiers lieu » (Jacquet, 2015 ; Martel, 2012, 2015, 2017 ; Servet, 2009, 2010, 2010b, 2015, 2018), ici et partout en Occident, soit un type d'institutions qui, en plus de son action démocratisante, cherche généralement à s'adapter aux besoins des citoyens et des communautés qu'il dessert avec ses offres, services et espaces mettant l'accent sur la sociabilité.

Ces transformations sont à situer plus largement alors que plusieurs auteurs, incluant Lankes (2016, 2018), écrivent qu'historiquement, on a relevé au fil des siècles la présence dans les établissements précurseurs des bibliothèques publiques de divers espaces de travail et de discussion, voire la fonction plus ou moins formellement établie de « *think tank* » (p. 70). Selon Lankes, ce ne serait que relativement récemment dans le temps long, avec la production de masse des livres qui date du 20^e siècle, que les collections auraient gagné en volume à un point tel que ses espaces ouverts et polyvalents de travail ou de sociabilité (sans dire qu'ils aient été forcément accessibles aux publics) se seraient trouvés réduits, jusqu'à presque disparaître dans la bibliothèque publique moderne. Ce qui « [...] changea la façon dont nous voyons non seulement les bibliothèques d'aujourd'hui, mais également

celles du passé », contribuant à l'image « d'entrepôt de documents » qui circule désormais (p. 70).

C'est dire qu'il faut situer le « virage » évoqué vers la bibliothèque contemporaine que nous appréhendons dans cette thèse comme un virage récent parmi d'autres qui ont certainement eu lieu au fil de l'histoire de l'institution. Virage qui peut résulter de forces d'échelle sociétale (culturelles, sociales, politiques, technologiques), mais aussi de plus en plus de forces localisées. Et pour la suite, jouer un rôle de remise en perspective permettant de réorienter ou d'alimenter ces forces. Aux deux niveaux, ces changements sont néanmoins inséparables de leurs contextes. Avec la bibliothèque contemporaine, les acteurs institutionnels n'inventent donc pas la sociabilité en bibliothèque ou ses fonctions démocratiques. Ils répondent simplement aux différentes forces et aux éléments de contexte afin de leur adapter, le mieux possible, l'action institutionnelle. La désignation du virage²⁹ en question présente néanmoins l'avantage de clairement établir le niveau auquel nous avons l'ambition d'appréhender le phénomène. Un niveau intermédiaire, si l'on veut, où interagissent les éléments relevant du macro (global, sociétal) et ceux du micro (individuel et communautaire).

Un détour s'impose enfin afin d'étayer ce que révèle la littérature sociologique et bibliothéconomie à propos du modèle de développement institutionnel de la bibliothèque tiers lieu. Elle nous aura servi de concept sensibilisateur à certains moments au cours de l'étude en nous aidant à reconnaître des éléments émergeant de

²⁹ L'expression est doublement inspirée par des participants qui l'ont d'emblée utilisée ainsi que par l'analyse du virage communicationnel observé sur le terrain institutionnel des musées (Jacobi, 1997, 2012 ; Luckerhoff, 2012 ; Luckerhoff et Jacobi, 2014).

la réalité du terrain (Blumer, 1969 ; Glaser, 1978, 1998 ; Glaser et Strauss, 1967 ; Horincq Detournay, 2018 ; Luckerhoff et Guillemette, 2012 ; Plouffe et Guillemette, 2012). La transformation récente de la bibliothèque publique québécoise est effectivement étroitement liée au modèle qui découle de la théorie sociologique du tiers lieu. Or sa définition elle-même est évolutive, adaptable au terrain, et ouvre sur de nouvelles déclinaisons et de nouveaux champs de réflexion et de pratiques, bien que l'on critique parfois, en retour, sa flexibilité proche d'être sans limites (Evans, 2015 ; Servet, 2018) ainsi que son application constatée galvaudée sur plusieurs terrains (Martel, 2012 ; Servet, 2015). Ainsi, si le modèle ne saurait expliquer dans sa totalité le phénomène du virage institutionnel qui est appréhendé, il en incarne néanmoins une composante sur laquelle il convient de s'arrêter un moment.

1.4.2 Le modèle de la bibliothèque tiers lieu

Nous proposons, dans cette section, une analyse de la littérature recensée au sujet de la bibliothèque tiers lieu. Deux thèses de doctorat, un mémoire de maîtrise, deux ouvrages, cinq collectifs dédiés et vingt-sept articles scientifiques ont été inclus à cette recension. Leur analyse nous permet de présenter notre compréhension de l'évolution du modèle de développement institutionnel de la bibliothèque tiers lieu d'une notion au départ essentiellement pratique vers sa conceptualisation actuelle en sciences de l'information. Notre propre définition synthétique est, sur cette base, formulée en fin de section.

1.4.2.1 De la théorie du tiers lieu à la bibliothèque publique

À la source du modèle de développement institutionnel se trouve la théorie sociologique du tiers lieu, laquelle est formulée par Oldenburg en 1989 en sociologie urbaine, dans la tradition de l'École de Chicago. Le sociologue analyse alors les dynamiques sociales prenant place (ou s'étiolant, le cas échéant) dans les banlieues américaines. La montée du divertissement télévisuel, l'étalement urbain et la prééminence de la voiture auraient contribué, dans ce contexte, au passage vers des modes de vie de plus en plus individualistes. Oldenburg relève alors l'existence de certains types de lieux qui, en contrepartie, outre le foyer (premier lieu) et le travail (second lieu), se présentent comme propices à la sociabilité et, à travers elle, à la rencontre des idées et au débat. Par extension et à l'instar de l'agora grecque, les potentialités essentielles à la démocratie de se forger une opinion politique s'y trouveraient activées. C'est là le fondement théorique du tiers lieu.

Oldenburg constate que ces dynamiques entre citoyens, à la fois sociales et politiques, sont observables en Europe à la *piazza* italienne, au *biergarten* allemand ainsi qu'au *pub* anglais, entre autres lieux communs. Mais, si on les retrouvait jadis en Amérique sur le perron de l'église, sur la place publique et au marché, ces échanges se retrouvent essentiellement évacués des banlieues américaines

contemporaines. À l'exception, constate-t-il, de quelques cafés – tiers lieux – qui présentent des caractéristiques bien précises. Plusieurs critères sont en ce sens identifiés, dans cet ordre, par Oldenburg (1989) avant d'être repris par plusieurs auteurs actuels en sciences de l'information³⁰ :

1. Il s'agit d'un lieu neutre et ouvert où chacun peut aller et venir librement et aisément.
2. L'esprit et les dispositions du lieu exercent une action nivelant les différences entre les gens et favorisent un brassage social respectueux et inclusif.
3. Il s'agit d'un lieu dont les activités gravitent autour de la rencontre, du partage de bons moments, de la conversation et des échanges informels.
4. Il s'agit d'un lieu accommodant la différence et les contraintes personnelles vécues.
5. Son attrait résulte de la fréquentation régulière par une communauté d'habitues.
6. L'espace et le profil visuel sont gardés simples et agréables, le confort est privilégié.
7. L'atmosphère du lieu est généralement vivante, conviviale et ludique.
8. Le lieu est comme un « second chez soi » en ce qu'il suscite un sentiment d'appartenance, l'appropriation ; il constitue un point de référence à l'échelle du quartier, de la communauté ; il entraîne des rapports interpersonnels chaleureux, et enfin ; en ce qu'il procure aux individus un sentiment de liberté tout autant qu'il favorise la régénération du lien social et la rencontre des idées, le débat occasionnel.

Le sociologue Putnam (1995) associe³¹, le premier, l'action de certaines bibliothèques publiques de Chicago dont les missions sont élargies aux dynamiques décrites par Oldenburg dans sa théorie du tiers lieu. Putnam considère en ce sens les bibliothèques contemporaines comme autant d'agents de changements, moteurs de capital social actifs dans le même contexte étatsunien de déclin du lien social (Putnam, Feldstein et Cohen, 2003). La conception du capital social qui est ainsi préconisée renvoie à divers aspects de la vie sociale, appréhendés à l'échelle de la communauté, qui concourent au renforcement du pouvoir d'agir collectif des citoyens

³⁰ Critères d'Oldenburg (1989), repris par Martel (2012) et Servet (2009, 2010, 2018).

³¹ Dans le cadre de ses travaux sur les effets du pouvoir d'association au sein de la société civile (organismes, clubs, réseaux informels, etc.) sur les communautés et sur la démocratie, dans la tradition sociologique de Tocqueville – voir de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* (1992 [1^{ère} éd. 1835]).

en regard d'objectifs et de projets communs, et du bien commun plus largement. Ces aspects, dont l'influence dépasse les cercles d'acteurs mobilisés, incluent la mise en place de réseaux, les normes sociales qui sont partagées, l'instauration d'un climat de confiance, la réciprocité des relations établies puis renvoient à diverses formes de participation sociale, culturelle ou civique qui sont notamment présentes en bibliothèque (Putnam, 1995, 1996, 2001 ; Putnam, Feldstein et Cohen, 2003). Putnam (1995) fait de plus la distinction entre le « *bonding capital* », qui renforce les liens au sein de communautés existantes, et le « *bridging capital* », qui permet de tisser des liens entre des communautés aux intérêts différents, voire divergents. Le second type serait particulièrement recherché, selon Servet (2018), par les bibliothèques tiers lieu, qui aspirent au brassage social et à la régénération durable du lien social. La littérature sur la bibliothèque tiers lieu restera pour la suite ponctuée de références au capital social au sens où l'entend Putnam.

1.4.2.2 L'émergence de la notion

C'est peu après le tournant du millénaire, dans le contexte de la crise identitaire de la bibliothèque publique évoquée précédemment, que les réflexions des acteurs institutionnels s'orientent progressivement vers des éléments de solution inspirés de la théorie sociologique du tiers lieu. L'idée se propage d'abord sur la blogosphère (Servet, 2018). Un peu partout dans les écrits bibliothéconomiques d'Occident,

acteurs institutionnels et auteurs réfléchissent à des adaptations pratiques, à leurs applications potentielles. C'est le cas en Australie chez Harris (2003, 2007), en France chez Glosiene, Kriviene et Palekas (2007) et aux États-Unis chez De la Pena McCook (2007). Quoiqu'au Royaume-Uni, l'historien des bibliothèques Black (2008) s'interroge sur la réelle valeur de cette piste : les multiples fonctions et potentialités sociales des bibliothèques, qui doivent justifier l'adhésion au modèle émergent, n'ont-elles pas toujours été ? Les contours d'une définition essentiellement pratique, à titre de modèle de développement institutionnel, se précisent néanmoins peu à peu. Or, si les aspirations sociales et démocratiques du tiers lieu et de l'institution correspondent effectivement, le modèle inclura aussi des transformations fonctionnelles et communicationnelles adaptées à la bibliothèque. Sur le plan fonctionnel, une réactualisation au diapason des besoins émergents chez les publics et dans les communautés sera incluse. Sur le plan communicationnel, une rupture opportune avec l'image traditionnelle de l'institution sera préconisée. L'ensemble devrait permettre à la bibliothèque d'atteindre les seuils de fréquentation qui justifient les sommes investies aux yeux des pouvoirs publics.

Servet consacrera dès 2009 son mémoire de conservateur de l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (ENSSIB, France) à la bibliothèque « troisième lieu » qui mobilise alors une attention toujours croissante. L'auteure en retrace la genèse et propose une synthèse des savoirs qui sont aux fondements du modèle émergent. Elle présente par ailleurs une analyse sommaire de projets institutionnels qui en constitueraient des formes précurseurs – projets à ce

stade toujours conçus de manière plus ou moins intuitive dans un contexte sociétal commun et rencontrant, par le fait même, des défis partagés ou du moins similaires. Différents aspects de ces projets précurseurs³² situés en Australie, aux États-Unis, en Europe du Nord, aux Pays-Bas ainsi qu'au Royaume-Uni apparaissent, à ce moment, compatibles avec les idées courantes qui circulent concernant telles bibliothèques tiers lieux. À leur point de convergence sera donc établie une base définitionnelle composite, fondée sur les pratiques institutionnelles, mais autour de laquelle les chercheurs en bibliothéconomie et les acteurs de la bibliothèque allaient néanmoins pouvoir continuer d'élaborer. Respectivement en France et au Québec, Servet (2009, 2010, 2015, 2018) et Martel (2012, 2015, 2017) proposeront, au fil de la décennie qui suivra, les développements les plus substantiels. Cela dit, il importe en appréhendant la notion puis le concept qui en résultera, de garder à l'esprit que la bibliothèque tiers lieu demeure intrinsèquement liée à son contexte et intègre des changements qui étaient déjà en voie de survenir, tant concernant les pratiques (par exemple, relevant des projets institutionnels susmentionnés) que dans les réflexions bibliothéconomiques et des sciences de l'information.

D'autres lectures relativement à ces changements appréhendés en contexte sont, de fait, également possibles. Mentionnons par exemple des auteurs d'Europe du Nord qui choisissent plutôt d'explorer la transformation de l'institution en s'appuyant directement sur le concept du capital social tel que développé par Putnam, créant une sorte de chevauchement conceptuel en amont du modèle de la bibliothèque tiers lieu, le préfigurant sur certains aspects puis se développant en parallèle par la suite. Pour

³² *Community library, Discovery centres, Idea stores, Learning center, Library concept center, etc.*

Audunson, auteur influent parmi eux, il est ainsi plutôt question d'étudier la bibliothèque en tant qu'espace de rencontre de groupes dont les valeurs et les intérêts communs sont plus ou moins fortement affirmés (espaces qu'il qualifie grâce à son concept d'espaces de rencontre « *high intensive* » ou « *low intensive* ») (Audunson, 2005 ; Aabo, Audunson et Varheim, 2009 ; Audunson, Essmat et Aabo, 2011 ; Aabo et Audunson, 2012). Selon l'auteur, le second type d'espace favoriserait la création de « *bridging capital social* » au sens où l'entend Putnam, évoqué précédemment. En outre, ce type de capital social est identifié comme générateur de liens de confiance tout à la fois entre les gens faisant partie de divers groupes et communautés, et entre ces derniers et l'institution (Varheim, Steinmo et Ide, 2007). Ces développements ont suscité un bref écho du côté nord-américain avec la publication de « *Library as Place* » en 2007 (Buschman et Leckie, 2007), après quoi ce sera plutôt le modèle de la bibliothèque tiers lieu qui viendra occuper, plus plusieurs années, le centre de l'attention des chercheurs et des acteurs institutionnels. La réflexion commune des acteurs institutionnels et chercheurs de la communauté internationale des sciences de l'information se trouvera néanmoins enrichie par cette pluralité des regards portés sur l'institution, son contexte, et leur évolution interreliée.

1.4.2.3 La consolidation du modèle

Dans son analyse initiale, à ce stade beaucoup plus près des pratiques institutionnelles, Servet (2009, 2010) présente les caractéristiques de la première génération de bibliothèque tiers lieu comme relevant de trois catégories distinctes et dont les éléments s'interpénètrent : les aspects physiques, la vocation sociale et l'approche culturelle renouvelée.

Les aspects physiques doivent d'abord donner à voir le changement : par le design (architecture, aménagement), on se distancie des formes traditionnelles et des ambiances austères pour favoriser une diversité de zones à usages variés, tandis qu'une diversité de dispositifs (incluant un mobilier choisi, des aménagements en niches et en îlots thématiques) sert à susciter des sentiments de confort, d'intimité et de convivialité. Souvent située sur des artères fréquentées, la bibliothèque tiers lieu se rend de cette manière physiquement à la disposition de la communauté. Par sa vocation de « sceller définitivement la rupture avec les bibliothèques temples du savoir », de consommer « le passage du sacré au profane » et, doublement, « d'attirer en leurs murs des publics [qui sont] habituellement peu réceptifs » à la bibliothèque (Servet, 2010, p. 60), la transformation physique constitue un acte communicationnel assumé.

La vocation sociale s'affirme quant à elle par la multitude des volets d'action, au-delà des collections de livres, qui est déployée dans le but de soutenir l'essor de la fréquentation du lieu par différents types d'usagers. La mise à disposition d'espaces polyvalents et de rencontre informelle, voire même de cafés, constitue un premier

volet en ce sens ; les programmations diversifiées qui incluent des cours, des ateliers, des réunions de clubs, un second. Un volet de partenariats avec des institutions, des écoles et des organismes avoisinants est également préconisé, tandis qu'une panoplie de services au citoyen (alphabétisation, formation, aide à l'emploi, etc.) appuie aussi cette vocation sociale. Conjugués à l'accessibilité, au confort et à la convivialité ci-avant mentionnés, il en résulte un lieu avec les attributs nécessaires pour incarner le cœur d'une communauté – un lieu où il fait bon séjourner, où la vie sociale peut converger et s'animer, où l'identité communautaire et la solidarité peuvent se former au fil de la sociabilité.

En lien, est également mise de l'avant une approche institutionnelle redéfinie, qui rompt avec les visions élitiste, légitimiste, prescriptive ou hiérarchisée de la culture, du savoir ou des pratiques culturelles qui pouvaient jadis définir la bibliothèque (Servet, 2010). Servet établit que la bibliothèque tiers lieu vise plutôt à inclure et soutenir l'essor de toutes formes et registres d'expression culturelle, qu'il s'agisse de culture populaire, ludique ou du divertissement, en plus des formes et des registres traditionnellement légitimés – tout en célébrant la dissonance des amalgames qui peuvent en résulter. Sans compromettre la qualité des collections, la bibliothèque tiers lieu veut en ce sens être l'institution de l'omnivorisme culturel, mais aussi de la culture participative. Ainsi s'engage-t-elle sur la voie des activités de cocréation dans des espaces laboratoires collaboratifs qui prendront de plus en plus d'importance au fil du temps. Sans être désignée ainsi, cette approche institutionnelle

nous apparaît généralement entrer en résonnance avec le paradigme de la démocratie culturelle.

Servet soulève aussi la question fort pertinente : le modèle de la bibliothèque tiers lieu ne souffre-t-il pas d'une « confusion des genres », voire d'une « dérive marchande » (Servet, 2010, p. 62) ? Avec ses aménagements et ses dispositifs voulus attrayants, incluant îlots thématiques et vastes vitrines où sont mis en valeur des objets, il est vrai que plusieurs stratégies marketing récupérées de l'univers marchand y sont déployées. Ses acteurs visent par là à susciter « des moments forts », se préoccupent de « l'expérience » du « client » dans une logique de « compétition avec l'industrie des loisirs et des produits culturels », c'est ainsi que les bibliothèques « travaillent leur pouvoir de séduction » (Servet, 2010, p. 62.). Elles redéfinissent leur image de marque. Servet répond à cette critique de la dérive marchande dans son texte suivant, où elle argue que « [...] les finalités essentiellement non marchandes de la bibliothèque désamorcent [toutefois] ce paradoxe apparent. » (Servet, 2010b, p. 22)

À l'occasion de ce second regard qu'elle pose sur le modèle, Servet modifie la structure de son analyse du modèle. Elle l'y présente alors tout d'abord en fonction d'un principe d'adaptation aux besoins des populations locales, lequel sera éventuellement observé comme un aspect constitutif prééminent du modèle. Elle creuse aussi la dimension communicationnelle de son origine et remonte le cours des événements qui ont mené à l'ouverture dès 2002 des *Idea stores* et *Discovery centres* – précurseurs de la bibliothèque tiers lieu – à Londres. Les acteurs institutionnels se

seraient alors appuyés sur la plus vaste enquête marketing jamais menée pour un service public au Royaume-Uni (Servet, 2010b, p. 20 ; Dogliani, 2008). C'est des suites de cette démarche qu'ont vu le jour ces projets précurseurs qui rassemblent des services extrêmement diversifiés sous un même toit : des collections documentaires aux équipements sportifs, en passant par une offre de restauration. Leur dénominateur commun : ces services ont systématiquement été mis en place car ils ont été réclamés par la communauté à desservir. Servet soulève, en lien, un questionnement qui apparaît toujours d'actualité à ce jour :

On est en droit de se demander si l'on a encore véritablement affaire à une bibliothèque plutôt qu'à un objet culturel et social protéiforme, si la vocation sociale renforcée des bibliothèques troisième lieu ne tend pas à évincer les missions fondamentales des bibliothèques, la lecture, la transmission des savoirs et de la culture, ou si au contraire elle ne présente pas un cadre particulièrement propice à leur mise en valeur, en les inscrivant dans un cadre attrayant et stimulant, s'adressant au plus grand nombre. (Servet, 2010b, p. 22)

Outre la question de l'identité institutionnelle que suscitent les projets précurseurs au Royaume-Uni, leurs impacts apparents sur la fréquentation sont, quant à eux, convaincants. Après un important déclin de la fréquentation observé durant la décennie précédente, les enquêtes institutionnelles rapportent que la conversion de certains établissements âgés en *Idea stores* ou *Discovery centres* aurait engendré à court terme la multiplication par trois de la fréquentation, une hausse de 35 % des prêts ainsi que le doublement des inscriptions ; la fréquentation annuelle cumulée des quatre établissements convertis est plus largement passée de 1,1 million à 2 millions de visites (Dogliani, 2008).

1.4.2.4 Les développements théoriques subséquents

Alors que les projets de bibliothèque tiers lieux se multiplient sur le terrain, une distanciation critique s'installe progressivement dans les écrits de Servet puis de Martel, qui alimentent la théorisation du modèle. En ce sens, Martel (2012) repère d'abord dans les nouvelles bibliothèques tiers lieux une tendance à sursimplifier sa conception, la réflexion qui doit le fonder. Elle insiste alors sur la dimension systémique de tel projet institutionnel : il ne doit pas seulement s'agir d'un ensemble de techniques de mise en marché, d'aménagement et d'infodivertissement, mais aussi d'une « métaprogrammation » de développement à finalité sociale – ce qui explique par ailleurs, du moins en partie, la pluralité des formes que peut prendre la bibliothèque tiers lieu, son caractère polymorphe. Elle rappelle, après Servet, que la bibliothèque tiers lieu doit être élaborée en collaboration, voire négociée avec la communauté « en suivant ses besoins et ses aspirations » (Martel, 2012, p.17 ; 2015, 2017 ; Servet, 2009, 2010, 2015, 2018) à l'instar des exemples du Royaume-Uni.

Servet repèrera, elle aussi, la même tendance à sursimplifier sur le terrain. Elle témoignera en 2015 que « [s]uite à sa mise en ligne, la circulation rapide et inattendue du mémoire a répandu cette notion [de la bibliothèque tiers lieu] et en partie contribué à en propager une lecture erronée et simplificatrice, la réduisant parfois au seul aménagement des espaces, à des lieux design dépourvus de collections et éloignés de tout projet politique. » (Servet, 2015, p. 22-23) Elle ajoute que l'aspect relationnel de

la bibliothèque tiers lieu est pourtant essentiel, qu'au-delà du visible, il doit s'agir d'un projet politique éminemment centré sur le lien social.

Visant à augmenter la portée de la théorisation du modèle, Martel (2012) met ensuite en exergue le potentiel du domaine d'activités désigné comme des savoirs communs, connaissances libres ou « *commons* » pour venir répondre « au besoin des citoyens de se rencontrer et d'interagir avec les autres, de participer au discours public » (p. 16) auxquels doivent en principe répondre les bibliothèques tiers lieu. Elle considère qu'en investissant ce domaine d'activités alors émergent, la bibliothèque tiers lieu soutiendra effectivement la communauté et les citoyens qui la forment dans leur accession à une pleine participation au sein de la sphère publique globale à l'ère du numérique (ou *public sphere*, traçant un trait avec la perspective habermasienne, déjà auparavant esquissée par De la Pena McCook, 2011). Dans cette optique, mais incluant aussi une multitude de pratiques, la bibliothèque tiers lieu s'engagera de plus en plus dans la voie du laboratoire vivant : « un écosystème d'innovation ouverte centré sur l'utilisateur [...] [et] fondé sur une approche systématique de co-crédation [...] » (Martel, 2012, p. 18) En ce sens, les espaces laboratoires désormais présents en bibliothèque permettent l'émergence de marqueurs identitaires pour la communauté, mais permettent aussi ultimement sa participation à un système à la fois informationnel, culturel et politique qui la transcende.

Poursuivant la théorisation dans le sillon de ces développements, Martel (2015) considère déterminante de la plus récente génération de bibliothèques tiers lieu la place centrale qu'y prennent de tels espaces laboratoires, qu'il s'agisse de fab lab, de

makerspace ou de *hackerspace*, de ruche d'art, et qui renforcent la portée démocratique de l'institution, dans une perspective systémique et informationnelle. Une multitude de formes de participation sociale, culturelle, citoyenne, systématiquement envisagées dans une double optique politique et d'autonomisation, y sont soutenues par l'institution. Martel désigne ces établissements laboratoires comme des bibliothèques participatives, bibliolabs, ou encore bibliolabs+ dans le cas de projets qui s'engagent dans une conception en collaboration avec la communauté qui soit totale tant en amont qu'en aval, à l'instar de l'exemplaire projet *Working Together* de la Vancouver Public Library.

Alors qu'une relative stabilisation du modèle prend place, Servet revisite enfin sa définition en 2018 et y intègre l'ensemble des développements vus précédemment (Servet, 2009, 2010, 2010b, 2015 ; Martel, 2012, 2015, 2017) tandis que, alors que l'engouement apparaît s'estomper peu à peu, Martel, Gauthier et Félizat-Chartier (2019) offrent leur propre définition synthétique de la bibliothèque tiers lieu, qui se résume alors à « [...] un espace ouvert aux conversations et à la création de savoir communautaire, bénéfique à l'élargissement de la sphère publique et à la santé du tissu démocratique » (p. 126). La théorisation de Martel, la plus poussée à ce jour, se conclut enfin avec la proposition, avec White, d'un cadre de réflexion sommaire destiné à alimenter à la fois la théorie et la pratique. Les auteurs y articulent, d'une part, des exemples de préoccupations rencontrées au quotidien dans les bibliothèques tiers lieu à, d'autre part, des réflexions fondées sur les développements récents en matière d'approches interculturelles en institutions publiques (White et Martel, 2021).

Ceci étant, une critique récurrente suivra le modèle de la bibliothèque tiers lieu tout au long de son développement : au-delà de « l'émerveillement discursif » évoqué plus haut à son égard (Calenge, 2015, p. 48), où exactement commence et où finit la bibliothèque tiers lieu ? La question est maintes fois posée (Black, 2008 ; Burret, 2015, 2017 ; Evans, 2015 ; Jacquet, 2015 ; Servet, 2009, 2010, 2018). Une réponse possible à ce questionnement réside dans les aspects relationnels à la communauté, lesquels participent de l'inhérent polymorphisme des bibliothèques tiers lieu en ce que ces dernières doivent en principe être conçues spécifiquement en fonction de l'environnement social dans lequel elles se déploient (Martel, 2012, 2015, 2017 ; Servet, 2009, 2010, 2015, 2018). Ce serait, selon Servet, pourquoi le modèle constitue somme toute une « notion très élastique », qui « peut englober, de façon un peu troublante, des projets très divers » (Servet, 2018, p. 72). À cet égard, Evans (2015) considère que cette flexibilité serait une faiblesse notable du modèle, rendant sa conceptualisation bien précise difficile, mais qu'il s'agirait simultanément d'une force, puisqu'elle permettrait en retour à toutes sortes d'expérimentations d'effectivement prendre place, sur le terrain.

1.4.2.5 Synthèse du modèle et ouverture

Ainsi l'émergence de la notion, inspirée par la théorie sociologique du tiers lieu d'Oldenburg (1989), aura suscité un engouement particulièrement intense sur le terrain puis en recherche à partir de 2005. D'une idée générale et discutée essentiellement entre acteurs institutionnels au départ, une base définitionnelle fut rapidement formée, composite en ce qu'on y intégra une multitude de pratiques novatrices qui essaimaient par ailleurs en réponse à des défis communs que rencontraient alors les bibliothèques publiques un peu partout en Occident. C'est ainsi que la notion de bibliothèque tiers lieu vit le jour et fut formalisée dans un premier temps autour d'un ensemble de pratiques sur les terrains institutionnels. On peut considérer pour la suite que Servet puis Martel furent les deux contributrices principales à la stabilisation d'un concept scientifique en lien, dans la francophonie du moins. Au-delà de son mémoire (2009) qui fut largement référencé, Servet (2010, 2015, 2018) consacra d'abord une attention considérable à analyser puis à structurer ce type de pratiques institutionnelles pour permettre au modèle de demeurer à jour, au diapason des enjeux contemporains rencontrés sur le terrain. Martel contribua quant à elle, et contribue toujours à ce jour, aux développements qui sont les plus richement théorisés au centre d'une arborescence conceptuelle qui puise non seulement en sciences sociales, mais également en sciences de l'information. En rétrospective, plusieurs des éléments qui sont ainsi amenés par Martel (2012, 2015) et qui participent de la consolidation du concept apparaissent effectivement relever de la proposition de passerelles avec d'autres concepts théoriques préexistant. Par exemple, la conception et l'essor des bibliolabs, les réflexions à leur égard puis portant sur la métalittératie et sur les savoirs communs, entre autres concepts qui eux-mêmes

alimentent l'évolution de la bibliothèque tiers lieu du point de vue de Martel, existent tous en tant que concepts à part entière et sont mobilisés par d'autres auteurs de manière complètement dissociée du modèle. Le caractère résolument composite du modèle de la bibliothèque tiers lieu, tant dans la pratique institutionnelle que concernant le concept en lien, est encore une fois mis en évidence.

Suite à l'analyse de la littérature recensée, nous pouvons quant à nous réduire la substance du modèle de la bibliothèque tiers lieu à ces quatre composantes, lesquelles nous apparaissent tout à la fois faciliter sa compréhension et préserver sa complexité et ses nuances. Premièrement, (i) ses aspects relationnels : de la conception jusqu'au quotidien, la bibliothèque s'enracine dans la communauté en étant proactive dans son adaptation aux besoins et pratiques des populations locales. À cet égard, des partenariats locaux renforcent aussi son ancrage territorial. Deuxièmement, et lieux de possibles glissements « superficiels », (ii) ses aspects physiques : son design et son aménagement rendent la bibliothèque publique attrayante, accessible, conviviale et confortable ; on s'y sent comme dans un second chez soi. Troisièmement, (iii) sa vocation sociale : elle offre des espaces polyvalents et de rencontre informelle, une multitude de services au citoyen et une programmation d'activités diversifiée. Quatrièmement, (iv.) son approche culturelle renouvelée : elle soutient l'essor de toutes les formes d'expression culturelle, des espaces laboratoires catalysent la participation culturelle. C'est ainsi que nous en venons à considérer la bibliothèque tiers lieu comme une institution qui, en plus de son action démocratisante, cherche généralement à s'adapter aux besoins des citoyens

et des communautés qu'elle dessert avec ses offres, services et espaces mettant l'accent sur la sociabilité. C'est sur cette définition spécifique qui synthétise l'ensemble des propos issus de notre recension de la littérature sur le sujet que nous nous appuierons pour la suite tout en consacrant des efforts délibérés au maintien de notre posture générale inductive, en considérant le concept comme un concept sensibilisateur qui nous permet de mieux rebondir dans le processus de théorisation (Horincq-Detournay, 2018).

Or, où exactement finit la bibliothèque tiers lieu ? Au terme de ces lectures, le questionnement demeure certes ouvert. Une autre réponse possible pourrait toutefois résider dans la proposition de la bibliothèque plateforme pour la communauté développée par Lankes (2016, 2018, 2020) comme un concept théorique inversement destiné à devenir un modèle pratique, mais aussi comme base argumentaire en faveur d'un renouvellement de la réflexion bibliothéconomique qui lie les deux (Martel, 2020). L'auteur y présente un repositionnement de l'institution conçue non seulement au service, mais également *faisant partie* des communautés desservies en tant qu'infrastructure informationnelle dynamique : « [...] une plateforme communautaire de création et de partage des connaissances » (2018, p. 158). Il s'agirait ainsi, selon l'auteur, d'une plateforme puisque ses fonctions ne seraient pas prédéterminées, elles devraient plutôt être variables et adaptatives, voire propulsées par la communauté pleinement impliquée : « Votre bibliothèque ne devrait pas vous imposer ce que vous pouvez faire (lire, emprunter, chercher), elle devrait fournir à votre communauté une boîte à outils diversifiée pour construire ce qui est utile pour répondre à ses besoins »

(2018, p. 159-160). Il s'agirait également d'une plateforme au sens communicationnel du terme puisqu'y convergeraient les gens tout autant que les savoirs : « Plutôt que de simplement vous donner accès à une ressource, les bibliothécaires vous mettent en contact avec des expert.e.s, votre voisinage, des collègues et d'autres personnes qui veulent eux et elles aussi apprendre » (p. 172). Enfin, d'une plateforme car elle joue un rôle de relais entre des acteurs communautaires et sociaux plus largement :

Établir des liens entre les domaines du journalisme, de l'édition de l'enseignement et des soins de santé afin d'accroître l'impact des bibliothèques et des secteurs qui lui sont connexes. Les bibliothécaires peuvent tisser des liens entre toutes les composantes de la communauté d'une manière que personne d'autre ne peut faire. (Lankes, 2018, p. 203)

Ceci croise certainement les aspects relationnels préalablement mentionnés du modèle de la bibliothèque tiers lieu, quoique Lankes choisit de focaliser, de manière très serrée, sur cette redéfinition en profondeur des relations entre institution et communautés. Grossissant le trait et cherchant volontairement à susciter la polémique, Lankes écrit que l'on trouve aujourd'hui trois types de bibliothèques : les « mauvaises bibliothèques », qui travaillent sur des collections ; les « bonnes » bibliothèques, qui travaillent sur des offres de services (incluant les collections), tandis que ; les « excellentes » bibliothèques travaillent, quant à elles, sur leurs communautés (Lankes, 2012).

La bibliothèque comme plateforme peut donc être considérée comme un concept voisin de celui de la bibliothèque tiers lieu sur la base de préoccupations à la fois sociales et démocratiques, mais elle nous permet également de relativiser l'importance du modèle de la bibliothèque tiers lieu. Lankes met en effet de l'avant une hiérarchisation conceptuelle et pratique dans laquelle la bibliothèque tiers lieu est

réduite à une fonction de libre sociabilité dans un lieu autre que le travail et la maison pour les membres de la communauté, et cela, dans une conception institutionnelle beaucoup plus vaste.

Martel (2020) explore ce croisement spécifique entre les deux concepts dans un billet de blogue. Elle y établit la différenciation suivante : si la bibliothèque tiers lieu et la bibliothèque comme plateforme impliquent toutes deux la sociabilité, la seconde comporterait des positionnements délibérément critiques de la part de l'institution, alors que la bibliothèque tiers lieu pourrait parfois s'incarner dans des établissements dont les positionnements ainsi que les dispositifs en découlant « [...] ne visent pas à questionner les structures de justice sociale » et dont les « retombées ne sont pas catégoriquement transformatrices. » (Martel, 2020, p.6) Elle rappelle ainsi certaines dérives superficielles de projets institutionnels explicitement associés à la bibliothèque tiers lieu. La bibliothèque comme plateforme interrogerait systématiquement, quant à elle, son environnement politique. Elle sous-tendrait ainsi :

Une conception intentionnelle de la sociabilité orientée sur des projets issus de savoirs créés en commun qui interrogent explicitement le pouvoir et dont la finalité implique un changement radical qui soit bénéfique pour l'avenir d'une communauté. Dans cette perspective, elle serait, plus précisément, une infrastructure de justice sociale. (Martel, 2020, p. 6)

La bibliothèque plateforme conceptualisée par Lankes répond donc à l'engagement politique et pour la justice sociale qu'il demande de la « nouvelle bibliothéconomie » ; orientation que l'on remarque par ailleurs gagner du terrain plus largement chez les auteurs en sciences de l'information contemporaines.

À certains égards, d'engagement communautaire et démocratique notamment, la bibliothèque comme plateforme pour la communauté pourrait être vue comme un modèle successeur, bien distinct et plus politique, du modèle de la bibliothèque tiers lieu. Ce dernier demeure toutefois, pour la période des deux premières décennies après le tournant du millénaire qui nous intéresse plus spécifiquement dans cette thèse, un modèle dont l'influence sera majeure à la fois sur le terrain et en recherche, rompant au cours de cette période avec une réflexion institutionnelle plus traditionnelle, non sans entraîner des enjeux sur le plan communicationnel. Tel que nous le verrons, son influence sur nos terrains institutionnels d'étude est claire. Plusieurs de ses limitations, incluant certains angles morts qui sont d'ailleurs abordés par d'autres modèles pratiques et conceptuels, nous encourageront à avancer en maintenant notre posture de recherche inductive et, spécifiquement, en conservant une distance critique à l'égard du modèle de la bibliothèque tiers lieu.

1.4.3 Le problème communicationnel

Dans ce contexte de forte transformation qui touche notamment la bibliothèque publique québécoise au tournant du millénaire, Baillargeon (2004, 2005, 2007) puis Lajeunesse (2004, 2009) posent tous deux le constat de l'existence des lacunes communicationnelles majeures autour de l'institution, celle que Baillargeon désigne dans le titre de son article de 2005 comme « la mal connue des institutions culturelles

québécoises ». Pour l'auteur, résoudre ses problèmes de communication constituerait pour ses acteurs l'un des derniers grands défis qu'il reste à relever afin que l'institution puisse pleinement se réaliser (2004). Il écrit par ailleurs que sa dimension communicationnelle reste cruellement sous-étudiée (2007). Selon lui, le phénomène de ses lacunes sur le plan communicationnel constituerait un objet de recherche en friche, en attente que l'on ne l'aborde, et *a fortiori* du point de vue des sciences sociales. Or, malgré son appel à l'étude répété concernant cette dimension éminemment problématique de l'une des plus importantes institutions culturelles québécoises, aucune étude n'apparaît s'être consacrée à mieux comprendre le phénomène jusqu'ici. Soyons clairs : cette thèse sera, à notre connaissance, l'une des premières contributions à s'intéresser de front à cette question, pourtant maintes fois soulevée.

Plus près du terrain, quelques articles scientifiques, thèses de doctorat et publications institutionnelles nous informent tout de même sur les écarts de perceptions que nous pouvons tout au mieux considérer comme connexes, que ce soit chez les publics ou du côté des acteurs institutionnels et sociaux. S'intéressant à la perception qu'ont les élus municipaux québécois des missions de l'institution, Gazo (2009) relève d'abord dans sa thèse de doctorat en bibliothéconomie que plusieurs d'entre eux considèrent aussi comme un problème le fait que la bibliothèque demeure ainsi « méconnue du grand public » (p. 239). Les conclusions de son étude, communiquées dans un article en 2010 puis dans un ouvrage en 2012, révèlent aussi des divergences de perception importantes au sein même du corpus de ses répondants alors que plusieurs d'entre eux entretiendraient une conception de l'institution qui

serait dépassée, voire archaïque. Ces écarts pourraient, selon elle, être en lien avec lesdites lacunes communicationnelles de l'institution. Dans la même veine, des écarts de perception tout aussi importants ressortent de la thèse de Smith (2008), qui s'intéresse quant à elle aux perceptions qu'ont les bibliothécaires étatsuniens des rôles et fonctions de l'institution.

Ici même, la Ville de Montréal (2012, 2015) pose également le constat de la méconnaissance de l'institution par les publics. L'enquête de 2012 met en effet en lumière que plus de 40 % de ses 502 répondants disent ne pas connaître les programmes ni les activités qui sont offerts à la bibliothèque publique notamment, alors que chacune des activités cataloguées n'est en moyenne connue que par 14 % des répondants (Ville de Montréal, 2012, p. 21). Plus généralement, on peut lire dans le même rapport que l'on « conserve une image très traditionnelle des bibliothèques », que « ce qui n'entre pas dans le cadre traditionnel de l'offre des bibliothèques [...] étonnait certains participants », que « les activités et programmes offerts par les bibliothèques de Montréal sont généralement assez peu connus » puis que « la méconnaissance de l'offre de services est un problème pour les bibliothèques » (2012, p. 17).

Plusieurs études portant sur la perception des publics mettent aussi en lumière que le décalage entre la nouvelle réalité de la bibliothèque publique et sa perception est un phénomène largement répandu. En ce sens, nous avons également pu repérer les études de l'American Library Association (American Library Association, 2006), du Online Computer Library Center (OCLC) (2005, 2008, 2010, 2018) et de Public Agenda (2006) qui portent toutes le constat d'une telle rupture perceptuelle aux États-

Unis également. L'enquête *Perception of Libraries*, de l'OCLC a effectivement permis de déterminer en 2010 que la « marque de commerce perçue » des bibliothèques publiques aux États-Unis résidait essentiellement dans « les livres » chez 75 % des répondants à leur sondage national, en augmentation par rapport aux données de l'enquête précédente (OCLC, 2010, p. 38). Le problème, selon l'OCLC, n'est pas cette association au livre comme telle, c'est plutôt sa persistance comme seul point d'ancrage, seul usage du lieu qui est conscientisé. Dans la conclusion de son étude de 2008, les auteurs élaborent :

La perception du public à l'égard de la bibliothèque est passéiste. [...] La plupart des citoyens américains connaissent les services traditionnels de la bibliothèque comme l'accès aux livres, aux journaux et périodiques puis à Internet. Ils sont fort moins nombreux à connaître la diversité des nouveaux services, comme les programmations d'activités pour adolescents, les formations en outils informatiques ou même des ateliers de langue. (OCLC, 2008, p. 1 ; traduction libre)

Puis encore, au terme de la reconduction de son enquête en 2018 :

La connaissance de l'offre et de l'importance de la place de la bibliothèque continue d'être un défi majeur – peut-être même de plus en plus, tandis que les gens sont toujours de plus en plus sollicités et distraits par les communications désormais fragmentées. Les résultats des enquêtes dans les ménages américains menées par le *Pew Research Center* démontrent que nombre d'Américains, incluant des personnes qui fréquentent la bibliothèque, ignorent toujours l'étendue des services et des ressources qui y sont disponibles. (OCLC, 2018, p. 26 ; traduction libre)

Or, l'enjeu de la perception des publics s'avère selon Galluzzi (2014) vital pour la suite des choses. La chercheuse constate, même en Europe, des écarts importants entre le terrain puis à la fois les perceptions relevées à l'intérieur même de l'institution, chez ses bibliothécaires, et celles reflétées à l'extérieur, dans la presse écrite et chez les publics – écarts qu'elle explique possiblement notamment à cause de

stéréotypes persistants. En France, Bertrand (2011) établit, parallèlement, que la légitimité de la bibliothèque publique est en étroite lien avec la perception qu'en a la population, incluant les décideurs politiques. Selon elle, les formules très familières les plus courantes pour parler des bibliothèques concourent à entretenir un stéréotype de la bibliothèque qui soit renfermée, immobile, hostile, incompréhensible, et mine ultimement ses perspectives de développement. Or, pour revenir à la situation du Québec, Lajeunesse (2007) et Gazo (2012) relèvent spécifiquement que, bien que l'institution évolue irrévocablement, l'image qu'elle projette tarde à se modifier.

L'idée générale du fait que, outre la diffusion des contenus culturels qu'elle opère, la bibliothèque aurait effectivement beaucoup de mal à communiquer ce qu'elle est, *communiquer ce qu'elle devient*, est donc largement partagée. Bien que l'existence de telles lacunes communicationnelles suscite un certain consensus chez les auteurs cités, le traitement de ces lacunes dans la littérature apparaît tout au mieux extrêmement diffus. En fait, aucune étude s'y intéressant de plus près n'a pu être repérée. Amener un éclairage communicationnel sur cette question quelque peu ancrée dans ce qu'on peut considérer comme un angle mort des études en bibliothéconomie est donc précisément ce que nous cherchons à faire avec cette thèse.

1.4.4 Mise en perspective : le phénomène du virage institutionnel

Ces éléments considérés dans notre perspective d'étude, nous proposons donc d'étudier ce virage de la bibliothèque publique à partir du millénaire 2000 afin de mieux le comprendre en tant que phénomène contextualisé, et ayant trait spécifiquement à la situation observable et telle que vécue au Québec. Ledit virage, comme un ensemble élargi de mouvances institutionnelles, renvoie d'une part à une situation communicationnelle particulière de l'institution durant cette période, tout en se doublant d'autre part de préoccupations sociales, informationnelles et démocratiques, voire communautaires ou « citoyennes » (BAnQ, 2012, 2013, 2013b, 2014, 2015, 2016, 2016b, 2017, 2018, 2019 ; Ville de Montréal, 2010, 2012, 2015 et 2017, notamment).

Il ne faudrait pas interpréter le virage de la bibliothèque publique qui est évoqué comme un basculement où ce qui précédait est évacué de l'action institutionnelle. Nous considérons plutôt le « virage » en question dans le temps long, comme s'inscrivant dans des oscillations qui ont toujours caractérisé le parcours des bibliothèques au cours des siècles, tel que l'évoque Lankes (2016, 2018). Ainsi, nous concevons un virage propre à l'ère contemporaine, composite de changements sur le plan des orientations et des actions, générales ou spécifiques, qui relèvent plutôt (i) de l'ajout sur la base de ce qui précède et (ii) de processus continuels de complexification. Si notre approche, nos contributions et notre thèse ne portent pas expressément sur les missions et rôles éducatifs de la bibliothèque, nous n'en nions pas l'importance. Au même titre que ses orientations et volets d'action concernant l'archivage, entre autres, ces aspects de l'institution sont fort bien couverts ailleurs ou

pourraient être mieux couverts par des approches fondées en éducation ou en sciences de l'information, par exemple.

Le phénomène est donc étudié en examinant l'avènement et le terrain de la GBQ, conçue à partir de 1998 et inaugurée en 2005, ainsi que la BMF, conçue à partir de 2007 et inaugurée en 2013, toutes deux à Montréal. Les deux bibliothèques ont été inaugurées sous forte attention médiatique et ont mobilisé une diversité d'acteurs politiques et sociaux dans la foulée, tout en se révélant fort attrayantes pour les publics. Chacune à son tour a incarné une intention de renouvellement de l'identité institutionnelle de la bibliothèque publique, au Québec. À cet égard, plus de détails suivront, dans les articles insérés. Ainsi l'avènement de l'une et de l'autre constitue deux points pivot qui laissent apprécier la diachronie du virage des bibliothèques publiques québécoises après l'ouverture de Gabrielle-Roy en 1983, laquelle nous pouvons par ailleurs associer à l'entrée plus générale de nos institutions dans l'ère du numérique.

Ainsi, nous formulons notre objectif de recherche de la manière suivante : nous cherchons à mieux comprendre le virage institutionnel de la bibliothèque publique, au Québec, comme entité communicante en contexte puis moteur de faits de communication et de culture. Dans notre perspective de communication sociale, nous souhaitons généralement contribuer à la compréhension de ce qui peut être désigné comme la dimension communicationnelle de l'institution contemporaine. La « dimension communicationnelle » est en effet évoquée par certains auteurs dont Baillargeon (2004, 2007), mais rarement précisée. Nous la considérons quant à nous, à l'aune de cette perspective en communication sociale, comme la toile des

interactions symboliques, directes et indirectes, concernant la bibliothèque, ses publics et ses non-publics. Elle inclut les initiatives institutionnelles de communication, lesquelles provoquent telles interactions, mais elle ne s'y limite pas. Dans une telle perspective, tout ce qui génère du sens pour les publics et non-publics concernant l'institution, est considéré comme participant de telle dimension. L'un des résultats notables, plus général, de cette thèse, doit être d'en préciser certains aspects.

Nous cherchons à appréhender ce phénomène, par ailleurs peu étudié en lui-même bien que situé au croisement de plusieurs perspectives disciplinaires potentiellement pertinentes, avec toute la complexité des faits de sociabilité qu'il incarne. Pour ces raisons, nous avons choisi de l'appréhender avec une posture de recherche inductive, sans à priori nous restreindre à un cadre conceptuel spécifique, et en priorisant le sens des données recueillies sur le terrain. Les implications de ce positionnement sont vues à la section suivante, portant sur la méthodologie.

Afin de saisir le phénomène dans toute sa complexité, aussi préconisons-nous une approche qui nous permettra de recueillir une diversité de points de vue à son égard. C'est pourquoi, notamment, réaliser une thèse par insertion d'articles nous a semblé approprié. Nous aborderons donc, dans trois articles insérés, les questions de : l'étude des rapports annuels et documents de planification stratégique de la GBQ, l'étude du vécu des acteurs institutionnels de la BMF, puis l'étude du vécu des publics de la BMF.

1.5 Problématiques spécifiques et terrains d'études

À l'heure où les objets culturels sont influencés par une multitude de forces dans un environnement social, technologique et informationnel changeant, nous aspirons, avec la prise en compte d'une pluralité de perspectives, à mieux comprendre la complexité qui en résulte. Cette réflexion, inspirée des principes de la MTE (Glaser et Strauss, 1967), fonde notre stratégie de recherche, dans laquelle les problématiques spécifiques, les terrains choisis ainsi que les cas à l'étude ont été pensés en complémentarité. Nous présentons en ce sens trois problématiques spécifiques articulées à trois terrains distincts, relevant de deux cas à l'étude plus largement³³. Les cas à l'étude sont celui de la GBQ puis de la BMF, représentant – tel que mentionné précédemment – deux points sur la ligne du temps qui nous permettent d'examiner autant de moments possiblement clés de la trajectoire en virage de la bibliothèque publique contemporaine dans le contexte québécois. Les terrains et les problématiques spécifiques s'articulent ensuite pour produire cette diversité de perspectives que nous recherchons, et sont présentés plus en détail ci-après. Il s'agira tout d'abord de la problématique de la dimension communicationnelle de la bibliothèque dans sa complexité institutionnelle, explorée à travers l'analyse diachronique du corpus exhaustif des rapports annuels d'activité de la GBQ comme terrain. Il s'agit ensuite de la problématique de la bibliothèque qui est dite citoyenne,

³³ Cette configuration en sous-divisions du projet est l'objet d'une section consacrée, au chapitre méthodologique.

que nous cherchons à mieux comprendre par l'étude du vécu des acteurs institutionnels de la BMF. Enfin, la problématique du vécu des publics à l'égard d'un tel ensemble de propositions institutionnelles, articulée à une exploration du vécu des publics de la BMF plus particulièrement, comme terrain d'étude. Nous tentons, par cet assemblage stratégique de problématiques spécifiques, de produire une meilleure compréhension du phénomène plus largement étudié, en l'éclairant dans une multitude d'angles complémentaires. Nous rejoignons ainsi les propos de Schiele (2017) puis de Kovacs (2020) qui, concernant les institutions culturelles, considèrent que l'étude d'une institution couplée avec l'étude de ses publics permet, ensemble, de dégager une meilleure compréhension des phénomènes l'entourant. Il est à noter que la possibilité d'un tel découpage nous aura, par ailleurs, grandement influencés dans le choix de soumettre une thèse par insertion d'articles.

1.5.1 Regard diachronique sur la dimension communicationnelle d'une institution influente : l'analyse des rapports annuels et planifications stratégiques de BAnQ

La GBQ, inaugurée en 2005, est considérée comme l'une des bibliothèques les plus emblématiques du Québec, ayant exercé et exerçant toujours une forte influence d'une part sur le développement de l'institution contemporaine et du réseau national ainsi que, d'autre part, sur les représentations que se font les Québécois de la bibliothèque publique ; certains auteurs lui attribuent en effet des rôles de « modèle », de « moteur » et de « navire amiral » (Lajeunesse, 2010 ; Martel, 2019) qui

concourent à faire de son cas, un cas d'étude fort intéressant dans une perspective communicationnelle, notamment.

De plus en plus de regards critiques se posent par ailleurs, en bibliothéconomie et en sciences de l'information, sur les forces d'influence sociétales qui traversent la bibliothèque publique et qu'elle peut ultimement contribuer à soutenir, à reproduire (Beilin, 2018 ; Lapointe et Miller, 2017 ; Kovacs, 2020 ; Martel, 2017b). Une lecture transdisciplinaire de cette situation, en sciences sociales, peut nous amener à considérer que ceci converge avec la critique du paradigme dominant des politiques culturelles occidentales, soit la démocratisation de la culture, à l'égard de la verticalité (Poirier, 2017) ou le caractère prescriptif des rapports institutionnels (Caune, 2006 ; Lafortune, 2013 ; Lamizet, 1999). L'étude de la bibliothèque, et qui plus est dans la période actuelle de transformation institutionnelle, se révélerait de fait essentielle étant donnée l'influence qu'elle a le pouvoir d'exercer (Beilin, 2018 ; Deodato, 2014 ; Kovacs, 2019, 2020 ; Lapointe et Miller, 2017 ; Muddiman et al., 2000, 2001 ; Schiele, 2017). À cette fin, l'analyse diachronique est spécifiquement dite pertinente par Kovacs (2020) puisqu'elle permet de suivre l'évolution des fondements de l'institution dans le temps.

Considérée au croisement de ces forces qui peuvent donc relever du domaine culturel, mais aussi économique, politique, voire relever de l'idéologie (Jodelet, 1991 ; Rouquette, 1996), nous nous intéressons dans une perspective de communication sociale (Luckerhoff et Jacobi, 2014) à la complexité de cette bibliothèque emblématique et influente, et au premier plan à sa dimension

communicationnelle qui demeure sous-étudiée (Baillargeon, 2004, 2007), dans l'objectif de mieux les comprendre.

Nous proposons en ce sens une analyse retraçant la diachronie de la genèse, de la conception, du déploiement ainsi que du développement subséquent de la GBQ. Pour ce faire, nous centrons une démarche d'exploration qualitative sur le corpus exhaustif de ses rapports annuels d'activité de 1968 à 2020, couvrant à la fois la période de la BnQ et de la GBQ qui lui succède, puis des planifications stratégiques à partir de l'inauguration de cette dernière. Le discours institutionnel y est appréhendé comme matérialité témoignant d'un point de vue volontairement formalisé par les acteurs au moment et dans le contexte de sa production ; certains auteurs dont nous nous inspirons ont en effet considéré avant nous que de tels documents sont constitués notamment dans un objectif de recherche de légitimité pour l'action institutionnelle (Luckerhoff, 2012 ; Luckerhoff et Guillemette, 2012), ouvrant sur des rapports d'influence d'autant plus grands que l'institution elle-même.

1.5.2 Enjeux institutionnels et communicationnels concernant une bibliothèque dite « citoyenne » : analyse du vécu des acteurs de la BMF

Dans ce contexte de transformation récente des bibliothèques publiques, une expression en particulier qui peut être relevée sur certains terrains institutionnels montréalais retient notre attention. L'évocation d'une bibliothèque « citoyenne » est en effet employée relativement libéralement dans la documentation institutionnelle

ainsi que dans le discours d'acteurs locaux (Ville de Montréal, 2005, 2010, 2012, 2015 et 2017, notamment) quoiqu'elle y demeure, tout comme dans la littérature bibliothéconomique et des sciences de l'information d'ailleurs, pratiquement indéfinie.

L'expression se retrouve notamment à l'avant-plan de documents aux fondements du programme *Rénovation, agrandissement et constructions de bibliothèques* (RAC) de la Ville de Montréal (2005, 2008) qui devait baliser la conception de bibliothèques qui incarneront pour la suite « la vision de la bibliothèque publique du 21^e siècle » de la Ville. Inaugurée en 2013, la BMF fut la première bibliothèque à être issue de ce programme. Son inauguration prit place sous les feux d'une campagne communicationnelle nourrie et par ailleurs récompensée par un prix national – ce qui contribue à faire de son cas, à titre de bibliothèque conçue puis déployée comme bibliothèque « citoyenne », un cas d'autant plus intéressant à étudier.

Nous nous sommes donc tournés vers les acteurs institutionnels de tous les niveaux administratifs qui ont contribué ou contribuent toujours à cet ensemble institutionnel particulier. Nous avons investigué leur vécu dans l'objectif de mieux comprendre les logiques, stratégies et enjeux ayant, pour eux, participé de la conception et du déploiement de cette bibliothèque, et à plus forte raison dans ses aspects visant à rejoindre, communiquer, ou entrer en relation avec les citoyens ; comprendre ce qui constitue, pour eux, une telle institution « citoyenne ». Nous proposons en ce sens une analyse qualitative en induction du vécu des acteurs

institutionnels de la BMF qui permet de poser certaines bases conceptuelles utiles à la compréhension contextualisée de ce cas institutionnel exemplaire.

1.5.3 Au cœur des préoccupations d'une bibliothèque « citoyenne » ? Analyse du vécu des publics et non-publics de la BMF

Au croisement de l'influence des paradigmes de démocratisation de la culture et de démocratie culturelle (Bellavance, 2000 ; Santerre, 2000), puis des aspirations institutionnelles contemporaines communautaires ou « citoyennes » de la bibliothèque publique (Derbas Thibodeau et Poirier, 2019), au même titre que dans le problème communicationnel identifié précédemment (Baillargeon, 2004, 2005, 2007 ; Lajeunesse, 2004, 2009), la figure des publics peut d'emblée apparaître centrale. Dans une perspective interdisciplinaire en communication sociale et qui prend appui sur les développements récents sur le plan conceptuel concernant les publics ainsi que les non-publics (Ancel et Pessin, 2004, 2004a ; Esquenazi, 2009 ; Jacobi et Luckerhoff, 2012 ; Larouche, Luckerhoff et Labbé, 2017 ; Luckerhoff et al., 2019), nous comprenons ici généralement par « publics » les individus qui, de près ou de loin, participent de l'attention sociale qui est donnée à l'institution (Katz et Dayan, 2012).

Or depuis le tournant du millénaire, une critique a mobilisé plusieurs auteurs importants en bibliothéconomie et sciences de l'information à l'égard de la prévalence, tant dans la pratique que dans la recherche, d'une perspective

« managériale » ou centrée sur le système institutionnel plutôt que sur les populations – les publics (Bertrand *et al.*, 2008 ; Buschman, 2009 ; Buschman et Leckie, 2007 ; Muddiman *et al.*, 2000, 2001 ; Wiegand, 2011). Cette perspective serait toujours, à ce jour, largement répandue au détriment d'une perspective plus sociale. Pour cette tierce problématique spécifique, nous préconisons donc le renversement complet de perspective que propose Wiegand (2011) afin de pallier cette lacune et développer une meilleure compréhension, socialement enracinée, de l'institution contemporaine : plutôt que d'étudier la place des individus dans l'existence de la bibliothèque, l'auteur propose d'étudier *la place de cette dernière dans la vie des individus*.

Nous proposons donc une exploration du vécu des publics relatif à la BMF, puisqu'il s'agit d'un cas institutionnel remarquable en raison de l'intention des acteurs institutionnels d'initier avec elle « une certaine mouvance » (Martel, 2018, p. 24). Tel que mentionné précédemment, elle fût en ce sens la première bibliothèque à être issue du programme RAC devant traduire « la vision de la bibliothèque du 21^e siècle » de la Ville de Montréal (2008). Une campagne communicationnelle d'une ampleur inédite pour une bibliothèque de quartier, destinée à rejoindre et y attirer les publics, entoura de fait son inauguration en 2013, et contribua à l'exemplarité de son cas.

CHAPITRE II

MÉTHODOLOGIE

2.1 L'interactionnisme symbolique

Par cohérence avec la complexification des phénomènes culturels que nous avons évoquée en problématique, et en lien avec l'affirmation de la pertinence de la prise en compte des vécus individuels à l'égard de ces phénomènes par opposition aux analyses plus déterministes de certaines sociologies, la posture épistémologique avec laquelle nous abordons ces études est celle de l'interactionnisme symbolique³⁴. Ses fondements sont précisés par Blumer (1969), lequel est associé à la sociologie de l'École de Chicago tout comme Strauss qui sera considéré comme l'un des pères fondateurs de la MTE (Glaser et Strauss, 1967), qui nous guide également et que nous verrons ci-après. Ainsi l'interactionnisme et la MTE sont-elles historiquement développées dans une même école de pensée, et cohérentes.

Selon Blumer (1969, p. 2), l'interactionnisme symbolique peut se résumer en trois principes, que nous illustrerons pour la suite. Le premier est que les êtres humains agissent envers les choses (soient-elles objets, personnes, ou événements, notamment) en fonction du sens qu'ils leur attribuent. Le second est que ce sens

³⁴ Certains de ces principes épistémologiques seront revus dans le cadre des articles insérés.

prend sa source dans les interactions sociales³⁵. Le troisième est que ce sens est continuellement confronté et réadapté dans des processus interprétatifs individuels, en fonction des situations sociales qui surviennent.

Dans le contexte de la sociologie du milieu du 20^e siècle, alors qu'émerge l'interactionnisme symbolique, Blumer ne remet pas en question l'existence de certains éléments socialement structurants. La nouveauté de la perspective interactionniste réside plutôt dans le fait d'affirmer l'importance de ces processus interprétatifs et du sens donné, d'affirmer leur légitimité autonome en tant qu'objet de recherche et par le fait même de justifier une nouvelle posture épistémologique de recherche se distanciant des déterminismes, que Blumer critique, qui dominent la discipline à l'époque :

Le positionnement de l'interactionnisme symbolique, en contraste, est que le sens donné aux choses par les êtres humains est d'un intérêt central par lui-même. Ignorer le sens donné aux choses revient à dénaturer les comportements qui sont à l'étude. Occulter ce sens en faveur de facteurs présumés déterminants reviendrait à négliger le rôle du sens dans la formation de l'agir social. (Blumer, 1969, p. 3)³⁶

Blumer se réfère à l'analyse de Mead, la plus pénétrante selon lui, pour établir la différenciation entre ce qu'il considère être les interactions qui ne relèvent pas du registre symbolique – par exemple : tous types de réflexes strictement physiologiques – et celles qui relèvent du registre symbolique, où prennent place les processus

³⁵ Incluant par des réflexions, dans le cadre desquelles l'interaction désigne alors, selon Blumer, l'échange dynamique qui prend néanmoins place entre l'individu et lui-même (Blumer, 1969, p. 5).

³⁶ Traduction libre de : « *The position of symbolic interactionism, in contrast, is that the meanings that things have for human beings are central in their own right. To ignore the meaning of the things toward which people act is seen as falsifying the behavior under study. To bypass the meaning in favor of factors alleged to produce the behavior is seen as a grievous neglect of the role of meaning in the formation of behavior.* » (Blumer, 1969, p. 3)

interprétatifs qui mobilisent et produisent le sens, selon lui. Blumer indique, plus spécifiquement, que les processus en question se divisent généralement en quatre temps. Pour une personne en situation d'interaction : (i) l'interprétation de ce qui est attendu d'elle est génératrice de sens, (ii) l'interprétation de ce que cela implique pour l'objet de l'interaction est également génératrice de sens, (iii) l'interprétation de la situation interactionnelle dans son ensemble est également plus généralement considérée comme génératrice de sens. Puis, dans le cas d'une interaction personnelle, Blumer ajoute qu'un dernier processus (iv) d'interprétation des attentes mutuelles à l'égard des rôles de chacun, est également générateur de sens.

Pour donner un exemple concret de notre appropriation de cette perspective, supposons alors qu'une personne se promène sur le trottoir, et réalise par hasard qu'elle se trouve à la porte d'une bibliothèque publique. Cette intrication de processus interprétatifs et générateurs de sens, qui prennent place au registre symbolique, impliquerait donc que la personne en question produise du sens : (i) en fonction de comment elle interprète les agissements ou les attitudes qui sont généralement attendus de sa part devant une bibliothèque ; (ii) en fonction de comment elle interprète l'action institutionnelle auprès d'elle (présumons : par ses services, activités, collections et espaces, ou encore les attitudes de son personnel et ses règlements) ; (iii) en fonction de comment elle interprète sa place dans la situation dans son ensemble, soit dans la découverte spontanée d'une bibliothèque – que cela suppose-t-il pour elle, alors ? Enfin, (iv) en fonction de son interprétation de la lecture de ladite situation interactionnelle à travers le prisme institutionnel : comment

interprète-t-elle les processus interactionnels qui pourraient prendre place à l'égard de la situation et à son égard, du point de vue institutionnel ?

Il va sans dire qu'il en résulte un ensemble complexe, quoiqu'ouvert et flexible, de processus interprétatifs qui résident, selon Blumer après Mead, dans le registre symbolique. C'est en ce sens que l'interactionnisme symbolique nous permet de considérer l'institution de la bibliothèque publique (ensemble d'objets, d'offres et d'acteurs, notamment) comme entité interagissante et participant des processus interprétatifs des individus, ultimement générateurs de sens, d'attitudes, de comportements ou d'actions, que nous priorisons dans une perspective communicationnelle élargie. De tels processus interprétatifs permettent enfin, selon Blumer, d'appréhender dans une perspective interactionniste des objets aussi divers et d'échelles aussi variables que : la société humaine, la vie de groupe, les interactions sociales, le sens donné aux objets ou aux actions. Il considère, au final que :

Cette perspective considère la société humaine comme composée d'individus dont la vie est un processus continu d'activités au cours desquelles les participants développent des séquences d'actions dans les situations qui surviennent. Ces individus prennent part à de vastes processus interactionnels qui confrontent continuellement ces actions. [...] Ils vivent dans des mondes constitués d'objets et sont guidés par le sens qu'ils donnent à ces objets afin d'orienter leurs actions. Le sens donné à ces objets, incluant dans l'objectivation du Soi, est formé, maintenu, adapté ou transformé par le biais des interactions sociales (Blumer, 1969, p. 20).³⁷

³⁷ Traduction libre de : « *This approach sees human society as people engaged in living. Such living is a process of ongoing activity in which participants are developing lines of action in the multitudinous situations they encounter. They are caught up in a vast process of interaction in which they have to fit their developing actions to one another. [...] They live in worlds of objects and are guided in their orientation and action by the meaning of these objects. Their objects, including objects of themselves, are formed, sustained, weakened, and transformed in their interaction with one another.* » (Blumer, 1969, p. 20).

Après la formulation de la MTE (ci-après), Strauss amène en 1992 quelques développements précisant son interprétation de l'interactionnisme et qui apparaissent, pour nous, intéressants étant donnée la composante temporelle qui est rendue saillante. Sa lecture précise la perspective comme envisageant les processus interprétatifs à la manière d'une mosaïque dynamique, corolaire des interactions passées, influencée par le sens donné et le sens partagé au présent, et qui s'actualise sans cesse pour la suite. Une mosaïque évolutive au fil des nombreuses interactions qui prennent place, comme autant de « danses des psychés », plus ou moins fluides, mais jamais fixées entre interactants (*ibid.*, p. 59). Ces dynamiques surviendraient notamment à travers la communication et les faits de culture. Selon lui, la perspective est donc souvent mobilisée dans le cadre d'études qui portent sur l'art, la culture ou qui abordent le registre symbolique du vécu des sujets sociaux. La composante de la temporalité qu'il amène retient notamment notre attention puisque nous cherchons généralement à mieux comprendre un « virage » institutionnel qui se déploie en contexte, et dans le temps.

La perspective interactionniste informera ainsi, au meilleur de notre capacité, notre regard de chercheur. Elle constitue, pour nous, les fibres qui forment la substance de l'objet d'étude que nous appréhendons. Son prisme qui priorise les processus interprétatifs nous apparaît utile afin d'étudier l'objet qui est à la fois culturel (et donc dont la valeur, socialement attribuée, relève notamment du registre symbolique) et communicationnel (et donc dans l'interaction, l'échange de sens) – la culture tout autant que l'institution pouvant aujourd'hui être considérées comme fortement traversée des dynamiques communicationnelles. L'interactionnisme

symbolique apparaît par ailleurs une alternative épistémologique avantageuse pour nous permettre de contribuer à la meilleure compréhension du problème communicationnel de l'institution, compris au sens large et non pas strictement de ses dispositifs de promotion et de communication, référant à sa problématique communicationnelle présentée ci-devant. Avantageuse et se distinguant, par la profondeur de ce qu'elle permet, notamment des épistémologies plus déterministes qui caractérisent les approches sociologiques (de la culture, des pratiques) plus traditionnelles, ou encore de l'épistémologie dominante en bibliothéconomie et sciences de l'information, qui est de plus en plus communément questionnée également – particulièrement dans les travaux de Day qui critique le regard bibliothéconomique moderne qui serait informé par un principe unilatéral et invasif du « *Indexing it all* » (Day, 2014 ; Kovacs, 2020).

En somme, l'interactionnisme symbolique, en sa particularité d'être une épistémologie priorisant les interactions et les processus interprétatifs intervenant au registre symbolique – que l'on peut ramener aux composantes fondamentales de la communication sociale – nous apparaît pertinente afin d'appréhender une institution culturelle elle-même hautement communicante, dans le contexte sociétal de l'interpénétration de la communication et de la culture. Ceci nous permettra notamment d'appréhender plus spécifiquement son problème communicationnel, au sujet duquel nous pourrions développer une compréhension enrichie par cette perspective à la fois aux plans pragmatique (concernant *la* communication de la bibliothèque) et symbolique (concernant le vécu plus profond des individus

concernés). Ceci évoque les multiples traverses de la communication, à la fois dans la perspective et dans l'objet, soulevées par Le Marec :

En sciences de la communication, les pratiques de communication sont à la fois le dedans et le dehors de la pratique scientifique. Elles en sont le dedans à double titre : elles sont constituées en objet et constituent des techniques permettant d'étudier ces objets. Elles en sont le dehors car elles remplissent le quotidien de la circulation des savoirs sociaux [...]. (Le Marec, 2002, p. 19)

Cette perspective sera, bien entendu, avantageuse dans la mesure où elle sera couplée avec une approche méthodologique conséquente.

2.2 Une démarche inspirée de la MTE

Nous avons mené notre projet en nous inspirant des critères de la MTE, formalisé en 1967 dans l'ouvrage *The Discovery of Grounded Theory* de Glaser et Strauss. Essentiellement appliquée en sciences sociales, la MTE est aujourd'hui connue pour son cadre méthodologique essentiellement inductif qui est tout à la fois rigoureux et flexible (Luckerhoff et Guillemette, 2012). Elle met de l'avant l'idée de la théorisation, ce qui la place à contre-courant des normes scientifiques et institutionnelles qui prévalent actuellement et qui valorisent plutôt la logique de vérification que préconise l'hypothético-déductif³⁸. Ses utilités sont notamment, selon

³⁸ Voir à ce sujet le chapitre Conflits entre les exigences de la méthodologie de la théorisation enracinée (MTE) et les exigences institutionnelles en matière de recherche scientifique, de Luckerhoff et Guillemette (2012b).

Corbin, l'exploration de situations, l'identification de concepts pertinents et la production d'énoncés théoriques, dont la finalité est « l'élaboration d'une interprétation théorique qui permette de mieux saisir et de mieux comprendre les phénomènes humains quotidiens, et qui montre comment le comportement humain change au fil du temps » (Corbin, 2012, p. ix) – ce qui entre, selon nous, en résonnance avec la problématique communicationnelle de la bibliothèque publique contemporaine au Québec spécifiquement, laquelle demeure peu étudiée à ce jour.

Précisons, d'entrée de jeu, qu'une telle approche méthodologique ne prétend nullement à la généralisation ou à la confirmation de ses résultats. Elle vise plutôt à permettre au chercheur de produire une interprétation théorique liée à un contexte particulier et qui pourra être mise en discussion, développée, transférée à d'autres phénomènes ou situations sociales et potentiellement vérifiée ultérieurement. Dans le dernier cas, elle alimente le cycle fondamental de la complémentarité entre les études exploratoires et les études vérificatoires qui fonde la production de connaissances (Glaser et Strauss, 1967 ; Glaser, 2008 ; Roy, 2009, p. 212).

Ceci étant, la MTE³⁹ repose tel que son nom l'indique sur le principe que les théories doivent être enracinées dans le sens des données du terrain. C'est là l'innovation fondamentale que proposent Glaser et Strauss en 1967 dans une tentative d'affranchissement des impératifs du paradigme de recherche quantitatif et

³⁹ Il est à noter que certains de ces principes méthodologiques seront revus dans le cadre des articles insérés, quoique le terrain sur lequel ils seront appliqués, variera alors.

hypothético-déductif qui ne répond pas à leurs besoins en recherche exploratoire. Aujourd'hui encore, et tel que l'écrit Lösch (2006), le quantitatif classique et l'hypothético-déductif peuvent ne pas constituer le meilleur outil du chercheur lorsque la visée de sa recherche est de révéler toute la richesse de l'expérience subjective humaine⁴⁰. Pour Lösch, la MTE, liée à ses racines épistémologiques de l'interactionnisme symbolique et du pragmatisme, permet d'assurer l'enracinement de la théorisation dans la complexité du vécu des sujets.

À la lumière de ces principes et afin de nous assurer que soit priorisé le sens des données empiriques, nous avons donc initialement fait un effort conscient afin de mettre en suspens les savoirs qui préexistaient la recherche, tout en nous appuyant sur des questions de recherche ouvertes qui ne circonscrivent que de manière générale l'objet de recherche (Corbin et Strauss, 2008 ; Glaser, 1978, 1995, 1998 ; Luckerhoff et Guillemette, 2012 ; Strauss et Corbin, 1998). Ce fut le cas au début du processus de recherche, alors que notre questionnement initial « Quels phénomènes de communication sociale prennent place dans et autour de la bibliothèque publique contemporaine au Québec ? » s'est éventuellement décliné en trois sous-questions à l'approche de chacun des terrains appréhendés, pour chacun des trois articles produits et ici insérés. Elles sont formulées de la sorte :

⁴⁰ Ce qui ne signifie toutefois pas que la MTE est incompatible avec le quantitatif. À l'avis controversé de Glaser, les données quantitatives peuvent très bien être utiles à la théorisation enracinée – un article approfondissant cette question a d'ailleurs été produit dans le cadre de notre parcours doctoral, quoique cet axe spécifique de développement n'ait été, au final, que peu mobilisé dans la présente thèse. Voir à ce sujet : *Usages du quantitatif en méthodologie de la théorisation enracinée* (Derbas Thibodeau, 2018).

- I. Quels développements communicationnels innovateurs la BnQ puis la GBQ amènent-elles, historiquement puis à ce jour ?
- II. Comment est comprise et vécue la situation communicationnelle remarquable de la BMF par ses acteurs institutionnels ?
- III. Quel est le vécu des publics et des non-publics relativement à la BMF dans le contexte des changements institutionnels qu'elle doit incarner ?

Dans la même logique d'ouverture, les questions posées aux participants ont systématiquement été gardées ouvertes afin de favoriser la formation d'un récit ; par exemple : quelle est la place de la BMF dans votre vie ? Comment l'avez-vous découverte ?⁴¹

Puisque l'un des buts centraux de la MTE est de générer des contributions théoriques qui peuvent prendre diverses formes (Corbin, 2012), nous nous sommes efforcés de demeurer attentifs à l'émergence de pistes théoriques tout au long de la démarche tout en priorisant toujours le sens des données empiriques – une qualité que Glaser et Strauss désignent comme la « sensibilité théorique » (1967 ; Glaser, 1978 ; Corbin et Strauss, 2008). Dans notre cas, la forme spécifique de chacune de nos trois contributions théoriques principales s'est avérée conséquence de la forme de ce qui émergeait du terrain. Ainsi, dans le cadre du premier article, une typologie de type descriptif (Demazière, 2013) est avancée. Dans le cadre du second, nous faisons l'identification d'un concept central pertinent à l'appréhension d'un phénomène

⁴¹ Nos grilles d'entretien, dans leur version finale, sont en annexe.

tandis que dans le cadre du troisième, des énoncés théoriques proprement dits sont produits (Corbin, 2012).

La qualité de la sensibilité théorique est par ailleurs continuellement mise à contribution lors de la démarche de MTE qui est généralement constituée de multiples mouvements successifs de collecte et d'analyse des données puis de référence aux écrits pertinents, tous intégrés dans un processus itératif. Cette particularité qui correspond à notre processus général de recherche est désignée par certains auteurs en MTE comme la circularité de la démarche (Corbin et Strauss, 2008 ; Glaser, 1978, 2001 ; Glaser et Strauss, 1967 ; Oktay, 2012). Les auteurs mettent ainsi l'accent sur la singularité du cycle de collecte, d'analyse des données puis de références aux écrits pertinents, que nous pouvons illustrer ainsi :

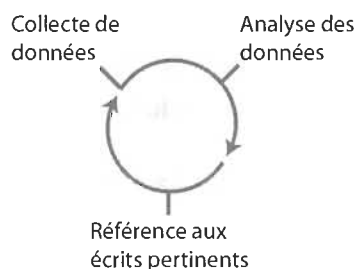


Figure 1. Principe de circularité de la démarche en MTE

Une telle « circularité » doit en principe permettre au chercheur, en premier lieu, de confronter et enrichir sa compréhension du phénomène à l'étude de manière continue (Plouffe et Guillemette, 2012 ; Corbin et Strauss, 2008 ; Glaser, 2001 ; Glaser et Strauss, 1967). En second lieu, on bonifie ainsi de manière tout aussi

continue l'ancrage de la théorisation et des concepts dans la réalité empirique – un processus connexe désigné comme l'*emergent fit* (Corbin et Strauss, 2008 ; Glaser, 1978, 1998 ; Glaser et Strauss, 1967) et traduit comme « l'ajustement à ce qui émerge » par Plouffe et Guillemette (2012, p. 95). C'est au cours de tels mouvements de va-et-vient entre les phases d'analyse, de référence aux écrits puis de retour au terrain que la pertinence de certains concepts peut émerger, concepts alors établis en « concepts sensibilisateurs » : ils sont repérés comme pouvant potentiellement favoriser une plus grande acuité du chercheur et lui permettre de reconnaître ce qui émerge des données (Blumer, 1969 ; Charmaz, 2004 ; Glaser, 1978, 1998 ; Glaser et Strauss, 1967 ; Horincq Detournay, 2018 ; Luckerhoff et Guillemette, 2012 ; Plouffe et Guillemette, 2012). Horincq Detournay décrit, plus spécifiquement, les fonctions des concepts sensibilisateurs de la sorte :

[En MTE,] Les données peuvent ainsi être analysées par des codes « *in vivo* », qui émergent directement des données, mais aussi par des codes issus de théorisations, des écrits scientifiques, que sont ces concepts sensibilisateurs. Il faut cependant se rappeler que l'utilisation de ces concepts constitue un point de départ et non un point d'arrivée (Charmaz, 1995). En d'autres mots, le processus de théorisation doit rester souple, selon ce qui émerge des données. [...] Les concepts sensibilisateurs sont donc des tremplins provisoires, un moyen pour favoriser l'analyse et la théorisation et pour dépasser l'évidence et la description des données. Ils ne sont pas un but en soi. (Horincq Detournay, 2018, p. 150)

Concernant de tels concepts sensibilisateurs, ils furent effectivement pour nous nombreux tout au long du processus de recherche. Après la mise en suspension délibérée de nos savoirs préexistants, à différentes étapes de l'opérationnalisation avons-nous pu reconnaître que le sens qui émergeait des données entraînait en résonnance particulière avec les concepts suivants, desquels nous avons fait différents usages qui sont rendus explicites dans les articles insérés, tout comme leur définition

respective : la démocratisation de la culture et la démocratie culturelle (Bellavance, 2000), le virage communicationnel (Jacobi, 1997, 2012; Luckerhoff, 2012), les publics et les non-publics (Esquenazi, 2009 ; Jacobi et Luckerhoff, 2012 ; Larouche, Luckerhoff, et Labbé, 2017 ; Luckerhoff et al., 2019), la bibliothèque tiers lieu (Servet, 2009, 2010, 2010b, 2015, 2018 ; Martel, 2012, 2015, 2017)⁴², la théorie du tiers lieu (Oldenburg, 1989), le capital social (Putnam, 1995, 1996, 2001 ; Putnam, Feldstein et Cohen, 2003), la communauté (Buschman, 2016) ainsi que la citoyenneté culturelle (Poirier, 2017), en outre. Ces concepts s'imbriquent également, pour la plupart, aux apports théoriques que nous proposons, qui sont étayés tout au long des articles puis mis en lien à la section de la discussion générale de la thèse.

Ladite circularité de la démarche permet ensuite de procéder à une diversification progressive de l'échantillonnage, constitué à la lumière des principes de l'échantillonnage théorique (Corbin et Strauss, 2008 ; Glaser, 1978, 1998, 2001 ; Glaser et Strauss, 1967 ; Luckerhoff et Guillemette, 2012 ; Oktay, 2012). Cela signifie qu'il est construit en ciblant systématiquement les éléments qui apparaissent le plus à même de contribuer à la théorisation et à une meilleure compréhension du phénomène par la diversification des perspectives, et ce, jusqu'à l'atteinte de la saturation théorique. Selon Plouffe et Guillemette, l'échantillonnage théorique

⁴² Le concept de la bibliothèque tiers lieu s'est révélé particulièrement pertinent par moment. Pourtant, à d'autres moments, il nous est aussi apparu pouvoir brouiller les cartes. En effet, tel que le soulèvent plusieurs auteurs dont Evans (2015) et Servet (2018), certaines caractéristiques du modèle font que différents acteurs, ou différents auteurs, lui associent un peu n'importe quoi. En ce sens, un apport plus subtil de cette thèse pourrait être considéré comme de constituer un effort de délimitation entre ce qui, sur les terrains étudiés, apparaît en relever, ce qui apparaît ne pas en relever, et de manière d'autant plus intéressante, ce qui n'apparaît pas en relever, mais que certains acteurs qualifient pourtant de la sorte. L'article sur la GBQ est particulièrement éloquent en ce sens.

signifie que « les situations dans lesquelles le chercheur collecte les données empiriques sont choisies en fonction de leur potentialité de favoriser la théorisation » (2012, p. 99). Mais aussi, dans un effort de différenciation de techniques de constitution d'échantillon plus traditionnelles, que :

L'échantillonnage théorique se distingue de l'échantillonnage statistique par le fait que, dans ce dernier, l'échantillon représente une population, alors que, dans l'échantillonnage théorique, les données recueillies [...] fournissent de l'information sur une situation (Plouffe et Guillemette, 2012, p. 99).

Dans le même ordre d'idées, l'échantillonnage théorique serait donc à différencier, en outre, d'un échantillonnage par cas typique (Beaud, 2012 ; Boudon et Fillieule, 2002) en ce que contrairement à ce dernier, celui-ci n'est pas constitué d'une population, mais bien d'information permettant de théoriser. Pour le chercheur, l'action de choisir des personnes, d'entrer en contact avec elles puis de les inviter à participer à l'étude peut être similaire pour les deux. Toutefois, d'étudier et de constituer en échantillon leurs cas rassemblés est fort différent que d'étudier et de constituer en échantillonnage théorique l'information à laquelle les participants permettent au chercheur d'accéder⁴³. Ainsi, dans la constitution de l'échantillonnage théorique, expliquent Plouffe et Guillemette, des critères tels que la représentativité sont supplantés par celui de pertinence de l'information qu'un participant est en mesure d'amener ou de produire concernant le phénomène à l'étude ; sa potentialité de contribution à l'élaboration théorique.

⁴³ En ce sens, des réflexes hérités du paradigme hypothético-déductif tels que de prioriser des points de vue dont les occurrences sont plus communes, au détriment d'autres qui le sont moins, ne servent pas la logique de théorisation (Plouffe et Guillemette, 2012, p. 99).

Considérant par ailleurs que toutes les formes de données peuvent être prises en compte au cours du processus de théorisation (Glaser et Strauss, 1967 ; Luckerhoff et Guillemette, 2012), nous avons recueilli une variété de données qualitatives devant nous permettre d'appréhender le phénomène à l'étude par une comparable diversité de perspectives, diversité contribuant à son tour à une plus riche compréhension. Les données mobilisées ont été, dans ce cadre, recueillies auprès de participants, dans diverses sources de documentation institutionnelle, mais également à même des mémos terrain (nous permettant de consigner des notes et des impressions, rédigées à chaud, après chaque entretien), des mémos d'analyse (similairement, mais en cours de processus d'analyse) ainsi que dans un journal du chercheur (où nous avons conservé notes, réflexions et intuitions), lequel nous avons pu rétroactivement analyser afin de mieux retracer la progression de l'élaboration théorique. Ces éléments contribuent tous à la traçabilité du processus qui correspond au critère central de scientificité, dans une telle approche méthodologique.

Comme c'est enfin le cas pour plusieurs autres principes fondamentaux de la MTE présentés ci-devant, les principes de sensibilité théorique, la priorité donnée à l'émergence, de même que le principe de circularité ont influencé notre démarche répétitivement, sur différents aspects. Sur le plan de la collecte de données notamment, une analyse préliminaire nous a rapidement permis d'identifier spécifiquement l'expérience de la découverte de la BMF par certains participants comme particulièrement féconde de sens donné. Faisant preuve de flexibilité, nous avons donc rapidement ajusté et bonifié notre grille d'entretien afin que le thème soit abordé lors des entretiens ultérieurs. La pertinence d'aborder le terrain de la GBQ a,

par ailleurs, elle-même émergé de nos premières approches du terrain de la BMF. La Grande Bibliothèque était en effet considérée par plusieurs participants comme ayant joué un rôle important, voire incontournable, dans les changements ou l'évolution de leur rapport à l'institution de la bibliothèque publique, plus généralement.

2.3 Description de la démarche méthodologique

L'ensemble de ces considérations a résulté en un enchaînement de plusieurs desdits cycles en « circularité » lesquels, mis bout à bout, décrivent ce que d'autres chercheurs en MTE ont désigné comme une trajectoire en spirale (Glaser, 2001) ou alors hélicoïdale (Plouffe et Guillemette, 2012). La figure suivante explicite la trajectoire hélicoïdale de notre démarche – notre appropriation de la MTE – tout en précisant plusieurs éléments importants, des terrains appréhendés aux références mobilisées dans divers corpus de littérature :

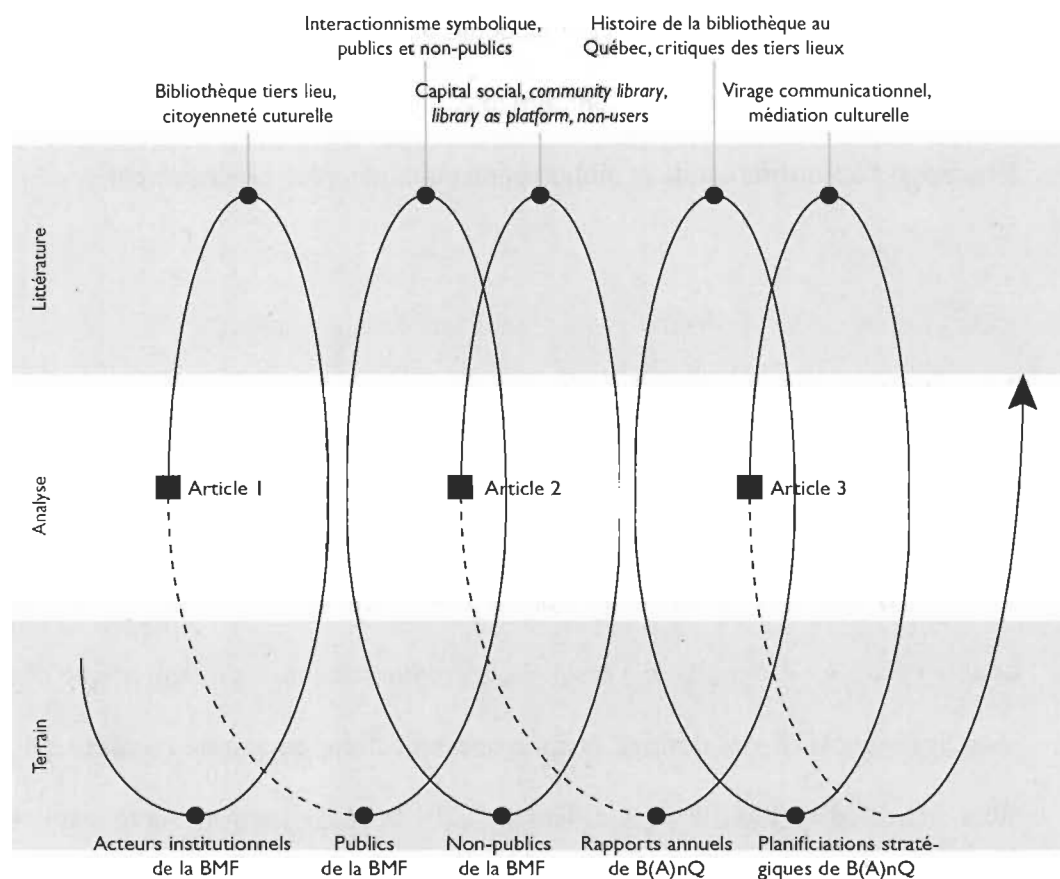


Figure 2. Trajectoire hélicoïdale de notre démarche en MTE

Notre intuition de recherche initiale a d'abord été inspirée par notre expérience personnelle de la découverte – et de notre surprise dans cette expérience de découverte – de la BMF. Des lectures préliminaires nous ont permis de construire une problématisation provisoire qui ne circonscrivait que généralement le phénomène de la communication sociale entourant la bibliothèque publique québécoise dans le contexte de sa transformation récente. Puisque peu d'études ont été consacrées à cet objet spécifique, par ailleurs considéré sous-étudié par Baillargeon (2004, 2005,

2007) et Lajeunesse (2004, 2009), nous avons choisi de maintenir une posture de recherche inductive puis de mener notre démarche selon les principes de la MTE. Guidés par ces principes, nous avons donc abordé le terrain avec ouverture et en ne circonscrivant que généralement notre objet d'étude pour laisser place à l'émergence.

Toujours dans cette phase préliminaire de l'étude, nous avons trouvé que la BMF était la première bibliothèque issue du programme de Rénovation, Agrandissement et Construction de bibliothèques (RAC) de la Ville de Montréal – programme qui devait permettre la réalisation de la vision de la Ville pour des « bibliothèques du 21^e siècle » (Ville de Montréal, 2005, 2008), traduisant de fait une certaine conception de la transformation de l'institution ou du phénomène du virage que nous voulions étudier. Ainsi, en raison de son statut particulier notamment, des festivités de quartier ainsi qu'une campagne de promotion plus tard décorée de la Palme d'or de l'Association des communicateurs municipaux du Québec ont entouré son inauguration en 2013. Nous en avons été témoin. C'est donc à partir de cette situation communicationnelle remarquable, ainsi circonscrite, que nous avons amorcé notre exploration des terrains institutionnels.

Dans l'idée d'appréhender le phénomène en question, nous avons tout d'abord étudié le vécu de 10 acteurs institutionnels. Nous avons itérativement développé un échantillonnage théorique visant la diversification des points de vue considérés. Nous avons, de fait, inclus des acteurs institutionnels impliqués dans la conception et le déploiement de la BMF à tous les niveaux hiérarchiques. En ce sens ont été rencontrées, au niveau de la bibliothèque même : une aide-bibliothécaire, deux bibliothécaires ainsi qu'une professionnelle de la direction de la BMF. Au niveau

administratif de l'arrondissement de Rosemont-la-Petite-Patrie, une professionnelle de la Division culture, bibliothèques et développement social a ensuite été rencontrée. Puis, encore en amont, nous avons ensuite rencontré trois professionnels du Service de la culture, loisir, sports et développement social ayant travaillé spécifiquement sur le dossier du développement de cette bibliothèque, incluant une professionnelle des communications. Enfin, au niveau de l'administration centrale de la Ville de Montréal, nous avons rencontré deux professionnels du Service des bibliothèques qui avaient, en outre, été impliqués dans l'élaboration du programme RAC ayant lui-même balisé la conception de la BMF. Après des approches initiales ciblées, par courriel, l'échantillonnage théorique s'est développé par voie de référence. Ainsi les premiers participants ont-ils accepté de nous recommander à d'autres acteurs qui avaient participé au projet de la BMF sur des aspects spécifiques que nous avons jugés intéressants (conception, communication, inauguration, notamment). De la même manière, la direction nous a mis en contact avec des professionnels intervenant à la bibliothèque et dont les pratiques étaient, à notre avis, intéressantes (animation d'activités socioculturelles variées, du laboratoire médiatique, et/ou auprès de clientèles particulières). Il est à noter que tout au long du processus, des observations sur le terrain ont aussi eu lieu (concernant également les espaces, les services et offres, la documentation ainsi que les usages des lieux et l'ambiance notamment). De multiples documents institutionnels, publiés (programmation d'activités, entre autres) ou inédits et fournis de l'initiative d'acteurs institutionnels (rapport de conception, plan de communication, par exemple) ont également été consultés.

La collecte de données et l'analyse ont été menées en parallèle et jusqu'à ce que plus rien de nouveau n'émerge, ce qui représente l'atteinte de la saturation théorique. Les entretiens individuels semi-dirigés, qui ont été menés de décembre 2016 à avril 2017, ont duré 71 minutes en moyenne pour une durée totale de 11h48. Leur transcription en verbatim totalise 252 pages que nous avons analysées en ayant recours à l'analyse qualitative par émergence et mobilisant plus précisément la technique du codage à trois niveaux telle que décrite par Lejeune (2014). 30 codes ont été produits puis rassemblés en cinq catégories analytiques qui figurent à notre arbre de codes final.

L'analyse a par ailleurs permis l'émergence de deux références pertinentes pour développer notre compréhension du phénomène et qui ont été incluses dans l'article portant sur le vécu des acteurs institutionnels de la BMF, nommément : les écrits concernant le modèle de la bibliothèque tiers lieu ainsi que ceux portant sur la citoyenneté culturelle. En ce qui a trait au modèle de la bibliothèque tiers lieu, il s'est avéré être, en rétrospective, un concept sensibilisateur important. Il est apparu presque incontournable de le considérer lorsque certains des acteurs institutionnels nous ont expliqué que c'était lui qui avait inspiré leurs orientations et leurs actions. Toutefois, une fois la littérature pertinente consultée, nous avons constaté que la complexité de ce qui se déployait sous nos yeux ne pouvait pas être expliquée dans sa totalité par le modèle en question. Ainsi, plusieurs allers-retours entre la littérature et différents terrains ont eu lieu, autour du modèle de la bibliothèque tiers lieu qui a, au final, suscité chez nous plusieurs questionnements. Par exemple, certaines initiatives étaient qualifiées par les institutions comme relevant du tiers lieu tandis que les liens

nous apparaissaient tout au mieux superficiels, déconnectés des aspirations institutionnelles que nous savions correspondre et que nous avons plutôt vues intervenir dans d'autres aspects, occultés, de l'action institutionnelle. Des publics et non-publics nous désignaient quant à eux des éléments qui renvoient pourtant aux définitions théoriques du tiers lieu, mais les qualifiant et les interprétaient totalement autrement – en les considérant aussi, pour certains, générateurs d'inconfort. Il nous est donc apparu nécessaire de le considérer, mais aussi de nous permettre de poursuivre notre exploration au-delà du modèle de la bibliothèque tiers lieu.

Il s'agit là de quelques raisons qui expliquent, notamment, notre rapport au modèle, comme concept sensibilisateur, qui évolua fortement tout au long de la démarche. Ultiment, certaines critiques lui sont portées à l'intérieur même du corpus des écrits en sciences de l'information. L'une d'entre elles concerne son indéfinition⁴⁴ au-delà de « l'émerveillement discursif », pour reprendre l'expression de Calenge (2015). Une autre porte sur la multitude de projets qui lui sont associés dans le discours institutionnel et qui se heurtent à l'écueil de la superficialité plutôt que d'incarner un véritable projet de société aux ambitions politiques (Martel, 2012 ; Servet 2015). Une autre critique portée sur l'idéalisation progressive de la figure de l'individu créatif et entrepreneur (Kovacs, 2019, 2020) est également venue informer notre regard. Ainsi, sur la base de ce que nous avons trouvé sur le terrain ainsi que dans la littérature au fil de mouvements successifs, nous avons pu développer notre propre regard critique. Autrement dit, si le tiers lieu a été pour nous un concept

⁴⁴ Certains auteurs évoquent sa flexibilité proche d'être sans limites (Evans, 2015 ; Servet, 2018).

sensibilisateur relativement fort, nous avons le souci de ne pas nous laisser enfermer par lui. Notre démarche fut plutôt de faire dialoguer le terrain avec ses conceptualisations, d'interroger ces dernières pour mieux questionner le terrain ensuite puis les dépasser, et enfin d'amener des éléments nouveaux, émergeant du terrain, dans un processus itératif qui enrichisse une réflexion scientifique générale⁴⁵.

En ce qui a trait à la citoyenneté culturelle, l'identification de concepts pertinents est considérée par Corbin (2012) comme l'une des possibles formes de contribution théorique par laquelle se solde une démarche en MTE. D'où notre proposition d'une passerelle conceptuelle avec la citoyenneté culturelle comme base potentiellement utile aussi bien pour la recherche que pour la pratique professionnelle, précisant un espace de réflexion inédit pour ces bibliothèques pourtant dites « citoyennes ». L'article produit amorce une telle réflexion et avance quelques pistes de développement sur cette base.

Ensuite guidés par le principe des études communicationnelles des phénomènes culturels où sont appréhendées les relations entre des offres culturelles et leurs publics, nous avons voulu développer dans le sens du vécu des publics et des non-publics en contrepartie de ces points de vue situés du côté de l'institution. La collecte s'est déroulée, pour la production de l'article portant sur le vécu des publics et des non-publics de la BMF, en deux temps (ou deux « cycles »). Lors du

⁴⁵ Voir en discussion générale : les critiques déjà formulées à l'égard de la démocratisation et de la démocratie culturelles en termes de verticalité et institution-centrisme des rapports (Poirier, 2017 notamment) nous apparaissent s'articuler avec les critiques les plus récentes portant sur la prescription de postures dans les tiers lieux contemporains, lesquels impliquent des caractéristiques similaires.

premier, nous nous sommes principalement intéressés à des personnes pouvant généralement être associées à la catégorie des publics sur la base du critère d'une fréquentation relativement soutenue. Nous avons, dans ce cadre, d'abord pris part en tant qu'observateurs à trois activités socioculturelles de nature variée⁴⁶ organisées à la BMF. Subséquemment à l'observation, nous avons pu entrer en contact avec une trentaine de personnes que nous avons invitées à participer à l'étude. Nous avons de cette manière rassemblé dix participants volontaires en deux groupes de discussion. Puis, sont venus compléter ce premier volet de notre collecte (publics) cinq entretiens individuels semi-dirigés avec des usagers réguliers dissociés de ces groupes et qui nous ont été désignés par les bibliothécaires comme fréquentant plus ou moins assidument le lieu, dans une logique de diversification. Nous avons procédé à l'observation, en parallèle, des publications de la bibliothèque et de ses interactions sur les réseaux sociaux pendant plus de douze mois.

Le second volet de notre collecte concernait des personnes pouvant généralement être associées à la catégorie des non-publics sur la base du critère d'une absence de fréquentation au cours des trois dernières années. Réaliser ce second volet fut plus fastidieux. Nous avons commencé par lancer des appels à tous, répétés, sur les réseaux sociaux, sans grand succès. Nous avons ensuite changé de stratégie et approché des organismes communautaires voisins de la bibliothèque en espérant qu'ils nous donneraient accès à des groupes de leurs usagers – ce qui s'avéra essentiellement une avenue non productive. Puis, l'occasion de rencontrer lesdits intervenants communautaires s'est ensuite présentée à nous. Ainsi, deux groupes de

⁴⁶ Les activités d'échange « Mes Coups de cœur culturels », « Vous souvenez-vous ? », puis un atelier de coloriage pour adulte.

discussions rassemblant cinq acteurs responsables d'organismes communautaires avoisinants et qui fréquentent peu ou pas du tout la bibliothèque ont été organisés. Ceci résulta en certains points de vue alternatifs intéressants, mais qu'y s'avèreront au final assez éloignés des points de vue offerts par les autres participants, indépendants de tout intérêt organisationnel, et donc peu cohérents avec le reste de l'analyse. Néanmoins, à force de persister puis en ciblant certains groupes Facebook plus spécifiques⁴⁷, nos appels sur les réseaux sociaux ont éventuellement permis de mobiliser d'autres participants. Nous avons donc procédé à des pré entretiens par courriel avant de réaliser 14 entretiens individuels semi-dirigés avec des personnes qui ne fréquentent pas ou plus la bibliothèque. Encore une fois, même à l'intérieur de la catégorie avons-nous itérativement développé l'échantillonnage théorique en visant une diversification des points de vue considérés tout en demeurant à l'écoute et en s'adaptant à ce qui émergeait. C'est notamment ainsi, en suivant des pistes théoriques qui nous semblaient porteuses, que nous avons éventuellement ciblé la sous-catégorie des jeunes parents. De la même manière, des pistes théoriques nous ont amené à organiser deux entretiens individuels dits « de découverte », qui ont eu lieu avec des participants à l'occasion de leur toute première visite de la BMF.

En tout, dans le cadre de cette collecte de données à deux volets qui s'est étirée du 20 décembre 2017 au 22 janvier 2019, nous avons recueilli les propos de 15 participants rassemblés en quatre groupes de discussion ainsi que de 21 autres

⁴⁷ Dont quelques-uns nous furent recommandés par lesdits intervenants communautaires. Par exemple : un groupe de parents de l'école primaire avoisinante, un groupe de résidents du quartier Rosemont-la-Petite-Patrie.

participants⁴⁸ rencontrés à l'occasion d'entretiens individuels semi-dirigés. La collecte des données et l'analyse ont été menées en parallèle jusqu'à l'atteinte de la saturation théorique. Les entretiens ont une durée moyenne de 47 minutes et totalisent 17 heures d'enregistrement. Leur transcription en verbatim est d'une longueur totale de 328 pages qui ont également été analysées selon l'analyse qualitative par émergence. Durant la même période, nous avons, en parallèle, procédé à l'observation lors de trois activités socioculturelles organisées pour une durée totale de 190 minutes. Au cours de l'analyse, 41 codes ont été rassemblés en huit catégories, puis en deux grandes dimensions analytiques, en amont : nous avons ainsi pu tracer les contours de rapports à l'institution qui soient axés sur ses aspects documentaire et communautaire. Des références portant sur l'interactionnisme symbolique, sur l'étude des publics et des non-publics sont venues consolider un premier mouvement d'analyse. Spécifiquement, la dimension communautaire nous a amené à consulter, lors d'un second mouvement, d'autres références pertinentes que nous avons vues être mobilisées par des auteurs en sciences de l'information (capital social, *community library*, *library as platform*, *non-users*, notamment). À titre de concepts sensibilisateurs, ces références nous ont fourni des éléments de réflexion utiles à certains moments précis de l'analyse et de manière essentiellement transitoire. Sur le

⁴⁸ Non pas par souci de représentativité, mais plutôt pour illustrer la pluralité des points de vue qui ont été pris en compte, mentionnons que ces personnes étaient de tranches d'âges diversifiées (de jeune adulte à âge d'or – toutes étaient par contre d'âge majeur, tel que l'exige notre certificat d'éthique de la recherche avec les humains, qui figure en annexe), que leurs statuts socioprofessionnels étaient également variés (travailleur, travailleur autonome, parent au foyer, au chômage, en congé de maladie, aux études, sans emploi par choix, à la préretraite ou à la retraite, cumulant parfois plus d'un statut) tout comme leur situation familiale (bientôt parents, jeunes parents, parents, grands-parents ou sans enfant), leur lieu de résidence (plus ou moins loin, jusqu'à très loin de la bibliothèque, ou en situation d'itinérance), leur statut légal (citoyen canadien, résident, immigrant) ainsi que leur(s) culture(s) d'appartenance (autochtone, vietnamienne, française, etc.).

plan théorique, la contribution principale réside enfin dans l'identification de deux types de rapports symboliques distincts à la bibliothèque publique, en tension selon les aspects, et partagés entre ses publics et ses non-publics.

Enfin, la mention répétée par les publics et non-publics du rôle important de la GBQ dans leur vécu nous a incité à nous tourner, pour finir, vers ce second terrain institutionnel que nous savions être considéré par certains auteurs influents comme le « navire amiral » du réseau des bibliothèques publiques (Lajeunesse, 2010), son « moteur » et son « modèle » (Martel, 2019), ou encore comme ayant incarné un « genre nouveau » de bibliothèque à partir de son inauguration en 2005 (Lajeunesse, 2010). Son inclusion à l'étude venait, dans notre compréhension, poser un deuxième repère sur la ligne du temps du virage institutionnel que nous figurions et nous ramenait à nous tourner vers le passé, à étudier une bibliothèque prédecesseure de la BMF que nous avons étudiée jusqu'ici. C'est pourquoi l'article portant sur la GBQ a, d'ailleurs, été inséré dans la thèse comme premier article, bien qu'il se soit en fait agi de notre dernier terrain étudié. Ceci étant, une analyse de la documentation institutionnelle officielle, inspirée par l'étude de Luckerhoff (2012) qui a précédemment mis en œuvre un tel style de recherche, nous est apparue pertinente afin d'approfondir notre compréhension des points de vue mis de l'avant par l'institution tout en nous permettant d'enrichir notre analyse globale d'un regard diachronique.

Dans le cadre de la production de ce troisième article, nous avons procédé à partir

d'avril 2019 à la collecte puis à une première lecture de 4802 pages de rapports annuels d'activités de BAnQ – ultimement de 1968 à 2020. Nous avons pu réduire ce corpus à environ 600 pages en ciblant les sections qui nous sont apparues les plus pertinentes (sections du mot d'ouverture de la direction générale, de la revue des faits saillants, section détaillant les missions, rôles et objectifs, celles concernant la communication et la programmation de l'institution, principalement).

Afin de pouvoir mieux contextualiser et comprendre ce que nous lisons dans la documentation la plus ancienne, un premier mouvement d'analyse nous a amené à consulter des références portant sur l'histoire de la Bibliothèque nationale, des bibliothèques publiques et de leurs formes précurseurs. Dans la documentation plus récente, d'autres passages où se trouvent soulevées les démarches devant renforcer les fonctions de tiers lieu de la GBQ nous ont, subséquemment, incité à élargir la collecte de données en incluant les planifications stratégiques à partir de 2005 afin de mieux comprendre ladite démarche. 102 pages de planification stratégique ont alors été ajoutées au corpus de données et analysées dans un second mouvement. Certaines particularités des démarches qualifiées comme relevant du tiers lieu par BAnQ nous ont amené à creuser encore davantage dans la littérature concernant les critiques des tiers lieux, ce qui contribua éventuellement à la compréhension générale que nous avons développée. Dans l'article en lui-même, nous avons toutefois choisi de plutôt nous concentrer sur l'émergence des activités programmées par l'institution, lesquelles sont éminemment présentées sous leur jour d'initiatives communicationnelles. Trois catégories analytiques correspondant à trois périodes de

variations dans la manière de déployer plusieurs centaines d'activités programmées fort variées dès 1968 ont progressivement émergé de l'analyse qualitative, à partir desquelles nous avons pu établir les bases d'une typologie descriptive, au sens où l'entend Demazière (2013), et représentent notre apport théorique principal dans le cadre de cet article. Des liens sont enfin tracés avec les écrits les plus récents sur la médiation culturelle, lesquels entrent en résonnance avec notre analyse.

Ladite typologie nous permet de mieux comprendre le phénomène à l'étude en posant les bases d'une approche communicationnelle de nos bibliothèques publiques par le biais des activités programmées et particulièrement à partir de l'inauguration de la GBQ en 2005, ce qui pénètre pleinement les efforts de communication déployés dans et autour de la BMF à partir de 2013, et contribue, selon nos résultats, aux développements que nous avons pu voir chez les publics et non-publics de telles bibliothèques. Au final, les éléments amenés dans les articles individuels se combinent donc pour former une compréhension plus globale du phénomène, précisant une interprétation théorique de niveau plus général et qui est représentée dans une modélisation insérée au chapitre de la discussion générale.

2.4 L'analyse qualitative par émergence et la modélisation

Le type d'analyse qui est par ailleurs préconisé en MTE et que nous avons mis en application à partir de ces corpus de données est l'analyse qualitative par

émergence. Au cours de ce type d'analyse, le chercheur lie des unités de sens (« l'*information* » qu'évoquent Plouffe et Guillemette, 2012) à des codes ou catégories conceptuelles qui émergent, tout en les comparant de manière systématique et constante (Corbin et Strauss, 2008). Cette étape du codage s'est, ici, développée en suivant les principes du codage à trois niveaux (Corbin et Strauss, 2008 ; Lejeune, 2014 ; Strauss, 1987 ; Guillemette et Lapointe, 2012), soit : le codage ouvert, le codage axial puis le codage sélectif qui permettent, ensemble, une distanciation du phénomène qui soit progressive et théorisante.

Deux écueils importants et déterminants de l'expérience des jeunes chercheurs qui ont recours à l'analyse qualitative par émergence résident dans le fait de *trop*, ou alors de *trop peu* analyser (Lejeune, 2014). Afin de nous prémunir contre ces écueils, des efforts constants de prise de recul et de remise en perspective ont été faits au cours de l'opérationnalisation. Nous illustrons ci-après un exemple concret de sa mise en application pour nous.

Nous avons donc plus précisément opéré ce codage à trois niveaux (ouvert, axial, sélectif) en utilisant le logiciel QSR NVivo 12 du fait de son efficacité pour le traitement d'une grande quantité de données. Selon Lejeune (2014), le premier niveau, soit le codage ouvert, constitue essentiellement l'étape de la découverte. On entend alors extraire du matériau empirique des unités de sens tout en amorçant une analyse des propriétés conceptuelles émergentes qui peuvent leur être associées. Par exemple, l'extrait suivant :

Surement qu'il y a une partie de moi qui est marquée dans l'imaginaire, par un lieu qui n'est pas attirant, [...] un lieu de concentration. De silence. Même si je sais que c'est pu comme ça, ça reste pour moi vraiment lié au côté

intellectuel. [...] Ouin, un lieu de livres. Qui n'est pas désagréable, mais...
(Participante)

a initialement été codé, avec plusieurs autres extraits issus des collectes de données auprès des publics de la BMF, comme en lien avec une catégorie (ou dimension analytique) de relations fondées sur des ensembles de valeurs, de normes et de codes, qui apparaissaient liés à un « imaginaire » de référence de la bibliothèque qui demeure notablement traditionnel en dépit d'expériences concrètes divergentes.

Toujours selon Lejeune (2014), le codage axial constitue ensuite l'étape de l'organisation. On cherche alors à déterminer les articulations possibles entre ces différents codes et leurs propriétés, ce qui résultera en l'émergence de catégories conceptuelles à comparer, à confronter puis à développer. Dans le contexte de la production du même article portant sur le vécu des publics, pas moins de 35 codes, renvoyant chacun à un ensemble de données qualitatives identifiées, ont ainsi été mis à l'épreuve. Nous avons conséquemment pu les réduire et les réorganiser en neuf catégories conceptuelles de niveaux d'abstraction conceptuelle et de complexité structurelle plus élevés (Glaser et Strauss, 1967, p. 205-206).

À titre d'exemple, l'extrait précédent a été rassemblé dans une catégorie commune avec l'extrait suivant, lequel nous apparaissait référer au même « imaginaire » évoqué, ou du moins correspondant puisque concernant une bibliothèque essentiellement traditionnelle, documentaire et tranquille. Nous avons éventuellement pu comprendre, en comparant et en contrastant ces différentes unités de sens codées à l'intérieur de cette catégorie, que ce type de représentations/perceptions/archétype de référence s'avérait, en effet, présent chez

plusieurs participants. À force de comparaison, nous avons ensuite pu trouver que certains d'entre eux non seulement se référaient-ils à un tel archétype, mais aussi exprimaient-ils des *préférences* pour des valeurs, des normes et des codes qu'ils lui associent. Cette préférence ressort ici, dans le cadre d'une expérience de visite où l'effervescence sociale qui s'inscrit en biais avec un tel archétype de préférence rend la participante inconfortable :

[Nous sommes venus mon petit-fils et moi][...] un samedi, pour porter les livres. [...] Y'avait beaucoup de monde, beaucoup d'enfants. Puisque j'étais avec lui on a laissé le livre, puis on a joué. Y'avait la table là, pis moi j'étais plus ou moins à l'aise. [...] Pis là, le partage entre les différents enfants, des crayons, pis tout ça... J'étais... Je peux pas dire que j'ai beaucoup apprécié [...].
(Participante)

Une transition naturelle vers le codage sélectif est alors survenue – étape de l'intégration, qui consiste, selon Lejeune, à intégrer ces articulations à un ensemble cohérent (2014, p. 134). Il s'agit d'un moment de réduction marquée, de densification permettant enfin l'émergence de la théorie proprement dite et qui fait écho aux principes de l'élaboration théorique. Selon Glaser, référant aux prescriptions fondatrices posées par Lazarsfeld en 1955 et 1958, le chercheur devrait lors de l'élaboration théorique explorer les conditions d'existence de chacune des catégories conceptuelles retenues : ses causes, ses conséquences, ses variables, puis même interroger les facteurs qui, en ce sens, pourraient s'avérer trompeurs (Lazarsfeld, 1955 ; Lazarsfeld et Theilens, 1958 ; dans Glaser et Strauss, 1967). Glaser élabore en 1978 en ajoutant quelques facettes et en renommant cet ensemble de repères analytiques « les six C » : cause, conséquence, conditions, contingence, covariance et contexte. Nous nous sommes inspirés de ces critères de très près dans notre analyse.

Avec l'exploration de tels critères, le codage sélectif nous a permis de couper plusieurs catégories conceptuelles qui apparaissaient, au final, moins pertinentes, alors que se révélait une structure théorique centrale plus cohérente, témoin de l'expérience partagée par les participants, et dans laquelle des liens dynamiques ressortaient. En outre, la direction des liens de causalité a émergé de manière prégnante à force d'affiner notre modélisation, réalisée en parallèle.

Dans l'exemple que nous donnons, c'est alors que se sont précisés les propriétés conceptuelles associées aux caractéristiques des publics que nous qualifions pour la suite de « publics traditionalistes » et dont l'existence nous a, au final, surpris : ces personnes se réfèrent à une normativité (comprise comme ensemble de valeurs, normes et codes) de ce qu'ils considèrent la bibliothèque traditionnelle ; ils expriment des préférences concernant certains aspects en lien ; ils présentent potentiellement une persistance de ces références en dépit d'expériences contradictoires, puis peuvent même faire abstraction de (ne pas voir) ce qu'ils jugent ne pas relever d'une telle conception.

Parallèlement au codage et à plusieurs moments clés, nous avons aussi eu recours à la schématisation puis à la modélisation, pour pouvoir mieux visualiser les logiques émergentes et parfaire notre compréhension de l'articulation des éléments conceptuels générés entre eux (Guillemette et Lapointe, 2012 ; Lejeune, 2014). Selon Robillard (2012), la modélisation peut en effet constituer un outil heuristique utile à la construction conceptuelle autour d'un phénomène social étudié. Elle consiste selon lui en un acte de représentation schématique dont la forme peut différer (diagramme, graphique, organigramme, maquette) et doit rendre visible les relations et interactions

possibles entre certains éléments constitutifs du phénomène entre eux puis avec leur environnement, dans le but de mieux appréhender les dynamiques à l'œuvre au cœur du phénomène modélisé (Robillard, 2012). Comme l'indique aussi Lejeune (2014), le fait de conserver les versions successives de ces modélisations nous a également été utile pour garder des traces et mieux comprendre, en rétrospective, la maturation de la théorisation. Nos modélisations, aussi réalisées avec les fonctionnalités du logiciel QSR NVivo 12 et retouchées par la suite dans Adobe Illustrator CS7, ont donc évolué parallèlement au codage, en trame de fond, et se sont précisées d'itération en itération.

Ici, nous montrons donc la modélisation qui représente lesdits publics traditionalistes de la bibliothèque que nous avons donnés en exemple pour illustrer notre processus d'analyse :

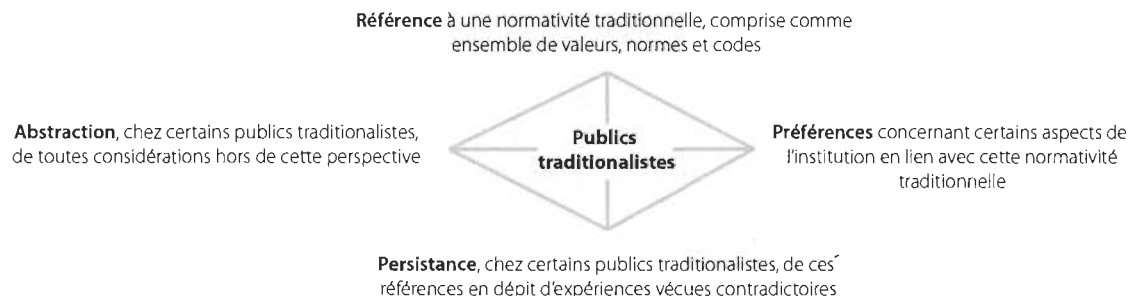


Figure 3. Ébauche théorique des publics traditionalistes de la BMF

Il est à noter que pour nous, le fait de fixer sur une représentation visuelle des catégories et des propriétés ne signifie nullement la négation du caractère mouvant, voire fluide de l'ensemble et de la démarche, démarche d'interprétations du chercheur

fondée sur des unités de sens elles-mêmes résultant d'interprétations subjectivées du vécu par les participants. Ainsi les caractéristiques que nous identifions, forcément désignent des ensembles de réflexions, d'attitudes et de comportements qui sont souples et variables pour les personnes. Nous relevons leurs manifestations parfois isolément ou en combinaisons, dans des temporalités durable ou éphémère. Leur expression peut être forte, ou faible. La catégorie nous apparaît néanmoins désigner un phénomène intéressant et qui fût, pour nous, surprenant. La modélisation agit en quelque sorte en tant que carte heuristique nous permettant de réfléchir aux liens qui unissent ou différencient de telles caractéristiques entre elles, avec la catégorie plus générale, puis par rapport au terrain, tout en ne niant pas sa nature infiniment variable. Ainsi les modélisations auront-elles constitué, pour nous, un outil important, nous aidant à penser.

Enfin, après de tels mouvements analytiques sommes-nous systématiquement passés en mode *emergent fit*, puis retournés confronter ces catégories émergentes aux données du terrain, lançant au besoin ainsi un cycle subséquent de collecte, d'analyse, puis de références aux écrits pertinents, le cas échéant, nous ramenant à ladite circularité de la démarche. C'est ainsi entre des phases successives, organisées en circularité, que tant la problématisation que l'échantillonnage théorique, et le processus général de recherche ont pour nous évolué.

2.5 La sous-division de l'étude

La présente étude présente plusieurs sous-divisions qui la caractérisent et qui sont le résultat de choix délibérés de notre part. Nommément : le choix de réaliser une thèse par insertion d'articles, le choix de cibler deux cas plus particulièrement, en lien avec trois problématiques spécifiques et autant de terrains – résultant, au final, en l'insertion de trois articles.

En effet, au cours de l'élaboration de la problématisation générale provisoire, nous avons rapidement déterminé que nous souhaitions réaliser une thèse par insertion d'articles. Par moments, cette méthode aura produit des défis à surmonter, tandis que par d'autres, elle aura certainement contribué au projet en présentant certains avantages. Cette décision initiale de réalisation de la thèse par insertion d'articles nous a d'abord intéressés puisqu'elle impliquait plusieurs balises bien délimitées au cours du processus de recherche, balises incarnées par les articles à être insérés. Cette sous-division du travail allait notamment permettre, après l'écriture de chacun des articles, de soumettre ces derniers à des lecteurs ou évaluateurs, se traduisant en des *inputs* externes qui ont certainement pu contribuer à la bonification des textes, voire permettre d'inclure des perspectives jusque-là occultées. Ces occasions ont aussi constitué des expériences concrètement bénéfiques en regard des exigences de publication d'articles qui caractérisent aujourd'hui la recherche universitaire⁴⁹.

⁴⁹ À cet égard, deux articles auront été publiés (Derbas Thibodeau et Poirier, 2019 ; Derbas Thibodeau, 2018) tandis que deux autres sont, à l'heure du dépôt, sont en préparation (Derbas Thibodeau, Poirier et Luckerhoff, *à paraître* ; Derbas Thibodeau, *à paraître*). Cinq communications scientifiques auront aussi été réalisées en colloque au Québec et au Canada, puis deux conférences sur invitation à l'Université Paris-Est. Nous aurons enfin coorganisé deux colloques scientifiques

Chaque article doit aussi, en principe, reposer sur une problématique, une collecte de données, une analyse et un terrain qui lui sont spécifiques. Le tout doit cependant pouvoir s'intégrer de manière fluide dans la thèse. Pour nous, il aura certes fallu faire preuve d'une vigilance particulière pour maintenir une telle compartimentation de la pensée tout autant que dans la rédaction de chacun des articles en lien, pour en quelque sorte repousser la pensée transversale et son expression au cadre d'écriture plus large du corps de la thèse et de la discussion générale plus spécifiquement. Ceci s'avéra un défi particulièrement prenant pour nous.

C'est à l'intérieur d'un tel plan de travail que se sont également précisées nos problématiques spécifiques, puis le choix d'étudier deux cas en particulier. Alors que nous n'anticipions, au départ, que l'étude de la BMF sous divers angles, il s'est agi pour nous de demeurer fidèles à ce que nous avons vu émerger du terrain lorsque nous avons pris la décision d'également inclure le cas de la GBQ à notre étude⁵⁰. Effectivement, un nombre d'acteurs institutionnels de la BMF, et de ses publics, nous ont intuitivement parlé de la GBQ, de ses rôles importants dans leur vécu, leur parcours, voire même leur choix de carrière chez les acteurs institutionnels. Un nombre de fois tel, que sa prise en compte est devenue presque inévitable, pour peu

interdisciplinaires respectivement à l'Université du Québec à Trois-Rivières ainsi qu'au Centre Urbanisation Culture Société de l'Institut national de la recherche scientifique (UCS-INRS) – le second, pour lequel nous étions organisateur principal.

⁵⁰ Bien qu'il ait été produit en dernier, nous avons choisi de placer l'article concernant la GBQ en premier dans la thèse, dans le but de faire ressortir l'aspect diachronique du « virage » que nous appréhendons. Une certaine « trajectoire » se trouve donc suggérée, entre l'avènement de la GBQ (conçue à partir de 1997, inaugurée en 2005) puis celui de la BMF (conçue à partir de 2008, inaugurée en 2013).

que nous aspirions à fidèlement rendre compte du phénomène tel qu'il est vécu sur le terrain. Ce qui nous amène à formuler quelques précisions en regard d'un tel choix.

À cette étape, une précision s'impose lorsque nous évoquons ce choix d'en inclure le « cas ». Nous ne référons pas ici à la méthodologie de l'étude de cas ou de l'étude de cas multiples, qu'il importe de différencier du choix de s'intéresser à plusieurs cas entendu un sens plus général de « stratégie méthodologique », laquelle peut effectivement renvoyer à diverses méthodes (Roy, 2009, p. 202). En regard de la méthodologie de l'étude de cas, si elle s'appuie sur des fondements éprouvés et une littérature bien développée, incluant Yin (2014) puis Stake (1995, 2006), et que ses finalités, ses forces et ses faiblesses partagent certains lieux communs avec la MTE, ses principes sont effectivement bien établis et divergent sensiblement du cadre méthodologique que nous avons choisi⁵¹. On peut néanmoins considérer que les cas de la BMF et de la GBQ ont ici été retenus, en adéquation à la fois avec les critères de ces approches, pour leur « caractère révélateur » et leur « potentiel de découverte » (Roy, 2009, p. 215). Remarquons également que la sélection des cas aurait pu en inclure d'autres, même potentiellement externes à Montréal. D'autres bibliothèques, telles que la bibliothèque Monique-Corriveau à Sainte-Foy, ou encore la bibliothèque

⁵¹ Certains rapprochements sont d'ailleurs avancés par Musca (2006), qui les considère compatibles. Cela dit, une comparaison plus détaillée entre les deux méthodologies pourrait s'avérer très intéressante pour la suite. Ceci étant, mentionnons néanmoins quelques-uns de ces lieux communs. En ce qui a trait aux finalités, il est généralement considéré que de telles approches sont utiles afin de mieux comprendre une situation ou un phénomène social généralement peu étudié, de même que ses interactions avec son contexte. La prise en compte de multiples cas permet, spécifiquement, d'également mieux comprendre les liens entre ces différents cas contextualisés (Stake, 1995 ; Roy, 2009). Ceci est rendu possible grâce à l'abondance des données qui sont générées, par de telles approches, concernant une situation ou un phénomène qui soit circonscrit – par opposition aux approches qui visent à généraliser ou vérifier, lesquelles produisent plutôt un nombre de données limité sur de vastes échantillons de manière à répondre au critère de représentativité statistique (Hamel, 1997 ; Tarrow, 1995).

Du Boisé à Ville Saint-Laurent, sont tout à fait dignes d'attention, sur le plan des innovations institutionnelles. Mais d'un côté, elles étaient néanmoins beaucoup moins accessibles géographiquement que la BMF et la GBQ, proche desquelles nous résidons. D'un autre côté, aucune autre bibliothèque ne nous est effectivement apparue avoir eu ne serait-ce qu'une fraction du rayonnement communicationnel qu'ont obtenu ces dernières, ou de l'attention sociale qu'elles ont générée. Enfin, elles ont été les toutes premières à incarner ce virage institutionnel, par des changements que l'on peut plus spécifiquement associer à leur période d'inauguration respective. L'ouverture à un troisième cas aurait pu être justifiée si les deux premiers choix n'avaient pas fourni suffisamment de matériau à théoriser. Or, ce ne fut pas le cas. Ce sont là les principales raisons qui nous ont motivés à nous limiter à celles-ci.

2.6 L'écriture dans une démarche générale inductive

Animés par notre propension naturelle à vouloir *découvrir* plutôt que *confirmer* des phénomènes, nous avons considéré dès le départ que le style de recherche qui correspondrait le mieux à notre curiosité scientifique serait la recherche exploratoire. Or, le processus d'écriture associé à une application rigoureuse des principes méthodologiques présentés ci-devant, et encore aux logiques stylistiques qui lui sont par ailleurs afférentes, aura néanmoins nécessité des efforts de distanciation en regard de la vaste majorité des savoirs et des référents qui nous aurons été présentés au cours de notre cheminement universitaire – renvoyant aux normes et exigences du

paradigme de recherche hypothético-déductif, dominant dans le système actuel (Luckerhoff et Guillemette, 2012b) – ainsi qu'à plusieurs réflexes intégrés en lien. Nous avons en ce sens dû investir temps et efforts afin d'assurer l'ancrage non seulement de la théorisation émergente, mais aussi de l'écriture, dans les données.

Réflexivement, nous considérons que l'émergence de concepts sensibilisateurs – incluant au premier chef, la bibliothèque tiers lieu, dont l'émergence et les multiples retours sur la table de travail, et *a fortiori* compte tenu de son inhérent polymorphisme, auront mené à de nombreuses remises en question – aura accentué le défi qui s'est présenté à nous à l'effet de conserver une posture inductive en regard du phénomène à l'étude. Par exemple, bien que la référence au tiers lieu soit ressortie comme pertinente, en dépit du fait que, de notre compréhension, le virage institutionnel à l'étude apparaisse sur les terrains appréhendés déborder de son cadre, son omniprésence dans le discours des acteurs institutionnels aurait pu, par exemple, entraîner un basculement vers une posture déductive. Or, c'est précisément ce débordement de son cadre qui rendait nécessaire la préservation d'une posture d'induction. Mais il aurait été possible pour nous, n'eût été de nos efforts de remise en perspective, de ne plus voir que le concept en question, relativement élaboré, ou du moins de ne plus voir la réalité qu'à travers le prisme qu'il pouvait constituer.

Ces mouvements de recherche d'équilibre en une posture inductive et un possible glissement vers le déductif ont posé plusieurs défis pendant l'étude et l'écriture. Cela dit, à force de vigilance et de remise en perspective, de sensibilité théorique couplée à l'observation de l'*emergent fit* dans une démarche de circularité –

bref, en observant les principes fondateurs de la MTE, la place de l'un et l'autre des concepts sensibilisateurs présentés ici s'est éventuellement précisée, et l'écriture a pu être ajustée. Une citation qui nous a fortement inspiré à cet égard, mettant en exergue une des recommandations importantes de Glaser et Strauss, les pères fondateurs de la MTE, est la suivante :

[...] dès qu'ils sont posés, les concepts sensibilisateurs doivent pouvoir évoluer en fonction de ce qui émerge des données. Ils servent de tremplin à l'analyse et ne sont pas sa finalité. Sinon, c'est la logique déductive qui s'installe à nouveau, de manière fondamentale, en voulant faire entrer des données dans les codes et les concepts préexistants, ce que Glaser et Strauss nommaient faire rentrer des données rondes (« *round data* ») dans des catégories carrées (« *square categories* », 1967, p. 37). (Horincq Detournay, 2018, p. 156)

Or, c'est le fait de nous concentrer sur cette différence manifeste de ces formes (nos données « rondes », des catégories pertinentes, mais « carrées » en ce que des différences importantes se révélaient à nous dans l'analyse) qui, pour nous, nous a rassurés en regard de la pertinence de notre choix de poursuivre notre démarche dans une posture généralement inductive, lors des périodes d'incertitude.

À savoir si cette recherche aurait été possible en entretenant plutôt une posture déductive, nous répondons que nous ne croyons pas. Il se serait simplement agi d'un tout autre projet. Ainsi avons-nous pu, non sans de nombreuses remises en question, produire une interprétation théorique originale du virage de la bibliothèque publique, contextualisé au Québec et fondé sur l'étude de deux cas particuliers et trois problématiques spécifiques articulées à autant de terrains, qui offrent, chacun, des éclairages différents sur le phénomène à l'étude. Dans les chapitres qui suivent, nous vous présentons donc notre analyse communicationnelle de cette institution culturelle contemporaine à la situation quelque peu remarquable.

CHAPITRE III
PREMIER ARTICLE INSÉRÉ – DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE À LA
GRANDE BIBLIOTHÈQUE DU QUÉBEC : APPROCHES
INSTITUTIONNELLES FACE AUX DÉFIS CONTEMPORAINS DE LA
COMMUNICATION, DE LA PARTICIPATION ET DE L’INCLUSION⁵²
PAR : FRANÇOIS R. DERBAS THIBODEAU

RÉSUMÉ

Cet article s’intéresse à l’évolution en contexte des activités programmées en bibliothèque comme stratégies communicationnelles. Dans une perspective de communication sociale, l’analyse qualitative en induction s’enracine dans le discours institutionnel que contient le corpus exhaustif des rapports annuels d’activité de 1968 à 2020 concernant la Bibliothèque nationale et la Grande Bibliothèque du Québec qui en est l’héritière. Une typologie descriptive est dégagée et met en lumière des différenciations structurantes entre trois catégories d’activités programmées issues de trois périodes dans l’évolution de cet aspect sous-étudié de la dimension communicationnelle des bibliothèques publiques québécoises. Au fil des contextes qui se succèdent et de leur complexification progressive, nous distinguons donc (i) les manifestations culturelles originales, (ii) les ensembles événementiels d’envergure,

⁵² Article soumis pour publication à la revue *Enjeux et société*.

puis (iii) la médiation et les ateliers en espace laboratoire. Nous développons une compréhension nuancée des approches institutionnelles qui sont par ailleurs le cadre d'innovations substantielles eu égard aux enjeux de la participation et de l'inclusion. L'analyse empirique vient enfin ajouter au champ des études sur la médiation culturelle, alors que la montée de la médiation numérique en bibliothèque solidifie la proposition d'un espace interdisciplinaire de recherche et de réflexion entre la communication sociale et les sciences de l'information au Québec.

3.1 Introduction

Plusieurs défis ont marqué l'évolution de la bibliothèque publique québécoise. Le développement du réseau de bibliothèques, à partir de l'adoption de la Loi sur les bibliothèques publiques du Québec en 1959, s'est d'une part fait en accéléré, en tentant de rattraper un retard historique sur les autres sociétés occidentales (Lajeunesse, 2004); il fut d'autre part caractérisé par plusieurs périodes de désengagement de l'État (Séguin, 2016) tout en devant composer avec une pression financière constante pour la rationalisation (Laforce, 2008). Si pour une institution donnée, les moyens d'atteindre des objectifs sans cesse plus ambitieux sont alors relativement restreints, les budgets qui sont alloués aux bibliothèques, considérés dans leur ensemble et totalisant 414,3M\$ en 2017 (Dubé, 2019), constituent néanmoins un investissement public en culture qui est majeur.

Il fut une période politiquement favorable à la cause des bibliothèques publiques celle qui vit la conception⁵³ puis le déploiement de la Grande Bibliothèque du Québec. Notamment, le gouvernement adopte en 1998 la Politique de lecture publique et du livre qui préconise une série de mesures favorisant l'essor du réseau. Le projet de la Grande Bibliothèque s'inscrit dans une visée complémentaire de stimulus tous azimuts du milieu documentaire québécois, traduite dans l'orientation d'avoir « un effet positif et stimulant sur l'ensemble des bibliothèques québécoises et, en particulier, sur les bibliothèques publiques » (MCCQ, 1997, p. 44). On la destine, selon Lajeunesse, à jouer un « rôle de navire amiral » pour le réseau des bibliothèques publiques (2010, p. 9). Ce sont alors 184M\$ qui sont consentis à sa construction seulement⁵⁴. Si, au moment de son inauguration en 2005, la Grande Bibliothèque doit introduire un « genre nouveau » de bibliothèque (Lajeunesse, 2010, p. 9)⁵⁵ — soit une bibliothèque contemporaine qui rompt dans une certaine mesure avec les stéréotypes traditionnels —, l'idée de telles fonctions, simultanément « modèle » et « moteur » pour le réseau des bibliothèques publiques québécoises, subsiste à ce jour (Martel, 2019). Ces rôles de navire amiral, de bibliothèque de genre nouveau ou de modèle, peuvent être interprétés en fonction des liens formels de la Grande Bibliothèque au

⁵³ Son comité de développement est formé en 1996. Le rapport officiel, déposé en 1997 (MCCQ, 1997).

⁵⁴ Voir : ici.radio-canada.ca/nouvelle/471650/grande-bibliotheque-5-ans (consulté le 19 novembre 2021).

⁵⁵ L'avènement de la GBQ peut être vu comme s'inscrivant dans une tendance globale de transformation de la bibliothèque publique au tournant du millénaire (Bertrand, 2002, 2008, 2011 ; Baillargeon, 2004, 2007 ; De la Pena McCook, 2011 ; Galluzzi, 2014 ; Gazo, 2012 ; Kovacs, 2020 ; Lajeunesse, 1995 ; Lankes, 2016 ; Le Marec, 2007 ; Martel, 2017 ; Servet, 2009, 2010, 2018).

réseau de bibliothèques publiques, mais ils peuvent également être interprétés en fonction de ses liens aux populations. En ce sens aurait-elle par ailleurs explicitement incarné « la découverte de la bibliothèque moderne » pour nombre de Québécois, ce qui participe selon Lajeunesse (2010, p. 9) de son statut particulier d'être reconnue comme l'une des institutions « les plus emblématiques du Québec ».

C'est en nous intéressant à la dimension communicationnelle de l'institution en relation avec ses publics⁵⁶ que nous abordons, dans cet article, le cas particulier de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) dans une perspective de communication sociale⁵⁷. Spécifiquement, nous analysons le discours institutionnel que contient le corpus exhaustif des rapports annuels d'activité de 1968 à 2020 concernant la Bibliothèque nationale (BnQ) puis la Grande Bibliothèque du Québec (GBQ) qui en est l'héritière, ainsi que les planifications stratégiques produites à partir de 2004, guidés par le questionnaire suivant : quels développements communicationnels innovateurs ces bibliothèques amènent-elles, historiquement puis à ce jour ?

⁵⁶ Nous référons ici à la définition générale des publics que proposent Katz et Dayan (2012), selon laquelle les publics peuvent être considérés comme les individus qui, de manière directe ou indirecte, entrent dans une situation d'interaction avec un objet, événement ou phénomène social ou culturel.

⁵⁷ La communication sociale peut être comprise comme espace interdisciplinaire en sciences sociales qui renvoie à la conception de la nouvelle communication formulée par Winkin (1981), laquelle considère les sujets sociaux en immersion continue dans une trame communicationnelle à la fois interindividuelle et collectivement constituée. Les échanges y sont appréhendés sans être limités au contenu informationnel, mais incluant plutôt ce qui relève du registre symbolique (Perreault et Laplante, 2014).

Nous nous sommes, d'une part, inspirés des principes de la méthodologie de la théorisation enracinée (MTE) laquelle permet, en priorisant le sens des données du terrain, de développer des interprétations théoriques de phénomènes peu explorés que l'on cherche à mieux comprendre. Ses principes de suspension initiale des savoirs préexistants la recherche, du caractère provisoire de la problématisation de départ puis de la circularité entre les moments de collecte des données, de leur analyse et de référence aux écrits pertinents, ont contribué à structurer notre démarche générale inductive (Corbin, 2012 ; Glaser et Strauss, 1967 ; Luckerhoff et Guillemette, 2012). Nous nous inspirons d'autre part de Luckerhoff (2012) qui a mis à l'épreuve une telle démarche d'analyse qualitative des rapports annuels d'une institution culturelle. Ainsi, notre analyse de près de cinq décennies de discours institutionnel⁵⁸ résulte en la proposition d'une typologie descriptive au sens où l'entend Demazière (2013). La présentation est structurée en suivant généralement la trame chronologique des événements dans un effort visant à rendre plus saillant l'aspect diachronique de l'analyse. Trois parties renvoient ainsi à trois périodes de complexification et mettent en lumière autant de catégories d'activités programmées qui s'interpénètrent et s'hybrident dans la poursuite apparente de stratégies communicationnelles par la bibliothèque. La proposition théorique est enfin mise en discussion.

⁵⁸ La BnQ s'installe en 1968 dans l'édifice de l'ancienne bibliothèque Saint-Sulpice, rue Saint-Denis à Montréal. Elle détient alors le statut de Direction générale du MAC, sous la juridiction d'un sous-ministre adjoint, jusqu'en 1989 (Lajeunesse, 2005, p. 17). BnQ qui est ensuite établie en tant que société d'État indépendante. La conception de la GBQ, qui débute en 1997, est à l'origine mue par le souhait d'une meilleure diffusion des collections de BnQ et de la Bibliothèque centrale de Montréal, qui y seront combinées. La GBQ joue ainsi un double rôle d'institution nationale et de bibliothèque publique. Son inauguration à titre de nouvel édifice public de diffusion en 2005 est rapidement suivie de la fusion entre la corporation de la Bibliothèque nationale avec les Archives nationales du Québec qui résulte en l'entité Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) que l'on connaît à ce jour. Des documents de planification stratégique triennaux seront enfin produits par l'institution à partir de 2004.

3.2 La légitimation des manifestations culturelles par l'affluence des publics

La raison d'être d'une Bibliothèque nationale au Québec est évidente. Entouré de 220 millions d'anglophones en Amérique du Nord, le groupe de 6 millions de francophones conserve malgré tout sa vitalité. Par conséquent, il doit se donner les institutions indispensables à l'épanouissement de sa culture. L'une de ces institutions, la Bibliothèque nationale, trouve la définition de son rôle dans la loi du 12 août 1967 qui est entrée en vigueur le 1^{er} janvier 1968. Elle fait de la Bibliothèque nationale la dépositaire de la culture française en Amérique et lui confie la responsabilité d'en assurer la diffusion. (MAC, 1969, p. 83)

C'est en ces termes que le MAC justifie son projet de Bibliothèque nationale au moment de son inauguration. On y reconnaît d'emblée les logiques de démocratisation de la culture dans le sens de la diffusion et du rayonnement d'une culture, sur trame argumentaire d'identité nationale – évoquant la formulation originale par de Gaulle et Malraux (1959), qui, au Québec, plus que d'inspirer la BnQ, aura aussi constitué une référence assumée pour la constitution du ministère des Affaires culturelles en 1961. Les moyens qui sont déployés au service de ces logiques évolueront fortement avec le temps, quoique le paradigme demeurera influent (Bellavance, 2000 ; Santerre, 2000). Jusqu'aujourd'hui les retrouve-t-on, en effet, au cœur des missions de la GBQ. C'est sur la base de ces fondements que ladite dimension communicationnelle de l'institution se développera.

Le portrait de la BnQ tel que dépeint par ses rapports annuels révèle à quel point il s'agit, dès son inauguration en 1968, d'un ensemble culturel et

communicationnel complexe, diversifié et aux ramifications profondes dans plusieurs secteurs des domaines culturel, de l'industrie du livre alors émergente, de l'éducation et de la recherche. On lui attribue notamment les fonctions : de conservation de la collection nationale, en constante croissance étant donné l'obligation de dépôt légal de toute publication faite au Québec ; de réciprocité de ce mécanisme de dépôt légal avec la France ; de diffusion de ses collections ; de production de périodiques (par exemple : le Bulletin de la Bibliothèque nationale) afin de mettre en valeur lesdites collections – sans même compter les multiples partenariats qu'elle entretiendra avec d'autres institutions et médias, ou encore sa participation à divers événements nationaux et internationaux qui permet à « l'action de la Bibliothèque de débord[er] de ses propres cadres » (MAC, 1969, p. 85). C'est dire que de multiples stratégies communicationnelles y sont initialement déployées dans le but de démocratiser la lecture et l'accès aux savoirs.

Dès 1969, on trouve dans les rapports une catégorie d'activités programmées, relativement imprécise, et dont la dénomination se stabilisera éventuellement autour du terme des « manifestations culturelles ». De telles activités, alors conférences, concerts, spectacles, expositions de livres, de photos et de gravures, lançements d'ouvrages et projections de films ou de documentaires, sont présentées sous l'angle du rayonnement qu'elles confèrent à l'institution :

Les activités culturelles [...] constituent un autre facteur de rayonnement. [...] La Bibliothèque nationale maintient sa salle ouverte à divers organismes pour conférences, concerts, spectacles. La Bibliothèque nationale a ainsi accueilli dans le hall et la galerie, 14 expositions cette année. Treize lançements ont pu

également s'y faire en cours d'année par différentes maisons d'édition. (MAC, 1969, p. 85)

La diversité et la fréquence soutenue de ces manifestations culturelles à la BnQ laisse vite constater qu'à ces égards, elle se distingue très tôt du stéréotype austère, silencieux et d'entrepôt de livres qui circule par ailleurs à propos des bibliothèques du passé, ici comme ailleurs (Bertrand, 2011 ; Lankes, 2016 ; Le Marec, 2007). Dans le prolongement des logiques de la démocratisation culturelle, les fonctions alors attribuées aux dites manifestations culturelles sont explicitement de faire connaître la bibliothèque et d'y faire venir des publics, de diverses catégories, profanes tout autant que cultivés :

Parmi les faits saillants qui témoignent de l'animation de la bibliothèque, notons l'apport précieux de la collaboration du ministère des Affaires culturelles avec la Cinémathèque canadienne. Cet organisme donne en effet ses projections à la salle Saint-Sulpice de la Bibliothèque depuis février dernier. Liée par contrat avec la Bibliothèque, elle amène à celle-ci de nouveaux usagers et la fait connaître à davantage de chercheurs (MAC, 1969, p. 85).

Les manifestations culturelles se révèlent dans cet axe comme relevant de stratégies communicationnelles assumées, plus spécifiquement pour atteindre et attirer les publics, et ce, dès 1969. Dans cet extrait, une tendance qui s'accentuera au fil des ans transparaît également, soit la tendance à associer de telles activités à l'affluence qu'elles génèrent, les légitimant en quelque sorte. Autour de la création du Service des manifestations culturelles en 1975, le discours en leur faveur s'intensifie et leur fréquentation par les publics est dorénavant systématiquement quantifiée. À deux niveaux, l'argumentaire qui mobilise ces statistiques apparaît chercher à

légitimer à la fois le déploiement des activités elles-mêmes pour leur popularité puis plus largement l'institution pour la même raison :

[...] les activités ont été nombreuses et très fréquentées. Ainsi, en collaboration avec la Cinémathèque québécoise, des films de très grande qualité ont été projetés à raison de quatre soirées par semaine et ont attiré au cours de la dernière année près de 30 000 personnes. Les concerts donnés tous les lundis soirs par des professeurs ou des étudiants du Conservatoire de musique de Montréal ont, pour leur part, attiré plus de 13 000 auditeurs. D'autres concerts donnés par les organismes nationaux ou par des institutions privées ont également attiré un public considérable. [...] (MAC, 1975, p. 88-90)

D'autres éléments relevés pointent aussi dans la direction de la recherche de légitimité ou alors de possibles difficultés de légitimation. Retenons notamment l'espace consacré à ce volet d'activités au sein des rapports qui varie de manière importante selon les périodes, tant et si bien que la section qui lui est consacrée disparaît carrément à plusieurs moments, tel qu'en 1989-1990, 1992-1993 ou encore en 1997-1998. Qui plus est selon l'organigramme, le Service des manifestations culturelles se fait constamment déplacer d'une Direction à l'autre. À l'examen attentif du corpus, l'enjeu apparaît persistant ; le discours légitimant, fondé sur l'affluence générée. L'enjeu évoque la problématique décrite par Payen d'un certain déficit de légitimité de ces activités, même à ce jour, malgré leur offre vastement répandue :

Et pourtant, quarante ans, cinquante ans après [l'apparition en bibliothèque de telles activités], le doute est encore là. [...] On le retrouve dans le creux des réflexions de certains interlocuteurs, vaguement étonnés que la bibliothèque sorte de son quant-à-soi et de sa réserve, et produise des manifestations qui pourraient faire parler d'elle, ou dans les objections de certains collègues, peu convaincus de la nécessité de tant de bruit et de fureur. (Payen, 2008, p. 32)

Avec la diversification progressive des publics gagne par ailleurs en vigueur une diversification des manifestations en elles-mêmes, diversification qui se poursuit

jusqu'à ce jour⁵⁹. De fait, on constate dès le milieu des années 1970 que les formes et registres culturels inclus dans l'institution s'élargissent. Par exemple les conférences se doublent d'évènements de lecture de poésie, les expositions principalement documentaires s'ouvrent à diverses disciplines artistiques. Aussi introduit-on progressivement à la bibliothèque des spectacles de danse contemporaine, des représentations de « jeune théâtre » ainsi que de « théâtre d'avant-garde », et notamment par des troupes d'amateurs (MAC, 1975, p. 90). La collaboration et le partenariat avec des organisations externes gagnent en importance et semblent également alimenter cette tendance et le nombre sans cesse croissant de manifestations culturelles programmées. On trouve alors que « Les nombreuses activités ont attiré des publics divers très considérables. » (MAC, 1977, 42-43)

Or, survient aussi au cours de cette décennie 1970 l'ajout de logiques relevant du paradigme de la démocratie culturelle, laquelle émerge dans les cercles intellectuels en réponse à la critique de l'arbitraire discriminant de la « bonne » culture afférent à la démocratisation (Lamizet, 1999 ; Lafortune, 2013), et qui entend favoriser l'essor d'une culture davantage plurielle, notamment par un soutien accru aux mesures participatives, et plus particulièrement encore auprès de groupes marginalisés (Bellavance, 2000 ; Caune, 1999, 2006 ; Santerre, 2000). On retrouve dans un rapport que la définition de la culture et de la « vocation culturelle » à laquelle se réfère le Ministère devient alors la suivante :

⁵⁹ Des périodes de réduction de cette variété, ou de remise de l'accent sur les activités liées au domaine littéraire, auront aussi lieu. En 1976-1977, notamment, puis plus tard au cours de la période de la GBQ également. La trajectoire générale demeure toutefois orientée vers une diversification croissante.

La culture étant à la fois un réservoir universel autant que national où l'on peut puiser, et un potentiel individuel ou local qu'il faut exploiter, les interpénétrations des quatre ordres de préoccupations du ministère sont multiples et évidentes : en plus de conserver le patrimoine intellectuel d'un peuple, il faut provoquer la créativité et l'expression culturelle de ce même peuple et animer culturellement le milieu québécois par la diffusion d'une culture universelle aussi bien que d'une culture autochtone. [...] (MAC, 1971, p. 59-60)

Une telle ouverture dans la conception culturelle s'accompagne effectivement d'une accentuation de la dimension participative de la culture, mais aussi – et d'autant plus intéressant dans le contexte de la transformation de l'institution – de l'apparition des premières mentions de la « communauté » et de préoccupations « communautaires » de la bibliothèque :

Dans cette perspective élargie, la fonction de la direction générale de la Diffusion de la culture dépasse la simple distribution de biens culturels. Tenant compte de l'environnement, de la diversité des niveaux, des habitudes, des comportements, des aptitudes et des besoins de chaque citoyen comme de chaque communauté, elle doit permettre à tous un *accès* facile et une *participation* continue à la culture, tant québécoise qu'universelle. (MAC, 1971, p. 59-60)

Lors de cette même décennie 1970, le Service des manifestations culturelles est renommé Service de l'animation. Son nouvel énoncé de mission, remanié, présente deux éléments préfigurant la suite des choses. Tout d'abord, l'énoncé n'exprime plus qu'une sensibilité aux publics. Sans remettre en question la centralité de la figure des publics, mais les recadrant plutôt simplement, il évoquera dorénavant « les citoyens ». L'énoncé de mission du Service des animations devient donc le suivant : « [...] Faire la promotion du patrimoine culturel et littéraire du Québec, soit par des manifestations d'envergure, soit par des expositions,ancements, ou toute autre activité de nature à sensibiliser les citoyens aux richesses de notre documentation » (MAC, 1979, p. 22). Le programme d'animation de la BnQ qui est en lien, détenant

un statut expérimental de 1978 à 1981, sera ensuite implanté dans l'ensemble du réseau québécois des bibliothèques publiques.

Une réforme majeure retient par ailleurs notre attention au début de la décennie 1980. Cette orientation ministérielle redéfinira non seulement la manière de penser et d'organiser l'action culturelle en institution, mais la transcendera également pour induire des changements qui traverseront les différents ordres de gouvernement. Elle redéfinira leurs rapports aux acteurs sociaux de tous les secteurs et de l'économie plus particulièrement, en transformant les politiques qui les lient. L'extrait suivant, présenté comme « prospective », traduit bien cette réforme :

Des éléments de prospective peuvent être dégagés des nouvelles intentions du ministère des Affaires culturelles depuis les cinq dernières années. Le développement du secteur culturel s'appuiera davantage sur une collaboration nécessitant la complémentarité entre des associés des ministères, de l'industrie, des corporations et du milieu. Les moyens de culture tendent à retrouver leur caractère fonctionnel en devenant des moyens d'éducation permanente, des stimulants économiques et des outils d'animation. La rentabilité de la culture tend à se manifester dans l'économique, le social et le culturel. (MAC, 1981, p. 8)

Ceci nous apparaît évocateur du courant plus large qui s'installe au cours des années 1980 et que l'on peut interpréter comme un mouvement double d'économisation de la culture et de culturalisation de l'économie (Bellavance et Poirier, 2013 ; Casemajor, Dubé et Lamoureux, 2017), renvoyant à la théorie de l'ordre connexioniste de Boltanski et Chiapello (2011), laquelle décrit l'interpénétration progressive en réseaux des sphères culturelle, communicationnelle, économique et politique. Pour la bibliothèque, ceci se traduira notamment par la prise

en compte de nouveaux critères de rationalisation ainsi que par de multiples vagues de compression budgétaire et l'apparition d'initiatives d'autofinancement.

L'approche partenariale déjà forte qui caractérise alors la BnQ s'en trouvera par ailleurs renforcée. Dans le sillon de ce courant d'ampleur sociétale, Beauchemin, Maignien et Duguay (2020) remarquent effectivement que les modes d'organisation institutionnels évolueront vers le décroisement et la constitution en réseaux partenariaux toujours plus développés. La diversification des formes d'intervention, des « programmes d'action culturelle » (p. 19) des institutions serait alors nourrie à même l'influx de savoirs, savoir-faire et approches extra-institutionnelles que portent ces partenariats, qu'ils relèvent des secteurs communautaires, de la santé ou des services sociaux. Les registres artistiques admis ou soutenus par l'institution s'ouvrent éventuellement à l'éclectisme puis reconnaissent même l'hybridité comme un élément valorisé, « en phase avec des transformations des sensibilités esthétiques des publics » (p. 20). Le renforcement continu de l'approche de coproduction en partenariat résultera ultimement en de nouveaux genres d'activités, de plus en plus hybrides. De tels changements semblent par la suite accélérer la prise d'envergure des manifestations culturelles, justifiée par l'attrait pour les publics, tout en reflétant de plus près un idéal de « performance » que l'on peut aussi associer à la formalisation des logiques managériales qui accompagne ladite réforme des années 1980. L'année 1989-1990 est éloquent en ce sens, alors que les professionnels autant que des milliers d'amateurs de cinéma convergent vers la BnQ dans le cadre du festival « Vues d'Afrique », qui y est inauguré. On rapporte aussi l'année suivante la

résidence professionnelle de la troupe de danse contemporaine Tangente pendant six mois : un partenariat de nature auparavant inédite qui aura résulté en 51 représentations et produit des statistiques de fréquentation de la Salle Saint-Sulpice jusqu'alors inégalées (BnQ, 1991, p. 43).

Pour les années qui suivent, la diversification se poursuit jusqu'à inclure la présentation régulière de spectacles de théâtre d'improvisation, lesquels contribueront à attirer jusqu'à 16 000 amateurs sur les lieux annuellement. La bibliothèque sera par ailleurs hôtesse de l'évènement inaugural du Mondial de la publicité francophone, renvoyant au constant élargissement de ce qui est admis au sein du domaine culturel. Puis, prend place en 1992-1993, à l'occasion du 25^e anniversaire de la bibliothèque, ce qui est désigné comme un ensemble de « festivités » fortement intégré dans les médias populaires. Cet ensemble événementiel qui s'étira sur plusieurs jours est toujours produit en phase avec les stratégies communicationnelles vues ci-avant, soit la poursuite du double objectif de « [...] faire connaître la bibliothèque à un plus large public et mieux faire comprendre sa mission fondamentale » (1993, p. 60).

Les développements de l'approche nous amènent à considérer qu'une seconde catégorie d'activités programmées émerge lors de cette période générale. S'ajoutent de la sorte progressivement à cette dimension communicationnelle de la bibliothèque des ensembles événementiels dont la nature et l'ampleur sont respectivement de plus en plus éclatée et spectaculaire, jusqu'à attirer en une journée autant de gens que la bibliothèque en attirait auparavant en une année. C'est pourquoi il nous semble

approprié de formaliser, autour de ces points qui nous apparaissent structurants, la proposition d'une typologie descriptive, soit : une typologie « proche de la complexité des données et orientée vers la réduction de cette hétérogénéité par repérage et consolidation de différenciations structurantes » dans une visée plus générale de compréhension, sans toutefois évacuer la richesse des corpus (Demazière, 2013, p. 334-336). Il faut donc comprendre que les catégories typologiques proposées que sont les manifestations culturelles originales, les ensembles événementiels d'envergure ainsi que la médiation et les activités en espace laboratoire ne sont pas strictement exclusives. L'évolution des formes singulières d'activités programmées dans la première catégorie se poursuivra plutôt, alors que la caractéristique centrale et structurant cette seconde catégorie repose plutôt sur leur combinaison et leur réagencement dans des ensembles événementiels à l'envergure sans cesse croissante et par ailleurs de plus en plus médiatisés.

3.3 L'éclatement des cadres par les ensembles événementiels d'envergure

Les processus de diversification, d'hybridation des formes et des registres culturels, d'intégration de composantes participatives, d'accentuation de l'approche partenariale puis du gain en ampleur des événements, mais aussi et de plus en plus, de l'investissement de l'espace public par ces productions de plus en plus complexes, déterminent l'avant-scène des activités programmées par la BnQ au cours de la

décennie 1990⁶⁰. Tant et si bien qu'au tournant du millénaire, les rapports révèlent une augmentation chiffrée à 25% des événements qui se déroulent dans l'espace public, sur le parvis de la BnQ donnant sur la rue Saint-Denis pour la plupart, dans le but assumé de se mettre en avant. L'affluence des publics ainsi générée bat des records année après année. De telles activités, produites sur une base partenariale dans l'espace public, inscrites dans un cadre événementiel plus vaste (souvent festival, festivités ou programmation thématique, entre autres) et pouvant intégrer des composantes participatives de plus en plus ouvertes⁶¹, sont ainsi présentées :

La Bibliothèque a, pour une première fois, organisé une exposition de concert avec les services interculturels de la Ville de Montréal. *Couleurs de la Main* proposait une dizaine d'immenses toiles sélectionnées parmi les œuvres qui avaient été créées dans la nuit du 6 au 7 septembre 2000, sur la rue Saint-Laurent, par des artistes professionnels et amateurs, des passants et des touristes, dans le cadre du *happening* de peinture en direct *Montréal multicolore*. Cette exposition s'inscrivait dans le cadre de la Semaine d'actions contre le racisme. (BnQ, 2001, p. 42)

Cette activité en particulier s'inscrit, en parallèle, dans un ensemble plus vaste d'activités qui allait mener à l'inauguration de la GBQ⁶², lequel a notablement inclus la conversion du concours d'architecture en événement médiatisé ainsi que le

⁶⁰ Les premières traces de telles activités remontent, dans la documentation analysée, au *Festival international du cinéma en 16 mm de Montréal* (aujourd'hui Festival du Nouveau Cinéma) en 1977 quoique de telles occurrences étaient alors, tout au mieux, sporadiques.

⁶¹ Dans l'exemple qui suit, on interpelle la participation spontanée des passants, des touristes, et plus seulement des amateurs qui sont volontaires ou de groupes formels.

⁶² Selon le comité de développement chargé de concevoir la GBQ, sa justification première était alors la suivante : « Les collections détenues par deux de nos plus importantes bibliothèques se trouvent actuellement à l'étroit dans leurs locaux inappropriés et, pour cette raison, elles demeurent gravement sous-exploitées. Se pose donc la question de redonner une diffusion à leur mesure au patrimoine collectif que forment les collections uniques de la Bibliothèque nationale du Québec, d'une part, et à la riche collection universelle de la Bibliothèque centrale de Montréal, d'autre part. » (MCCQ, 1997, p.43)

lancement et l'animation du chantier de construction. Dans le cadre des Journées de la culture de 2001 et s'inscrivant dans ce même vaste ensemble événementiel, la BnQ présente sur le site du chantier de la GBQ l'activité « Créations sur palissades » en partenariat avec l'Union des écrivains et le Café Graffiti. Ses composantes participatives, l'hybridation des genres et des registres y sont alors éloquentes : graffiteurs, bédéistes, poètes, écrivains et artistes de tous horizons laissent leur trace sur une palissade monumentale où les peintres S. Leduc et J. Plante ont créé une « organisation picturale élaborée », laquelle inclut « des détails de l'architecture du bâtiment et des textes d'écrivains » en trame de fond (BnQ et GBQ, 2002, p. 27). Ainsi une forte circulation – stratégique – des contenus thématiques prend place, d'un média à l'autre, d'un médium d'expression artistique à l'autre, d'un site à l'autre, tissant des liens avec une variété d'acteurs sociaux, d'artistes et de publics.

En parallèle de la couverture médiatique importante qu'elle nourrit⁶³, la catégorie des ensembles événementiels d'envergure culmine à nouveau autour de l'inauguration en 2005 de la GBQ avec la tenue, en plus de la cérémonie protocolaire, de plusieurs événements pour des groupes de citoyens ciblés puis d'un week-end complet de journée portes ouvertes qui a attiré plus de 20 000 visiteurs en 48h. Une

⁶³ Au lendemain de l'inauguration, BAnQ notera certains faits saillants concernant la couverture médiatique obtenue par les activités programmées. L'institution relève la « Fidélisation de certains médias pour la couverture d'événements produits par la direction de la programmation : Le Devoir, La Presse, Le Journal de Montréal, ICI Montréal, Voir Montréal, et CBF-FM ; [la] Présence de plus en plus visible, au cours de l'année, de la programmation de BAnQ dans les calendriers culturels les plus consultés ; [des] Articles de fond (recension critique) sur les expositions [...] ; [ainsi que la] Fréquence quasi-hebdomadaire de la couverture médiatique des événements produits par la direction de la programmation [...] ». (BAnQ, 2006, p. 24) Ajoutons qu'il est précisé, en 2010, que le Calendrier annuel des activités programmées de BAnQ sera, dorénavant, encarté dans *Le Devoir* puis largement distribué à Montréal ainsi qu'à Québec.

programmation diversifiée caractérise cette fin de semaine, laquelle illustre éminemment un tel passage de la singularité des activités programmées vers leur réagencement dans un ensemble plus vaste, sans forcément changer la nature des activités en question par rapport aux manifestations culturelles originales :

Concerts des étudiants du Conservatoire de musique dans plusieurs lieux, animations silencieuses aux différents niveaux, diffusion d'un diaporama sur les collections spéciales de la Bibliothèque et d'un montage audio de pièces musicales dans la salle de musique de la Collection nationale, spectacles à l'Espace Jeunes, etc. (BAnQ, 2006, p. 76)

Leroux et Lajeunesse écriront à l'égard de cette inauguration que son « grand succès [...] et la persistance de la fréquentation qui a suivi sont à inscrire parmi les grandes réalisations du Québec en matière de culture et de lecture » (Leroux et Lajeunesse, 2007, p. 40). Mais jamais à la moindre occasion l'institution n'aura-t-elle rassemblé autant de gens que lors de ce qui ressort comme l'évènement vedette de son histoire jusqu'ici : la Nuit Blanche Manga, présentée le 26 février 2012 dans le cadre du Festival Montréal en Lumière – point culminant de l'année thématique Manga devant faire connaître la GBQ aux publics adolescents, plus particulièrement. La programmation de l'évènement fait vibrer la GBQ jusqu'à tard dans la nuit et inclut une diversité d'activités, d'ateliers et de présentations d'art vivant, d'animations costumées, de dégustations thématiques en plus de prestations *live* par plusieurs DJ tout en permettant la danse libre. Dans le rapport annuel de 2012, une page double est consacrée à une photographie spectaculaire dudit évènement, non sans rappeler un fascicule publicitaire. Bien en évidence, le titre domine, éloquent quant à l'étalon de mesure du succès qui sous-tend la démarche : « 13 000 festivaliers

ont envahi la Grande Bibliothèque au cours de la Nuit Blanche » (BANQ, 2012, p. 28).



Figure 4. Extrait du rapport annuel de BANQ (2012, p. 28-29). Crédit photo : Mimi Zhou.

La programmation de l'évènement est à la fois la plus dense et la plus éclatée qui n'ait jamais été présentée à la GBQ jusqu'ici, produite en partenariat multiple. Dans le communiqué de presse, on trouve certains éléments clefs : neuf heures d'activités ininterrompues à partir de 18h00 incluant des ateliers d'Origami, de dessin de Manga, de calligraphie, d'Ikebana (arrangement floral traditionnel japonais), de fabrication de lanternes en papier décorées de Haïkus (poèmes japonais de trois lignes), dégustation de thé et de sushi, spectacle de flûte traditionnelle Shakuhachi et service de maquillage traditionnel japonais. Tout ceci, en plus de l'accès illimité aux

deux expositions principales *Manga – L'Art du Mouvement* puis *Raconte-moi un Manga*, qui ont lieu respectivement dans la salle d'exposition et dans l'espace jeunesse, puis à de nombreuses expositions secondaires d'artefacts et documents qui ont trait à la culture Manga et japonaise, parsemées aux quatre coins de la bibliothèque et présentées avec des animations. De 21h00 à minuit, un triptyque interdisciplinaire et multimédia intitulé *Yoigoshi* est présenté. La présentation consiste en une performance visuelle, littéraire et théâtrale en trois actes : « après une résidence au Japon, l'auteur Pierre Samson a traduit sa perception de l'archipel nippon en images vidéo qu'il présentera ; ces vidéos ont ensuite inspiré 12 auteurs [...] qui liront, à tour de rôle, leur création. La troisième partie consiste en une pièce de théâtre ayant pour thème la culture populaire japonaise. » Le tout, sous la direction artistique de la troupe Belzébrute et avec la participation créative de l'artiste vidéo Pink Rubber Lady ainsi qu'en collaboration avec l'Union des écrivains puis BAnQ. De minuit à 3h00 du matin a enfin lieu le Bal Manga, organisé en collaboration avec l'organisme Otakuthon. De nombreux *cosplayers* (animateurs costumés en personnages de films, d'œuvres littéraires ou de jeux populaires) y paraden, interagissent avec les participants et dansent sur de la musique pop aux accents asiatiques (BAnQ, 2012).

La thématique Manga qui relève de la culture populaire, le fait de s'adresser au public adolescent en particulier, l'extrême affluence autour d'une organisation volontairement éphémère et spectaculaire, l'éclatement du cadre habituel des activités, normes et des horaires de la bibliothèque, voire même la forme de fascicule

de sa présentation dans le rapport annuel – tout pointe ici dans le sens d’une opération communicationnelle. Après la tenue de la Nuit Blanche Manga, BAnQ annoncera que « [...] la Grande Bibliothèque a retrouvé sa place au premier rang des bibliothèques publiques les plus fréquentées en Amérique du Nord. Elle demeure également la plus fréquentée de la Francophonie » (BAnQ, 2013, p. 18). La quantification systématique de l’affluence importante qui est générée par de telles productions événementielles, entre autres indices, nous évoque le tableau⁶⁴ de la « course à l’audience » identifié par Jacobi en 1997 comme participant du virage communicationnel vu sur le terrain institutionnel des musées. Jacobi considère en ce sens que « c’est l’introduction de la dynamique communicationnelle dans le monde des musées qui a signé leur véritable transformation » (1997, p. 9). Ce virage explique notamment, selon l’auteur, les expositions-vedettes et plus généralement le gain en importance des investissements de l’institution dans l’éphémère et le spectaculaire, dans des visées d’élargissement des audiences, de *séduction* (Jacobi, 1997 ; Luckerhoff, 2012).

Avec l’exemple de cette Nuit Blanche Manga, encore une fois à travers diverses périodes historiques de l’existence de la BnQ ou de la GBQ, les activités programmées au service de logiques communicationnelles auront contribué à repousser les limites du cadre de l’imaginable sur le terrain d’une bibliothèque. On peut considérer à ce jour qu’il s’est agi de la quintessence d’un tel registre de production pour la GBQ, soit des ensembles événementiels d’ampleur spectaculaire,

⁶⁴ Jacobi considère le virage en question comme produisant cinq « tableaux », volontairement esquissés à grands traits : 1. Quand l’exposition efface la collection ; 2. La course à l’audience ; 3. Le public et l’entrée en scène des visiteurs ; 4. L’invention d’un récepteur fictif ; 5. Le devenir d’un média et de ses usages (Jacobi, 1997 ; Luckerhoff, 2012).

partie indéniable de la dimension communicationnelle de la bibliothèque. Se poursuivront, d'année en année, les activités programmées pour la Nuit Blanche du Festival Montréal en Lumières, et également d'autres collaborations dans le cadre du Festival Montréal Joue organisé par les Bibliothèques de Montréal à partir de 2013. Mais aucun évènement d'une telle ampleur, rien d'aussi spectaculaire ne sera présenté jusqu'à ce jour. La suite des développements mis de l'avant par BAnQ en matière d'activités programmées allait, tout au contraire, nous inciter à faire un plongeon vers l'échelle plus restreinte de la singularité de certaines activités particulières.

3.4 De la médiation aux ateliers en laboratoire : nouvelles modalités de participation

Parallèlement à la montée des ensembles événementiels d'envergure, le terme de médiation culturelle apparaît dans les planifications stratégiques de BAnQ à partir de 2006. La médiation est, dans ce cadre, conçue par l'institution comme un « rôle » et une « mission » relevant d'objectifs stratégiques fondés sur la fréquentation⁶⁵ et explicitement liés à la démocratisation, soit : « [d']intervenir auprès de clientèles empêchées » et plus précisément d'opérer une « [...] médiation entre l'utilisateur, actuel

⁶⁵ Concernant l'approche managériale évoquée précédemment, il est intéressant de relever que les indicateurs qui sont liés à cette itération de la médiation sont, pour BAnQ, de nature strictement quantitative. Pour cette période, il s'agit (i.) du nombre d'activités culturelles et d'animation offertes, y compris les visites et activités de formation ; (ii.) du nombre de participants aux activités en question, puis ; (iii.) du nombre de visiteurs des expositions (BAnQ, 2013, p. 23). La planification stratégique suivante (2013-2016) précisera que la fréquentation d'activités devra spécifiquement concerner des activités hors-les-murs (BAnQ, 2013b).

ou futur, le livre et les autres ressources documentaires et toucher des segments de nouveaux publics (autochtones, personnes en processus d'alphabétisation, nouveaux arrivants, personnes issues des communautés culturelles, etc.) grâce à des actions spécifiques. » (BAnQ, 2012b, p. 4) Concrètement, ce déploiement d'une mission de médiation présente la particularité d'articuler les visées traditionnelles de démocratisation à des objectifs d'inclusion :

Le nombre d'activités d'animation et de mise en valeur des services et des collections conçues à l'intention du public par BAnQ s'est maintenu [...] avec la présentation de plus de 1700 activités. Au total, plus de 20 000 participants ont pu en profiter. Un des objectifs de l'institution était d'élaborer une programmation à l'intention des usagers appartenant à des groupes cibles identifiés dans son Plan triennal. À ce chapitre, quelque 137 personnes en processus d'alphabétisation et 1184 personnes faisant partie de groupes de francisation ont profité des services spécialisés d'accueil [...] (BAnQ, 2007, p. 55)

Les efforts consentis par l'institution pour ainsi rejoindre des clientèles empêchées ou toucher de nouveaux publics se concrétiseront, par exemple, par l'organisation de plusieurs activités de diffusion et d'échange, au fil des ans, avec les cinéastes du Wapikoni mobile dit « lieu vivant de la création autochtone » (BAnQ, 2008, p. 24) dans le cadre du Festival Présence Autochtone. Des activités visant à établir des liens entre des usagers de l'Espace Jeunes et l'Orchestre symphonique de Montréal, et plus largement la Nuit Blanche Manga, laquelle avait été spécifiquement développée pour attirer à la GBQ des publics adolescents, peuvent être envisagés comme participant d'une telle mission de médiation également, sans toutefois rompre avec une approche de démocratisation traditionnelle. Elle apparaît plutôt en précisant les modalités, selon lesquelles des groupes spécifiques sont dorénavant ciblés par des initiatives institutionnelles diversifiées.

La 6^e édition de la Journée professionnelle des milieux documentaires, développée par BAnQ et tenue à la GBQ le 21 mars 2014, portera ensuite sur le thème « La médiation en bibliothèque à l'ère numérique » (BAnQ, 2014b, p. 20). La conférence d'ouverture est, dans un premier temps, offerte par une professionnelle invitée de l'agence marketing Cossette laquelle présente à plus de 300 professionnels de divers milieux documentaires la conception de la médiation dite d'*outreach*. Elle correspond généralement à l'approche formulée ci-avant, laquelle Beauchemin et al. définissent au terme d'une étude consacrée à BAnQ comme l'action de « [...] rejoindre un public éloigné de manière à le faire participer à l'institution et à la vie culturelle de la communauté » (2020, p. 64). Les auteurs invoquent par ailleurs la théorisation de l'*outreach* par Kawashima (2006), soit : un ensemble de principes opérant l'inclusion culturelle plus précisément par des activités de médiation qui ont lieu hors-les-murs. Notons une variation notable qui apparaît ici être que l'*outreach* est, chez Beauchemin et al., comprise comme l'action de faire venir à l'institution ces publics dits éloignés, tandis qu'il s'agit essentiellement du contraire chez Kawashima.

Ladite programmation de la journée professionnelle des milieux documentaires laisse dans un second temps une place importante à la médiation numérique, définie ci-après. Mentionnons d'abord que ce second volet préfigure une évolution de la notion de médiation pour BAnQ, laquelle se déclinera bientôt en formes plus précises qui contribueront à une distanciation d'une approche de la médiation qui soit jusqu'ici demeurée, somme toute, fortement orientée sur les objectifs

communicationnels de rejoindre et d'attirer – ou du moins légitimée par eux. Correspondant à ce passage, BAnQ avance alors dans sa prochaine planification stratégique que :

La démocratisation de l'accès au savoir ne resterait cependant qu'une fiction sans l'apport essentiel d'une médiation multiforme. Le défi consiste à permettre aux divers publics de l'institution de profiter pleinement des ressources et des services de BAnQ et de s'approprier la connaissance de façon durable grâce au soutien personnalisé d'équipes spécialisées et à l'organisation d'activités de formation adaptées aux divers profils de nos usagers. [...] Dans cette volonté de transmission, la programmation culturelle de BAnQ et les activités d'animation et de formation qu'elle organise depuis plusieurs années demeureront un important vecteur de médiation. (BAnQ, 2013b, p. 7-8)

Trois formes de médiation plus spécifiques sont donc explicitées par BAnQ à partir de 2016, soit la médiation documentaire, la médiation sociale et la médiation numérique. Si l'on peut comprendre la médiation documentaire comme renvoyant à l'essentiel du travail des bibliothécaires auprès de leurs usagers en termes de mise en relation avec les documents, l'une des pratiques les plus évidentes qui en relèvent et qui nous ramène aux activités programmées est celle de l'heure du conte. Quoique présente dans la programmation depuis 1978, elle sera le cadre de plusieurs innovations dans le sens de l'inclusion au cours des dernières années. L'activité l'Heure du conte TD qui en découle est aujourd'hui offerte dans plus d'une dizaine de langues, nombre toujours croissant incluant désormais la langue des signes. En 2017, BAnQ programme également pour une première fois l'Heure du conte Drag : « [...] une Heure du conte avec une drag queen pour les enfants de 3 à 5 ans à l'Espace Jeunes de la Grande Bibliothèque. L'activité, qui remporte un franc succès, avec une centaine de participants, sera reprise en mars 2018. » (BAnQ, 2017, p. 20)

La médiation sociale, quant à elle, se concrétise notamment en activités programmées telles que la Bibliothèque vivante, organisée dans le hall de la GBQ et où l'on « [...] invite le public à rencontrer des représentants de communautés culturelles montréalaises qui se transforment en « livres humains » pour se raconter. Ces échanges intimistes, offerts dans le but de combattre les préjugés et de construire des ponts entre les cultures [...] » (BAnQ, 2017, p. 21). Bibliothèque vivante prendra, la première année, la forme d'une série de rencontres, après quoi elle sera programmée à nouveau l'année suivante comme une activité hebdomadaire. En 2019, on y consacrera enfin une place centrale lors de la Nuit Blanche à la GBQ. Avec la médiation culturelle comprise comme *outreach*, Beauchemin et al. (2020) identifieront la médiation sociale comme le second de deux volets de la médiation opérée par BAnQ. Selon eux, cette forme sociale de la médiation est fondée sur l'action institutionnelle de tisser des liens entre les personnes et les vécus, tant sur le plan culturel que social.

Enfin, la médiation numérique est définie de la sorte par BAnQ dans le Guide d'initiatives de médiation numérique en bibliothèque qu'elle publie en 2018 : « En matière d'offre numérique, les bibliothèques font face à un double défi : rendre plus accessibles, exploitables et visibles les ressources numériques qu'elles offrent, et fournir à leur public peu familier avec le numérique le minimum de savoir-faire qui lui permettra d'en profiter » par le biais d'initiatives qui doivent « être adaptées à leur contexte et à leur public » par les professionnels de l'information. (BAnQ, 2018b, p. 2)

Dans ce guide qui présente le portrait d'initiatives de médiation numérique diverses, l'un de ces portraits est consacré à l'activité *les Mardi, c'est Wiki !* tenue sur une base hebdomadaire depuis 2014 et dont les objectifs explicités sont multiples. Ils sont : de contribuer à l'enrichissement des contenus québécois et canadien francophone sur Wikipédia, de croiser les expertises de BAnQ et de Wikipédia afin de renforcer leur mission commune de démocratisation de la culture et du savoir, de sensibiliser la communauté aux façons d'explorer et d'utiliser les ressources numériques mises à leur disposition par BAnQ et, enfin, de favoriser la diffusion du savoir dans une ressource telle que l'encyclopédie Wikipédia (BAnQ, 2018b, p. 23). Si les objectifs de cette médiation numérique peuvent sembler s'éloigner de la stratégie communicationnelle qui est notre fil conducteur, les mentions à l'effet que « Le taux de participation à cette activité devient de plus en plus stable [...] », qu'on « note un engouement accru depuis les deux dernières années » (p. 24) évoquent cependant, une fois de plus, la légitimation quantitative par l'affluence.

D'autant plus intéressant, relevons la précision par l'institution à l'effet que « Ce projet a permis d'instaurer un véritable climat collaboratif entre les différents intervenants (professionnels, bénévoles, participants aux ateliers). » (BAnQ, 2018b, p. 24) Ce terrain spécifique des activités de médiation numérique, le climat collaboratif qui y est évoqué, s'inscrivent par ailleurs au croisement de ce que l'on peut désigner comme une philosophie de la collaboration, de la cocréation puis de la coconstruction du savoir et de la culture, laquelle fut tout d'abord introduite dans le

monde des bibliothèques par le biais des laboratoires de création collaboratifs, ou fab labs⁶⁶ (BAnQ, 2016c et 2019b ; Ferchaud, 2019 ; Krauss et Tremblay, 2019 ; Martel, 2018 ; MIT, 2012). Chez BAnQ, les orientations en ce sens, les activités qui peuvent lui être associées ainsi que les espaces qui lui seront consacrés se multiplieront au fil des ans⁶⁷. Le Square, en tant que laboratoire médiatique rassemblant un espace physique et numérique, des professionnels intervenants ainsi qu'un ensemble d'équipements, mais également une programmation d'activités, s'inscrit dans cette lignée. Martel reconnaît que de tels laboratoires en bibliothèque, aussi désignés en tant que « bibliolabs », ont marqué un point tournant dans l'approche institutionnelle en ce qu'ils ont permis l'introduction d'une vision en « écosystème d'innovation ouverte centré sur l'utilisateur [...] [et] fondé sur une approche systématique de co-création [...] » (Martel, 2015, p. 18). Ils représentent ainsi une ouverture vers la participation à un système désormais composite, à la fois culturel, informationnel et politique qui repositionne l'institution dans le contexte de l'avènement d'une société axée sur l'information et le savoir.

⁶⁶ La définition de référence usuelle est formulée par le MIT en 2012 lors de la création du réseau international des fab labs. Il s'agit de « [...] laboratoires locaux, réseautés, qui permettent de développer les capacités de création en rendant accessibles des moyens de fabrication, notamment numériques. [...] Les fab labs partagent un inventaire évolutif de moyens d'encapacitation afin de réaliser (presque) n'importe quoi, rassemblant aussi bien les personnes que les projets » (MIT, 2012). Traduction libre de : « *Fab labs are a global network of local labs, enabling invention by providing access to tools for digital fabrication. [...] Fab labs share an evolving inventory of core capabilities to make (almost) anything, allowing people and projects to be shared* ».

⁶⁷ BAnQ consacre un site web à l'explication de tels projets : laboratoirecreation.banq.qc.ca/ (consulté le 22 novembre 2021). Des soirées Wiki régulières organisées dans cet esprit prendront d'abord place ; le Square Banque Nationale, visant à desservir les jeunes de 13 à 17 ans, sera ensuite inauguré en 2016 ; la Hutte, laquelle repose sur un concept similaire, mais s'adressant aux enfants de 13 ans et moins, ouvrira en 2019 ; la Serre peut être considérée comme en lien, à titre de laboratoire pédagogique pour adultes, proposant notamment des formations axées sur la citoyenneté numérique. Tandis que le projet majeur de Bibliothèque pour adolescents – Laboratoire d'innovation pour tous de Saint-Sulpice, voisin de la GBQ, mobilisera des ressources importantes à partir de 2016.

Néanmoins, le volet d'activités programmées relativement récent qui lui est associé, dont l'offre ne cesse de croître et qu'il sera intéressant d'observer évoluer, se sera jusqu'ici traduit par un certain succès pour BAnQ et la GBQ à en croire « la popularité croissante de la Grande Bibliothèque auprès des adolescents » qui est évoquée (BAnQ, 2017, p. 8), notamment par l'organisation d'activités pour publics ciblés telles que le concours de création multidisciplinaire *J'ai un secret à te dire*, tenu sur la plateforme numérique du Square Banque Nationale pour les adolescents de 13 à 17 ans (BAnQ, 2018, p. 18).

Dans la perspective bibliothéconomique et pour les auteurs en sciences de l'information, cette philosophie ouvre ultimement sur l'espace conceptuel de la métalittératie, soit l'ensemble des capacités, et leur apprentissage, pour qu'un citoyen puisse participer pleinement et activement à la société numérique⁶⁸. Or, dans son article de 2021, Martel précise que c'est bien dans la différenciation des objectifs que réside le cœur de la métalittératie : ce n'est plus le résultat qui importe, mais bien le processus d'apprentissage par le biais de la participation. Ainsi la composante participative traverserait-elle cette philosophie ainsi que la métalittératie. Sur cette base, nous croyons que de telles activités programmées, de médiation numérique,

⁶⁸ Le passage relativement récent de la littératie numérique à la métalittératie est un développement que certains auteurs en sciences de l'information attribuent à Mackey et Jacobson qui écrivent : « *Metaliteracy is an overarching, self-referential, and comprehensive framework that informs other literacy types. Information literacy is the metaliteracy for a digital age because it provides the higher order thinking required to engage with multiple document types through various media formats in collaborative environments. [...] We suggest changes to the way information literacy is perceived as a primarily skills-based approach to learning.* » (Mackey et Jacobson, 2011, p. 62)

peuvent pleinement rejoindre les activités des catégories précédentes tout en contribuant – certes en prenant appui sur des concepts et une réflexion alternative, complémentaire, et développée en sciences de l’information – à repousser les limites des modalités de la participation qui sont admises et encouragées par l’institution. Nous pensons identifier, de la sorte, une déclinaison relativement récente et peu explorée par les sciences sociales de la médiation sur un terrain institutionnel particulier, laquelle tendrait notamment vers le paradigme de la démocratie culturelle et la participation accrue qu’elle sous-tend, dans un contexte où la majorité des initiatives institutionnelles sont plutôt mues par un idéal de démocratisation.

Ces considérations nous amènent à revoir la montée des ressources consacrées par BAnQ à une culture participative au fil des décennies et des activités programmées. Aussi tôt que les années 1970, au temps des manifestations culturelles originales, la présentation occasionnelle de pièces de théâtre par des troupes d’amateurs est éventuellement introduite à la BnQ. Certains colloques, causeries et ateliers peuvent aussi être envisagés comme contribuant également à une telle culture participative. L’approche gagne particulièrement en intensité à partir du tournant du millénaire, alors que des groupes communautaires sont de plus en plus interpellés pour mieux définir le projet de la GBQ, que les productions et coproductions événementielles mobilisent diverses organisations artistiques ou socio-artistiques telles que le Café Graffiti en 2001 comme partenaires, mais aussi les voisins, les passants, les touristes, en appelant à une participation spontanée à la cocréation dans l’espace public notamment.

La coorganisation d'activités avec le Wapikoni mobile en 2006 et 2007 implique, elle aussi, une participation et une contribution importantes des cinéastes autochtones amateurs, quoique le format de présentation desdites créations demeurera une diffusion traditionnelle, dans le cadre du Festival Présence Autochtone. Quelques activités spécifiquement participatives qu'organise la GBQ à l'occasion de la Nuit Blanche Manga en 2012 montrent bien, aussi, comment l'éclatement des cadres institutionnels qu'impliquent de tels concepts d'évènement, hors-normes, aura pu contribuer à l'émergence de modalités de participation et d'expression plus ouvertes. Mentionnons les ateliers d'Origami, de dessin Manga, de calligraphie, d'Ikebana et de fabrication de lanternes ; la participation de *cosplayers*, d'animateurs professionnels et amateurs, l'ouverture de l'espace de la bibliothèque comme une piste de danse invitant à la libre expression corporelle des participants toute la nuit durant.

Parmi plusieurs déclinaisons de la médiation culturelle opérée à partir de 2006, celle de la médiation numérique introduite au cours de la décennie 2010 prendra éventuellement appui sur la philosophie des laboratoires de création collaboratifs et s'investira dans les approches de métalittérature, d'où émergeront une fois de plus de nouvelles modalités de participation, d'expression et de contribution, toujours en voie de développement à ce jour. Les plateformes numériques amèneront notamment l'accès démocratique à la modification en continu des contenus, alimentant à la fois culture et savoir coconstruits tout en mettant l'accent sur la participation et

l'appropriation des outils la permettant. Pour illustrer ce propos, posons simplement la question : à l'aide de ces moyens et sur la base de cette philosophie, peut-être verrons-nous bientôt apparaître des Wiki-œuvres comme objet de médiation en bibliothèque, et même en dehors ?

Bien que les efforts consentis dans ces niches participatives demeurent, en rétrospective, marginaux par rapport à l'offre de contenus qui est opérée par une diffusion plus strictement traditionnelle, une réelle montée prend néanmoins place et permet, au fil des décennies, le passage paradigmatique d'une approche culturelle de démocratisation, vers une approche culturelle de démocratie laquelle, si elle s'y déploie dans des espaces initialement restreints et en second plan, est néanmoins indéniablement présente et de plus en plus à la vue des publics.

3.5 Discussion

La médiation culturelle, au Québec, est généralement comprise comme un champ de pratiques et d'études qui porte sur des initiatives diversifiées de mise en relation entre, d'une part, des publics et des non-publics puis, d'autre part, des pratiques culturelles et des objets culturels, en impliquant ou non la participation d'artistes professionnels au sein des dispositifs de médiation (Casemajor, Dubé, Lafortune et Lamoureux, 2017 ; Lafortune, 2012, 2013). Si nous n'avons pas

d'emblée amorcé notre étude en mobilisant de manière déductive le concept, sa correspondance avec les pratiques institutionnelles de programmation d'activités à des fins communicationnelles a rapidement émergé de notre approche inductive du terrain. Or, peu d'études apparaissent s'être jusqu'ici penchées sur la médiation culturelle en bibliothèque publique, spécifiquement. L'ouvrage récent de Beauchemin et al. (2020) constitue toutefois un effort en ce sens. Dans ce cadre, les auteurs cherchent à mieux comprendre « [...] la signification des concepts auxquels renvoient les termes *accessibilité*, *inclusion* et *équité*, au sein des milieux culturels » (p. 5) et se penchent, le temps d'un chapitre, sur le cas de BAnQ et de la GBQ aux côtés de onze autres cas institutionnels montréalais. Ils proposent, spécifiquement, une analyse de l'opérationnalisation par BAnQ de la démocratisation, de l'accessibilité et de l'inclusion comme autant de dimensions de la médiation culturelle.

Le chapitre de Beauchemin et al. (2020) retrace d'abord comment les textes législatifs constitutifs de BAnQ et de la GBQ ont préservé la place de la démocratisation culturelle au cœur de leur action, quoique le paradigme lui-même ait sensiblement évolué avec le temps. Ils contextualisent par ailleurs l'approche déployée à la GBQ comme combinant la démocratisation avec le modèle de la bibliothèque tiers lieu⁶⁹. Leur analyse de la documentation institutionnelle leur permet

⁶⁹ Pour une période circonscrite entre 2012 et 2018 (BAnQ, 2012, 2013, 2013b, 2014, 2015, 2016, 2016b, 2017, 2018), l'orientation de développement de la GBQ vers le modèle de la bibliothèque tiers lieu sera déterminante. Il s'agit, pour BAnQ, d'orienter le développement de la bibliothèque de la sorte : « Si l'on considère la sphère intime, la maison, comme le premier lieu et le domaine professionnel comme le deuxième, le troisième lieu est complémentaire aux deux autres : un espace de rencontres et d'échanges informels, comme autrefois les perrons d'église ou les places du marché. » (BAnQ, 2012, p.27) La première théorisation du modèle de développement institutionnel, en sciences de l'information dans la Francophonie, est attribuée à Servet (2009, 2010,

ensuite de définir l'accessibilité du point de vue de l'institution, comme condition essentielle à la réalisation de la démocratisation, soit le fait de « s'assurer de l'autonomie réelle de tous et de toutes en son sein » à travers une diversité de pratiques institutionnelles incluant autant les aménagements que les services adaptés (Beauchemin et al., 2020, p. 60). Ils analysent enfin certaines pratiques de BAnQ, incluant les activités programmées en bibliothèque, comme fondées sur un principe éthique connexe d'inclusion, compris comme : « [...] le désir de rejoindre des publics plus éloignés ou difficiles à rejoindre et le souhait de créer des zones de rencontre citoyennes où la médiation se déroule entre ceux-ci et d'autres publics, afin de tisser des liens par une médiation spécifiquement sociale » (p. 64). Dans cette définition, deux types de médiation, soit la médiation culturelle et la médiation sociale, sont identifiées et correspondent généralement à nos résultats pour cette période.

Or, les dimensions de l'inclusion auxquelles renvoie respectivement chacun de ces types de médiation sont, selon Kawashima (2006), trop souvent confondues sur les terrains institutionnels : l'inclusion culturelle et l'inclusion sociale. Concernant la première, notre propre étude diachronique de la documentation institutionnelle à partir de 1968 nous a permis d'identifier clairement la légitimation systématique des activités culturelles sur la base de l'affluence qu'elles génèrent comme fil conducteur de telles activités, ce qui peut correspondre à la place centrale de la démocratisation

2010b, 2015, 2018). À partir du tournant du millénaire, des acteurs institutionnels d'un peu partout en Occident s'étaient inspirés de la théorie du tiers lieu d'Oldenburg (1989) pour développer des pratiques qui donnèrent lieu audit modèle.

qu'évoquent Beauchemin et al. Ainsi, la médiation culturelle qui survient éventuellement sur ce terrain institutionnel nous apparaît reposer sur le socle de logiques communicationnelles qui, bien qu'elles se complexifient, maintiennent également leur orientation pour se traduire au plan stratégique et dans la pratique, dans le fait de chercher à rejoindre et à attirer des publics par des initiatives diversifiées. La distinction que nous avons précédemment posée entre la définition de l'*outreach* proposée par Beauchemin et al. puis sa théorisation comme ensemble de principes opérant l'inclusion culturelle par Kawashima⁷⁰ nous apparaît comporter une nuance importante en ce que, dans le premier cas, le cadre traditionnel de la démocratisation qui vise à attirer vers l'institution pour la fréquentation, semble effectivement maintenu – l'inclusion culturelle se résume-t-elle donc à la démocratisation qui se réalise ? Dans le second, « rejoindre » signifierait pour l'institution l'action de sortir de ses propres murs :

L'*outreach* fait référence à divers projets visant à amener les arts de leurs lieux de diffusion et de pratique usuels vers des lieux où vivent ceux qui n'ont pas ou peu accès aux arts. Ces projets contribuent ainsi au développement social et culturel grâce aux ressources artistiques qu'ils rendent accessibles aux populations – par exemple, des compagnies de théâtre amenant des projets artistiques participatifs dans un hôpital et travaillant avec les patients. D'autres groupes ciblés peuvent être les sans-abri, les personnes en prison, les personnes à faibles revenus ou vivant dans des zones défavorisées, ou encore les demandeurs d'asile et les réfugiés. (Kawashima, 2006, p. 57-58)⁷¹

⁷⁰ Voir p. 12.

⁷¹ Traduction libre de : « *Outreach refers to various projects to take the arts from their usual venues to places where those with little or no access to the arts live. They thus contribute to social policy in a broad sense through the use of their artistic resources – for example, theatre companies bringing participatory arts projects to a hospital and working with patients. Other targets may include the homeless, people in prisons, on low incomes or living in deprived areas, or asylum seekers and refugees.* » (Kawashima, 2006, p. 57-58)

Selon Kawashima, les initiatives institutionnelles visant un développement strictement quantitatif des publics seraient qui plus est souvent opposées, dans une intrication complexe, à celles visant une inclusion plus substantielle, comprise comme la pleine participation à une communauté, à une institution culturelle, à un réseau culturel ou communicationnel, dont les contours et le contenu mêmes sont appelés à varier. D'où l'importance de considérer la nature de la participation qui est impliquée dans ces conceptions de l'inclusion, au-delà d'une fréquentation provoquée. Beauchemin et al. mobilisent à cet égard Fraser (2011) pour préciser comment l'inclusion, au sens général, peut reposer sur un idéal de parité dans la participation. C'est-à-dire qu'il s'agit, pour son opérationnalisation par l'institution, « de s'assurer que chaque membre de la société puisse prendre part à la vie sociale et y interagir en tant que pair avec les autres, plutôt qu'à l'état de subalterne. Cette participation en tant que pair implique, pour Fraser, une redistribution économique de même qu'une pleine reconnaissance sociale des personnes. » (Beauchemin et al., 2020, p. 310)

C'est ici que nous croyons que la prise en compte des composantes participatives de l'action institutionnelle, telle que nous l'avons proposée dans notre analyse, permet de distinguer l'avènement d'une inclusion culturelle qui soit moins unilatéralement orientée par la démocratisation, mais plutôt alimentée également par la démocratie culturelle. Les composantes participatives que nous avons examinées tout au long de l'évolution de l'institution nous apparaissent constituer un vecteur de développement qui traverse à la fois les catégories des manifestations culturelles, des

événements d'envergure puis de la médiation et des ateliers en laboratoire, vecteur qui, à notre avis, a contribué à la redéfinition possible de l'inclusion pour une telle institution. En ce sens, la prise en compte de la philosophie de la collaboration, de la cocréation puis de la coconstruction du savoir et de la culture qu'amène l'avènement des activités de médiation numérique à BAnQ et en bibliothèque plus largement peut permettre de redéfinir plus démocratiquement les contenus et les contours de la culture qui seraient l'objet du partage, de l'inclusion. Ce faisant, l'inclusion culturelle peut être comprise non plus sous l'angle de l'action institutionnelle pour la diffusion, mais aussi de la contribution active à une culture, une institution, un réseau, la société. Au plan théorique, une telle inclusion nous apparaît rejoindre et pénétrer les enjeux de la métalittératie, comprise comme l'ensemble des capacités, et leur apprentissage, permettant à un citoyen de participer pleinement et activement à la société (Mackey et Jacobson, 2011) – au plan culturel et par le biais du numérique notamment.

Avec la montée de telles activités et approches participatives, collaboratives, voire contributives liées au numérique sur le terrain institutionnel à l'étude, ces considérations nous semblent s'aligner, dans un lien qui avait peu été explicité jusqu'ici, avec l'évolution des cadres paradigmatiques et des approches institutionnelles de la démocratisation vers la démocratie culturelle puis potentiellement vers la citoyenneté culturelle (Poirier, 2017) – laquelle nous avons déjà précédemment identifiée comme un concept permettant de comprendre et réfléchir les modalités de participation et de contribution par les individus et les

communautés dans les institutions contemporaines aux aspirations « citoyennes » (Derbas Thibodeau et Poirier, 2019 ; Derbas Thibodeau, Poirier et Luckerhoff, à paraître). En ce sens, l'inclusion culturelle envisagée à travers le prisme de la citoyenneté culturelle permettrait de concevoir une citoyenneté construite à même le sens donné par l'individu à la dimension culturelle de ses expériences, de ses pratiques et de sa participation, contribuant à son positionnement face à une culture, face aux autres et face au monde, tous en mouvance. La nature de la participation ainsi que le sens donné par l'individu ou la communauté comme fondements de l'inclusion culturelle revisitée apparaissent au cœur de cette idée, se distanciant d'une appartenance octroyée par l'institution.

La question du sens donné nous ramène à la seconde dimension de l'inclusion abordée par Beauchemin et al., soit la dimension sociale de l'inclusion, opérant doublement au plan culturel et social, entre les personnes et les vécus, dans l'approche déployée par BAnQ. L'inclusion définie à partir de cette approche de BAnQ consisterait plus précisément, selon les auteurs, en « [...] des projets visant à tisser des relations significatives entre des personnes aux parcours hétérogènes, par un travail partenarial en réseau et une valorisation des expériences de la marge. » (2020, p. 65). Or, aussi innovante l'initiative institutionnelle puisse-t-elle sembler, la place donnée à une telle optique « citoyenne », centrée sur le vécu et le sens donné par l'individu, nous est apparue peu développée – ou du moins peu explicitée – tant sur le terrain institutionnel appréhendé que dans les études mentionnées, lesquelles demeurent essentiellement centrées sur l'institution (au même titre que la présente

étude). Il importerait, pour compléter ces développements, d'explorer davantage le vécu qui y est partagé par les participants, donnant accès à une meilleure compréhension, empiriquement fondée, des dynamiques qui sont à l'œuvre, des liens sociaux et symboliques que suscite cette médiation sociale, puis enfin d'interroger les usages effectifs – ou potentiels – de ce matériau relationnel par l'institution.

3.6 Conclusion

À l'étude de la documentation institutionnelle de BAnQ entre 1968 et 2020, nous avons pu construire une typologie descriptive (Demazière, 2013) à partir de l'unité d'analyse de l'activité programmée en bibliothèque. Cette exploration nous aura ramené aux fondements communicationnels de l'activité programmée en bibliothèque qui apparaissent les qualifier en tant que stratégies en raison de la légitimation donnée par l'institution, fortement axée sur l'affluence des publics générée au fil des décennies. Nous avons vu l'évolution et retracé la complexification exemplaire des activités programmées à la BnQ puis à la GBQ, ce qui nous a permis de distinguer trois grandes catégories d'activités, sur trois périodes.

Les manifestations culturelles originales sont présentes dès l'inauguration de la BnQ en 1968, mettent de l'avant des offres de plus en plus extra-littéraires, évoluent d'un mode de stricte diffusion des contenus pour éventuellement inclure des pratiques

participatives, de modalités individuelles à collectives. Les ensembles événementiels d'envergure apparaissent sporadiquement vers le milieu des années 1970. Leur ampleur se développe en termes de complexité du montage partenarial et médiatique, du déploiement plus ou moins décentralisé d'activités individuelles combinées sous une thématique centrale, voire un cadre festivalier établi par la bibliothèque ou qui en déborde, de leur caractère éphémère et parfois spectaculaire. Cette catégorie d'activités programmées, regroupées dans des ensembles de plus en plus éclectiques et hybrides, se développe particulièrement au cours des décennies 1990 et 2000 pour culminer avec La Nuit Blanche Manga de 2012 à la GBQ. Enfin, des activités généralement qualifiées de médiation, au sens de l'*outreach*, intègrent progressivement des activités de médiation sociale puis numérique. Dans ce second volet, des ateliers en espaces laboratoires tout autant que des activités sur plateformes numériques permettent des modalités inédites de participation et de contribution par des publics divers, lesquelles alimentent une réflexion portant sur la nature de la participation dans l'inclusion culturelle. Nous arguons qu'une importante transition se produit à la bibliothèque sur le plan de la médiation et demeure sous-étudié par les auteurs en sciences sociales. À la lumière de nos recherches, l'engagement de la bibliothèque publique dans des formes de médiation numérique semble en effet avoir été, à toutes fins pratiques, occulté par les chercheurs s'intéressant à la médiation culturelle au Québec jusqu'ici.

Sur le plan méthodologique, nous posons les bases d'un style d'analyse qui nous apparaît pertinent et intéressant à développer, soit l'analyse des activités

programmées dans les bibliothèques publiques québécoises. Les activités nombreuses et diverses que nous avons vues répertoriées dans la documentation institutionnelle nous apparaissent mériter davantage d'attention de la part des chercheurs. Si notre exploration de la documentation institutionnelle de BAnQ nous a permis de cerner les contours généraux d'un tel style d'analyse, il demeure aussi à entreprendre un projet qui lui soit dédié. Dans cette optique, et produisant des résultats contextualisés dans le champ des études sur la médiation culturelle, la mobilisation d'un tel style d'analyse pourrait potentiellement contribuer à l'émergence d'un espace interdisciplinaire de recherche et de réflexion entre la communication et les sciences de l'information, espace actuellement sous-développé au Québec. Un effort doit certes être consenti pour établir un langage, voire une épistémologie commune, concernant ce qui peut relever, selon les écarts actuels entre les perspectives disciplinaires, du domaine du culturel, du savoir ou encore de l'information. Une clé de compréhension nous apparaît d'emblée résider dans la notion de transmission, quoique ce sujet demeure à creuser.

L'étude du cas de BAnQ et de la GBQ nous rappelle enfin la complexité, sans cesse croissante, d'une telle plateforme de communication. Or, si la dimension communicationnelle de cette institution est dite sous-étudiée (Baillargeon, 2004, 2005, 2007 ; Gazo, 2009, 2010, 2012 ; Lajeunesse, 2004, 2009), les activités programmées relevant éminemment de stratégies de communication nous apparaissent de manière plus circonscrite constituer un terrain d'étude qui soit fécond, généralement peu étudié en lui-même et toujours en vif développement. L'étude du

cas du Festival Montréal Joue nous apparaît particulièrement porteuse pour la suite :
exemplaire sous plusieurs aspects, incluant des démarches de communication
innovantes tout autant que des modalités de participation actives qui sont résolument
le propre d'une bibliothèque du 21^e siècle.

CHAPITRE IV

SECOND ARTICLE INSÉRÉ – BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET VIRAGE
CITOYEN : ENJEUX INSTITUTIONNELS ET COMMUNICATIONNELS
(AVEC CHRISTIAN POIRIER)⁷²

PAR : FRANÇOIS R. DERBAS THIBODEAU ET CHRISTIAN POIRIER

RÉSUMÉ

Cet article porte sur les enjeux communicationnels et institutionnels inhérents aux transformations de la bibliothèque publique et sur les dynamiques institution-usagers à partir de l'étude empirique de la bibliothèque Marc-Favreau à Montréal. L'analyse révèle une imbrication étroite de questionnements situés au carrefour de la nature des missions de l'institution et des relations avec les citoyens, entraînant des modalités discursives, communicationnelles et pratiques plurielles, tant accomplies qu'en friche. L'éclairage de ce déploiement communicationnel, dans ses constituantes aussi bien convergentes que dissociées, constitue l'amorce d'une mise en perspective qui interroge la notion de *bibliothèque citoyenne* ainsi que les liens avec l'idée de tiers lieu et les logiques de démocratisation et de démocratie culturelles, de même que l'univers conceptuel de la citoyenneté culturelle.

⁷² Article publié le 6 novembre 2019 dans Communiquer, en ligne : <https://id.erudit.org/iderudit/1065379ar>

4.1 Introduction

Un certain consensus semble se dessiner concernant l'évolution de la bibliothèque publique (Baillargeon, 2004, 2007 ; Bertrand, 2002 ; Gazo, 2012 ; Lajeunesse, 2009). Depuis quelques décennies et, plus récemment, dans le contexte de l'avènement du numérique, ses rôles, ses fonctions et ses rapports aux individus sont interrogés et redéfinis. Pour reprendre l'expression de Schmidt (cité dans Bertrand, 2002), elle s'éloigne de l'image de « cimetière de livres » (p. 37) qui la hante parfois, ou de l'exclusivité de son identification au livre et aux volets traditionnels de collection et de diffusion, au profit de la diversification et de l'ouverture (Lajeunesse, 1997). Le *Manifeste de l'UNESCO sur la Bibliothèque publique* (UNESCO, 1949) constitue un document révélateur de ces changements. Décrite dans son texte original comme « essentiellement destinée à assurer l'éducation des adultes » tout en « développant le goût de la lecture chez les enfants et les jeunes gens, pour en faire des adultes capables d'apprécier les livres » (p. 1), la bibliothèque, dans sa version la plus récente, renvoie aux enjeux d'information, d'alphabétisation, d'éducation et de culture⁷³ (UNESCO, 1994). L'accès aux savoirs promu par les bibliothèques publiques s'élargit ainsi sensiblement vers des dimensions sociétales. Dans un document intitulé *La bibliothèque du XXI^e siècle*

⁷³ « La bibliothèque publique, porte locale d'accès à la connaissance, remplit les conditions fondamentales nécessaires à l'apprentissage à tous les âges de la vie, à la prise de décision en toute indépendance et au développement culturel des individus et des groupes sociaux. [...] Les services de bibliothèque publique sont accessibles à tous, sans distinction d'âge, de race, de sexe, de religion, de nationalité, de langue ou de statut social. » (UNESCO, 1994, p. 2.)

(Ville de Montréal, 2010), on souligne que « [l]a bibliothèque se présente comme un véritable carrefour citoyen, proche de la population et de son milieu de vie » (p. 12). Les bibliothèques publiques sont désormais dites « créatrices de communautés » (Ville de Montréal, 2015, p. 4) et « étroitement liée[s] à la vie citoyenne. Elle[s] contribue[nt] de façon significative au développement culturel, communautaire, social et économique des individus et des collectivités » (ASTED, 2011, p. 11).

L'enjeu de la bibliothèque publique auquel nous nous intéressons dans cet article n'en est pas seulement un de transformations fonctionnelles et techniques – aspects par ailleurs bien couverts par la littérature bibliothéconomique –, mais renvoie plutôt à un ensemble de valeurs, de rôles, de missions et de représentations qui constituerait un « virage citoyen » de l'institution, marquant l'avènement d'une « bibliothèque citoyenne »⁷⁴. Ce virage, dont la mention apparaît dans plusieurs documents institutionnels, entend généralement placer les citoyens au cœur même de l'action globale de la bibliothèque et laisse transparaître un renouveau dans leur appréhension : au-delà des statuts d'usagers et de non-usagers centrés sur l'institution, voire de publics et de non-publics (Katz et Dayan, 2012)⁷⁵ référant à sa communication et son offre culturelle, elle les reconnaît progressivement en tant

⁷⁴ La trajectoire de ce virage plus ou moins prononcé apparaît étroitement liée, sans toutefois s'y limiter, à la montée en popularité de la notion de bibliothèque « tiers lieu », troisième foyer d'ancrage identitaire et de sociabilités avec la maison et le travail (incluant les études) (Oldenburg, 1989). Nous les concevons ici comme des notions distinctes, mais concomitantes, sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir au fil du texte.

⁷⁵ Le bien-fondé de certaines oppositions, notamment celle entre publics et non-publics, est incidemment débattu par plusieurs chercheurs, dont certains s'intéressent à d'autres domaines culturels d'étude (Azam, 2004 ; Benoist, 2004 ; Luckerhoff et Jacobi, 2012 ; Luckerhoff *et al.*, 2019).

qu'acteurs culturels et politiques légitimes⁷⁶ et tente d'adapter ses services et sa posture institutionnelle. Dans la mesure où, selon les contextes, les citoyens peuvent ainsi être invités à passer de publics plus ou moins passifs à acteurs à part entière de la dynamique institutionnelle, un tel changement de paradigme appelle nécessairement une modification de la communication. Or, si le virage citoyen est aujourd'hui une occurrence relativement commune dans le discours institutionnel, peu d'études ont examiné de façon empirique ses différentes manifestations. Qui plus est, plusieurs auteurs font mention des difficultés de l'institution à communiquer son évolution ainsi qu'à être comprise en dehors des cercles de ses initiés (Baillargeon, 2004, 2005 ; Lajeunesse, 2004, 2009 ; Gazo, 2009, 2010, 2012 ; Smith, 2008). Nombre de rapports institutionnels soulignent la méconnaissance de la bibliothèque contemporaine par les publics (American Library Association, 2006 ; Online Computer Library Center, 2005, 2008, 2010, 2018 ; Public Agenda, 2006). Dans un rapport produit par la Ville de Montréal (2012), on met notamment en lumière que plus de 40 % des 502 répondants affirment ne connaître aucun des programmes ni aucune des activités offerts à la bibliothèque publique⁷⁷. On relève en outre que l'on « conserve une image très traditionnelle des bibliothèques » et que « ce qui n'entre pas dans le cadre traditionnel de l'offre des bibliothèques [...] étonnait certains participants » (p. 17).

⁷⁶ Voir plus largement Oldenburg (1989).

⁷⁷ Les programmes et les activités offerts et répertoriés dans cette étude sont : les expositions, les activités « Heure du conte », les conférences diverses, les clubs de lecture, les rencontres d'auteurs, les cours et les ateliers, les concerts, les projections de films, les spectacles, ainsi que les programmes « Contact, le plaisir des livres », « Livres dans la rue », « Bibliothèque à la rescousse », « Coup de poing » et « Jeux de mots » (Ville de Montréal, 2012, p. 21).

Devant la prégnance de ces éléments de problématique, nous proposons d'explorer le phénomène du virage citoyen de la bibliothèque publique dans une perspective de communication sociale, comprise comme une approche interdisciplinaire en sciences sociales qui s'intéresse aux interactions symboliques entre les sujets sociaux (Perreault et Laplante, 2014). Sans les exclure, nous cherchons donc à aller au-delà de l'analyse des dispositifs de communication de l'institution. La communication sociale renvoie d'une part au positionnement épistémologique de l'interactionnisme symbolique (Blumer, 1969) et, d'autre part, au modèle de la nouvelle communication (Winkin, 1981), qui considère que les acteurs sociaux (incluant ici les institutions) sont immergés dans une trame communicationnelle qui se distancie d'une perspective linéaire de la communication (Shannon et Weaver, 1948) pour associer les situations communicationnelles aux interactions multiples et simultanées, à la fois interindividuelles et collectives, que l'on observe, par exemple, lors de séances d'improvisation de musique jazz. Ainsi, la communication de la bibliothèque publique n'est plus considérée comme un message relativement univoque transmis par différents canaux et qui peut être plus ou moins bien reçu, mais plutôt comme une communication de nature orchestrale engageant plusieurs acteurs qui revêtent à la fois, par moment, les rôles d'émetteurs et de récepteurs et qui mobilisent chacun un réseau de savoirs et d'informations qui préexiste à la communication tout en se développant avec celle-ci. Nous nous inspirons également de l'étude communicationnelle des phénomènes culturels en considérant les liens entre institutions culturelles et les publics spécifiquement dans leur contexte d'échange (Luckerhoff, 2012 ; Luckerhoff et Jacobi, 2014 ; Meunier et

Luckerhoff, 2012). En ce sens, les questions qui nous guident sont les suivantes : quelle est la vision de la bibliothèque que l'on souhaite communiquer ? Comment la bibliothèque publique le fait-elle ? Selon quelles logiques ? À qui s'adresse-t-on ? Comment l'interlocuteur potentiel est-il perçu et positionné en tant qu'acteur plus ou moins actif de la communication ? Quelles identités institutionnelles et quels enjeux émanent de ces choix ?

Le cas de la BMF, située dans l'arrondissement Rosemont-La Petite-Patrie de Montréal et inaugurée en 2013, retient notre attention. Sa conception relève en effet explicitement du modèle de la bibliothèque « tiers lieu », tandis que son déploiement semble plus largement s'inscrire dans l'esprit du virage citoyen. L'étude de cas unique s'avère requise en raison de la plongée en profondeur dans l'analyse des dimensions du phénomène à l'examen (Glaser et Strauss, 1967 ; Luckerhoff et Guillemette, 2012 ; Small, 2009). Sans prétendre à la généralisation, son étude apparaît porteuse de possibilités heuristiques et d'hypothèses interprétatives fécondes concernant l'évolution des bibliothèques publiques et des institutions culturelles, plus généralement.

4.2 Méthodologie

L'approche méthodologique préconisée est inspirée de la théorisation enracinée (MTE) (Luckerhoff et Guillemette, 2012), comme déclinaison de la *Grounded Theory*

(Glaser et Strauss, 1967), qui repose sur le principe voulant que l'analyse du chercheur soit enracinée dans les données du terrain. L'un des buts centraux de cette approche fondamentalement inductive, soit de comprendre empiriquement un phénomène tout en générant des théories ou des hypothèses (Glaser et Strauss, 1967), est cohérent avec l'appréhension d'un objet de recherche peu étudié. Comme le veut traditionnellement le cadre opératoire de la MTE, nous avons initialement abordé le terrain en procédant à une suspension délibérée de la référence aux savoirs préexistants tout en nous appuyant sur des questions de recherche ouvertes, qui ne circonscrivent que généralement l'objet de la recherche (Corbin et Strauss, 2008 ; Glaser, 1978, 1995, 1998 ; Glaser et Strauss, 1967 ; Strauss et Corbin, 1998). Ceci contribue à préserver la priorité donnée au sens des données empiriques – une qualité désignée comme la sensibilité théorique (Corbin et Strauss, 2008 ; Glaser, 1978 ; Glaser et Strauss, 1967 ; Guillemette et Lapointe, 2012).

Sur cette base, il s'est ensuite agi d'intégrer plusieurs phases successives de collecte et d'analyse des données puis de référence aux écrits pertinents dans un processus itératif et flexible, dit « en circularité », ou suivant une trajectoire « hélicoïdale » ponctuée de retours au terrain (Plouffe et Guillemette, 2012, p. 97-98). De cette manière, nous avons pu identifier et développer plusieurs pistes théoriques émergentes qui ont contribué à enrichir progressivement notre compréhension du phénomène à l'étude (Oktay, 2012). C'est dans cette logique qu'un échantillonnage dit « théorique » a été construit en ciblant systématiquement les personnes, en fonction des situations, qui sont apparues le plus à même de contribuer à la théorisation concernant des éléments spécifiques, et ce, jusqu'à l'atteinte de la

saturation théorique (Plouffe et Guillemette, 2012). En ce sens, nous avons, par exemple, approché à plusieurs reprises des acteurs institutionnels désignés par leurs pairs comme experts concernant un aspect prégnant de la conception de la bibliothèque. En parallèle, le contenu des grilles d'entretien a évolué en fonction des pistes émergentes et afin de favoriser la théorisation.

Dix entretiens semi-dirigés ont ainsi été réalisés avec des acteurs institutionnels du Service des bibliothèques de Montréal, du Service de la culture et des bibliothèques de l'arrondissement de Rosemont-La Petite-Patrie, de la direction de la BMF, ainsi qu'avec plusieurs bibliothécaires, puis ceux-ci ont été analysés selon les principes de l'analyse qualitative par émergence. Nous avons en ce sens lié des unités de sens issues du discours des participants à des catégories conceptuelles émergentes tout en les comparant de manière systématique et continue, permettant une distanciation progressive et théorisante (Lejeune, 2014). Plusieurs documents institutionnels et sites web associés ont également été considérés.

Quatre moments structurent le texte, allant du plus empirique au plus théorique, mais combinant toujours ces pôles épistémologiques. Nous examinons d'abord les dimensions institutionnelles et communicationnelles *stricto sensu*, c'est-à-dire renvoyant respectivement aux dynamiques et aux enjeux internes à l'institution et à ses pratiques de communication effectives. Nous considérons ensuite leur articulation avec les logiques de médiation, de démocratisation et de démocratie culturelles. Les significations et les actions associées aux idées de bibliothèque citoyenne et de tiers

lieu sont par la suite abordées, puis, enfin, creusées au prisme de l'univers conceptuel de la citoyenneté culturelle⁷⁸.

4.3 Communiquer la BMF : continuités, inflexions, tensions

Du discours des acteurs institutionnels ressort d'abord un ancrage dans deux conceptions globales variant en intensité tout en étant susceptibles de se combiner. La première perspective renvoie au passé de l'institution des bibliothèques publiques, caractérisé par une mission documentaire centrée sur l'archivage, la conservation et la diffusion de documents principalement écrits. Au Québec, les établissements précurseurs des bibliothèques publiques ont évolué pendant plusieurs décennies sous une administration ecclésiastique à partir du début du siècle jusqu'à la fin des années 1950 (voir Lajeunesse, 1997, 2004). La transition vers les bibliothèques publiques s'amorce avec la Loi sur les bibliothèques publiques ratifiée en 1959 et la création du ministère des Affaires culturelles (1961), qui est habilité à orchestrer son application (Laforce, 2008). Elle se poursuit avec le déploiement progressif du réseau des bibliothèques publiques sur le territoire et, en parallèle, la conversion de la bibliothèque Saint-Sulpice, à Montréal, en BnQ en 1968. Bien que leur logique

⁷⁸ Ces diverses notions ont constitué, pour nous, des concepts sensibilisateurs. En méthodologie de la théorisation enracinée, ceux-ci peuvent être repérés tôt dans la démarche, mais ils ne sont mobilisés que si leur pertinence et une forte correspondance ressortent du sens des données (terrain), qui sera toujours priorisé. Leur rôle premier est, selon Plouffe et Guillemette (2012), d'orienter le chercheur, de l'aider à *reconnaître* ce qui émerge des données. Notons que ces notions sont globalement distinctes, mais forment autant de nœuds empiriques et théoriques complexes susceptibles d'aider à la compréhension des dynamiques à l'étude.

d'action demeure à ce stade essentiellement traditionnelle, les bibliothèques se distancient néanmoins du clergé sur le plan de la gouvernance. Le processus de développement du réseau s'accélère ensuite au cours des années 1970 et la décennie s'achève avec le dépôt, par le MAC, du document *Une bibliothèque dans votre municipalité : plan quinquennal de développement de 1979*, mieux connu sous le nom de « Plan Vaugois », qui permet au processus de s'intensifier davantage (Vaugois, 2004).

Une autre période, dans laquelle prend racine la seconde perspective décrite par les acteurs institutionnels, émerge progressivement au tournant des années 1980. Entre autres signes de la transformation de l'institution, l'inclusion de la composante audiovisuelle et d'autres dimensions culturelles participe de l'élargissement du périmètre de la documentation. L'ouverture, en 1983, de la bibliothèque Gabrielle-Roy à Québec représente un jalon important, témoin de changements en ce qui concerne la diversification de la bibliothèque publique. Cette seconde conception a été explicitement décrite par plusieurs participants rencontrés comme prolégomènes à la bibliothèque conçue comme lieu citoyen.

Ce contexte général posé, les données réunies indiquent que l'essentiel des stratégies et des moyens de communication mis de l'avant par les acteurs institutionnels réfère presque invariablement, à des niveaux variés, à une volonté d'intervenir sur les perceptions potentielles des publics. On cherche ainsi à réduire un décalage entre la bibliothèque publique figurée, ou telle qu'elle est souvent perçue, et sa réalité contemporaine, ce qui constitue le cœur du défi communicationnel de l'institution :

On a une vision de documents qui sont sales, vieillots, avec des amendes salées, des heures d'ouverture réduites, qu'il y a juste des livres, puis, il n'y a pas grand-chose d'autre que ça. [...] Ça fait que, qu'on aille des jeux vidéo, des conférences, des ateliers de whatever là, la variété qu'on a de sujets, ça, les gens le savent pas. (Participant)

Les participants à l'étude constatent la présence d'un tel écart de perception tant chez les médias, les usagers et les non-usagers que chez d'autres acteurs (bibliothécaires, partenaires, élus, etc.). Ils identifient cet écart comme un enjeu prégnant qui, outre de pouvoir constituer potentiellement une base erronée concernant le choix de fréquenter ou non un lieu, serait aussi à la source de multiples tensions. Ainsi, se référant aux codes de conduite traditionnels ou contemporains de la bibliothèque, des usagers s'engagent à l'occasion dans des disputes verbales par rapport, entre autres exemples, à la consommation de nourriture ou à l'utilisation d'un téléphone cellulaire. Des expressions de mécontentement sont aussi relevées au regard de l'ambiance, parfois jugée trop animée par certains (en référence au caractère quasi « sacré » ou de « sanctuaire du savoir » de la bibliothèque)⁷⁹. Sont enfin évoqués par plusieurs des déphasages entre, d'une part, les attentes des bibliothécaires et leur formation, centrée sur la gestion et la diffusion des collections, et, d'autre part, ce qui est attendu d'eux sur le terrain en matière d'accueil, d'animation, d'innovation ou autre (on évoque, par exemple, des situations d'accompagnement psychosocial).

Dans ces circonstances, des acteurs associés à la conception de la BMF rapportent que l'un des objectifs centraux du projet, poursuivi dès le départ en 2008,

⁷⁹ Ces récits ne sont pas sans évoquer les analyses de Goffman (1979), selon lesquelles les façons de se comporter des gens répondent à des attentes normatives socialement construites et potentiellement conflictuelles.

était de « tracer la voie des bibliothèques du 21^e siècle » (participante), de représenter « la nouvelle ère des bibliothèques » (participant). Par ses caractéristiques formelles et son design, l'avènement de la BMF aurait constitué un vecteur de changement des perceptions :

Les gens ont comme vu pour la première fois l'incarnation d'une bibliothèque troisième lieu, une bibliothèque dite du « 21^e siècle » avec sa chaleur. [...] Ça fait que tout d'un coup les gens ont découvert un autre type de bibliothèque, mais aussi ce qu'une bibliothèque peut être et ça a brisé des stéréotypes. (Participant)

Certains considèrent l'ouverture de la GBQ, en 2005, comme ayant constitué un premier événement significatif et hautement médiatisé en ce sens, puis l'ouverture de la BMF, en 2013, comme un second, la marque d'un virage accompli, ou en cours :

J'ai vu que les bibliothèques, soudainement, au tournant du XXI^e siècle [...], on prend carrément un autre virage, c'est rendu un milieu de vie, c'est rendu de l'animation, c'est rendu un lieu où je peux aller chercher une multitude de services. [...] Je dirais que, maintenant la bibliothèque, [...] [ce n'est] plus statique, c'est vraiment... c'est vivant. (Participant)

Plusieurs éléments renvoyant à des logiques communicationnelles qui doivent sous-tendre cette vocation de la BMF sont décrits en rétrospective par les acteurs. Ces derniers qualifient, dans un premier temps, la période débutant avec la conception de la BMF et s'étirant jusqu'à son lancement de « *perfect storm* » communicationnelle, soit la convergence singulière d'une pluralité d'éléments. Un premier élément est posé par les appuis favorables obtenus en amont, résultat d'une campagne de mobilisation principalement institutionnelle et politique. Ces appuis ont permis de réunir les conditions nécessaires à une conception originale tout en appuyant son déploiement sur une campagne communicationnelle d'ampleur. Relevons cependant

que si certains acteurs rapportent s'être appuyés sur un état des lieux préalable rédigé par la Ville pendant l'étape de conception, les citoyens et le tissu associatif n'ont pas été mobilisés. Cette absence contraste avec, d'une part, l'idée même de bibliothèque citoyenne évoquée par certains et, d'autre part, avec les récentes perspectives de coconstruction des projets de bibliothèque associant en amont une pluralité d'acteurs (Pateman et Williment, 2013 ; Williment, 2009).

Le contexte géographique et temporel du déploiement de la BMF représente un deuxième élément. Selon les acteurs institutionnels, sa localisation stratégique dans le quartier aurait effectivement facilité la réception de son offre culturelle par les publics, leur appropriation du lieu et de ses codes renouvelés. On évoque un « *timing extraordinaire* » en ce que la BMF serait en effet venue répondre à des besoins importants et documentés des familles du secteur. Certains considèrent aussi, et plus largement, qu'il existait à ce moment une fenêtre d'opportunité, les publics ayant en quelque sorte été préparés à recevoir de nouvelles propositions concernant la bibliothèque publique, notamment grâce au succès rencontré par la GBQ (Lajeunesse, 2009).

Le troisième élément concerne la campagne de communication intégrée à la conception thématique du lieu – un ensemble communicationnel décoré de la Plume d'Or par l'Association des communicateurs municipaux du Québec (2014). Cette campagne inaugurale de communication, nommée « *Esstradinaire Bibliothèque Marc-Favreau* », est décrite par les participants à l'étude comme étant conviviale et rassembleuse, employant un ton humoristique tout en se révélant socialement engagée et riche de symboles. Tout comme ce fut le cas lors du travail de conception

architecturale, la collaboration entre les acteurs institutionnels responsables de la campagne et une agence de communication a résulté en un design inspiré à la fois des principes inclusifs du tiers lieu et de l'auteur, poète et comédien Marc Favreau, de son œuvre et de son personnage Sol, le clown clochard. Le nom choisi pour la bibliothèque est d'ailleurs révélateur, renvoyant à un artiste multidisciplinaire mobilisant, à partir du socle de la langue, une panoplie de vecteurs d'expression artistique et médiatique (parole, jeu, chanson, spectacle, télévision, etc.), rejoignant la diversification culturelle de l'institution. Ces influences peuvent, affirment les personnes rencontrées, être perçues sur les plans philosophique, esthétique et fonctionnel et constituent le fil conducteur du projet.

Pour faire suite à cette *perfect storm* communicationnelle, qui a donné, selon les acteurs, l'impulsion à la fréquentation de la bibliothèque qui demeure, à ce jour, élevée⁸⁰, la communication contemporaine de la BMF se déroulerait selon un modèle à trois volets, dont certains soulèvent quelques questionnements chez les participants. Les activités offertes à la BMF constituent un premier volet communicationnel qui s'inscrit dans la durée. Il s'agirait en effet d'une stratégie de communication proprement dite, car, par son déploiement, les acteurs institutionnels poursuivent l'objectif d'interpeller des publics diversifiés ayant des intérêts et des besoins pluriels, potentiellement au-delà du livre :

⁸⁰ Selon les statistiques de fréquentation des bibliothèques publiques de la Ville de Montréal (2018), plus de 310 000 entrées ont été enregistrées à la BMF en 2016. Au-dessus de la moyenne montréalaise se situant à 180 000 entrées par année, la BMF serait la septième bibliothèque la plus fréquentée parmi les 48 institutions constituant le réseau municipal. Elle maintiendrait une croissance positive du nombre de visites, également supérieure à celle de la moyenne montréalaise, et figure parmi les bibliothèques qui offrent le plus grand nombre d'activités du réseau.

Il y a énormément de bibliothèques, Marc-Favreau entre autres, mais toutes les bibliothèques publiques, elles visent à ça, c'est d'avoir des petites conférences là, différents ateliers, des rencontres avec des écrivains, des rencontres d'auteurs et sur des sujets, des fois, qui sont pas reliés directement à la culture, mais qui sont variés, intéressants, justement pour amener des gens sur place. (Participante)

Un second volet, au sens communicationnel plus strict des relations avec les médias, de la présence sur les réseaux sociaux, de la diffusion d'informations et de la communication aux usagers, est considéré comme lacunaire par la plupart des acteurs rencontrés. Cela s'expliquerait notamment par la mise en place d'un cadre communicationnel relativement contraignant par l'Arrondissement et la Ville et par une allocation insuffisante de ressources. La discussion sur Facebook ne serait pas réellement recherchée, notamment en raison d'un manque de temps du côté des bibliothécaires, ce qui renvoie au « *beau problème* » de la BMF :

Encore là, on est comme victime d'un succès. [...] trop de monde, à un moment donné, est-ce que tu fais beaucoup de publicité ? Si t'as pas besoin d'en faire. On va le faire pour la notoriété de la bibliothèque. Mais on veut pas nécessairement [plus de monde]. C'est fou à dire ! (Participante)

Ressort ainsi le portrait d'une stratégie institutionnelle de communication innovante en ce qui a trait à l'objet (services et activités diversifiés, bibliothèque au design contemporain), mais très classique quant à la forme, mobilisant peu les outils numériques comme vecteurs et espaces de communication et d'interactions avec – et entre – les citoyens.

Par ailleurs, un enjeu saillant, celui du droit à l'information, apparaît traverser ces deux volets de l'action communicationnelle. Pour les acteurs institutionnels rencontrés, il est impératif que chaque citoyen soit informé de l'existence de la

bibliothèque, de sa gratuité, des ressources qu'elle met à disposition, de sa programmation et de sa vocation aussi bien familiale que de « *lieu citoyen* ». Il s'agirait d'un enjeu éminemment démocratique d'accessibilité, renvoyant à la raison d'être fondamentale de l'institution. Or force est de constater, pour plusieurs, la présence d'un écart sensible entre cet idéal et certaines perceptions (traditionnelles) émanant des publics, reconduisant ainsi certains constats émis en introduction. Pointe alors, selon nous, la nécessité de considérer ce que l'on peut qualifier de déploiement d'un troisième volet communicationnel, à savoir les initiatives de médiation culturelle.

4.4 La médiation culturelle comme enjeu communicationnel

S'appuyant sur son vécu à la BMF, une participante, bibliothécaire, décrit ainsi la médiation culturelle :

Ça peut être beaucoup de choses. [...] C'est vraiment de faire un lien entre ce que nous on offre, pis d'aller chercher d'autres groupes sociaux dans les quartiers, des groupes communautaires, pis de faire des projets qui font des liens entre ce que eux font, leurs préoccupations, leurs intérêts, pis ce que nous on a à offrir pis notre vision à nous. Donc c'est de trouver comment on peut répondre à leurs besoins, pour que dans le fond la bibliothèque ça soit pas juste des usagers qui viennent sur une base individuelle, mais aussi que la bibliothèque s'ancre, dans le quartier, pis qu'elle ait ces partenariats-là, qui vont [...] venir teinter l'identité [de la BMF] parce qu'on demeure une bibliothèque de quartier... (Participante)

Plusieurs idées constitutives de la médiation culturelle, telle qu'elle est pluriellement définie dans la littérature scientifique (Caune, 1999, 2017 ; Chaumier et

Mairesse, 2013 ; Lafortune, 2012 ; Meyer-Birsch, 2017), transparaissent de ces propos. Casemajor, Dubé et Lamoureux (2017) la définissent, en effet, ainsi :

Un ensemble protéiforme d'initiatives de mise en relation, d'échange et de création, visant à décroïsonner les institutions culturelles, à créer des occasions de rencontre entre artistes et populations, ou entre créations et public, avec, dans certains projets, une volonté de contribuer au changement social, selon un idéal d'émancipation et de justice sociale. (p. 5.)

Deux déclinaisons de la médiation comme enjeu communicationnel, qui renvoient à deux logiques culturelles distinctes, ressortent plus spécifiquement du discours des participants. Une première variante consiste dans l'atteinte de groupes ou de communautés marginalisés, en difficulté ou éloignés de la BMF pour diverses raisons, afin de permettre à l'institution de réaliser auprès d'eux la diffusion de contenus. On reconnaît là un alignement avec le paradigme de la démocratisation de la culture, qui prescrit la diffusion des grandes œuvres de l'humanité au plus grand nombre – ce qui renvoie à l'idée générale de la culture *pour* tous (Bellavance, 2000). Un cas de figure illustrant cette dynamique, par ailleurs en lien étroit avec la volonté de faire connaître et de comprendre les transformations de la bibliothèque, est celui d'une bibliothécaire qui convainc, à la suite de multiples tentatives, une personne analphabète de venir à la BMF. Celle-ci constate que, contrairement à ses croyances, diverses activités sont proposées outre la lecture comme telle, incluant l'aide à la lecture, mais aussi qu'il s'agit d'un lieu où l'on peut venir pour « relaxer », ce qu'elle fait désormais régulièrement. Cette acception de la médiation peut inclure une dimension partenariale forte : bibliothécaires en mission (activités selon la formule « Heure du conte ») auprès de groupes de personnes âgées résidant dans des habitations dédiées ainsi que dans un centre hospitalier de soins de longue durée,

missions auprès de patients d'une maison de soins palliatifs pour enfants, partenariat avec un organisme intervenant auprès d'adultes ayant une déficience intellectuelle, présence d'un kiosque bibliothèque dans certaines fêtes de quartier sélectionnées.

Une seconde déclinaison de la médiation culturelle, également imbriquée avec les aspects communicationnels (le *quoi*, le *comment* et le *à qui* et *avec qui* communiquer), s'incarne dans le cadre d'activités socioculturelles ayant lieu à la BMF et visant à susciter rencontres, échanges, voire créations de nature individuelle ou collective. Les bibliothécaires font donc ici davantage qu'amener des contenus culturels vers des groupes ou des individus plus ou moins exclus : ils créent des occasions afin de faciliter et de stimuler l'émergence et la rencontre des formes d'expression culturelle, qu'elles soient littéraires, artistiques ou autres. Il s'agit aussi, par le fait même, de susciter la création potentielle de sens commun. Les personnes et leurs univers culturels s'y rencontrent et peuvent contribuer éventuellement à définir un positionnement dans la communauté (« trouver sa place ») et à constituer de nouvelles solidarités (Caune, 1999, 2017). Ainsi, par l'entrée de la médiation, on assiste sur le terrain institutionnel de la BMF à l'extension du domaine de l'action culturelle vers une dimension proprement socioculturelle, c'est-à-dire visant le renforcement du lien social dans un contexte de questionnement des identités et des référents symboliques communs (Lafortune, 2017). De telles orientations tendent ainsi à éloigner l'action institutionnelle de la traditionnelle mise en relation des usagers avec des livres, des publics avec des œuvres, élargissant la nature des interventions :

C'est presque un centre communautaire ! Y'a une autre employée ici qui fait une activité de coloriage. Au début on se disait : « Du coloriage ? C'est quoi

le rapport avec la bibliothèque ? », mais ça fait qu'on a une quinzaine de personnes qui viennent à son activité, pas nécessairement lectrices, et woop ! L'autre fois y'en a une qui a apporté du thé, l'autre a amené des petits biscuits qu'elle a fait... Beaucoup de gens qui participent aux activités en bibliothèque sont des personnes seules en fait. [...] Ils rencontrent des gens. Je trouve qu'encore plus aujourd'hui la bibliothèque est un lieu ouvert, citoyen [...].
(Participante)

Dans cet exemple du coloriage, les participants réunis contribuent de façon institutionnelle et extra-institutionnelle autant sur le plan culturel *stricto sensu*, puisqu'une exposition de leurs créations a été organisée et a mobilisé la communauté externe, que sur celui, socioculturel, en partageant des univers culturels qui incluent histoire, traditions et référents⁸¹. Un tel élargissement du cadre d'intervention n'est pas sans soulever certains enjeux fondamentaux liés autant à la mission des bibliothèques⁸² qu'au type de communication mis de l'avant, ce qui représente, pour les bibliothèques publiques, aussi bien des possibilités inédites que des défis majeurs. Cette deuxième approche de la médiation, complémentaire à la première, est caractérisée par la réciprocité du lien culturel entre l'institution et les usagers.

Ainsi, le rapport vertical descendant qui caractérise certains modèles d'intervention culturelle, souvent critiqués par ailleurs (Bellavance, 2000 ; Caune, 1999, 2006, 2017 ; Lafortune, 2013 ; Meyer-Birsch, 2017), se double d'un rapport ascendant des citoyens vers l'institution, voire d'une multiplication et d'une

⁸¹ Voir l'article d'Isabelle Porter, « Immigrants – Bienvenue à la bibliothèque ! », *Le Devoir*, 18 décembre 2012 (<http://www.ledevoir.com/societe/366664/bienvenue-a-la-bibliotheque>).

⁸² Voir l'article de Jérôme Labbé, « Une bibliothèque publique montréalaise ouvre ses portes à la pseudo-science », *Ici Radio-Canada*, 16 janvier 2019 (<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1146977/etidorhpa-bibliotheques-publiques-montreal-rdp-conference-paranormal-phenomenes-inexpliques>), ainsi que celui de C. Lalonde, « Les biblios peuvent-elles promouvoir l'existence des ovnis ? », *Le Devoir*, 18 janvier 2019 (<https://www.ledevoir.com/culture/545789/les-biblios-peuvent-elles-promouvoir-l-existence-des-ovnis>).

délinéarisation des rapports (Meyer-Birsch, 2017) qui fait tendre l'action de la bibliothèque vers le paradigme de la démocratie culturelle – la culture *par tous*.

C'est notamment de ces manières, et s'appuyant sur de telles logiques de médiation culturelle, que les acteurs de la BMF tentent de positionner l'institution en tant qu'entité communicante, et non seulement d'atteindre et d'attirer, mais aussi d'inclure usagers, publics et citoyens. S'amorce de la sorte une relation ouverte, à définir et à déployer, entre enjeux de communication et enjeux démocratiques.

4.5 La bibliothèque citoyenne : représentations plurielles et prototypes d'action

Bien qu'elle soit prévalente dans le discours institutionnel (Ville de Montréal, 2010, 2015, 2017, notamment), que sa question ait été abordée par Mittermeyer en 2004 au congrès de l'Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation et qu'elle ait été amenée lors de l'édition 2017 des *Rendez-vous des bibliothèques publiques du Québec*, il n'en demeure pas moins que l'expression littérale « bibliothèque citoyenne » reste floue. C'est ici que les entretiens réalisés et leur analyse permettent de mieux comprendre, sur le plan empirique, certaines significations fondamentalement plurielles, bien que sa traduction sur le plan pragmatique demeure embryonnaire.

Dans le discours des acteurs institutionnels, l'idéal général de développement de la bibliothèque, qui situe le citoyen au cœur de l'action institutionnelle, est sous-

tendu par une volonté d'affirmation du rôle démocratique de l'institution. Le principe de l'accessibilité universelle aux ressources est central, que cette accessibilité soit physique ou qu'elle renvoie à certaines préoccupations symboliques et identitaires. On réfère également à la multitude des ressources pouvant être offertes en bibliothèque pour soutenir l'autonomisation des citoyens, tels les services d'alphabétisation, de francisation ou de formation en littératie numérique, ainsi qu'aux ressources externes à l'institution. En ce sens sont évoqués certains services d'information et de référence vers des ressources communautaires spécialisées, notamment en matière de sécurité et de recherche d'emploi ou de logement, ou encore de services de santé. Cette accessibilité pourrait franchir, si elle était concrétisée, un pas additionnel en devenant programmatique : par la consultation, voire la constitution, de comités dédiés qui incluent d'emblée des représentants citoyens, on aspire à s'assurer de l'inclusion ou de la prise en compte, dans la constitution des collections, des services et des programmations, des groupes qui composent la communauté desservie par la bibliothèque. Par diverses autres stratégies analogues, on en appelle, toujours sur le plan discursif et idéalement, à la participation des citoyens dans la gouvernance de l'institution, ou même dans sa conception – ce qui contribuerait incidemment à ce que la bibliothèque « se *teinte* » de leur identité, puis qu'en contrepartie s'en trouve favorisées les dynamiques d'appropriation. C'est dire que, pour plusieurs acteurs institutionnels rencontrés, l'accessibilité de la bibliothèque ne suffit pas et devrait tendre vers son appropriation effective par les citoyens.

Sans être limitatives, mais illustrant plutôt la pluralité des facettes de la notion et sa flexibilité, les approches de développement institutionnel plus spécifiques de la *community-led library*, de la *needs based library* ainsi que des *inclusive services*⁸³ apparaissent, dans cet axe d'idées, pouvoir être considérées comme liées au développement représentationnel de la bibliothèque citoyenne tel que l'incarne la BMF. Il en va de même de la notion de tiers lieu, qui tient également une place centrale dans le discours des personnes rencontrées.

Oldenburg (1989) soutient que le tiers lieu est un endroit public ayant revêtu la fonction de catalyseur de liens sociaux. Très présents en Europe sous la forme, par exemple, des cafés parisiens ou des *biertgärten* allemands, ces lieux font, selon l'auteur, cruellement défaut aux États-Unis, le modèle de développement urbanistique nord-américain ayant concouru au primat de la vie de banlieue, au déplacement automobile et au consumérisme ; il n'aurait inclus que trop peu d'espaces publics accessibles, neutres et non récupérés par des intérêts commerciaux, où les individus peuvent se rencontrer, échanger, débattre, simplement avoir du plaisir ou encore, ajoutons, briser l'isolement en allant travailler ou étudier, même seuls, dans un lieu partagé. Le sociologue relève de surcroît que les tiers lieux seraient progressivement

⁸³ L'approche de la *community-led library* (Pateman et Williment, 2013 ; Williment, 2009), amenée par exemple en 2004 par la *Vancouver Public Library* (VPL) dans le cadre du *Working Together Project*, vise à « établir des méthodes qui permettent aux bibliothèques de travailler avec les communautés à faible revenu en adoptant une approche de développement communautaire » (VPL, 2008, p. 4). Voir, également, l'étude *Open to All? The Public Library and Social Exclusion* de Muddiman *et al.* (2000, 2001). La *needs based library*, élaborée par Pateman (2008), s'incarne dans des politiques et des processus concernant le repérage, la priorisation et la satisfaction des besoins propres à la collectivité desservie, tout en adoptant une structure et une culture organisationnelles démocratiques. Les *inclusive services* constituent une tendance institutionnelle qui s'appuie sur les principes de l'accessibilité universelle comme droit fondamental. En ce sens, certaines bibliothèques publiques conçoivent des moyens d'inclusion de divers groupes, tant sur le plan des aménagements que sur celui de l'offre de services. Outre les moins bien nantis et les personnes immigrantes, les individus ayant des déficiences intellectuelles ou des limitations fonctionnelles sont des exemples de publics ciblés. Voir, également, Banks (2017), Gauthier (2017) et Yarrow (2017).

redéfinis par les personnes qui les fréquentent et les interactions qui y ont cours. Ces lieux seraient, selon Oldenburg, essentiels à une saine démocratie.

Quelques écrits bibliothéconomiques abordent également le tiers lieu et permettent de situer les discours des acteurs, renvoyant pour l'essentiel aux principes définis par Oldenburg (Black, 2008 ; Harris, 2007 ; Martel, 2012 ; Servet, 2010). Dans *Bibliothèques troisième lieu* (Jacquet, 2015), Servet (2015) indique qu'à partir du tournant du millénaire, l'appellation *third place library* est apparue sur les blogues de certains bibliothécaires américains pour désigner les bibliothèques publiques alors en progression aux États-Unis, par ailleurs aussi désignées comme *urban living room* ou encore *community libraries*. Selon l'auteure, cette référence se serait alors développée « assez légèrement », « sans pour autant creuser la notion » et « de façon presque intuitive » (p. 22-23). L'idée aurait ensuite assez rapidement essaimé au sein de la communauté internationale des acteurs et des chercheurs de la bibliothèque publique contemporaine.

Plus précisément, Martel (2015, 2017) décrit les trois générations que l'on peut distinguer dans le développement de telles bibliothèques, une même bibliothèque comme la BMF pouvant présenter des combinaisons de caractéristiques appartenant à plusieurs d'entre elles. Sans renoncer complètement à leur caractère et à leurs missions traditionnelles, les établissements de la première génération de bibliothèques tiers lieux présentent un design convivial, neutre, qui se prête particulièrement bien à des activités diversifiées, qu'elles soient programmées ou spontanées, et à la mise en relation des individus. Dans cette logique, les bibliothèques tiers lieu de première génération intègrent, par exemple, des cafés et des atriums, entre autres espaces

polyvalents. Les bibliothèques tiers lieu de seconde génération, quant à elles, se concentrent sur des aménagements et des actions à échelle humaine, où encore davantage de place est octroyée aux citoyens, aux organismes de la société civile et à leur appropriation des multiples espaces sociaux qui ponctuent les aménagements. Comme l'indique une participante, « [les autres missions,] c'est d'offrir un accès à tout le monde, à la culture, l'information, un espace de vie qui [...] qui est agréable... » Programmation, communication et appropriation citoyenne sont ici imbriquées dans le discours des acteurs :

Donc je pense que cette programmation-là fait en sorte que les gens qui viennent une fois reviennent habituellement. [...] Ça fait rayonner la bibliothèque pis aussi je pense qu'il y a des gens qui vont venir pis, qui vont pas prendre de livres, [...] c'est pas juste un dépôt de livres je trouve une bibliothèque maintenant, c'est un peu milieu de vie, c'est un peu, entre la maison, le travail... C'est ça un, ils appellent ça, souvent, le troisième lieu. Bon bien c'est un peu ça : c'est un lieu de loisir, mais c'est un lieu où on peut aller seul, où on peut, des fois, participer à une activité et être ensemble. (Participante)

Pour l'un des acteurs institutionnels rencontrés, une autre caractéristique importante de la bibliothèque tiers lieu de seconde génération s'incarnerait dans l'offre d'activités sociales et culturelles en mode partenarial avec des organismes communautaires locaux, ce qui rejoint la première déclinaison de la médiation culturelle (voir plus haut) et suppose notamment une forme de communication et d'enracinement dans la communauté locale : « [C]'est de se sentir [...] bien dans cet espace-là parce que l'espace fait partie de la communauté, donc ça revient encore à s'ancrer dans le quartier. » (Participante)

Ce serait ensuite l'aspect « laboratoire » qui permettrait de distinguer les bibliothèques tiers lieu de troisième génération. Un exemple donné est celui de la

Créasphère de la BMF, soit un laboratoire d'arts médiatiques associé à des organisations locales spécialisées en outils et en environnements numériques afin d'organiser des ateliers et de former les bibliothécaires pour que ces derniers puissent à leur tour les animer. L'un des principes fondamentaux sous-jacents à cette conception serait, ajoute un participant, l'autonomisation. En ce sens, l'institution se retrouverait dans un processus partagé d'apprentissage avec les citoyens. Un exemple donné est celui des « soirées Wiki » organisées en bibliothèque publique par un collectif montréalais indépendant, lors desquelles sont mis en place des espaces « où on va partager, créer des savoirs collectifs [...], du bien commun » (participante), dans une logique de développement des capacités créatives. La bibliothèque ferait ainsi « une différence dans, dans la vie des gens [...] en les accompagnant aussi dans un [...] contexte d'une très très grande complexité [...] en termes de relation à l'information, relation au savoir, relation aussi avec leur propre communauté » (participante). Pour l'intervenant agissant dans cet esprit, il ne s'agit donc plus seulement d'enseigner aux usagers, mais de leur « apprendre à apprendre » par l'intermédiaire d'un processus les outillant afin qu'ils puissent éventuellement créer seuls, voire partager collectivement :

La bibliothèque passe désormais d'un système guidé par la circulation et les transactions, à un système orienté vers la création de contenus en phase avec les nouveaux usages participatifs et l'approche par les biens communs associés à la culture numérique. [...] Les espaces sont disponibles, avec des équipements, une plage horaire étendue, et des projets émergent à partir des intérêts des citoyens, puis se développent au moyen d'un soutien entre pairs. (Martel, 2015, p. 107)

Les ruches d'art (*art hives*), d'ailleurs ponctuellement déployées à la BMF, les *fab labs* et les *makerspaces* représentent d'autres exemples de tels laboratoires

collaboratifs (Martel, 2015)⁸⁴ qui demeurent à être analysés sur les plans aussi bien conceptuel qu'empirique. Le cycle est par ailleurs complété lorsque le citoyen contribue ultimement, par sa création ou par la formation d'autres citoyens, à la culture locale dont l'essor est ainsi soutenu initialement (sorte de « bougie d'allumage ») par la bibliothèque.

Toutefois, en dépit du potentiel présent, le manque de ressources (professionnelles et financières) à la BMF serait ressorti comme un facteur limitant la poursuite de telles incarnations concrètes de la bibliothèque citoyenne et, plus spécifiquement, du projet de Créasphère. Autrement dit, si l'idée de bibliothèque citoyenne s'avère hors de tout doute sur le plan discursif, elle présente d'indéniables ambivalences du point de vue pragmatique de son actualisation, qui demeure fréquemment à l'état de prototype.

4.6 Des passerelles à explorer avec la citoyenneté culturelle

Ces considérations portant sur la bibliothèque citoyenne invitent à l'exploration de certaines passerelles empiriques et conceptuelles avec la notion de citoyenneté culturelle (Poirier, 2017), qui découle d'une étude portant sur la participation culturelle (Poirier *et al.*, 2012). Sur le plan formel, la citoyenneté est entendue comme un ensemble de droits et de responsabilités qui définissent le statut d'une personne au

⁸⁴ Voir, respectivement : <https://archives.org>, <http://www.fabfoundation.org/> et <https://www.makerspaces.com/what-is-a-makerspace/>.

sein d'un État. Certains considèrent cependant qu'il serait inadéquat de l'appréhender exclusivement en rapport avec l'action étatique (Hartley, 2010; Pakulski, 1997; Pawley, 2008; Roche, 1992; Stanley, 2006; Turner, 1993, 1994, 2001; Vega et Boele van Hensbroek, 2010), et ce, notamment en raison de l'importance du sens, des significations que les individus et les communautés déploient sur les plans ontologique, épistémologique et pragmatique concernant la vie en société. S'ouvre ainsi la possibilité d'une acception culturelle de la citoyenneté. À partir d'un tel cadre, la citoyenneté culturelle est ce qui fait qu'un individu se construit culturellement comme citoyen dans le monde. Elle est ce qui constitue, par les arts et la culture (les pratiques et les expériences culturelles), un individu sur le plan identitaire ; elle participe à la construction de sens par rapport à soi-même, aux autres et à l'environnement. Elle s'incarne dans le cadre de l'appropriation et du déploiement des moyens symboliques et matériels de création, de réception, de diffusion et de circulation des arts et de la culture. Il s'agit donc d'une citoyenneté substantielle (plutôt que formelle) qui se réalise et s'actualise par les contenus culturels (qui sont alors autant de ressources), et ce, de façon aussi bien extraordinaire (Williams, 1981, 2001), c'est-à-dire lors de moments particulièrement intenses, cristallisés, occasionnels et souvent inattendus sur le plan culturel, qu'ordinaire, subtile, diffuse, routinière, voire quotidienne.

Cette perspective pointe l'importance des raisons et des motivations des individus à être plus ou moins actifs culturellement, ainsi que des impacts élargis des arts et de la culture en matière de construction identitaire, de développement personnel, de relations interindividuelles et de liens sociaux. Fondamentalement

évolutive, la citoyenneté culturelle se situe au croisement d'une dimension subjective, l'individu définissant son identité selon ses goûts, ses préférences, ses intérêts au sein d'un champ culturel qu'il définit et dont les caractéristiques donnent sens à ce qui le définit, et d'une dimension structurelle impliquant des cadres institutionnels et sociaux (mais également des variables sociodémographiques) de nature culturelle ou ayant une incidence culturelle. Il en découle des moments plus ou moins conscients et réflexifs de « négociation » personnelle entre ces pôles ainsi qu'avec d'autres individus ou communautés. Une citoyenneté comportant des éléments aussi bien partagés avec un ensemble plus vaste que différenciés selon les identités de chacun et les différents groupes d'appartenance en résulte.

Une dimension éminemment politique est également mise de l'avant dans la mesure où, par la culture, les individus peuvent, de façon plus ou moins consciente, entrer en dialogue avec eux-mêmes et avec les autres (Arendt, 1972 ; Ricœur, 1990 ; Stevenson, 2001), instaurer un espace dialogique qui est proprement politique en ce qu'il « sort » l'individu d'une perspective solipsiste (intérêts particuliers). Se profile de la sorte la possibilité de transcender sa propre individualité et de s'ouvrir, même de façon exclusivement imaginaire, à une pluralité et à une diversité de perspectives portant sur les mondes culturel, social, politique, économique dans lesquels les individus s'inscrivent.

Cette optique de la citoyenneté culturelle permet en outre d'envisager la culture comme un champ au sein duquel se présentent des occasions aussi bien d'expression (voire d'émancipation) que d'empêchements et de domination (voire d'aliénation), les acteurs et les institutions culturelles jouant un rôle moteur et structurant dans la

construction de la réalité et des codes symboliques des sociétés (Miller, 1999). On touche ici à une autre dimension politique importante de la citoyenneté culturelle : selon Stevenson (1997), le pouvoir dans les sociétés contemporaines reposerait notamment sur les capacités d'élaboration et de négociation du sens à partir de contenus culturels, ce qui peut avoir des incidences sur les représentations et les pratiques dominantes, alternatives et émergentes en société. La culture et les dimensions symboliques qui l'accompagnent et la constituent sont ainsi élargies à un ensemble d'actes de communication sociale ayant des répercussions sur les individus et la société. Cela signale la pertinence d'une prise en compte de la présence, de l'accessibilité et des modalités d'appropriation de ces contenus culturels, incluant la création de ceux-ci par les individus mêmes.

Enfin, outre les verticalités du haut vers le bas (démocratisation culturelle) et du bas vers le haut (démocratie culturelle) ainsi que la mise en place de dispositifs de médiation culturelle et l'adaptation institutionnelle et communicationnelle, la citoyenneté culturelle éclaire une perspective horizontale (entre individus) et extra-institutionnelle. Doivent ainsi être considérés de façon critique les espaces personnels, interpersonnels, institutionnels, extra-institutionnels et numériques de déploiement culturel des individus et des communautés.

Une telle posture interprétative signifie que la citoyenneté culturelle se vit à des degrés variés et de façon plus ou moins harmonieuse et conflictuelle, et ce, dans divers lieux, lesquels incluent les bibliothèques, ses dispositifs et ses contenus. Un trait explicite entre une composante fondamentale de la citoyenneté culturelle et l'action générale de la bibliothèque, à savoir l'articulation de moyens de création, de

réception, de diffusion et de circulation des pratiques et contenus culturels, peut ainsi être esquissé. Mentionnons, en ce sens, l'exemple du laboratoire médiatique de la BMF, particulièrement intéressant lorsque sont prises en considération les dynamiques (toutefois potentielles, car à l'état de prototypes) d'appropriation, d'autonomisation et de développement des capacités créatives et de partage des savoirs.

Le terrain réalisé permet également d'observer divers ateliers et activités qui, considérés dans un contexte d'enjeux identitaires, sont organisés et rassemblent les citoyens en instaurant un espace dialogique entre eux ainsi qu'avec l'institution, dialogue qui, nous a-t-on rapporté, se poursuit fréquemment à l'extérieur même de la bibliothèque, renvoyant au principe d'horizontalité. Vient également à l'esprit l'exemple des Coups de cœur culturels, dans le contexte desquels les individus sont invités à partager ce qui fait *selon et pour eux* culture, de manière à ce que chacun garnisse son agenda culturel et que puissent par la suite avoir lieu des échanges sur tout type de sujets, contribuant à rebours à l'enrichissement de leur univers culturel. Les soirées Wiki, organisées dans diverses bibliothèques publiques montréalaises par un collectif indépendant, sont du même esprit.

Le regard auquel invite le prisme interprétatif de la citoyenneté culturelle amène aussi à remettre en perspective la place que laisse réellement la bibliothèque publique au citoyen. Qu'advierait-il, par exemple, si certaines contraintes institutionnelles (programmation, conventions, comportements, etc.) étaient partiellement ou entièrement levées ? Au-delà des espaces polyvalents où les objectifs poursuivis sont spécifiquement l'appropriation citoyenne et les usages spontanés,

indéfinis, dans une logique démocratique, et au-delà des laboratoires qui doivent aujourd'hui déjà permettre la pleine autonomie(-sation) des citoyens, qu'advierait-il si l'on acceptait « de donner les clés aux usagers » (participante) – questionnement qui circule dans certains cercles d'acteurs institutionnels (Johannsen, 2017) ? Les chantiers de la dématérialisation de l'institution avec les environnements numériques apparaissent aussi constituer des occasions d'études particulièrement fécondes dans le prolongement de la perspective ici présentée. Si l'utilisation des réseaux sociaux numériques demeure en friche à la BMF, les possibilités d'un dédoublement virtuel des bibliothèques dans le but de créer des « tiers lieux numériques » – que l'on voit être évoqués dans certains documents institutionnels récents (voir, entre autres, BAnQ, 2018, p. 13), mais pas encore réalisés – sont à considérer et posent des défis considérables si on les appréhende sous l'angle de la citoyenneté culturelle.

Une analyse des façons dont les usagers (et les non-usagers) d'une bibliothèque publique perçoivent et expriment concrètement leur propre rapport à l'institution serait également nécessaire afin d'éclairer empiriquement comment le cheminement des individus en rapport avec la bibliothèque peut être lié à une citoyenneté culturelle vécue. Cela permettrait d'enrichir notre compréhension aussi bien de celle-ci que de la bibliothèque citoyenne.

4.7 Conclusion

Prenant pour point de départ et fil conducteur les processus communicationnels afin de bien saisir les transformations des bibliothèques publiques, ce texte a permis de montrer (1) que, en dépit d'une polysémie notable, l'idée de bibliothèque citoyenne occupe une certaine centralité dans le discours des acteurs institutionnels. Plusieurs éléments ayant émergé de l'analyse ont été mis de l'avant (2), notamment la triple combinaison de dispositifs de médiation centrés sur le couple démocratisation-démocratie culturelles, de l'élargissement de la notion de culture (livres et savoirs, audiovisuel, autres pratiques culturelles) et du redéploiement de la signification de l'institution (le tiers lieu). Couplés à l'univers conceptuel de la citoyenneté culturelle, ces dimensions permettent de préciser les contours de la bibliothèque citoyenne. Nous avons en outre repéré (3) un écart entre les volets discursif et pragmatique qui composent la réalité de la bibliothèque citoyenne du point de vue institutionnel, son déploiement sur le terrain demeurant essentiellement au stade prototypal. Le cas à l'étude révèle également (4) des défis toujours d'actualité quant aux liens entre les vecteurs communicationnels à l'œuvre dans et autour de la bibliothèque citoyenne, qui concernent les rôles des bibliothèques et les façons de mettre en relation l'institution et les publics ainsi que les perceptions qu'entreprendraient généralement ceux-ci concernant l'image des bibliothèques publiques. Ce faisant, les fonctions traditionnellement assumées des bibliothèques se doublent de logiques culturelles, sociales et citoyennes pouvant tout autant enrichir que brouiller certains repères.

La bibliothèque publique apparaît globalement comme révélatrice des dynamiques culturelles actuelles inscrites en tension entre un « idéal civilisationnel », soit la culture comme élévation de l'esprit appuyée sur un périmètre relativement bien

défini de ce qui constitue la culture, le « canon » (idée de sanctuaire, de collection...), et la culture en tant que communication de nature orchestrale, soit une perspective ouverte, non circonscrite *a priori* et centrée aussi bien sur les objets culturels que sur leurs dynamiques de création, de diffusion et de circulation. Un élargissement est en ce sens repérable vers la culture et ses différentes manifestations (musique, films, jeux vidéo, activités artistiques, etc.) ainsi que vers le socioculturel, voire le communautaire, c'est-à-dire des activités et des thématiques non proprement culturelles.

Les logiques de médiation, de démocratisation et de démocratie culturelles accompagnent ces évolutions, cette dernière impliquant inévitablement l'expression de besoins et d'intérêts non prévus par le cadre institutionnel et encourageant, en retour, une variété de propositions institutionnelles nécessairement inscrites dans un cadre comportant des éléments aussi bien représentationnels (façons de concevoir le rôle d'une bibliothèque publique) qu'institutionnels (sélection des types de contenus, ressources humaines et enjeux de formation, moyens financiers) et communicationnels (relations avec les usagers, publics et citoyens). En contrepartie – et parfois en dépit de l'intensité de certains discours en faveur d'une transformation du lieu –, il importe de rappeler que les usagers ne souhaitent peut-être pas tous être placés en situation constante et élevée d'agentivité (au sens de Giddens, 1987) : le défi apparaît bien de concevoir et d'aménager une institution culturelle qui tienne compte d'une pluralité de postures actanciennes, qui plus est nécessairement évolutives.

Au final, tant la dimension citoyenne associée aux bibliothèques publiques que les enjeux communicationnels sont au cœur de ces évolutions qui relèvent de l'identité même de ce type d'institution culturelle.

CHAPITRE V

TROISIÈME ARTICLE INSÉRÉ – LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE AU
PRISME DU VÉCU DES PUBLICS ET DES NON-PUBLICS : UNE
INSTITUTION CULTURELLE EN MUTATION ? (AVEC CHRISTIAN
POIRIER ET JASON LUCKERHOFF)⁸⁵

PAR : FRANÇOIS R. DERBAS THIBODEAU, CHRISTIAN POIRIER ET
JASON LUCKERHOFF

RÉSUMÉ

Cet article s'intéresse au vécu des publics et des non-publics de la bibliothèque Marc-Favreau à Montréal. L'analyse révèle des divergences dans les rapports tout autant que dans les perceptions à l'égard de la bibliothèque. Tant les publics que les non-publics laissent voir des positionnements originaux sur un continuum liant ses aspects documentaires, qui sont associés à une conception traditionnelle, à ses aspects communautaires, qui renvoient à une conception contemporaine. Ce faisant, le texte pointe la prévalence d'une perspective traditionnelle, tout en proposant une compréhension située de la dimension communautaire. Des tensions sont repérées entre ces aspects, interrogeant les aspirations institutionnelles de la bibliothèque « pour tous ».

⁸⁵ Article sous presse à la revue *Loisir & Société* | *Leisure & Society*.

5.1 Introduction

Les citoyens de nombreux États occidentaux ont assisté durant la seconde moitié du 20^e siècle à la montée de deux grands paradigmes d'action publique en culture : la démocratisation et la démocratie culturelles (Bellavance, 2000). Lors de sa formalisation dans le cadre de la politique culturelle française, la démocratisation a signifié pour les citoyens une accessibilité bonifiée aux œuvres de la culture dite légitime (de Gaulle, Debré, Malraux *et al.*, 1959). La démocratie culturelle a, quant à elle, plutôt visé la valorisation de la diversité des formes d'expression et de participation à une culture dite plurielle et ouverte, et ce, dans la mesure où elle n'est pas *a priori* associée à certains domaines précis (Lang, 1982 ; Zask, 2016). Elle est notamment formulée afin d'intervenir sur la question de l'arbitraire de la « bonne » culture (quelle culture est jugée légitime ?) afférent à la démocratisation (Caune, 1999 et 2006 ; Lafortune, 2012 et 2013 ; Lamizet, 1999). Au Québec, l'évolution des politiques culturelles nationales et, plus largement, de l'action publique en matière de culture est révélatrice de la mise en place de la démocratisation culturelle (création d'institutions culturelles, *Livre blanc* du ministère des Affaires culturelles déposé par Pierre Laporte en 1965), de l'émergence de la démocratie culturelle (*La politique culturelle du Québec – Notre culture, notre avenir*, 1992) et de leur combinaison à l'ère des environnements numériques (*Partout, la culture. Politique culturelle du Québec*, 2018). L'analyse de Santerre (2000), qui expliquait la manière dont ces

paradigmes se présentaient comme deux volets d'action publique complémentaires, est toujours pertinente aujourd'hui. La bibliothèque publique, oscillant entre les deux propositions au cours de son histoire récente, retient plus particulièrement notre attention ici.

C'est à partir de la Révolution tranquille que les Québécois sont témoins de la genèse du réseau des bibliothèques publiques, explicitement fondé sur des objectifs de développement de l'accessibilité et de diffusion de la culture et du savoir, tous deux se rattachant à la démocratisation (Lajeunesse, 2004). Les citoyens fréquentent alors la bibliothèque pour accéder à ses documents et collections, notamment aux œuvres littéraires. Avec le temps, les salles de lecture silencieuses participent de la création du stéréotype de la bibliothèque considérée traditionnelle, qui marque les imaginaires individuels et collectifs (Bertrand, 2002 et 2011 ; Le Marec, 2007). Une diversification progressive des services et des activités se déploie par la suite, de la projection de films à la présentation de spectacles de théâtre amateur, entre autres. Quelques décennies plus tard, les citoyens peuvent découvrir dans certaines bibliothèques un foisonnement d'activités culturelles autres que documentaires, comme par exemple des ateliers de création ; la démocratie culturelle y est manifeste. Des activités socioculturelles associent également la culture et un volet social, en s'adressant spécifiquement aux personnes âgées ou aux personnes immigrantes, par exemple. Des activités sociocommunautaires sans contenus culturels sont également organisées dans les murs des bibliothèques.

Dans le contexte montréalais qui nous intéresse plus précisément, la bibliothèque publique est aujourd'hui définie par la Ville comme une institution de proximité dont la mission est d'offrir à tous les citoyens « un accès à la lecture, à l'information, au savoir, à la culture et au loisir » (Ville de Montréal, 2015). Il s'agit, d'une part, de faire de la bibliothèque une institution dite « citoyenne » (BAnQ, 2012, 2013, 2013b, 2014, 2015, 2016, 2016b, 2017, 2018 et 2019 ; Ville de Montréal, 2010, 2012, 2015b et 2017) qui consiste à placer les citoyens au cœur des préoccupations institutionnelles (Derbas Thibodeau et Poirier, 2019). D'autre part, il s'agit de faire de la bibliothèque un « tiers lieu », c'est-à-dire de très généralement viser à mettre l'accent sur des dispositifs diversifiés de soutien aux pratiques de sociabilité et à l'appropriation des installations par les populations locales (Jacquet, 2015 ; Martel, 2012, 2015 et 2017 ; Servet, 2009, 2010a, 2010b, 2015 et 2018). Dans les déclinaisons les plus récentes de telles bibliothèques, il devient par exemple commun de voir la mise en place de bibliolabs, qui combinent un investissement important dans les outils de création (numériques ou autres) et dans l'esprit de l'atelier de fabrication collaboratif⁸⁶, qui incite à la fois au *faire soi-même* et au *faire ensemble*, de même qu'à la création en communautés (BAnQ, 2016c et 2019b ; Ferchaud, 2019 ; Krauss et Tremblay, 2019 ; Martel, 2018).

Bibliothèques traditionnelle et contemporaine forment de la sorte deux archétypes de référence relativement indiscutés, ne serait-ce qu'à l'égard de la temporalité à laquelle ils renvoient respectivement : un héritage passé pour le

⁸⁶ Mieux connu sous le nom de « *makerspace* ».

premier, une inscription dans un présent en évolution pour le second. Ils sont plus ou moins précisément circonscrits : si le temps et l'expérience ont permis pour le pôle traditionnel la formation et la circulation de stéréotypes et de représentations assez précis (Jodelet, 1984 et 1991), la diversité et le caractère polymorphe des déclinaisons que l'on peut associer au pôle contemporain pourraient rendre plus difficile leur réduction à une singularité clairement définie.

Des enjeux communicationnels sont identifiés par plusieurs auteurs qui considèrent que l'élargissement continu du périmètre d'action institutionnelle de la bibliothèque (que l'on pourrait résumer par la séquence : dimensions documentaire → culturelle → socioculturelle → sociale) est peu aisé à comprendre, voire s'approprier, pour plusieurs publics, que la bibliothèque doit pourtant servir (Baillargeon, 2004, 2005 et 2007 ; Lajeunesse, 2004 et 2009). Se déploie de la sorte un véritable paradoxe, compte tenu de la centralité de la figure des publics au sein des bibliothèques contemporaines, qualifiés tour à tour de citoyens, d'acteurs, de sujets, de parties prenantes. Entre autres auteurs, Wiegand (2011) plaide d'ailleurs en faveur d'un recentrage de la recherche autour de ces derniers qui soit conséquent. La figure des non-publics (Jacobi et Luckerhoff, 2012 ; Larouche, Luckerhoff, et Labbé, 2017 ; Luckerhoff, Meunier, Schiele et Champagne-Poirier, 2019, Lapointe et Luckerhoff, 2021), non moins importante dans le contexte de ces préoccupations démocratiques de l'institution, retiendra aussi notre attention. Au Québec, les développements portant sur les publics et les non-publics de la bibliothèque sont, enfin, peu nombreux. Nous avons donc cherché à mieux comprendre : quel est le vécu des

publics et des non-publics de la bibliothèque ? Quelles sont leurs relations à l'institution et, implicitement, à ces indiscutés que sont la bibliothèque traditionnelle et la bibliothèque contemporaine, puis à la multitude des aspects qui les définissent *selon eux* ? Après une présentation de notre méthodologie, nous verrons notre analyse de ces vécus d'où émergent deux dimensions symboliques, documentaire et communautaire, que nous mettons ensuite en discussion.

5.2 Méthodologie

Le terrain retenu est celui de la Bibliothèque Marc-Favreau (BMF). Il s'agit d'un terrain remarquable car l'institution fût la première, en 2013, à être issue du programme *Rénovation, agrandissement et constructions de bibliothèques* de la Ville de Montréal, qui devait en principe favoriser les projets incarnant la « vision de la bibliothèque du 21^e siècle », tout en s'alignant sur les principes de l'*Agenda 21 de la Culture*, qui combine notamment culture, développement social et démocratie locale. Ainsi la BMF a-t-elle, dans les termes de Martel, « inauguré une certaine mouvance » (2018, p. 24), et ce, tant à l'échelle montréalaise que québécoise⁸⁷. Cet établissement est aussi remarquable en raison de son déploiement, lequel s'est appuyé sur une campagne communicationnelle nourrie à destination de futurs publics et qui fut par

⁸⁷ Notons que si le terrain est bien celui de la BMF, certains participants évoquent également la Grande Bibliothèque du Québec, qu'ils considèrent plus largement avoir été précurseur de changements et, de fait, avoir influencé leur vécu à ce sujet.

ailleurs décorée du prix national La Plume d'Or de l'Association des communicateurs municipaux du Québec (2014).

Nous mobilisons les principes de la méthodologie de la théorisation enracinée ou MTE (Glaser et Strauss, 1967 ; Luckerhoff et Guillemette, 2012), qui est intrinsèquement et historiquement liée à l'interactionnisme symbolique et dont la finalité est « l'élaboration d'une interprétation théorique qui perme[t] de mieux saisir et mieux comprendre les phénomènes humains quotidiens » (Corbin, 2012, p. ix) appréhendés en contexte. Parce qu'elles priorisent l'enracinement dans le sens des données issues du terrain plutôt que l'application en amont d'un cadre conceptuel, les procédures associées à la MTE permettent l'exploration de situations spécifiques, approche qui nous semble particulièrement appropriée dans le but de cerner au plus près le vécu même des publics dans toute sa complexité. La démarche s'est déroulée sur plusieurs cycles consécutifs de (i.) production de données par le biais d'entretiens individuels et de groupe (sur la base de questions volontairement ouvertes) ou d'observations sur le terrain⁸⁸, (ii.) d'analyse⁸⁹ de ces données, puis (iii.) de référence aux écrits pertinents.

⁸⁸ Incluant l'observation de trois activités socioculturelles organisées à la BMF au cours de décembre 2017 : « Mes Coups de cœur culturels », « Vous souvenez-vous ? », qui portait sur le patrimoine local, ainsi qu'un atelier de coloriage pour adultes.

⁸⁹ L'analyse par émergence a consisté à lier des unités de sens à des codes, catégories ou dimensions analytiques émergentes, pour ensuite travailler leur articulation dans une logique de distanciation théorisante (Lejeune, 2014).

Ainsi, un échantillon théorique composé de 15 participants (rencontrés dans le cadre de quatre entretiens de groupe) et de 21 autres (rencontrés individuellement) a progressivement été développé. Ces participants ont été inclus en raison du potentiel apport théorique de leur situation et non en raison de caractéristiques sociodémographiques ou d'autres types de variables (Corbin et Strauss, 2008 ; Glaser, 1978 et 1998, 2001 ; Glaser et Strauss, 1967 ; Plouffe et Guillemette, 2012). Par exemple, lorsque le thème de la famille a émergé et s'est révélé potentiellement porteur, nous avons cherché à rejoindre des personnes qui, en famille, fréquentaient – ou ne fréquentaient pas – la BMF dans le but d'explorer le vécu relatif à leur expérience particulière. De la même manière, les guides d'entretien ont progressivement été enrichies de nouveaux thèmes émergents. Une telle démarche nous a permis de progresser vers notre objectif de théorisation tout en confrontant constamment notre compréhension du phénomène à l'étude au terrain afin de maintenir une posture inductive⁹⁰ (Corbin et Strauss, 2008 ; Glaser et Strauss, 1967 ; Plouffe et Guillemette, 2012).

5.3. La dimension symbolique documentaire : livres, codes et atmosphère

⁹⁰ Si elle s'inscrit à contre-courant d'une logique de vérification partant de la théorie vers l'empirie (voir Luckerhoff et Guillemette, 2012), cette approche n'est pas exempte de « moments » hypothético-déductifs, dans la mesure où un retour constant aux données est réalisé suite à l'élaboration de pistes théorisantes dans le but de prendre la juste mesure de la pertinence de celles-ci.

Dans son expression la plus claire et la plus tranchée, la bibliothèque est pour plusieurs participants associée essentiellement, sinon exclusivement, aux livres :

Force est d'admettre que j'associe la bibliothèque à un lieu où je vais entrer en relation avec un livre. [...] Quand j'étais petit, on allait à la bibliothèque pour aller chercher des livres, porter des livres. À l'école, la bibliothèque était un lieu pour aller chercher des livres, porter des livres. J'suis jamais allé à la bibliothèque pour autre chose que des livres.

Cette signification livresque se révèle au centre d'une dimension symbolique dont chacun des multiples éléments se reflètent dans des attentes et des attitudes à l'égard de la bibliothèque et de ses acteurs, de soi et des autres. Les propos qui lui sont reliés s'enracinent dans l'histoire de l'institution pour se concentrer sur les aspects documentaires, qui appartiennent toujours à ses missions originales de conservation des collections, de diffusion et de transmission d'œuvres littéraires, de savoir et de culture. On y repère la logique de la démocratisation de la culture ou, très généralement, l'idée de la culture pour tous.

Les participants considèrent d'abord couramment le livre comme le dénominateur commun fondamental de nombreux récits à l'égard de la bibliothèque. D'une part, dans ses multiples usages et selon les logiques culturelles de première importance dont il est chargé en tant que support d'information ou de transmission de connaissances. D'autre part, sa simple existence en tant qu'objet physique peut aussi constituer une finalité fortement valorisée en elle-même :

Avec l'apogée des tablettes, des liseuses et tout ça... Le livre, ça devient comme un objet d'art. Je suis consciente qu'on en produit moins. Mais le fait de tenir un livre, [...] c'est en train de se perdre. Peut-être qu'avec les bibliothèques, on va préserver le geste, l'objet ? [...] Je trouve que c'est important qu'on garde le contact avec le livre, un peu comme garder le contact avec la nature, même si

la technologie dépasse toutes les limites et que dans les liseuses, tu peux loger le contenu de 150 livres [...].

Cette participante souligne la double nature du livre comme œuvre et artefact (legs du passé) ; elle évoque en outre la symbolique de la bibliothèque comme « maison du livre ». L'importance du rôle de conservation de l'institution, de ses missions dites patrimoniales ou « de mémoire », pour citer un participant, s'y trouve mise en exergue. À plusieurs reprises, des participants s'expriment ainsi en faveur d'une continuité dans la tradition documentaire, par opposition à un changement technologique qui viendrait compliquer ou déshumaniser leur expérience de la bibliothèque, position illustrée par une personne s'intéressant par ailleurs aux enjeux entourant la sécurité numérique :

[à la bibliothécaire] : « Comment ça fonctionne pour louer un livre ? »
Elle me répond que par-là, il y a des bornes automatiques. Mais je lui dis que je ne veux pas avoir affaire à un robot, que j'aime ça, moi, le contact visuel avec des humains [...].

Autant je peux être assez technomaniac dans la vie, autant il y a certaines choses que tu ne peux pas automatiser et remplacer par des robots. [...] Je lui ai dit : « Je veux les louer avec toi. On a un beau contact humain, là ! » – elle a dû me trouver un peu bizarre [rire], mais j'assume !

Cette préférence pour certains aspects qui tendent vers le pôle traditionnel se reflète également dans les modalités de réservation, d'emprunt et de retour, qui forment un cadre transactionnel effectif. Plusieurs participants considèrent que le système d'emprunt les aurait cycliquement ramenés à la bibliothèque, contribuant à créer « une habitude » de fréquentation qu'ils valorisent au même titre qu'une « discipline de lecture », notamment. Par une ouverture progressive, la transition du livre vers les collections et leur disposition physique en rangées comme point de

référence plus vaste, constitutif de cette dimension symbolique, se fait ensuite naturellement. Ils sont nombreux à affirmer préférer parcourir les collections papier plutôt que numériques. La forme originale du livre favoriserait, pensent-ils, leur sortie des algorithmes de référence qui leur donnent l'impression de tourner en rond. La forme originale du livre, les collections physiques, favoriseraient ainsi des moments prisés de « découverte » et « d'exploration ».

Une importance particulière est également accordée par les participants à l'exploration au hasard, mais à portée éducative. Certains disent s'y être eux-mêmes adonnés au cours de leur enfance, sous la supervision plus ou moins attentive de leurs parents⁹¹. Plusieurs sont aujourd'hui eux-mêmes parents, tandis que d'autres mentionnent aspirer à cette dynamique en se projetant dans une parentalité future. Ainsi, le désir de continuité dans la tradition documentaire apparaît parfois lié à une tradition familiale relative aux modalités intergénérationnelles de fréquentation de l'institution. Bien que les offres de la bibliothèque évoluent, y compris celle de nombreux jeux et d'activités culturelles diverses, les intentions éducatives et le réflexe de se tourner – parfois exclusivement – vers le livre peuvent persister et, avec eux, la référence à un type assez caractéristique de relation symbolique à l'institution :

À la bibliothèque, je peux [...] laisser aller [ma fille] et lui dire : « Vas-y, vas flâner dans la bibliothèque ! » À ce moment-là je vais l'observer, je vais voir sur quel livre elle s'attarde, plutôt que d'autres. Ça fait que ça me donne des indices sur ce qui l'intéresse ces temps-ci, sur ce qui pique sa curiosité. Quel livre

⁹¹ Certains parents accompagnaient le participant (alors enfant) dans sa découverte des livres, tandis que d'autres les laissaient seuls.

elle vient m'apporter, en me demandant : « C'est quoi ça maman ? » ou quel livre elle vient me montrer en demandant : « Fais-moi la lecture ! »

Dans un mouvement de distanciation progressive, l'horizon discursif des participants s'élargit vers l'environnement de lecture que doit plus généralement offrir la bibliothèque. Ils évoquent alors l'atmosphère propice et les comportements attendus : lire représente une activité essentiellement silencieuse, par ailleurs favorisée par la tranquillité et une temporalité spécifique, ralentie, contrastant avec l'accélération associée aux sociétés contemporaines (Rosa, 2010). Cette activité peut devenir chez certains une finalité en soi, un « havre ». Ils lui attribuent alors des effets « méditatifs », « sensoriels », fortement valorisés :

L'espace aussi c'est important. C'est un lieu où tu vas pour être avec toi-même, c'est... Quasiment comme de la méditation, pour moi, aller dans une bibliothèque. [...] C'est comme un espace-temps où tout s'arrête. Quand je vais étudier là, tout est mis en pause, et... [...] C'est spécial ! Tout est comme au ralenti.

Ainsi, la mise en lumière de cette dimension relationnelle constitue l'un des éléments structurants de nos résultats de recherche : en dépit des innovations qui peuvent être présentes, il demeure une dimension rassemblant plusieurs aspects essentiellement documentaires qui recomposent et font se perpétuer, dans le regard et les pratiques de tels publics, la bibliothèque traditionnelle.

5.4 Expériences symboliques contradictoires, tensions et normes institutionnelles

À l'exception de quelques individus, les publics abordent souvent de tels aspects documentaires de la bibliothèque comme implicitement opposés à d'autres plus typiquement contemporains de l'institution.

Des participants ont mentionné que le fonctionnement du cadre transactionnel régissant l'accès aux collections de la bibliothèque était « compliqué », critère qui incite certaines personnes – pour qui la bibliothèque, c'est essentiellement « des livres » – à choisir de ne pas la fréquenter. Ces appréhensions sont fréquemment associées au caractère jugé limité des collections :

J'ai vraiment cette image-là. Avec un petit kiosque à l'entrée où on trouve les dix nouveautés de la journée. Ou plutôt, pas de la journée, mais de la semaine ! Ou du mois !!! [rires] Et, dans ma tête, [...] il y a seulement une copie du livre [que je cherche]. Et quelqu'un l'a sûrement déjà prise ! Et c'est compliqué.

Un tel passage laisse notamment entrevoir la possibilité d'une sorte de cercle de non-fréquentation refermé sur lui-même et nourri par des idées reçues et plus anciennes, appelées à ne pas changer *du fait même* de cette non-fréquentation et non-exposition à d'autres éléments. Des appréhensions générales en ce sens ressortent tant chez ceux qui se considèrent comme petits ou grands lecteurs que chez ceux qui ne lisent que très peu ou pas :

Je suis toujours un peu dans ce rapport de timidité, pour emprunter un bouquin à la bibliothèque. En me disant que finalement je vais l'abîmer, qu'il faut que je le rende à une date donnée, etc. [...] Enfin, pour moi, ce sont toutes des contraintes un peu pénibles, quoi.

Pour plusieurs, de telles appréhensions se traduisent généralement, si ce n'est alors par un choix de non-fréquentation de l'institution, du moins par un choix de non-utilisation de certains de ses services documentaires en particulier. Des participants témoignent même du projet d'une première entrée en contact avec la BMF, abandonnée pour des raisons d'indisponibilité d'un document convoité, présent dans la collection institutionnelle mais emprunté.

Une tension quelque peu différente mais renvoyant toujours à cette polarité archétypale se reconnaît également chez un participant féru d'histoire dans ses temps de loisirs, qui semble de la sorte pris dans les feux croisés de la transformation institutionnelle. Pour lui, la présence de dispositifs interactifs numériques s'oppose à la tradition documentaire, incarnée par le livre-objet et les missions institutionnelles relevant de la conservation :

J'aime mieux trouver un vieux [...] livre dont la tranche est en train de s'effacer, qu'ils gardent encore à la bibliothèque parce qu'ils ont le rôle de conserver les vieilleries comme ça, que d'arriver avec un terminal où j'ai un hologramme qui va me parler de je sais pas quoi ! Je vais aller au Centre des sciences, si je veux ça ! [rire]

La question de la tranquillité, évoquée précédemment, signifie par ailleurs pour plusieurs personnes une nette rupture avec leurs attentes et préférences. Même associée à une conception plus contemporaine, la bibliothèque est également susceptible d'incarner un havre pour des individus. Si les tapis moelleux, les rideaux lourds qui filtrent la lumière, l'odeur des vieux livres et du papier, la sensation d'enveloppement dite réconfortante des aménagements fermés, le silence ou à tout le moins la tranquillité appartiennent à la tradition, des éléments plus actuels peuvent

aussi contribuer à créer ce havre : les espaces lumineux et vastes qui laissent respirer, l'omniprésence du bois naturel qui confère un effet organique et le « zoning » (Martel, 2015) de l'espace⁹².

La tension récurrente qui apparaît ne porte donc pas tant sur les aménagements ou les équipements, mais plutôt spécifiquement sur les pratiques de sociabilité émergentes et l'assouplissement des normes. En effet, si certains la préfèrent ou ne sont pas particulièrement incommodés par un degré d'interaction ou de bruit ambiant, d'autres critiquent sévèrement l'effervescence sociale. Certaines plages horaires plus animées, ou trop animées, sont ainsi identifiées à la BMF ; plages horaires en regard desquelles sont développées des stratégies d'évitement. À leur égard, on nous rapporte des surprises, des déceptions et des inconforts occasionnés, puis on témoigne de réactions qui vont de la réflexion intériorisée et éphémère (« ce n'est pas ce à quoi on s'attendait ») à l'exigence assumée (exprimer son mécontentement aux autres usagers ou au personnel de la bibliothèque). Cet aspect est vraisemblablement celui par lequel se révèlent de la manière la plus exacerbée ces tensions, matérialisées à l'occasion dans des interactions sociales conflictuelles entre individus. De tels conflits n'émanent pas de l'institution elle-même, mais plutôt des perceptions en

⁹² Ce terme désigne la fragmentation de l'espace en micro-zones, partiellement isolées, dont les usages attendus et l'ambiance sont conséquents, et qui contribuent à la cohabitation de différents publics et types d'activités, des plus calmes aux plus animées.

regard de codes comportementaux présumés qui, bien souvent, ne sont plus même formellement en vigueur dans la bibliothèque⁹³.

Des codes comportementaux qui relèvent ainsi du « savoir-vivre » pour les uns se trouvent appréhendés par d'autres, potentiellement intériorisés et reçus comme contraintes. Un participant, par ailleurs profondément investi dans le théâtre amateur et le *cosplay*⁹⁴, considère ainsi un tel cadre :

C'est [un lieu] très contraignant. Il y a comme des moules dans lesquels il faut que tu cadres ; tu peux pas nécessairement être toi en tant qu'individu. Les activités sont limitées [...], tu peux chercher des choses, emprunter des livres et les lire sur place, peut-être étudier, mais ça s'arrête là ?

Des propos du participant, on comprend que de telles contraintes ne sont que peu compatibles avec les pratiques et situations de sociabilité qu'il recherche dans ses loisirs culturels et qui lui permettent de pouvoir être lui-même : son expression à l'esthétique flamboyante par le biais de déguisements, l'interaction et la rencontre créative des univers imaginaires dans les séances de jeux de rôles, ou encore sa participation à une troupe de théâtre amateur engagé politiquement et qui se produit publiquement à diverses occasions. Il évoque une incompatibilité avec la bibliothèque, qu'il perçoit comme inévitablement empreinte d'asociabilité, portait

⁹³ Nous précisons « formellement », car si parler, manger ou rire en bibliothèque est par exemple institutionnellement admis à la BMF, un gardien de sécurité est bien venu nous indiquer de baisser le ton alors que nous réalisions un entretien de groupe dans un local fermé.

⁹⁴ L'Office québécois de la langue française (OQLF) propose la traduction « costumade » de même que cette définition : « Activité axée sur la personnification, qui consiste à se costumer en personnage de fiction, issu d'un jeu vidéo, d'une bande dessinée ou d'un film d'animation, et à jouer en public son personnage en imitant son comportement » (OQLF, 2010).

qu'il considère omniprésent dans les représentations de l'institution qui circulent au Québec, dans les médias ou dans les discussions courantes :

La bibliothèque, c'est le contraire de quelque chose de social. C'est une place où tu ne parles pas. C'est une place asociale. Tu es dans une bulle. T'as pas le droit de parler au monde. Je veux dire, les bibliothèques, c'est : « Bibliothèque : Chuuuut ! » Il n'y a aucune représentation des bibliothèques dans notre culture où on ne lui associe pas une forme de « Chuuuut ! » [...] C'est comme... Un *safe space*⁹⁵ pour introvertis.

Ce participant rapporte également avoir visité à plusieurs reprises la Grande Bibliothèque du Québec, plus précisément une exposition portant sur la culture manga. Si son sujet en lui-même était peu « traditionnel » en ce qu'il renvoie à un style artistique résolument contemporain et associé à la culture populaire, la personne rappelle toutefois qu'aucune rencontre ou échange social n'y a véritablement eu lieu. Un conflit symbolique similaire se repère chez cette participante, artiste professionnelle, qui exprime la manière dont une image traditionnelle persiste néanmoins dans son esprit et son imaginaire, et influence ses attentes en dépit de sa visite en bibliothèque d'une exposition misant sur la réalité virtuelle, offre contemporaine s'il en est :

Sûrement qu'il y a une partie de moi qui est marquée dans l'imaginaire, par un lieu qui n'est pas attirant [...] un lieu de concentration. De silence. Même si je sais que ce n'est plus comme ça, ça reste pour moi lié au côté intellectuel des choses. [...] Un lieu de livres, qui n'est pas forcément désagréable, mais...

⁹⁵ Toujours selon l'OQLF, l'expression peut se traduire par « espace sûr » et se définir ainsi : « Lieu explicitement décrit comme dépourvu de discrimination, qui est aménagé afin de permettre aux personnes appartenant à un groupe social marginalisé ou vulnérable d'exprimer librement leur identité » (OQLF, 2019).

Les influences d'une telle persistance des représentations, associée à la perception soutenue d'une contrainte institutionnelle, peuvent être diverses. En s'inscrivant à une activité programmée de la BMF sous le titre *Vous souvenez-vous ?*, une participante s'attendait en outre à prendre part à une activité culturelle au sens traditionnel, axée sur la transmission de savoirs. Elle raconte sa surprise, à la limite de l'inconfort, d'y avoir plutôt trouvé un cadre propice à la rencontre et à l'échange :

Elle est très gentille, la dame [qui anime]. Mais ce n'est pas une historienne, c'est une bibliothécaire. Je pensais que ce serait un peu plus... Profond ? Profond, c'est pas le bon mot. Disons... informatif ? Il y avait beaucoup de place donnée aux gens qui étaient là, au partage de leurs souvenirs [...], donc je me suis dit : « Ah, ça fait un contact avec les gens. » Mais d'un autre côté, ça a moins répondu à mon besoin de culture.

Cette remise en question de son expérience révèle chez cette personne⁹⁶ la profondeur des enjeux et conflits potentiels qui marquent l'interface entre les deux dimensions. Elle illustre bien la manière dont de tels principes d'influence du registre symbolique pourraient se traduire en effets concrets, orientant par exemple ses attentes ou encore, de manière présumée, son interprétation du descriptif de l'activité qui figure à la programmation. Ce dernier ne mentionne rien au sujet des modalités, plus ou moins ouvertes aux interactions et au partage, du cadre dans lequel allait être présenté le contenu de *Vous souvenez-vous ?*⁹⁷.

⁹⁶ Qui est incidemment une usagère récente.

⁹⁷ Dans la programmation de la bibliothèque pour la période correspondante à l'automne 2018, la description de l'activité est la suivante : « Revisitez des moments marquants de l'histoire du Québec à l'aide de photographies, d'extraits de livres et de musique. Au programme : l'école à travers le temps » (p. 19).

5.5 La dimension symbolique communautaire : dynamiques du *faire communauté*

Un terrain particulier a émergé des réponses aux questions de départ, à partir de l'accueil et de l'appartenance, pour nous conduire à explorer les activités socioculturelles à la BMF, où nous avons constaté la présence de dynamiques singulières. Pour certains, la programmation socioculturelle se distingue entièrement des autres activités qui s'y déroulent et constitue la principale, voire l'unique raison motivant la fréquentation⁹⁸. Dans un cas exemplaire, une participante dyslexique a affirmé entretenir une relation mitigée avec le prêt de documents : pour une variété de raisons se rapportant à une condition compliquant autant sa lecture que le suivi des dates de retour, elle n'est pas en mesure de rencontrer les échéances de prêt. Or, elle fréquente tout de même les bibliothèques depuis son enfance, mais essentiellement pour y participer à des activités ou à des ateliers artistiques. Elle fréquente également l'institution afin de réaliser du travail personnel (études), mais jamais en raison de la présence de livres. Ceci illustre bien la polarisation, dans la relation vécue par certains publics, entre les offres documentaires et celles d'autres natures, ce qui donne lieu à une fréquentation sélective et adaptée aux besoins.

Quel type de relation à la bibliothèque peut en résulter ? L'extrait suivant, tiré d'un entretien de groupe au cours duquel les participants développaient intuitivement

⁹⁸ Ces personnes se différencient de celles dont il a été question plus haut qui, elles, appréhendent la bibliothèque en relation avec son aspect documentaire. Ici, on perçoit que l'institution comporte une dimension documentaire, bien que cette dernière ne soit pas mobilisée dans les pratiques.

une réponse collective qui nous est apparue extrêmement riche et révélatrice, nous sert ici d’ancrage pour déplier le contenu à venir :

[La bibliothèque,] je trouve que ça brise l’isolement [...]. Tu entres dans la communication, ça te sort de chez toi, [...] c’est un endroit chaleureux, un endroit de rencontre, un endroit convivial et de partage [...] [qui] remplace le perron de l’église. Je ne sais pas quelles conversations il y avait sur le perron de l’église ? De religion, de politique ? [...] La bibliothèque permet de t’exprimer. [...] Bien sûr, à cause des activités ; parce qu’avant, dans les bibliothèques, il n’était pas permis de parler. [...] C’est un endroit de rassemblement. Mais si on s’y rassemble, c’est grâce aux activités !

On repère dans cet extrait le passage d’un point de vue centré sur l’individualité (qui prévaut dans la construction de la dimension documentaire) à une perspective ouverte sur la collectivité. Le rôle fondamental de la sociabilité dans la formation de « communautés » (mot utilisé dans un autre extrait) est mis en avant en tant qu’« ensemble des relations sociales effectives, vécues, qui relie l’individu à d’autres individus par des liens interpersonnels et/ou de groupe » (Bidart, 1988, p. 623). S’inscrit dans cet univers symbolique la métaphore récurrente du « perron de l’église », alors que d’autres participants relatent leurs apprentissages concernant une diversité de sujets jugés importants (histoire, politique, patrimoine...) et racontent avoir pu trouver l’occasion de s’exprimer sur ceux-ci, voire de parfaire leurs points de vue par le biais d’échanges. Ainsi, le lieu est identifié comme espace de rassemblement d’une communauté, non pas en raison de propriétés intrinsèques remarquables – un environnement ouvert permettant ces échanges semble suffire – qu’en raison de ce qui s’y déroule sur le plan de la sociabilité, dans ses dimensions aussi bien interindividuelles que collectives (p. ex. le groupe réuni pour telle ou telle activité culturelle, voire un référent collectif plus large comme la bibliothèque, le

quartier, le Québec...). Par le biais de cette sociabilité et des pratiques qui lui sont associées surviennent alors rencontres, échanges, débats et, ultimement, création de liens d'identification et d'appartenance se manifestant sous la forme de communautés significantes. Cela n'implique pas qu'il ne puisse y avoir de communautés au sein de la dimension documentaire : celle-ci peut susciter leur création, qu'elles soient imaginaires (se sentir appartenir à un ensemble plus vaste de lecteurs de la communauté de la bibliothèque) ou concrètes (p. ex. un club de lecture). La distinction réside bien dans le fait que la constitution de telles communautés participe à la signification intrinsèque associée à la bibliothèque, plutôt que d'être la conséquence d'un élément préalable.

Émerge de telles considérations une seconde métaphore, celle de l'*oasis* au milieu de ce qu'un participant décrit comme le « désert » social et culturel du consumérisme. Cette personne pose son regard sur le niveau micro des interactions sociales comme source potentielle d'apprentissages fondamentaux et continuels, interactions amplifiées par la diversité des activités et des espaces offerts à la BMF. Dans cette perspective, l'offre d'activités et la présence des collections ne sont plus considérées comme exclusives (comme c'était le cas chez un participant évoqué plus haut), mais comme complémentaires et se renforçant l'une l'autre. Le participant explique la manière dont cet aspect de son expérience de la bibliothèque s'exacerbe tout particulièrement les samedis et dimanches, alors que l'effervescence sociale, et donc les potentialités d'apprentissage des codes de la sociabilité entre individus, sont à leur paroxysme :

La fin de semaine à Marc-Favreau, ça s'anime. C'est fort différent. La fin de semaine, il y a des familles qui viennent, il y a des [...] animateurs externes qui viennent [...] et ça foisonne. [...] Il y a des papas, des mamans qui montrent la vie à leurs enfants, qui leur montrent à s'habiller, à ne pas licher l'abreuvoir. Il y a toutes sortes de petits détails comme ça. [...] Il y en a qui voient ça comme le chaos, la BMF, le samedi, le dimanche. Pourtant, ce n'est pas le cas. La vie est simplement différente. [...] La vie s'anime.

« [Q]ui montrent la vie à leurs enfants » : c'est ainsi qu'en plus de son rôle traditionnel de diffusion de la culture et du savoir par le biais de ses collections, la BMF jouerait selon ce participant un rôle qu'il qualifie expressément de « communautaire », en constituant (nous synthétisons ainsi les propos de plusieurs participants) un espace ouvert de rassemblement, de rencontre et d'échange où les citoyens de tous horizons peuvent converger et, au final, s'épanouir. On nous évoque l'omniprésence d'une valeur centrale d'accueil, érigée en guide tous azimuts, orientant et influençant à la fois participants et acteurs institutionnels.

Dans un tel cadre, une situation particulière générée par le terrain réalisé incite à considérer le rôle des processus de négociation dans la constitution de ces communautés. Un participant à une activité organisée de coloriage pour adultes raconte comment il en est venu à intégrer ce groupe. Nouvellement retraitée, la personne était en proie à l'isolement :

Donc j'ai sombré dans l'isolement. Il me restait un choix à faire : soit m'apitoyer sur mon sort, soit trouver un moyen de m'en sortir. [...] [Au début,] je venais ici chercher des disques ou chercher des livres, mais à un moment donné, j'ai vu qu'il y avait des activités. Donc je me suis inscrit au coloriage pour adultes [...].

Le groupe, dont on comprend que la composition était déjà bien établie, l'a accepté suite à une série de jeux de socialisation (présentation, hésitations, échanges, intégration...). Cette micro-communauté, initialement hésitante, constituerait aujourd'hui son nouveau groupe d'amis. Cette situation reflète bien les processus et enjeux qui, selon nous, touchent toute communauté au sein d'une bibliothèque : des négociations – formelles et informelles, verbales et non verbales – interviennent sur le statut d'inclusion effective et, conséquemment, sur celui des personnes. Ces considérations font écho aux propos de Buschman et Warner (2016) qui, prenant fermement appui sur les écueils potentiels des formes d'intolérance pouvant se manifester au sein des communautés, rappellent l'importance d'un travail relationnel permanent de l'institution et de ses acteurs auprès des membres de ces communautés, marquant la frontière ou la dualité entre l'inclusion et l'exclusion.

Au-delà des enjeux importants d'inclusion et d'exclusion, les observations effectuées lors d'activités socioculturelles programmées à la BMF permettent de constater que ces micro-moments associés à certaines formes de négociation sont nombreux. À titre d'exemple, des propositions de fonctionnement d'une activité formulées par un animateur ont suscité des questionnements et contre-propositions de la part des participants, avec pour résultat des modifications apportées au fonctionnement même de l'activité (son cadre), aux modalités d'interactions et au calendrier proposé. Ce faisant, la construction sociale de ces situations observées en bibliothèque, tant du côté de la communauté des participants que de celui de l'institution les entourant, peut être liée à un moment ou à un autre d'une négociation

qui crée des liens sociaux, dans la mesure où négocier, rappelle Thuderoz (2000), c'est accepter de s'inscrire dans une temporalité qui crée et reproduit à la fois la relation sociale.

Autour de tels processus de négociation, d'influence et de communication s'esquisse la construction d'une culture et d'idéaux mis en avant et partagés par les communautés qui s'y inscrivent. Ce faisant, la bibliothèque lie l'individu à différentes échelles territoriales extra-institutionnelles (p. ex. la communauté locale, le quartier) qui deviennent autant de communautés plus ou moins significantes. Un idéal à teneur conjointement sociétale et politique est alors dessiné par différents participants. Ainsi, pour revenir à la métaphore de l'oasis évoquée précédemment, une participante a affirmé que la bibliothèque est d'abord « un endroit convivial qui nous permet de nous épanouir. C'est vraiment ça l'essence de Marc-Favreau » ; elle poursuit : « Y'a pas beaucoup d'endroits où on peut s'épanouir, où on peut juste être bien. » Cette rareté est aussi observée par un participant, jeune père qui a accompagné sa fille lors d'un après-midi de rencontres et de jeux à la bibliothèque : « C'est où [que] tu fais ça sinon ces rencontres-là, si tu ne consommes rien ? ». Ceci n'est pas sans rappeler l'une des constituantes fondamentales du tiers lieu (Oldenburg, 1989), qui aurait d'ailleurs inspiré la conception de la BMF et de toute une génération de bibliothèques publiques contemporaines, dont l'un des principes fondateurs est spécifiquement d'offrir des opportunités de socialisation entre personnes dans le contexte de la raréfaction des espaces publics et des lieux non privatisés. Ces opportunités et ces espaces sont considérés par Oldenburg comme essentiels à la participation citoyenne

et démocratique. Ces propos pointent dans la direction d'un idéal, soulevé par plusieurs autres participants, d'une société plus communautaire et dont la bibliothèque publique serait en quelque sorte le moteur. Certains participants identifient cette tangente comme une alternative rafraîchissante, en comparaison avec le « schème des valeurs dominant », pour citer l'un d'entre eux. Ils considèrent en ce sens la BMF expressément comme un « geste politique fort », qui parle et qui va jusqu'à « redonne[r] espoir », notamment dans les institutions et, plus largement, dans les choix politiques qui peuvent être faits, spécialement en fonction des besoins de la communauté.

Ces idéaux, ces valeurs, ces normes et ces codes entrent en relation avec un niveau plus circonscrit, variable dans ses incarnations, constitué des modalités de participation à une culture contributive. Des participants évoquent certaines activités offertes à la BMF qui constituent pour eux des occasions d'expression et de participation à une culture (communautaire) locale : entre autres, les activités de la Créasphère (laboratoire médiatique aux aspirations communautaires), les activités créatives co-organisées avec l'organisme La Ruche d'Art Yéléma, l'atelier de coloriage pour adultes (ces deux dernières occurrences ayant donné lieu à des expositions expressément qualifiées de « communautaires ») ainsi que l'activité de discussion patrimoniale ancrée localement *Vous souvenez-vous ?*. L'exemple des *Coups de cœur culturels*, dans le cadre desquels l'institution s'en remet aux participants pour la sélection des contenus, favorise également une participation à la création d'une culture que l'on pourrait qualifier de contributive. Ainsi, pour citer une

participante : « [Aux] *Coups de cœur culturels*, n'importe qui peut venir. On fait du thé, du café, [on apporte] des biscuits [...]. Vous avez lu un bon article, vous avez vu un film, vous avez quelque chose que vous avez le goût de partager ? [C'est ce qu'on fait.] » Dans un tel contexte, les participants disposent d'une liberté de choix en regard des sujets portés à l'attention : non seulement en ce qui a trait aux œuvres, aux savoirs et aux pratiques présentés et proposés à la discussion, mais aussi à la détermination du périmètre fondamental de ce dont il peut s'agir. Cette participation de nature contributive est à distinguer de la participation appréhendée dans un sens plus général, qui comprend de nombreuses modalités potentielles (être présent à une activité sans y être activement engagé, assister à une conférence, etc.)⁹⁹. Dans ces situations de partage culturel spécifiques, les participants se voient accordé la liberté de déterminer *ce qui fait culture*¹⁰⁰. Des contenus qui surprennent (en regard de ce qui possède valeur culturelle et se trouve de ce fait jugé légitime), qui font sens pour certains participants, surviennent donc et s'inscrivent en fragments dans un univers symbolique qu'ils décident de partager :

On est une dizaine de participants maintenant [...] et c'est environ une heure et demie ou deux heures qu'on passe ensemble. Et une fois, une dame [...] est arrivée et elle a dit : « Bien moi mon coup de cœur [culturel], c'est mon petit-fils ! », et elle nous l'a présenté !!! [rires]

⁹⁹ Soulignons que certains volets contributifs, plus indirects, sont présents au sein de l'archétype documentaire, participant à l'établissement d'une certaine forme de démocratie culturelle : de nombreuses bibliothèques permettent aux usagers de proposer des choix de livres, de disques, de films, etc. Une analyse fine des différentes formes de participation et de contribution en bibliothèques demeure toutefois à être réalisée. Voir Deodato (2014) et, plus spécifiquement sur la constitution des catalogues, Tarulli (2012).

¹⁰⁰ Bien qu'aucune restriction formelle ne soit *a priori* présente, rappelons qu'il existe dans tout contexte et toute société certaines pratiques, activités, idées et discours socialement admis et d'autres plus ou moins exclus, ne serait-ce que par intériorisation des schèmes dominants, ainsi que des restrictions *a posteriori*.

Un autre participant générateur de contenus¹⁰¹ se donne comme projet (non réalisé au moment de la rencontre mais révélateur des idéaux associés) de mettre sur pied des ateliers de bricolage destinés à être présentés au réseau des bibliothèques publiques de Montréal. Il met ainsi à contribution ses talents et partage ses savoirs et son savoir-faire de mécanicien de formation. Cela, dans le but de donner à la communauté « comme il aimerait que tout le monde donne pour son fils », précisant au passage que sa motivation n'est nullement pécuniaire. Un récit évoquant lui aussi des possibilités contributives est offert par un autre participant qui raconte avoir transmis à une bibliothécaire de la BMF un ouvrage étudié avec l'organisme de médiation intellectuelle et de transformation sociale Exeko, avec qui il collabore régulièrement. D'origine autochtone, il souhaitait contribuer à la compréhension par la bibliothécaire animatrice des enjeux liés aux questions autochtones, et ce, dans l'objectif que soit bonifié le contenu abordé dans les ateliers-discussions que cette dernière anime et qu'il fréquente par ailleurs. Les liens entre culture, possibilités contributives et communautés se tissent ainsi progressivement. Si toutes les communautés de la BMF impliquent des moments de transmission de savoirs, de traditions et de cultures, les communautés de nature contributive y ajoutent des moments de contribution originale. Cette alternance entre les temps et les processus différenciés, de transmission et contributifs, pourrait résulter en une sorte de cycle évolutif de telles communautés contributives.

¹⁰¹ Des parallèles intéressants demeurent à dresser avec l'individu qui, dans les environnements numériques, devient à la fois consommateur et producteur de contenu (parfois évoqué dans la littérature sous la figure du *prosumer*) ou encore usager et producteur (*produser*). Voir notamment Beaudoin (2011).

Ce faisant, les rapports institution-publics qui sous-tendent de telles situations illustrent le basculement d'une approche institutionnelle appuyée sur le paradigme de la démocratisation vers celui de la démocratie culturelle, ou du moins leur combinaison. Ces rapports s'inscrivent dans une dynamique de réciprocité, de bilatéralité. Mais il y a davantage, car c'est bien à une délinéarisation (Meyer-Bisch, 2017 ; Poirier, 2017) à laquelle on peut assister. Ce que nous observons dans le cadre de la contribution relève aussi bien d'une verticalité bidirectionnelle que d'une horizontalité des rapports entre individus, impliquant par le biais de la sociabilité l'interaction des publics entre eux, s'autonomisant éventuellement de la bibliothèque dans leurs relations non seulement à l'intérieur de l'institution mais aussi en prolongeant, à l'extérieur de celle-ci, l'espace dialogique créé.

Ces dynamiques communautaires nous amènent enfin à nous interroger au sujet du rôle structurant de la bibliothèque que nous proposons plus précisément d'envisager à diverses échelles sous l'angle de la reconnaissance, du soutien et de la contrainte. Par exemple, pour la reconnaissance : l'échelle de l'interaction micro, où la valeur centrale d'accueil fait en sorte que les bibliothécaires adoptent un ton chaleureux avec les personnes ; le niveau meso, traduit par la fière mise en scène, par la bibliothèque, d'une exposition d'œuvres bricolées par la communauté des participants à telle ou telle activité. Et au-delà encore : sa mise en circulation auprès d'organismes communautaires du quartier, qui correspondrait au niveau macro. Les actions de soutien et de contrainte dans ces mêmes situations sont, en contrepartie,

révélatrices du pouvoir de l'institution sur les possibilités d'émergence et d'évolution des communautés. L'ensemble de ces dynamiques bibliothèque-communautés rappelle au final que l'institution, au même titre que les communautés, est tout à la fois structurée et structurante, instituée et instituant (Giddens, 1987).

5.6 Deux mondes de sens inscrits sur un continuum de référence

Au même titre que d'autres institutions culturelles contemporaines, la bibliothèque publique peut être considérée comme ayant été influencée durant les dernières décennies par un virage communicationnel (Jacobi, 1997 ; Le Marec, 2007 ; Luckerhoff, 2012 ; Le Marec, Schiele et Luckerhoff, 2019). Un changement fondamental situant les publics au centre des préoccupations institutionnelles est alors survenu. Ses manifestations tangibles se sont déclinées à différents moments, dans différents contextes institutionnels (Jacobi et Luckerhoff, 2012). Parallèlement, des ressources considérables sont consacrées à l'essor du réseau des bibliothèques publiques au Québec pour mettre en avant des changements substantiels dans les offres, les collections, les services et les espaces. La diversité des changements vient rompre avec la figure – aujourd'hui stéréotypée – de la bibliothèque traditionnelle, sanctuaire de livres. Les projections de films, les représentations théâtrales, les ateliers de création, les activités communautaires et les activités sociales qui s'ajoutent éventuellement participent de cette redéfinition institutionnelle. De nombreuses institutions ont choisi de s'identifier au modèle de la « bibliothèque tiers

lieu » qui met l'accent sur des dispositifs diversifiés de soutien aux pratiques de sociabilité et à l'appropriation des installations par les populations locales. Le terrain institutionnel que nous avons étudié s'inscrit dans cette mouvance générale de transformations.

Or, jusqu'ici, les écrits scientifiques présentaient une évolution plutôt progressive de la bibliothèque, d'une institution dite traditionnelle à celle que l'on nomme souvent contemporaine. Nos données nous permettent de penser que la bibliothèque traditionnelle et la bibliothèque contemporaine forment deux pôles archétypaux, plus ou moins opposés sur un même continuum. Surtout, les préférences, les perceptions et les représentations des bibliothèques par les publics et les non-publics se situent explicitement sur un tel continuum de référence. Deux « mondes de sens » (Blumer, 1969) se dessinent et coexistent de la sorte dans un rapport plus ou moins conflictuel, mais toujours différencié par la nuance du sens donné, ce qui influence à son tour les pratiques et la nature de la fréquentation. Ce faisant, selon nos observations, publics et non-publics, à l'égard d'un tel continuum de référence, agissent sans grande différenciation : des non-publics peuvent connaître les aspects contemporains d'une bibliothèque tout autant que des publics peuvent présenter des goûts stricts pour ses aspects livresques et documentaires. Le niveau de fréquentation des personnes a ainsi peu à voir *stricto sensu* avec nos résultats : c'est bien le type de rapport à l'institution qui se montre pertinent, que l'on soit public ou non-public.

Certains publics considèrent encore aujourd'hui la bibliothèque comme un endroit silencieux où emprunter des livres, alors que d'autres pensent immédiatement à une diversité d'activités et à une participation citoyenne. Certains affirment qu'ils fréquenteraient l'institution à condition que celle-ci corresponde très précisément à un endroit paisible ayant essentiellement pour rôle de rendre les livres et le savoir accessibles. L'analyse de nos données nous fait croire qu'en tentant d'attirer trop exclusivement des publics intéressés par la bibliothèque contemporaine, les responsables pourraient contribuer à faire perdre l'intérêt des publics plutôt mobilisés par la bibliothèque traditionnelle. Qui plus est, sans aller jusqu'à une remise en cause de la perspective contemporaine, il n'en demeure pas moins que l'on peut repérer chez certains une critique implicite d'une certaine variante de celle-ci, nommément l'injonction à être une personne « active », « créative », un individu capable relativement spontanément d'exprimer la multiplicité de ses besoins, notamment culturels. Tel qu'exprimé par plusieurs participants, une vision des bibliothèques marquée par le *faire* (fréquemment associé aux dimensions technologiques) est ici mise de l'avant, rejoignant par exemple les analyses de Kovacs, Maury et Condette (2018) émanant d'autres terrains :

La diversification des espaces, la présence de lieux de restauration, la multiplication de l'offre de services, l'importance donnée à la centralisation des demandes d'assistance (accueil, points info) construisent une image de performance de l'institution ; et elles projettent en miroir une image de l'utilisateur efficace, capable de faire des choix, et performant – ou soucieux de l'être – avec l'ensemble de ses besoins documentaires, culturels ou sociaux, potentiellement satisfaits sur place. Au service de quelle image de l'utilisateur, la bibliothèque, lieu d'un productivisme cognitif et culturel, se met-elle alors ? (p. 253)

Cette préoccupation pour les usagers ainsi appréhendés sous un angle essentiellement individuel, sans tenir compte des contextes, relations et situations, s'inscrit d'une part dans ce que l'on pourrait nommer une injonction à « connaître les publics » (Kovacs, 2020, p. 185) afin de les « développer » quantitativement (taux de fréquentation, approches associées au marketing de type expérience client) et, d'autre part, dans une mouvance centrée sur l'individu entrepreneur de sa propre existence et entièrement libre dans ses choix.

Sans pour autant s'inscrire dans une telle perspective entrepreneuriale, d'autres publics et non-publics considèrent que les bibliothèques devraient aller encore plus loin dans l'offre d'activités diverses et dans l'accueil de publics composites aux motivations et intérêts nombreux et multiples. Aussi le second apport de ce texte consiste-t-il à mieux comprendre le sens du terme « bibliothèque communautaire », commun dans le vocabulaire institutionnel – voire médiatique – et que Martel (2018) a entrepris de définir¹⁰². Toutefois, c'est plus spécifiquement ce que nous pourrions nommer des « communautés en bibliothèque » que nous avons pu observer au cours de notre étude, expression que Buschman et Warner (2016) disent aujourd'hui vastement employée en bibliothéconomie, en sciences de l'information et sur les terrains institutionnels, sans qu'un consensus n'ait pu être atteint quant à une

¹⁰² « La deuxième génération de bibliothèque tiers lieu correspond au modèle de la bibliothèque communautaire prolongeant la maison de jeunes et le centre communautaire. Les bibliothèques de quartier exemplifient cette vision à échelle humaine du tiers lieu, dédiée à l'activation de la sphère publique locale. Celles-ci accordent une superficie généreuse aux espaces sociaux qui remplissent des fonctions communautaires, éducatives ou qui sont reliées à l'exercice de la citoyenneté : salle communautaire, salle de travail en équipe ou collaboratif, salles de programmation pour les organismes communautaires, agora, *living room*, *commons*, avec les services et les programmes à l'avenant. » (Martel, 2018, p. 25)

définition qui permettrait des positionnements aussi bien intellectuels que pratiques. Nous estimons avoir exploré à cet égard des pistes tissant certains contours de ces communautés (sociabilité, négociation, valeurs, culture contributive, etc.) qui pourraient être développées dans le cadre d'études ultérieures.

De fait, cette perspective communautaire soulève des questionnements qui demeurent à investiguer. Un premier concerne spécifiquement l'espace d'action octroyé aux individus et mis de l'avant par les communautés. En l'occurrence, cet espace s'y trouve-t-il conçu de manière transcendante et en surplomb par l'institution, ou est-il plutôt défini en fonction des besoins particuliers et caractéristiques propres de ces individus et communautés ? La première option supposerait un espace offert à tous mais que, dans l'effectivité des pratiques sociales et des situations (y compris sociopolitiques), plusieurs ne sont pas nécessairement en mesure d'investir ou de s'approprier. Dit autrement, sommes-nous en présence d'une conception dépolitisée (Kovacs, 2020), ou bien plutôt d'une perspective substantielle liée à une citoyenneté culturelle (Poirier, 2017) ?

Cette dernière question nous incite en outre à nous pencher sur la dimension proprement *collective* des communautés. À cet égard, de récents travaux en sciences sociales s'intéressant à la montée des tiers lieux en France et au Québec, et ce dans plusieurs domaines, relèvent une évolution nette des activités vers le travail collaboratif et l'entrepreneuriat (Burret, 2015 et 2017 ; Krauss et Tremblay, 2018), s'éloignant des racines plus directement démocratiques du concept originalement

forgé par Oldenburg (1989). On peut ainsi légitimement s'interroger au sujet du gain en prévalence, en leur sein, de perspectives plus individualistes au détriment de perspectives collectivistes. Les changements en ce sens sont clairs dans la proposition de reconceptualisation de Burret, laquelle représente, selon la critique de Servet (2018), une « mutation immense » par rapport au concept original. Le déplacement de perspective est aussi relevé et critiqué par Bats en 2019 ainsi que par Kovacs en 2020 : « [...] la priorité dans ces aménagements [espaces de convivialité, de sociabilité et de confort] est donnée à la programmation d'événements et d'activités conçus pour pouvoir réunir des individus dans leur singularité, plutôt que pour encourager la formation de collectifs et d'actions identificatoires transformatrices » (Kovacs, 2020, p. 198). C'est dire que la décontextualisation des publics et la centralité d'une approche foncièrement entrepreneuriale peuvent toucher aussi bien le pôle de référence traditionnel que contemporain.

Un autre questionnement, soulevé par Buschman et Warner (2016), concerne la dualité entre l'intérieur et l'extérieur institutionnels, qui pointe vers les enjeux d'inclusion et d'exclusion. En effet, connus du monde institutionnel¹⁰³, ces enjeux présentent des défis majeurs et interpellent par exemple la Grande Bibliothèque du Québec (Beauchemin, Maignien et Duguay, 2020) ainsi que certains milieux de la bibliothéconomie et des sciences de l'information (De la Pena McCook, 2011 ; Lankes, 2016 ; Pateman et Williment, 2013). Plusieurs questions apparaissent

¹⁰³ Par exemple, la Vancouver Public Library a créé en 2008 une trousse d'outils pour favoriser l'inclusion qui fait désormais référence au Canada. Voir <http://www.vpl.ca/working-together-community-led-libraries-toolkit>.

essentielles. Outre l'accessibilité, comment instaurer les conditions d'une inclusion effective, c'est-à-dire la participation d'une diversité de publics au sein de l'institution comme de ses diverses communautés ? Comment tisser des passerelles avec des publics marginalisés, voire exclus ? Comment envisager l'inclusion dans un contexte nécessitant des réponses ciblées selon les besoins, préférences et conditions de catégories plurielles de publics (et de non-publics) tout en développant les conditions propices à l'échange, à la discussion, bref, au partage d'un monde commun ? Comment, ultimement, y (ré)concilier des mondes de sens différenciés ?

5.7 Conclusion

Cette étude s'est intéressée au vécu des publics et non-publics appréhendés en contextes (Le Marec 2007 et 2012 ; Le Marec et Dehail, 2016), foncièrement porteurs « d'une organisation symbolique » (Esquenazi, 2009, p. 7). Nous nous y sommes penchés, en répondant en quelque sorte à l'invitation lancée par Wiegand (2011), lequel souligne des manques à combler dans la littérature en sciences de l'information concernant la place de la bibliothèque publique dans la vie même des individus. De la sorte, nous avons vu émerger deux « mondes de sens », au sens où l'entend Blumer (1969), qui sont partagés par les publics et les non-publics. Des développements qui les appréhenderaient isolément, dans des articles distincts, demeureraient certes intéressants pour la suite. C'est toutefois dans l'analyse de leurs interactions plus ou

moins harmonieuses ou en tension, tel que vécu par les publics et les non-publics, que réside l'apport principal de ce texte. On contribue ainsi à saisir, notamment, les décalages que peut entraîner, chez ces derniers, la transformation des bibliothèques.

Plusieurs questions, nous l'avons vu, demeurent en suspens et nécessiteraient des enquêtes additionnelles, non seulement à la BMF mais au sein d'autres contextes institutionnels. Comment gérer les tensions qui émergent entre les publics associés à la dimension traditionnelle, leurs attentes et exigences, et les publics des aspects plus contemporains de la bibliothèque ? Comment favoriser leur harmonisation ? Comment concilier les multiples dimensions (culturelles, sociales, individuelles, communautaires, politiques, etc.) exprimées non seulement par les individus mais par l'institution même ? En tant qu'institution culturelle, la bibliothèque publique consacre des ressources importantes à la poursuite de missions et d'aspirations démocratiques. Mais au-delà des nouveaux modèles institutionnels qui donnent beaucoup *à voir*, que donnent-ils *à faire* au citoyen, *à faire ensemble* aux collectivités ? Et supposant quelles configurations de postures, quels ensembles de rapports ? À quelle profondeur la mutation de l'institution s'étend-t-elle ? Ces aspects liés à l'interface entre le vécu des publics et des non-publics et leurs réalisations symboliques et pratiques dans le cadre institutionnel, demeurent un champ de recherche à investiguer.

CHAPITRE VI

DISCUSSION

6.1 Rappel de la problématique

La transformation de la bibliothèque publique au cours des dernières décennies fait consensus chez les chercheurs d'horizons et disciplines variés. En effet, dans ce contexte de changements, ici et ailleurs en Occident, plusieurs auteurs et institutions ont repéré des écarts importants entre les perceptions des publics et les offres qui composent la bibliothèque publique contemporaine (Galluzzi, 2014 ; Gazo, 2010, 2012 ; Ville de Montréal, 2012, 2015 notamment). D'autres évoquent des images archaïques et des stéréotypes circulant à son propos, influençant les comportements des individus à son égard, voire leur perception de sa légitimité (Bertrand, 2011). Même les perceptions chez ses acteurs peuvent varier fortement (Smith, 2008). D'autres encore ont évoqué plus précisément ses lacunes sur le plan de la communication, sans élaborer davantage toutefois (Baillargeon, 2004, 2005, 2007 ; Lajeunesse, 2004, 2009). Baillargeon puis Lajeunesse après lui ont écrit qu'il serait pertinent de développer des études concernant la dimension communicationnelle de la bibliothèque publique, au Québec. Dans une perspective de communication sociale,

nous comprenons ici telle notion de dimension communicationnelle de l'institution au sens large de la multitude des formes, directes ou indirectes, d'interaction avec ses publics et non-publics au registre symbolique. Ceci peut inclure, au plus tangible, la rencontre avec une affiche promotionnelle, une publication sur les réseaux sociaux, les impressions laissées par une expérience de fréquentation, la consultation de sa programmation d'activités sur support papier ou en ligne. De manière moins tangible, il peut s'agir du contact au hasard avec la présence physique d'une bibliothèque sur la rue en passant par les échanges ou les rumeurs qu'elle suscite. Ainsi, même des individus qui ne fréquentent pas la bibliothèque peuvent plus ou moins consciemment participer de la production et de la circulation de sens la concernant. Dans cette perspective communicationnelle élargie, de vastes registres d'interactions peuvent être considérés comme nourrissant des phénomènes de communication sociale¹⁰⁴. Nous avons ainsi considéré ces éléments comme les multiples facettes d'un problème communicationnel complexe qui survient à même la vaste toile des interactions symboliques qui lie les personnes entre elles, ensemble, puis avec les objets qui sont porteurs de sens pour eux (Perreault et Laplante, 2014). Cette thèse contient notre étude dont l'objectif général est de développer une meilleure compréhension de ce phénomène de changements institutionnels, renvoyant à l'idée d'un « virage » évoquée par plusieurs auteurs notables, incluant Lankes (2018).

¹⁰⁴ Il s'agit là de notre appropriation, dans la perspective de communication sociale qui est spécifiquement la nôtre, de la notion de dimension communicationnelle qu'évoquent Baillargeon puis Lajeunesse – sans toutefois la définir – avant d'affirmer la pertinence d'études à son égard.

Dans ce chapitre, nous résumons d'abord nos principaux résultats tout en nous interrogeant sur leur transférabilité d'un terrain institutionnel à l'autre, ce qui résulte dans la proposition d'une modélisation de notre interprétation théorique générale les intégrant. Nous revenons ensuite sur nos apports spécifiques principaux, lesquels nous mettons en discussion en regard de la littérature pertinente sur le sujet avant de voir les limites et éventuelles pistes de recherche conséquentes.

6.2 Intégration : vers une compréhension composite du virage contemporain de la bibliothèque publique québécoise

6.2.1 De la montée d'une dimension participative au sein des activités programmées comme stratégies communicationnelles

En premier lieu, l'étude de la documentation institutionnelle de BAnQ nous a permis de mettre en lumière l'émergence de diverses catégories d'activités programmées en bibliothèque sur des bases stratégiques communicationnelles, soit les manifestations culturelles originales, les ensembles événementiels d'envergure, puis la médiation et autres ateliers en laboratoire. Les manifestations culturelles ont été identifiées comme constituant un terreau pour l'émergence, sur le terrain de la bibliothèque, d'une diversification des formes et registres culturels admis, de l'introduction d'approches partenariales ainsi que des formes basiques de participation des publics. Les événements d'envergure augmentent par la suite le

rayonnement obtenu par de telles activités programmées et contribuent à l'éclatement des cadres normatifs et institutionnels conventionnels. Prenant une ampleur inédite, jusqu'à déployer une approche singulière d'inscription dans un cadre plus large de festivals, leur programmation parfois éclectique intègre certaines activités, éphémères et spectaculaires, parfois très peu culturelles au sens traditionnel du terme. L'avènement des activités de médiation ciblant certains publics puis éventuellement de la médiation numérique, principalement conçue autour d'ateliers en laboratoire médiatique où une philosophie de collaboration, de cocréation et de coconstruction du savoir et de la culture gagne en importance, catalyse enfin le renforcement d'une culture participative en bibliothèque. Nous suivons ainsi l'évolution des offres d'activités programmées en bibliothèque de la stricte diffusion d'œuvres et collections documentaires puis relevant de registres de plus en plus variés, vers la complexification des montages partenariaux et médiatiques, pour ensuite constater l'accentuation des modalités participatives et contributives puis des aspirations démocratiques et d'inclusion qui se modifient dans certaines acceptions de la médiation. Nous traçons enfin un lien entre les modalités qui émergent dans ce milieu particulier et l'intérêt croissant des études sur la médiation culturelle à l'interface entre participation culturelle numérique et non numérique (Sirois, Casemajor et Bellavance, 2021 ; Guay et al., 2021).

En effet, à différents moments la GBQ et la BMF ont-elles toutes deux déployé, sur fondements stratégiques communicationnels et à leur échelle respective, des activités assimilables aux manifestations culturelles originales ainsi qu'aux

ensembles événementiels d'envergure. Dans la catégorie des manifestations culturelles, une variété d'activités de diffusion plus ou moins livresques est programmée, de l'Heure du conte typique à des projections de documentaires et films en passant par la présentation de spectacles divers, lesquels intègrent éventuellement la participation d'amateurs ou d'organismes pour la prestation ou bien des publics dans un temps de discussion. Dans la catégorie des ensembles événementiels d'envergure, viennent à l'esprit les festivités qui ont entouré l'inauguration de ces bibliothèques respectivement en 2005 et 2013. Si la Nuit blanche Manga tenue à la GBQ en 2012 représente jusqu'ici le point culminant de telle catégorie d'activités programmées, nous pouvons notamment reconnaître un transfert de sa formule à l'échelle de la BMF dans l'annuelle « Méga Nuit des Ados » sur la base de principes de l'éclatement des cadres institutionnels conventionnels, d'offres éphémères dont certaines sont peu culturelles au sens traditionnel du terme, combinées dans un éclectisme exceptionnel, puis de la relativement forte couverture médiatique élaborée dans l'angle du spectaculaire¹⁰⁵.

Les pratiques institutionnelles qui relèvent de la médiation gagnent en importance au cours de la décennie 2010 et se déploient sur les terrains étudiés dans

¹⁰⁵ Lesdites offres qui ne relèvent pas du domaine culturel au sens plus strict du terme s'incarnent à la Méga Nuit des Ados dans des activités telles que l'atelier de bricolage thématique, les joutes de minigolf dans les allées de bouquins, des combats de lutte en costumes de Buddha gonflables ou l'aménagement d'une cabine photographique animée. L'éclatement des cadres renvoie ensuite à une fréquentation jusqu'à tard dans la nuit bien en dehors des heures d'ouverture traditionnelles, à l'effervescence sociale qui admet et même encourage la discussion, le chant et la danse au rythme de la musique d'un DJ et sous un éclairage coloré. Les images qui circulent, sur certains réseaux sociaux ou alors relayées par d'autres médias, peuvent évoquer une boîte de nuit. Voir notamment, sur la page Facebook de la BMF (consultée le 26 octobre 2021) : <https://www.facebook.com/bibliMarcFavreau/photos/a.2238625169539927/2238627672873010>

nombre d'initiatives qui sont de plus en plus systématiquement et précisément ciblées et adaptées à des groupes ou personnes dans une situation de marginalité relative par rapport aux offres institutionnelles. À Marc-Favreau, des aînés, des personnes analphabètes ou en situation d'itinérance se voient rejoint dans divers milieux hors institution puis offerts des activités et services spécialement adaptés dans le double objectif de les faire venir à la bibliothèque et de permettre leur entrée en contact avec les collections.

La médiation numérique, spécifiquement, recoupe une panoplie d'ateliers de développement des compétences en littératie numérique et de cocréation que nous avons vue être programmée aux laboratoires médiatiques du Square Banque Nationale de la GBQ puis à la Créasphère de la BMF – et dont la philosophie nous a été rapportée mal comprise par plusieurs acteurs plus près du terrain, ce qui questionne quant aux possibilités de la réception et d'appropriation de ces approches par les publics et les non-publics. Outre le stade à cet égard prototypal de certaines de ces offres à la BMF, nos analyses nous laissent croire que cette philosophie issue des réflexions autour de la culture numérique qui prend place plus largement en sciences de l'information pourrait être à une étape de convergence avec les logiques participatives puis contributives qui s'exacerbent également dans le non numérique, en institution. En ce sens, les modalités particulières qu'amènent les enjeux de la métalittératie (Mackey et Jacobson, 2011), comprise comme le développement des capacités des utilisateurs à participer et à contribuer pleinement à l'avènement de la société, nous apparaissent faire écho à une tierce acception de la médiation culturelle, qualifiée de « relationnelle » et qui a quant à elle émergé de notre étude de la BMF.

Celle-ci est partagée par certains acteurs qui la décrivent plutôt comme centrée sur la mise en place des conditions permettant une entrée en relation réciproque entre l'institution et les communautés afin que ces dernières puissent contribuer activement à la culture qui est soutenue et diffusée. Elle se réalise par exemple à travers des activités socioculturelles où les participants, incluant des nouveaux arrivants, sont invités à faire des partages autour de ce qui est culturel *selon eux*. Ils contribuent ainsi activement sur le plan des contenus, en y amenant une œuvre, une pratique ou tout autre objet qui sera partagé et inscrit à la culture dès lors soutenue et diffusée, tout autant que sur le plan du cadre de l'activité en y amenant des breuvages ou du thé, des grignotines cuisinées et musiques qui peuvent également être culturellement significatifs pour eux.

6.2.2 *Vers la mobilisation du prisme conceptuel de la citoyenneté culturelle afin de mieux réfléchir les aspirations citoyennes de l'institution*

En second lieu, l'étude du vécu des acteurs de la BMF relativement au sens donné à l'expression de la bibliothèque « citoyenne » et son déploiement nous permet d'identifier plusieurs caractéristiques communicationnelles de ce terrain institutionnel particulier ainsi qu'une variété de concepts qui sont eux aussi pertinents à la compréhension du phénomène. Nous présentons une analyse détaillée de ce qui a constitué, pour ses acteurs, une « *perfect storm* » communicationnelle autour de sa

conception et son inauguration en 2013¹⁰⁶. La communication au quotidien, toutefois, est décrite comme comportant des lacunes importantes – ce qui préoccupe au final peu certains acteurs puisque la forte fréquentation sollicite déjà au maximum les ressources, surtout humaines, dont la bibliothèque dispose. D'autres se préoccupent toutefois des relations avec les personnes et communautés qui ne fréquentent pas. En ce sens, différentes stratégies de médiation culturelle sont déployées et analysées ; l'une visant la stricte diffusion et à provoquer la fréquentation essentiellement en termes d'*outreach* (Kawashima, 2006), l'autre visant plutôt, tel que précédemment évoqué, la création de rapports de réciprocité entre les citoyens, les communautés et l'institution. Telle réciprocité constitue l'une des composantes clés de ce qui relève, selon certains acteurs, du rôle « citoyen » de l'institution.

L'aspiration à leur appropriation qui est portée dans cette acception « relationnelle » de la médiation peut être envisagée comme partageant un espace commun avec la dernière génération du modèle de la bibliothèque tiers lieu (Martel, 2015) dans un angle mort notable de la littérature à son égard – quoique la plupart des points de vue recueillis, tout comme c'est le cas chez nombre d'auteurs, dissocient plutôt médiation et tiers lieu. Sans faire l'unanimité, le modèle est néanmoins considéré comme ayant alimenté la conception de la bibliothèque et plus précisément concernant des idéaux de sociabilité qui ont inspiré des aménagements conviviaux et certaines factures esthétiques conséquentes. Le plafonnement de certaines initiatives devant relever du modèle, des divergences d'interprétation et de perception chez les

¹⁰⁶ Dont les principales composantes sont : la coïncidence d'appuis politiques clés au projet, de la prise en compte des besoins des publics du quartier qui venaient d'être documentés, d'une conception thématique du lieu à la symbolique forte et autour de laquelle une campagne de promotion et événementielle d'ampleur a été construite en vue de l'inauguration.

acteurs ainsi qu'une certaine idéalisation concernant le modèle sont aussi soulevées, interrogeant la réception et l'appropriation souhaitée de ce que Liefoghe (2019) considère relever des « utopies institutionnelles ». Au-delà des discours démocratiques et aspirant à se centrer sur le citoyen, l'approche institutionnelle est examinée et révèle rapidement ses contradictions et ses limites, appuyée sur une conception et des structures administrative et programmatique *de facto* toujours dans un rapport du haut vers le bas (« *top down* »). Un regard transversal sur ces éléments nous amène donc à remettre en question les postures institutionnelles, et en contrepartie, les postures attendues des publics, qui prévalent. Pour comprendre l'ensemble des dynamiques à l'œuvre plus largement dans et autour de cette institution « citoyenne », nous avons proposé une passerelle conceptuelle avec le concept de citoyenneté culturelle (Poirier, 2017), qui nous apparaît pertinent, plus englobant et porteur pour la suite des réflexions à l'égard de tel projet institutionnel.

Bien que le modèle de la bibliothèque tiers lieu ait constitué un référent commun explicite dans le discours des deux institutions étudiées et bien qu'il puisse certes contribuer à la compréhension d'une partie du phénomène, cette partie nous est ainsi apparue circonscrite sur les terrains appréhendés. Plusieurs de ses écueils et limites ont par ailleurs été observés. En outre, au-delà des aspirations qui lui sont associées visant la création d'un espace de discussion et de changement politique, construit autour des besoins des communautés et suscitant une appropriation de leur part, les résultats nous sont plutôt apparus mitigés au chapitre de la profondeur des changements de posture institutionnelle. À cet égard, les discours des acteurs

institutionnels de la BMF étaient clairs, tandis que la documentation institutionnelle de BAnQ est pour le moins opaque quant à toute forme de participation des citoyens et des communautés dans sa structure ou sa programmation. Sans discréditer les réflexions qui les fondent ni négliger la part des enjeux de réception dans leur succès ou leur échec relatifs, le déploiement d'initiatives visant à favoriser les interactions sociales puis à impliquer plus profondément les individus et communautés dans la définition du projet institutionnel même, à susciter leur appropriation, ont semblé sur les deux terrains susciter au moins autant de questions et de tensions qu'elles auront jusqu'ici porté de fruits.

La place donnée à la bibliothèque tiers lieu dans la littérature institutionnelle de BAnQ est par ailleurs apparue limitée. Or, la majorité des actions concrètes qui ont été déployées sur les terrains étudiés et qui lui sont explicitement associées, puisent plutôt au registre des réaménagements et modifications esthétiques qui constituent la première ligne de la boîte à outils du modèle de la bibliothèque tiers lieu. Une sociabilité s'en trouve favorisée dans une certaine mesure, mais les changements dans les normes qui y sont applicables, effectivement tout autant que dans l'esprit des individus – publics, non-publics ou acteurs institutionnels, même – semblent tarder. L'évolution des offres institutionnelles, comme les activités programmées et autres médiations par exemple, en apparaît, enfin, peu dépendante. Après Martel (2015) qui associe les dispositifs de culture numérique à la dernière génération de bibliothèque tiers lieu, plusieurs auteurs choisissent plutôt de les dissocier du modèle pour la suite (Krauss et Tremblay, 2019 ; Kovacs, 2020 ; Lankes, 2016). C'est également le cas dans la documentation institutionnelle de BAnQ, où les activités en laboratoire sont

présentées en évacuant toute référence au tiers lieu à partir de 2016, incluant dans le cadre de l'ambitieux projet aujourd'hui abandonné du bibliolab Saint-Sulpice.

Pour ces raisons, en outre, le modèle de la bibliothèque tiers lieu ne nous a pas semblé adéquat pour expliquer l'entière des dynamiques et enjeux institutionnels afférents à une telle bibliothèque citoyenne, qui nous ont plutôt semblé en déborder résolument. La passerelle conceptuelle avec la citoyenneté culturelle (Poirier, 2017) que nous proposons présente à notre avis un potentiel à titre de prisme interprétatif plus large à l'égard du virage et des enjeux qui lui sont associés incluant des dynamiques à la fois culturelles, communicationnelles et politiques à l'œuvre. Sa conceptualisation par Poirier (2017) permet en effet de réfléchir à la fois aux observations faites sur les deux terrains institutionnels qui clament incarner une institution « citoyenne », ainsi qu'aux enjeux qui sont rejoints par la plupart des concepts dont la pertinence a émergé au fil de nos analyses, incluant celui du tiers lieu. Telle réflexion constituera le cœur de la discussion générale ci-après, nous y reviendrons donc.

6.2.3 Sur l'émergence d'une dimension communautaire chez les publics et non-publics

En troisième lieu, l'analyse du vécu des publics et des non-publics de la BMF nous permet d'identifier deux dimensions symboliques, ou mondes de sens (au sens interactionniste de Blumer, 1969), qui sont partagés entre certains publics et non-

publics. L'un est orienté vers les pratiques liées au document et à la conception traditionnelle de la bibliothèque, tandis que l'autre est plutôt orienté vers des modalités de participation active et socialisante, traçant les contours généraux d'une bibliothèque qu'ils qualifient de « communautaire ». Pour ces publics et non-publics, c'est une variété de situations vécues et d'offres qui évoquent par moment la bibliothèque traditionnelle, par moment une bibliothèque contemporaine. Feuilletter un livre, parcourir les collections, procéder à un emprunt, ou ne pas faire de bruit pour ne pas déranger la lecture des autres sont par exemple des situations qui persistent et forment pour certains l'expérience d'une bibliothèque traditionnelle. Ces personnes entretiennent un rapport traditionnel avec l'institution et les autres usagers, avec les normes sociales et attentes que telle conception sous-tend. Ainsi ces mêmes personnes peuvent toutefois être dérangées par le bruit résultant du cadre normatif effectivement assoupli à la BMF ; par les enfants qui y courent et y jouent la fin de semaine, par les activités socioculturelles qui y sont organisées jour après jour, et qui constituent pourtant les principaux attraits de la bibliothèque pour d'autres personnes et communautés. Ces derniers vivent, en parallèle, l'expérience positive d'une bibliothèque contemporaine tout en espérant s'affranchir des contraintes qui persistent dans les normes sociales intériorisées et qui informent le regard des premiers.

C'est dire que les publics des offres relevant de sa dimension documentaire, tout comme ceux des offres relevant de sa dimension communautaire, se retrouvent souvent et bien malgré eux en posture de non-publics des offres relevant de l'autre dimension. Nous mettons donc en lumière que la coexistence d'un tel éclectisme dans

les offres contemporaines de la bibliothèque peut mener à ce que se côtoient des publics aux préférences et aux perspectives fort hétérogènes, effectivement non-publics des autres offres puisqu'ils en sont désintéressés, voire surpris ou même frustrés. Plus particulièrement, en vue de l'intégration de nos résultats, le virage institutionnel que nous étudions peut être envisagé comme se resserrant autour de l'émergence de cette dimension communautaire de la bibliothèque, ce qui permet de réfléchir plus spécifiquement aux publics et non-publics des nouvelles offres qui en relèvent, traversées par la dimension participative et les enjeux citoyens vus ci-avant.

Entre les deux terrains, l'oscillation historique entre institution plus ou moins strictement documentaire, plus ou moins communautaire, apparaît également partagée, renvoyant à un possible moment historique commun qui soit transitoire. L'agent de sécurité de la BMF, devant incarner un tiers lieu, qui est observé agissant comme gardien du calme et du silence, ou encore la tenue de *l'Opération Quiétude* à la GBQ, sont deux parmi une multitude d'indices que nous avons pu voir concernant l'oscillation récente de la bibliothèque entre un idéal plus traditionnel de cadre normatif institutionnel strict, l'autre favorisant plutôt souplesse et effervescence sociale – essentiels à la participation active, l'échange et la discussion, à l'émergence et au déploiement de telle dimension communautaire. Sous la présidence et la direction générale de Lise Bissonnette, à bien des égards les influents discours à l'égard des orientations culturelles de la GBQ se sont avérés relativement conservateurs. On y trouvait, en ce sens, constamment évoquée la noblesse de la culture et du savoir qui étaient méritants de l'action démocratisante de la « Cité des

arts et des lettres », que concevait Bissonnette (1997). En effet, selon Lajeunesse qui la cite : à l'égard des différentes fonctions qui peuvent aujourd'hui être données à la bibliothèque, « [...] elle affirme haut et fort la primauté de la culture [...]. Les nombreux textes produits par madame Bissonnette concernant le rôle culturel de la bibliothèque publique, au cours d'une décennie à la tête de la Grande Bibliothèque, ont eu une influence certaine sur la vision de la bibliothèque publique au Québec. Ils ont permis un rééquilibrage dans les diverses missions attribuées à ce genre de bibliothèque » (Lajeunesse, 2010, p. 8). Or cet « équilibre des fonctions » qu'a promu Bissonnette sur une variété de tribunes est critiqué par Delorme en 2000, qui voit dans cette approche traditionnelle, axée sur la culture et les arts, une opportunité ratée relativement au repositionnement « citoyen » de l'institution. Delorme évoque alors les propos de Bissonnette qui écrit au sujet du risque de dérive dans la multiplication des fonctions de l'institution, notamment de faire des bibliothèques des supermarchés de la documentation, lesquelles seraient alors « bourrées d'instruction mais légères de culture [...] alors que l'accès à la culture a, depuis les siècles des siècles où elles sont nées, été leur raison d'être » (Bissonnette, 1999). C'est dire que le clivage entre deux conceptions de bibliothèques, deux dimensions distinctes qui y coexistent, s'étend à l'ensemble de son déploiement effectif lequel inclut ses acteurs et ses publics. Si toutefois ce sont les publics et les non-publics de la BMF qui nous ont témoigné de l'écart qui se creuse entre eux et certaines offres de l'institution qui ne correspondent pas à ce qu'ils cherchent ou attendent, la documentation institutionnelle de BAnQ n'a révélé que très peu, voire pas du tout, d'information concernant les points de vue de

tels publics et non-publics – ce qui constitue un résultat de recherche en soi pertinent à notre avis.

6.2.4 Proposition d'une modélisation générale

Notre contribution générale se résume donc à la proposition de plusieurs théorisations enracinées dans le sens des données produites autour des deux institutions appréhendées. Par l'étude de la documentation institutionnelle de BAnQ, du vécu des acteurs institutionnels puis des publics et des non-publics de la BMF, nous développons une meilleure compréhension, composite, de certains aspects peu explorés de la dimension communicationnelle de la bibliothèque publique contemporaine au Québec en contexte de changements. Spécifiquement, nous proposons une typologie descriptive des activités programmées dans la documentation institutionnelle de BAnQ comme stratégies de communication, lesquelles se révèlent avoir été le terreau d'innovations notables sur le plan de la participation et de la contribution, de manière d'autant plus pointue avec l'avènement de la médiation numérique. Nous avons étudié le vécu des acteurs institutionnels de la BMF, ce qui nous a permis de préciser les contours de l'institution « citoyenne » qui se déploie dans les pratiques institutionnelles et au-delà même du cadre des ambitions du modèle de la bibliothèque tiers lieu. Nous identifions le concept de citoyenneté culturelle comme fécond à mobiliser tant pour la recherche que pour la réflexion des acteurs institutionnels. Dans le sens donné à la BMF par ses publics et non-publics,

nous identifions enfin la coexistence effective de deux dimensions symboliques, documentaire et communautaire ; coexistence particulièrement génératrice de tensions entre les publics et les non-publics de ses offres socioculturelles, sociales et communautaires. Ces éléments centraux dans les articles insérés à la thèse s'interpénètrent enfin pour former notre interprétation théorique générale, laquelle nous pouvons représenter de la sorte :

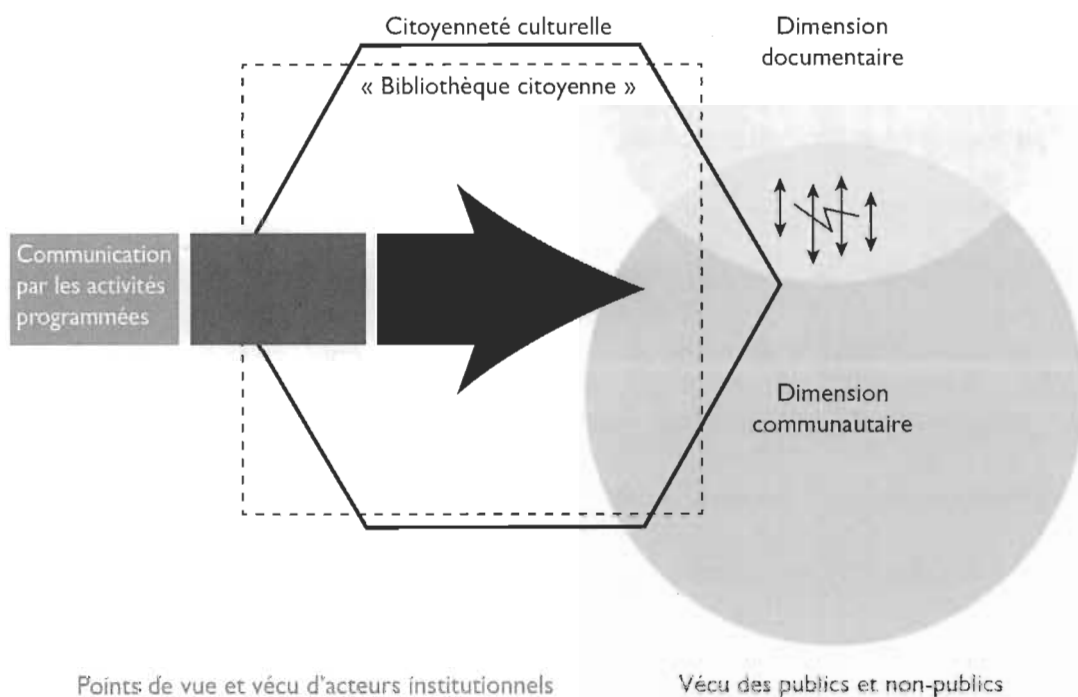


Figure 5. Modélisation : interprétation théorique générale

6.3 Apports et mise en discussion

6.3.1 *La dimension participative envisagée à l'interface du numérique*

L'étude diachronique de la documentation institutionnelle de BAnQ de 1968 à 2020 nous permet de distinguer trois périodes historiques de développement et de complexification des activités programmées par la bibliothèque. Trois catégories d'activités apparaissent ainsi partager une légitimation systématique par l'institution qui est fondée sur l'affluence des publics qu'elles génèrent. La nature stratégiquement communicationnelle de ces initiatives est ainsi mise en lumière tandis que des variations importantes caractérisent les approches déployées et convergent vers les programmations d'activités en bibliothèque que nous connaissons aujourd'hui, toujours en mouvance. Les stratégies communicationnelles les plus récemment observées dans ce cadre, visant à rejoindre et attirer des catégories de publics et non-publics, peuvent être comprises à travers le prisme de la médiation (Lafortune, 2012, 2013 ; Casemajor, Dubé, Lafortune et Lamoureux, 2017) dans le prolongement de la démocratisation culturelle, comme paradigme dominant, et de la démocratie culturelle comme paradigme montant. Certaines initiatives de médiation renvoient ainsi à un idéal d'inclusion culturelle en termes d'*outreach*, c'est-à-dire qu'il s'agit d'atteindre des populations qui en sont relativement éloignées en amenant à eux l'action

institutionnelle (Kawashima, 2006) ou encore en les y amenant (Beauchemin et al., 2020), pour permettre leur participation.

D'autres *praxis* de la médiation prennent un tournant particulier spécifiquement au cours de la dernière décennie alors que se développe la « médiation numérique » laquelle, nous l'avons vu, ouvre éventuellement vers une philosophie de collaboration, de cocréation et de coconstruction de la culture et du savoir alimentée à même des réflexions en sciences de l'information au sujet de la métalittératie (Mackey et Jacobson, 2011). La médiation consiste alors à mettre l'accent sur le développement, par le biais des outils numériques notamment, des capacités des utilisateurs à participer et à contribuer pleinement à l'avènement de la société. Par là l'institution aspire-t-elle à une certaine réciprocité des rapports avec ses publics, à se distancier de l'unidirectionnalité des liens (Meyer-Birsch, 2017). Pour reprendre l'expression de Poirier (2017), elle se distancierait alors de l'écueil d'une verticalité descendante (ou des rapports prescriptifs) afférent aux approches institutionnelles traditionnellement associées à la démocratisation de la culture, pour plutôt se rapprocher d'une verticalité ascendante (ou rapports démocratiques) qui peut être envisagée comme participant d'un idéal de démocratie culturelle.

Les parallèles nous semblent forts entre cette philosophie relevant de la métalittératie avec l'acception « relationnelle » de la médiation trouvée sur le terrain de la BMF, soit une médiation fondée sur la mise en place des conditions devant permettre la réciprocité des rapports entre l'institution et les communautés afin que ces dernières puissent contribuer activement à la culture qui est soutenue et diffusée. Sans que telle aspiration à la réciprocité, qui transparaît à la fois dans les discours

institutionnels partagés par BAnQ et la BMF, n'apparaissent jusqu'ici se traduire en plus qu'un nombre relativement restreint d'offres au sein de l'action institutionnelle, il s'agit à notre avis d'un développement saillant de la dimension participative des activités programmées qui s'exacerbe au cours des deux dernières décennies. De tels cadres d'activités, de médiation relationnelle, incluent donc également des modalités contributives émergentes en bibliothèque, c'est-à-dire qui permettent une contribution continue des publics et des communautés, lesquelles nous apparaissent converger avec celles développées avec les outils du numérique. Il pourrait s'agir, selon nous, d'une interface en institution entre le numérique et le non numérique où une certaine imprégnation de la culture participative apparaît possible. L'analyse diachronique que nous avons produite contribue ainsi à une meilleure compréhension de l'évolution des activités programmées en bibliothèque vers lesdites activités de médiation et la montée d'une dimension d'abord participative, puis contributive, dans le numérique puis en dehors, qui se poursuit à ce jour. Il s'agit à notre avis d'un apport notable au corpus des écrits sur la médiation, dans lequel la médiation en bibliothèque publique ainsi que les moyens et transformations liés au numérique dans ce cadre spécifique sont plusieurs fois évoqués, mais rarement creusés (Lafortune, 2012, 2013 ; Casemajor, Dubé, Lafortune et Lamoureux, 2017). La contribution se situe autant sur le plan du développement d'une compréhension théorique de l'évolution de la médiation vers le numérique sur un terrain institutionnel particulier que sur le plan de la documentation de ses manifestations empiriques actuelles.

Inspirés par la citoyenneté culturelle telle que conceptualisée par Poirier (2017) et dans notre article (Derbas Thibodeau et Poirier, 2019), nous avons par ailleurs

proposé des développements à la théorisation de l'inclusion culturelle de Kawashima (2006), reprise par Beauchemin et al. (2020), qui soient conséquents de telles modalités participatives et contributives tout en étant axés sur le sens donné par les individus. Sur cette base, nous proposons enfin l'ouverture d'un espace de recherche et de réflexion interdisciplinaire, jusqu'ici sous-développé au Québec, entre les chercheurs en sciences sociales et en sciences de l'information, concernant cette facette particulière de la dimension communicationnelle de l'institution. Avec plus de recul, nous pouvons considérer que ces apports participent d'une meilleure compréhension et amènent plusieurs nuances concernant une dimension participative qui gagne en importance dans la bibliothèque publique et pour laquelle les activités programmées ont constitué un terreau, l'ensemble pouvant être réfléchi à la fois à travers les prismes de la médiation ou de la métalittérature, à leur croisement, mais également indépendamment – puis éventuellement à l'aide de la citoyenneté culturelle.

Ces considérations se situent dans le prolongement de ce que Lafortune qualifie en 2012 d'une « culture participative » (p. 25) animant certaines formes de la médiation culturelle et dont il demeure à la lumière de nos résultats pertinent d'étudier les déclinaisons et évolutions. Notre exploration vient poser un regard rétrospectif sur son avènement et ses développements plus récents sur le terrain institutionnel des bibliothèques. Cette culture participative est évoquée dans la littérature sur la médiation culturelle comme liée à un idéal de démocratie culturelle, mais peu creusée par ailleurs et essentiellement occultée sur le terrain spécifique de la

bibliothèque publique, où nous la constatons en plein foisonnement et fondée sur une réflexion alternative, au prisme de la métalittérature, dans la perspective disciplinaire des sciences de l'information. Certains développements récents retiennent enfin notre attention et peuvent contribuer, dans une réflexion qu'il importera de poursuivre, à une compréhension plus large de la multitude des facettes qui peuvent aujourd'hui former telle dimension participative en bibliothèque, intéressante à considérer à l'interface entre culture numérique et non numérique qui s'hybrident de plus en plus. Les premières examinent les formes participatives contemporaines relatives aux contenus culturels, les secondes, des formes de participation qui passent d'une mise en relation avec les contenus vers une potentielle participation des populations sur la structure institutionnelle même.

En sciences sociales et portant essentiellement sur les rapports aux contenus culturels, Sirois et al. (2021) distinguent d'abord huit formes de participation culturelle contemporaine au sein des environnements numériques à partir de dix études de cas de médiation telle qu'elle est opérée par les acteurs de divers milieux culturels¹⁰⁷ vers leurs publics en ligne. Ces médiations sont considérées en contexte de mesures incitatives issues de la gouvernance culturelle puis s'inscrivant dans un « tournant participatif » (p. 129) que les auteurs lient à la montée du numérique. Les stratégies déployées par les acteurs relèvent donc : de l'interaction des publics avec les contenus institutionnels en ligne par le clic, le commentaire ou le partage ; de la

¹⁰⁷ Deux groupes de discussion ont rassemblé une diversité d'acteurs gouvernementaux et de professionnels de la culture travaillant en laboratoire médiatique en bibliothèque, en bibliothèque publique, en centre d'archives, en théâtre, en musées, en danse, en opéra ou en radiodiffusion.

production expérimentale de contenus par l'institution au moyen des outils numériques ; de la coproduction des contenus avec les publics en ligne ; de la cocréation en ligne en impliquant les publics dans le processus créatif à des degrés variables ; de la résolution collective de problème en impliquant ces publics (« *crowdsourcing* ») ; de la construction collective du savoir, en ligne, relativement à un objet en particulier ainsi que ; de la sélection, du classement et de l'assemblage potentiel de contenus (« *curation* ») en collectif et par les outils du numérique (Sirois et al., p. 130-131, traduction libre). Leurs résultats démontrent que la plupart des pratiques institutionnelles et des communautés qui sont ainsi créées reposent toujours sur des fondements qui renvoient au « marketing relationnel » (Walmsley, 2016) comme logique dominante chez les organisations, certes sous l'influence – explicitée par les auteurs, et même perçue par les acteurs – du cadre de gouvernance en place. Les mesures incitatives que mettent de l'avant les politiques publiques se révèlent ainsi non affranchies des logiques néolibérales et mènent à une conception de la participation culturelle toujours réfléchie sur les axes de l'offre et de la demande, de la performance organisationnelle puis de l'amateur vers la professionnalisation, ou la monétisation – quoique ces frontières tendent à s'estomper avec une multitude de figures intermédiaires qui prennent de plus en plus d'importance (du *producer* au *prosumer*, cf. Bruns, 2007 ; Ritzer et Jurgenson, 2010) alors même que la figure du bénévole en bibliothèque est remise en question (Proulx, 2020). Cette influence des schèmes de pensée associés à l'idéologie néolibérale dominante est considérée par les auteurs comme relativement contraignante pour l'émergence d'une culture participative approfondie. Nous pouvons lier ces considérations à la critique récente

concernant un tel infléchissement de l'action institutionnelle aux valeurs néolibérales de l'entrepreneuriat et de la performance, au détriment de la participation culturelle et démocratique, que formulent plusieurs autres auteurs en sciences sociales (Burret, 2015 ; Kovacs, 2019, 2020 ; Kovacs, Maury et Condette, 2018 ; Krauss et Tremblay, 2019 ; Liefoghe, 2019). À cet effet, Deodato (2014) identifie par ailleurs des contradictions entre les aspirations démocratiques que laissent miroiter les discours institutionnels des bibliothèques concernant la participation culturelle et démocratique des citoyens, et relève plutôt une transmission, sous la surface, d'une tradition contraignante qui limiterait effectivement son essor. Ces considérations critiques apparaissent également rejoindre le point de vue d'auteurs en sciences de l'information (Beilin, 2018 ; Lapointe et Miller, 2017)¹⁰⁸ qui observent l'influence de divers idéaux, logiques, voire idéologies, potentiellement en concurrence, sur différents aspects de l'institution considérée dans sa complexité. L'importance de telles considérations est réaffirmée par Deodato (2014) étant donné le rôle désormais influent de l'institution dans la transmission des connaissances, dans son organisation puis dans sa production¹⁰⁹. La structure même du projet institutionnel est donc impliquée dans ces réflexions sur sa dimension participative. Deodato (2014) propose conséquemment des développements tentant d'intégrer à la structure institutionnelle une véritable culture participative telle qu'elle est théorisée par Jenkins, c'est-à-dire :

¹⁰⁸ Que l'on peut associer au mouvement de la bibliothéconomie critique. Voir également le *Journal of Critical Library and Information Studies*, lancé en 2017 et accessible à l'adresse : <https://journals.litwinbooks.com/index.php/jelis> (consultée le 4 décembre 2021)

¹⁰⁹ De fait, la portée des critiques s'étend au-delà du déploiement institutionnel effectif et des pratiques professionnelles qui la structurent, pour aussi inclure la recherche puis les fondements épistémologiques qui les sous-tendent. Le *Playdoyer pour une bibliothéconomie nouvelle* de Lankes (2018) est éloquent en ce sens, tout comme la critique épistémologique offerte par Day (2014) dans *Indexing it All*.

[...] une culture avec des barrières à l'expression artistique et l'engagement civique qui soient basses, un fort soutien à la création et au partage de la création d'autrui, ainsi que certains types de mentorat informels [...]. Une culture participative en est également une au sein de laquelle les membres ont la conviction que leur contribution fait une différence et ressentent une affiliation sociale envers les uns et les autres. (Jenkins, 2006, p. 3, traduction libre)

La réflexion à laquelle se livre Deodato cherche à envisager des moyens de renforcer cette culture participative au départ de l'institution appréhendée comme lieu de la transmission potentiellement hégémonique d'une culture. L'auteur cherche à mettre de l'avant sa capacité et sa responsabilité à rendre les « frontières » de la culture qui y est partagée les plus perméables possible, même aux expressions culturelles les plus marginales dans la situation de départ (Olson, 2001). La culture participative, ainsi catalysée par les changements du numérique, pourrait, selon l'auteur, contribuer à telle ouverture, mais son avènement implique également une distanciation des rapports plus traditionnels entre l'institution et les populations qu'elle dessert :

La relation traditionnelle entre la bibliothèque et ses usagers a toujours été une relation d'émetteur d'information à récepteur d'information. Les systèmes informatiques en bibliothèque sont construits avec une architecture du haut vers le bas qui reflète la bureaucratie des institutions représentées et qui renforce la relation traditionnelle de l'expert vers l'utilisateur. (Deodato, 2014, p. 747, traduction libre)

Pour pallier ce constat et revisiter le concept de la bibliothèque publique à l'aune de la culture participative, Deodato propose donc des pistes pour l'essentiel de nature technique lesquelles devraient, selon lui, permettre la réorganisation des infrastructures numériques de l'institution en vue d'encourager la création et le partage d'information, de ressources, de métadonnées et de schémas organisationnels

par les citoyens (p. 747). Il plaide en faveur de la participation active pour le classement, pour les services de référence, au sein des services éducatifs, puis pour une contribution ouverte au dépôt institutionnel, mais aussi au sein de l'administration et de la direction. Une des idées qu'il avance par ailleurs concerne les métadesign comme environnement numérique développé spécifiquement dans l'objectif que puissent y exprimer leur créativité les citoyens (Fischer, 2010), assumant pleinement qu'un dispositif contributif ne peut anticiper toutes les directions qui seront prises par une communauté contributive. L'idée semble porteuse et transférable à la culture participative non forcément numérique, c'est-à-dire que sur la base d'une réflexion ancrée en sciences de l'information, l'une des fonctions institutionnelles visant à soutenir la métalittéracie pourrait être vue comme la constitution *d'environnements* socioculturels spécifiquement conçus afin de recevoir la participation et la contribution et pour pouvoir s'y adapter de manière continue. Pour la bibliothèque, il ne s'agit, dès lors, plus d'organiser une activité, mais bien de concevoir un espace d'où peuvent émerger des activités (entre autres formes d'initiatives), suivant la communauté, ses aspirations et ses contributions, pour ensuite s'y adapter puis répéter le cycle.

Telle conception rejoint certaines initiatives toujours au stade embryonnaire, mais sur le plan conceptuel, assume pleinement la convergence entre métalittéracie et médiation (socio)culturelle, centrée sur la dimension participative émergente en bibliothèque et à l'interface du numérique et du non numérique. Elle nous apparaît, de plus, directement compatible avec la citoyenneté culturelle sur la base du sens donné aux objets culturels, qui se trouve dès lors ramené à l'avant-plan. La réflexion de

Deodato, bien qu'amenant certains éléments intéressants, occulte par ailleurs, comme c'est selon nous trop souvent le cas dans les écrits en sciences de l'information jusqu'ici, les activités programmées et la médiation culturelle et socioculturelle comme leviers potentiels du développement de telles cultures participative et contributive. La perspective demeure également institution centrique ; Deodato relève lui-même qu'une composante importante manque toujours à l'appel dans sa réflexion : « Qui participe exactement ? Comment participent-ils ou elles exactement ? » (p. 744) Nous considérons que le recentrage sur le vécu des publics et non-publics, comme suite aux développements institutionnels et de la recherche, pourrait pallier à cette réflexion autocritique. Il apparaît selon nous toujours nécessaire de repenser la notion de la participation à partir du sens donné par les publics eux-mêmes, ce que soulignent d'ailleurs Sirois et al. (2021) en indiquant, dans un point de vue que nous partageons, que la citoyenneté culturelle pourrait constituer un outil conceptuel approprié sur lequel s'appuyer pour développer telle compréhension.

6.3.2 Réfléchir une institution au prisme de la citoyenneté culturelle ?

Cette dimension participative montante, envisagée à l'interface du numérique et par ailleurs catalysée par lui, pénètre la conception de bibliothèque citoyenne que nous avons étudiée sur le terrain de la BMF et dont se réclame également BAnQ

(2012, 2013, 2013b, 2014, 2015, 2016, 2016b, 2017, 2018 et 2019). Certains parallèles entre les deux institutions ont été posés, des aspirations à l'idée générale d'une bibliothèque qui soit « citoyenne » en se recentrant sur les populations desservies, aux actions concrètes pour la communication, les couples de médiation et inclusion culturelles (*outreach*), socioculturelles (« relationnelles ») ou numériques, ainsi que le soutien à l'avènement de la sociabilité dans le sens du modèle de la bibliothèque tiers lieu. Le modèle de la bibliothèque tiers lieu en question aura, à plusieurs moments de l'analyse et sur les deux terrains, retenu notre attention. Si ses fondements sociaux et démocratiques sont éloquentes, ce serait toutefois son attrait pour les publics – composante légitime de sa dimension communicationnelle – qui expliquerait avant toute chose son gain en popularité sur le terrain des bibliothèques publiques à partir du tournant du millénaire (Servet, 2010, 2010b, 2015). Servet rappelle, en contrepartie, qu'il est essentiel que la démarche de création d'un véritable tiers lieu s'inscrive dans un projet institutionnel « mûrement réfléchi en amont et bien défini » (Servet, 2015, p. 23) afin de ne pas en réduire la portée, pour activer son potentiel « d'entreprise politique » (Servet, 2015, p. 24). Car cet intérêt communicationnel du modèle aurait, notablement, mené à ce que de nombreuses interprétations simplificatrices et superficielles en soient faites (Martel, 2012 ; Servet, 2015).

Cette idée générale d'un repositionnement en profondeur de l'institution nous a préoccupé, mais manque à l'appel dans ce qui apparaît relever spécifiquement des démarches associées au déploiement des tiers lieux sur ces terrains. Dans les déclinaisons du tiers lieu qui ont été étudiées, les aspects physiques (aménagement,

esthétique) ont semblé primer sur les aspects relationnels et le renouveau de l'approche culturelle¹¹⁰ (Martel, 2015), lesquels apparaissent en effet tarder à s'affranchir de la verticalité traditionnelle du cadre institutionnel. Dans le cas de Marc-Favreau, bien que le projet ait pu être mûrement réfléchi en amont (à la fois au sens hiérarchique et temporel), la non-compréhension et la non-appropriation par les acteurs intervenant directement sur le terrain de certains des aspects relationnels nous ont été dépeintes comme menant à un essoufflement relativement rapide des aspirations à l'inscription de certaines activités de médiation numérique dans la philosophie de la métalittéracie. Quant à la GBQ, le bilan nous est apparu mitigé. De fait, les initiatives observées sur ces deux terrains et qui doivent relever du modèle nous laissent effectivement penser que des changements substantiels demeurent à être faits avant que ne se réalisent les aspirations générales qui lui sont associées. Nous considérons plutôt que, en ce qui a trait aux modifications de l'approche institutionnelle, les bibliothèques appréhendées *amorcent* tout au mieux le « virage » que Lankes évoque lui-même.

Ce regard critique constitue selon nous un apport original concernant les limites des incarnations de la bibliothèque tiers lieu au Québec, les études de cas à ce sujet étant peu nombreuses jusqu'ici. Il serait, de plus, intéressant d'investiguer plus en profondeur les temporalités des bibliothèques tiers lieux au Québec – d'autres projets institutionnels ayant, depuis, été lancés – afin de mieux saisir leurs impacts réels, la

¹¹⁰ Aspects relationnels que nous avons vus être : de la conception du projet institutionnel jusqu'à son déploiement au quotidien, la bibliothèque tiers lieu s'enracine dans la communauté en étant proactive dans son adaptation aux besoins et pratiques des populations locales, renforçant également son ancrage territorial par des partenariats. L'approche culturelle renouvelée, quant à elle, consiste à soutenir l'essor d'une diversité de formes d'expression culturelle par le biais de la participation.

portée du changement en termes d'aspects relationnels, son approfondissement ou encore, l'éventuel essoufflement de la référence au modèle, tel que pourrait le laisser croire son évacuation des plus récents documents institutionnels de BAnQ examinés.

La bibliothèque citoyenne telle qu'elle nous a été décrite apparaît par ailleurs partager des aspirations avec d'autres modèles et propositions influentes dans le reste de l'Amérique du Nord anglophone, incluant la *Community-led Library* (Pateman et Williment, 2013 ; Williment, 2009) qui a notamment inspiré la Vancouver Public Library, laquelle a formalisé sa démarche institutionnelle innovante, afin d'en faciliter la diffusion, dans le document de référence *Working Together* (2008). Une autre proposition plus récente dans cet axe est amenée par Lankes (2016, 2018) avec son modèle de la bibliothèque comme plateforme pour la communauté. Dans ce modèle, toujours peu explicitement utilisé jusqu'ici, l'un des changements fondamentaux proposés consiste à ne plus considérer la bibliothèque comme développée pour la communauté, mais plutôt à considérer qu'elle *fait partie* de la communauté. Le changement de posture institutionnelle impliqué, qui entre en résonnance avec nos résultats, nous est apparu substantiellement différencié de ce qui est préconisé par la bibliothèque tiers lieu – par le modèle, et encore davantage par ces déclinaisons-ci.

Au-delà de la référence à de tels modèles d'action institutionnelle qui apparaît pertinente à prendre en considération, nous proposons quant à nous une passerelle conceptuelle vers la citoyenneté culturelle telle que conceptualisée par Poirier (Poirier et al., 2012 ; Poirier, 2017 ; Gravel, Poirier et Pelletier, 2019). Elle se pose

pour nous comme une alternative qui soit, à notre avis, pertinente et porteuse ; permettant tout à la fois de mieux comprendre et possiblement de mieux réfléchir certains aspects d'une institution aux aspirations « citoyennes ». La citoyenneté culturelle, peu mobilisée de telle manière au Québec jusqu'ici, apparaît en effet présenter un potentiel particulièrement fort tant pour les chercheurs en sciences sociales et en sciences de l'information que pour les acteurs institutionnels qui chercheraient à développer leur réflexion à l'égard des changements en cours, de l'échelle sociétale à celle de l'institution, puis de la communauté à l'individu.

Bien que la définition de la citoyenneté culturelle ait été amenée dans l'un de nos articles, nous croyons pertinent de la rappeler. Notons au passage que le bref exposé que nous en faisons est étroitement inspiré des propos de Poirier (2017). Ainsi, la citoyenneté culturelle doit effectivement pouvoir contribuer à une appréhension des phénomènes culturels tels qu'ils sont vécus, selon le sens qui leur est donné par les individus à travers les continuités et les ruptures de leur participation culturelle. Elle se situe dans une perspective ancrée dans une conception élargie de la culture en contexte d'éclatement des pratiques, des publics et des référents. Poirier considère que les moyens numériques ou non numériques de création, de production, de diffusion, de consommation et de circulation des objets ou des pratiques à sens culturel sont ainsi appréhendés à l'interface fondamentale d'une dimension structurelle et d'une dimension subjective du phénomène. D'une part, la dimension subjective est fondée sur le sens ou la signification qui est conféré à ces objets et ces pratiques par les individus et les communautés chez qui l'expérience de

la participation culturelle peut être vécue plus ou moins intensément et donnant lieu à un degré d'engagement pouvant varier. Cela, en fonction des individus, puis des situations – à la fois vécues et structurellement déterminées. La dimension structurelle du phénomène renvoie d'autre part, aux dynamiques institutionnelles et gouvernementales qui facilitent ou contraignent, dans des mesures variables et à différentes échelles, les modalités d'accès aux moyens susmentionnés, leurs modalités d'usage ainsi que leur appropriation par les individus. Dans la mesure où l'on considère la multi latéralité des rapports entre les institutions et les citoyens (incluant des rapports prescriptifs, descendant de l'institution vers le citoyen, ou des rapports démocratiques, ascendants des citoyens vers l'institution), il importe également de tenir compte des potentiels rôles et impacts extra-institutionnels de ces dynamiques. C'est-à-dire de considérer les rôles des institutions et des politiques, ainsi que leurs impacts dans le soutien aux relations qui peuvent être établies directement entre les citoyens autour des objets et des pratiques et qui, de fait, peuvent donner lieu à des rapports culturels proprement horizontaux, ouvrant sur de nouveaux champs de potentialités actanciennes.

Or, si la citoyenneté culturelle considère l'interface entre la dimension subjective du phénomène et sa dimension structurelle (la seconde renvoyant aux offres et moyens qu'incarne la bibliothèque), une interprétation possible de nos résultats pourrait être que ce virage institutionnel réside, entre autres choses, dans le processus du dépassement même de cette frontière, traditionnellement institutionnalisée, afin de laisser place à l'émergence de dynamiques d'appropriation.

Le cadre institutionnel s'en trouverait, de fait et selon nous, non plus offert, mais plutôt ouvert. C'est là reprendre nos conclusions de l'article sur le virage « citoyen » tel qu'il a été conçu et vécu par les acteurs institutionnels. Rappelons que sur le terrain de la BMF, des publics ont témoigné et ont pu être observés dans le cadre d'activités où aucune limitation n'était établie quant aux objets auxquels une valeur culturelle pouvait être attribuée par les participants et autour desquels un partage de sens avait lieu, avant que ne prennent place des interactions libres. Encore d'autres ont élaboré au sujet de contributions diverses, de leur libre initiative, qui devaient enrichir l'offre de l'institution, renvoyant à des logiques d'expression, de partage et de contribution à une entité « communauté » dans une perspective culturelle, mais également politisée de bien commun. La souplesse nécessaire du cadre institutionnel qui est relevée, afin de permettre à de telles occurrences de prendre place régulièrement, renvoie à une posture institutionnelle non traditionnelle et, témoignages à l'appui, rompt assez diamétralement avec la verticalité descendante des rapports traditionnels avec l'institution. Les développements récents qui sont vus avec la médiation dite relationnelle, ou encore avec l'émergence au sein des espaces laboratoires en bibliothèque de projets de médiation numérique inspirés par la métalittérature, de ce point de vue, décuplent également ces possibilités à l'aide de moyens technologiques et de philosophies d'action qui sont complémentaires à cette lecture. Par le soutien à l'essor des potentialités, par la participation et la contribution rendues possibles dans un tel cadre institutionnel ouvert et souple, les citoyens disposent d'un espace et de moyens, accèdent à une médiation qui leur permet de redéfinir leur rapport à l'altérité au sein et à l'extérieur d'une communauté,

intervenant sur les enjeux politiques identitaires et de l'inclusion, culturelle – notamment.

Au-delà du cadre, des activités, des modalités participatives et potentiellement contributives qui en sont néanmoins constitutives, il nous semble que ce phénomène de virage institutionnel renvoie fondamentalement à un enjeu de postures : la posture institutionnelle relativement à la posture du citoyen et des communautés face à elle, tous potentiellement acteurs, qu'il s'agisse de postures revendiquées ou alors conférées (en injonction, pour reprendre les termes de Kovacs, 2020). Si l'identité de l'institution, comprise comme un échange de sens dans l'interaction, est effectivement en changement, il ne suffit pas, afin de comprendre sa profondeur potentielle, de constater ses manifestations sur le terrain, mais de comprendre que la posture institutionnelle elle-même entretenue à l'égard des publics ainsi, tend à se modifier, et permet en retour le changement de modification de posture de ces derniers. Ce changement réciproque de posture suppose que les décisions, les cadres et les normes établis, les offres, les opportunités de participation, de contribution et d'appropriation, soient réfléchis et conçus dans un autre paradigme que le paradigme traditionnel de la démocratisation, dont l'écueil du rapport prescriptif a été maintes fois soulevé. La perspective se déplace et le public, l'utilisateur, le citoyen, n'est plus considéré dans un rapport comme il l'est dans le paradigme de démocratisation : il devient central à la perspective, et acteur, même s'il choisit la passivité.

C'est notamment ici que la citoyenneté culturelle vient se distinguer du modèle plus circonscrit de la bibliothèque tiers lieu, et rejoint les autres modèles évoqués, de

la *Community-Led Library* ou de la bibliothèque comme plateforme pour la communauté, dans lesquelles la participation dans la détermination du cadre institutionnel est également abordée, et c'est aussi là que la citoyenneté culturelle se distingue de la démocratie culturelle même : on peut y réfléchir *à partir du citoyen* même. Le modèle de la bibliothèque tiers lieu demeure effectivement centré sur l'institution et réfléchit à partir d'elle-même, d'un idéal institutionnel, bien que le citoyen figure dans ses préoccupations premières. La démocratie culturelle implique un rapport de réciprocité, de verticalité ascendante, entre le citoyen et l'institution, mais elle implique aussi forcément l'institution. La citoyenneté culturelle peut inclure l'implication de l'institution, mais elle ne dépend pas que d'elle ; elle est fondamentalement centrée sur le citoyen et permet de considérer le rapport à la culture dans son appropriation même avec et à l'extérieur de l'institution, entre citoyens de manière autonome et directe, en outre. Ainsi, notre critique à l'égard du non-affranchissement de perspectives *in fine* toujours institutions centriques mises en pratiques par les bibliothèques étudiées peut donc être généralement éclairée – et expliquée – à l'aide du prisme conceptuel de la citoyenneté culturelle.

L'une des caractéristiques qui rendent la citoyenneté culturelle si intéressante dans ces contextes institutionnels particuliers est aussi qu'elle peut être envisagée en complémentarité de la démocratisation et de la démocratie culturelles, adressant tout à la fois l'écueil de la verticalité qui leur est afférente (Poirier, 2017) ainsi que les principales critiques portées à l'endroit du modèle de la bibliothèque tiers lieu qui font écho à de tels rapports prescriptifs (Kovacs, 2020). Dans le cas de ces institutions

« citoyennes » qui aspirent à se recentrer sur les individus et les communautés, il nous apparaît fort pertinent de réfléchir à partir du prisme de la citoyenneté culturelle, lui-même construit à partir du sens donné par les personnes à leur appartenance par le biais de diverses modalités de participation culturelle. Si l'on réfléchit une offre culturelle en bibliothèque ainsi, l'institution ne se conçoit plus comme uniquement chargée d'offrir des activités intéressantes. Son rôle est plutôt également celui d'établir un dialogue avec les citoyens, de provoquer une discussion entre eux, concevoir des espaces variés, ou métadesign pour reprendre l'expression de Deodato (2014), qui viennent soutenir l'avènement de communautés en son sein et au-delà même de ses murs, voire de leur donner libre parole concernant ce dont ils ont besoin, ce à quoi ils aspirent, à quelle appartenance et par le biais de quelles modalités de participation ils y aspirent.

Réfléchir à partir de la citoyenneté culturelle amène, de la même manière, des considérations d'un autre niveau sur l'appropriation de la bibliothèque et de ses espaces, sur les capacités et l'autonomisation des individus et des communautés, potentiellement en lien avec d'autres acteurs et communautés, puis sur les ressources dont ils disposent pour la création, la réception, la diffusion et la circulation de pratiques et objets numériques ou non numériques qui, pour eux, symboliquement, sont gages d'appartenance ; d'une citoyenneté qui soit culturelle. Ainsi les réflexions que la citoyenneté culturelle permet apparaissent-elles croiser également la philosophie de collaboration, de coconstruction et cocréation du savoir et de la culture, fondées en sciences de l'information sur des réflexions construites autour de la métalittérature (Mackey et Jacobson, 2011). Le lien tracé avec la citoyenneté

culturelle revêt donc, à notre avis, une portée interdisciplinaire considérable. C'est dire que notre perception personnelle est que le concept de citoyenneté culturelle gagnerait à être davantage utilisé concernant le développement des bibliothèques publiques, tant en recherche à titre de concept que par les acteurs institutionnels comme cadre de référence. Le concept peut les aider à penser, à comprendre, à expliquer. En ce sens, il s'agirait d'un outil théorique intéressant à explorer dans un dialogue qui demeure à établir entre chercheurs en sciences sociales et en communication, chercheurs en sciences de l'information et acteurs institutionnels sur la base de sa complémentarité avec les approches et outils disciplinaires existants. Avant tout, de ramener le citoyen au cœur de la perspective nous apparaît correspondre à l'aspiration institutionnelle qui ressort comme centrale de cet idéal de bibliothèque citoyenne.

6.3.3 Ouverture sur la dimension communautaire vécue par les publics et les non-publics

Ces considérations versent dans la compréhension générale que nous avons développée concernant la montée d'une culture participative, éventuellement contributive, d'offres en bibliothèque qui sont de moins en moins restreintes à une conception culturelle traditionnelle et qui tendent plutôt vers le communautaire (évoquons à nouveau l'enchaînement culturel → socioculturel → sociocommunautaire). Cette montée s'insère dans un idéal de bibliothèque citoyenne

qui apparaît se déployer bien au-delà du tiers lieu et qui nous laisse croire que la citoyenneté culturelle, en tant que concept, porte un potentiel majeur comme outil de recherche et de réflexion à son égard. Or, du côté du vécu des publics et des non-publics, le déploiement de tel projet institutionnel se traduit notamment par l'émergence d'une dimension explicitement considérée par ces derniers comme « communautaire » au sein de la bibliothèque, tout en suscitant des réactions à la fois favorables et défavorables. Précisons que sur le plan méthodologique, il s'est avéré nécessaire de considérer les non-publics de certaines des offres ou activités spécifiques relevant de cette dimension plutôt que de chercher à appréhender les non-publics de la BMF dans sa totalité. Serait-ce en raison de son déploiement communicationnel à succès, aussi loin que nous avons pu chercher dans l'Arrondissement de Rosemont-la-Petite-Patrie, l'essentiel des participants potentiels contactés (près d'une centaine) avait une connaissance relativement développée de la bibliothèque en question, voire l'avaient fréquenté minimalement à un moment ou à un autre, ou entretenait du moins une relation quelconque résolument éloignée de la stricte exclusion. L'adoption d'une approche contextualisée au maximum des offres s'est donc imposée. Ce qui nous amène à réaffirmer la pertinence manifeste, dans un tel cas, de l'approche méthodologique d'appréhension des non-publics qui est actuellement préconisée en communication sociale au Québec (Lapointe et Luckerhoff, 2021 ; Luckerhoff et al., 2019), c'est-à-dire qu'il s'agit d'étudier les raisons pour lesquelles des personnes choisissent de ne pas fréquenter une offre culturelle spécifique, par opposition à la conception *essentialiste* originale qui appréhendait ces personnes en tant qu'exclues de la culture (Jeanson, 1972).

Notre apport à l'égard des non-publics se situe donc dans cette approche méthodologique les concernant, et les considèrent plus spécifiquement non-publics car, pour certaines raisons que nous avons pu mettre au jour, ils choisissent de ne pas fréquenter certaines des offres ou activités spécifiques de la bibliothèque. Dans cet ordre d'idées, nous mettons en lumière que la cohabitation entre deux catégories de non-publics distinctes avec les offres qui ne sont pas celles pour lesquelles ils se rendent à la bibliothèque peut être génératrice de tensions, voire source de conflits. Des conflits apparaissent effectivement entre les attentes et les normes sociales intériorisées par les individus et les groupes qui se réfèrent à l'une et à l'autre. Les tensions générées par de telles divergences de goûts et d'attentes, entre différentes catégories de non-publics se rencontrant sur un terrain institutionnel singulier, ne sont pas nouvelles – certains auteurs les ont notamment vues survenir entre les non-publics de cinéma d'art et d'essai puis ceux de productions cinématographiques commerciales qui se côtoient au sein d'un même cinéma (Bourgatte, 2009, 2012) ; entre les non-publics des spectacles d'envergure présentés en plein air et ceux du patrimoine architectural de la ville historique où sont montées les scènes gigantesques qui les accueillent, ou encore entre les non-publics des initiatives institutionnelles de médiation qui soient, d'une part, destinées aux visiteurs assidus et préparés et, d'autre part, aux visiteurs profanes et non habitués, dans le cadre d'une exposition à succès au musée (Luckerhoff et Jacobi, 2009, 2012b).

Or, notre apport spécifique réside quant à lui dans la mise au jour de telles tensions se manifestant avec l'arrivée, relativement récente, d'offres perçues comme non culturelles à la bibliothèque, mais plutôt qualifiées de « sociales » ou de

« communautaires » par leurs non-publics. Au fur et à mesure que se développent de telles offres au sein de l'institution en plein virage, un écart apparaît se creuser sur le plan symbolique – dans le sens donné – entre différentes catégories de publics et de non-publics ainsi qu'avec la bibliothèque. C'est dire que les références associées à un milieu institutionnel ou un registre particulier, qu'il s'agisse de stéréotypes, d'images ou de normes sociales qui influencent à leur tour les attentes, les perceptions et les pratiques, peuvent entraîner des réactions lorsque des conditions antagonistes sont introduites. Ce fut ici le cas chez plusieurs personnes qui considèrent toujours la bibliothèque publique comme un lieu de calme, de lecture et d'étude, et qui rencontrent des offres amenant plutôt des modalités de participation active, de discussion et de sociabilité intense – des offres par ailleurs perçues comme non proprement culturelles et relevant plutôt du social ou du communautaire.

Après avoir permis de construire une meilleure compréhension des possibles effets chez les non-publics de l'introduction au sein de la bibliothèque publique de ces offres dès lors associées au communautaire, nos résultats suggèrent aussi un apport plus prospectif sur le plan conceptuel. La question se pose effectivement de savoir pourquoi le concept même de non-publics n'est-il pas davantage mobilisé hors du domaine culturel. Nous soulevons ainsi la possibilité de mobiliser le concept des non-publics afin d'étudier, au plus près, les non-publics d'offres communautaires en institution, mais aussi d'offres socioculturelles faites par des organisations du secteur communautaire, puis au plus loin, les non-publics d'offres faites par de telles organisations qui n'interviennent pas même en culture, voire les non-publics

d'organismes ou d'offres situés complètement en dehors du périmètre de ce qui est, d'emblée, considéré comme culturel. C'est dire qu'à la lumière de nos résultats, dans le contexte de l'hybridation des registres culturels notamment présents en institution qui permet à Luckerhoff et al. (2019) d'écrire qu'il est, de fait, « possible d'étudier autant les non-publics de la culture populaire que ceux de la culture légitime » (2019, p. 240), nous ajoutons qu'il serait porteur d'élargir l'usage du concept des non-publics pour étudier également les non-publics relevant du domaine communautaire.

Pour faire suite à ces considérations sur le non-publics, il nous apparaît intéressant, en guise de discussion, de dresser certains parallèles avec les écrits les plus récents de Kovacs (2019, 2020) qui pose un regard critique sur l'évolution des approches institutionnelles vers les cultures participatives ainsi que la philosophie collaborative des tiers lieux, fab labs et autres dispositifs de métalittératie. Selon l'auteure, la montée de ces offres contemporaines implique de plus en plus communément la prescription de postures actives qui, pourtant et tel que le montre notre analyse, ne conviennent pas à toutes les personnes ni toutes les communautés, ni ne correspondent-elles d'ailleurs aux aspirations de tous. Dans une perspective de communication sociale, Kovacs (2019, 2020) identifie dans l'institution des dispositifs qui « orientent l'expérience interprétative et imposent ou déplacent des modèles d'expressivité et des modes de socialité culturellement validés », lesquels tendent « à prescrire les relations entre le sujet et le monde, entre les sujets et autrui » (2020, p. 41). De telles figures dominantes, identifiées par Kovacs, incluent notamment : le sujet informationnel rationnel, le jeune écocitoyen ainsi que le sujet

entrepreneur. Un exemple sur lequel elle met l'accent réside dans la valorisation, en bibliothèque, « d'une culture du faire, expressive et bricoleuse » dont les dispositifs sont « informés par des discours pédagogiques et des valeurs de l'entrepreneuriat, [qui] tendent à promouvoir une posture de l'acteur encapacité [...] » (p. 41-42). Il s'agirait ni plus ni moins, selon elle, d'une « variante contemporaine de l'*homo faber*, [où] le sujet bricoleur et créatif est saisi entre les impératifs d'une logique productiviste et les discours institutionnels d'autonomisation critique » (p. 42). Ainsi selon l'auteure, ces figures reproduisent le plus souvent les idéologies dominantes. Elle pose la question : le « *maker* », comme figure si chère aux fab labs récents, n'est-il pas un « *hacker* » reformaté par l'institution pour mieux s'insérer dans le « *politically correct* » néolibéral ? (Kovacs, 2020) Or, nous l'avons vu, toutes les personnes et tous les publics ne souhaitent pas se retrouver dans une situation de haute agentivité, de forte participation alors que la substance même de la participation est appelée à varier – d'individualiste à collectiviste, notamment.

Il apparaît donc pertinent, voire fondamental de réaffirmer que le sens donné par les individus peut primer dans l'affirmation d'une citoyenneté culturelle et que l'institution ne doit pas forcément s'attendre à susciter solidarité et communautés avec des offres et postures prescrites qui ne correspondent pas aux besoins des populations, mais aussi que l'institution a la responsabilité de s'interroger sur telles dynamiques prescriptives et les valeurs véhiculées (Deodato, 2014). Il importera de garder cet élément-clé de compréhension à l'esprit pour la suite des développements concernant tel modèle institutionnel. Un enjeu par ailleurs saillant nous apparaît être celui de l'encadrement, par l'institution, de la coexistence entre de tels éléments de

différenciation entre individus, groupes et communautés ; l'émergence de communautés de goûts, de préférences ou de pratiques que nous avons relevées sur le terrain institutionnel ainsi que la dénomination de l'émergence d'une dimension « communautaire », nous ont encouragé à chercher comment nous pourrions plus précisément comprendre, et comment l'institution pourrait elle aussi mieux appréhender, la formation et l'essor des communautés différenciées en son sein.

Les développements de Buschman et Warner (2016) sont alors pertinents à mobiliser alors qu'ils dressent un cadre définitionnel des communautés contemporaines tout à la fois pour les comprendre et mieux pouvoir y adapter le cadre institutionnel. Les auteurs considèrent d'abord que le concept de communauté, bien qu'il soit aujourd'hui vastement employé en recherche et par les acteurs institutionnels, fait toujours l'objet de débats en ce qu'aucun consensus qui permette d'en arriver à des positionnements à la fois intellectuels et pratiques concernant la bibliothèque n'aurait encore pris place (Buschman et Warner, 2016)¹¹¹. Les auteurs soulignent une dualité inhérente et conflictuelle entre les dynamiques de rassemblement d'individus singuliers en communauté puis celles de différenciation de cet ensemble du reste¹¹², dualité implicitement incompatible avec les aspirations de la bibliothèque publique à l'effet de répondre *à tous*. Tant son application dans un cadre institutionnel à des fins démocratiques, que sa conceptualisation, en seraient

¹¹¹ Traduction libre de : « [...] *workable intellectual positions for library and information sciences* ». (Buschman et Warner, 2016, p. 2)

¹¹² Ce que nous lierons ci-après à l'inclusion et à l'exclusion.

d'autant plus complexes. Une première conceptualisation sociologique dite traditionnelle définit la communauté par l'appartenance relativement statique au sein d'associations formelles : la résidence dans un quartier commun, l'appartenance commune à une nation, le partage d'une même religion, ou encore d'une profession, etc. (Stargart, 1995 ; Almgren, 2006). À un certain stade de développement, elle résulterait en des expressions assimilables au nationalisme, où s'exacerbe graduellement la dualité évoquée entre intérieur et extérieur des limites de la communauté – entre nations, classes sociales ou groupes religieux, par exemple. Une seconde conceptualisation concerne la culture qui résulte du rassemblement en communauté des individus. Les études, en sciences sociales, ayant participé de cette conceptualisation, se sont notamment intéressées à la place de plus en plus mouvante des individus dans une multitude de communautés, et à leurs rapports de réciprocité avec l'ensemble qui sont de plus en plus fluides (Bellah, 1998 ; Sandel, 1984)¹¹³.

Telle conceptualisation, plutôt que de seulement reposer sur un statut formel d'appartenance, implique donc selon les auteurs une mesure de réflexion à l'égard du bien commun et de la responsabilisation individuelle à son égard qui, de fait, constitue une première étape vers une potentielle résolution des conflits relevant de la dualité entre intérieur et extérieur évoquée précédemment.¹ Enfin, une troisième conceptualisation envisage à travers le prisme du capital social la formation des

¹¹³ Certains auteurs ont d'ailleurs réfléchi à l'adhésion à ces communautés comme un ensemble de bénéfices et de responsabilités pour l'individu, ce que nous pouvons faire correspondre, dans notre perspective, aux conceptualisations historiques de la citoyenneté (Marshall, 1950 ; Turner, 2001).

communautés (Putnam, 1995, 1996, 2001 ; Putnam, Feldstein et Cohen, 2003)¹¹⁴. Le capital social désigne, rappelons-le, l'ensemble des ressources et forces motrices animant une communauté et qui doit lui permettre d'atteindre des objectifs communs, de réaliser des projets collectifs, voire de participer au bien commun ou à la démocratie (Putnam, 1995, 1996, 2001 ; Putnam, Feldstein et Cohen, 2003). Une caractéristique notable de cette conceptualisation particulière est qu'elle s'intéresse à la communauté en mouvement, à son évolution dans le temps en regard de projets et d'objectifs, en direction d'un idéal partagé, puis, parallèlement, à la prise (ou perte) de pouvoir d'agir potentielle tant individuelle que collective. Cette troisième acception accorde donc encore davantage d'attention au caractère évolutif des processus de formation en communautés. Or, selon Buschman et Warner (2016), aucune de ces acceptions ne répond toutefois entièrement aux objectifs et contraintes de l'institution de la bibliothèque publique, particulièrement à l'égard des limites de l'intérieur et de l'extérieur de ces communautés – des dynamiques d'inclusion et d'exclusion qui les entourent, qui les définissent. Buschman et Warner prennent fermement appui sur ladite dualité pour mieux introduire leur propre développement visant à ajouter sur le socle des conceptualisations précédentes de la communauté, comme repère institutionnel. Ils la disent directement inspirée de possibles voies de

¹¹⁴ Rappelons également que Putnam, qui étudie les effets du pouvoir d'association au sein de diverses organisations de la société civile étatsuniennes, aura inspiré, avec sa conceptualisation du capital social, la théorie du tiers lieu développée par Oldenburg en 1989 qui aura à son tour inspiré le modèle de la bibliothèque tiers lieu. Notons que plusieurs auteurs en sciences de l'information et en Europe du Nord plus précisément, choisissent de s'intéresser aux communautés en bibliothèque par le prisme de capital social tout en s'affranchissant des présupposés de la bibliothèque tiers lieu. Voir notamment : Audunson (2005), Aabo, Audunson et Varheim (2009), Audunson, Essmat et Aabo (2011), Aabo et Audunson (2012).

solution qu'ils ont identifiées concernant cette dualité problématique, laquelle, expliquent-ils, peut avoir des conséquences graves :

Les dangers de la communauté conceptualisée dans ses acceptions classiques sont bien connus. Généralement, ils s'incarnent dans une diversité de manifestations d'intolérance : contraintes imposées quant à la liberté individuelle et d'expression ; application sévère d'un canon de conformité déterminé ; aliénation et antagonisme fabriqués d'un extérieur déviant, instrumentalisé dans le but de renforcer la cohésion de l'intérieur [...]. Dans les pires cas, il s'est vu des communautés qui, au-delà de l'exclusion, sont entraînées vers l'acharnement, voire le lynchage. (Buschman et Warner, 2016, p. 5)¹¹⁵

Buschman et Warner (2016) ne remettent pas en question la prise en considération de ces enjeux par les chercheurs qui ont auparavant conceptualisé la communauté ni par les acteurs en place d'ailleurs. Ni ne remettent-ils en question la possibilité qu'une communauté traditionnelle soit tolérante. Ils considèrent toutefois qu'en dépit de ces développements conceptuels, la problématique demeure d'actualité puisque les réflexions et les pratiques institutionnelles devant intervenir sur la formation de communautés démocratiques et inclusives dans et autour de la bibliothèque rencontrent toujours des défis constants, eux-mêmes évolutifs. Le postulat de base ayant guidé leur conceptualisation admet donc, dans le contexte d'une familiarité qui s'installe entre les membres d'une communauté, que la différenciation pour le rassemblement est inévitable. Conséquemment, leur proposition ramène au cœur de la vie communautaire conçue en institution

¹¹⁵ Traduction libre de : « *The dangers of traditional community are clear and well-known. Generally, they are manifested in varieties of intolerance: severe restrictions on individual freedoms and expression; routine and strong enforcement of conformity; creating deviance (an outside) to foster cohesiveness (on an inside) [...]. At its worst, community becomes religiously and ethnically exclusive with murderous results* ». (Buschman et Warner, 2016, p. 5)

l'omniprésence de dynamiques continues de négociation, de délibération, d'échange et de compromis créatifs qui devraient permettre, dans bien des situations, de prévenir ou résoudre les conflits potentiels, ou du moins d'établir des bases constructives qui pourront mener à une éventuelle résolution. La clé de compréhension réside ici en ce que le rôle de l'institution se modifie pour devenir un rôle de médiateur, social et culturel, auprès des communautés qu'elle touche et entre ces dernières, soutenant de fait la pleine émergence d'une dimension communautaire. Le cadre définitionnel, à la fois pratique et théorique, ainsi établi par Buschman et Warner nous apparaît prospectivement compatible avec les développements concernant le concept de citoyenneté culturelle vus précédemment.

Il en ressort donc la suggestion d'utiliser cette définition de manière complémentaire à la mobilisation proposée de la citoyenneté culturelle : la conceptualisation de la citoyenneté culturelle par Poirier ayant été identifiée comme amenant un appareillage théorique avantageux, tandis que la conceptualisation de communautés en bibliothèque par Buschman et Warner (2016) se présente en complément comme un outil potentiel pour plus particulièrement réfléchir puis orchestrer son opérationnalisation. Le résultat est un ensemble dynamique qui soit inspiré de la citoyenneté culturelle, potentiellement utile pour la mise en œuvre souple et adaptative d'un soutien à des communautés diverses (de goûts, de pratiques, de différents degrés de participation, incluant de contribution) tout en étant fondé sur une inclusion par le sens donné chez les individus et déployé par l'institution dans un rapport de réciprocité délibéré et communiqué. De fait, l'on accède ainsi à un cadre de réflexion concernant l'action institutionnelle qui tienne compte des caractéristiques

identitaires individuelles et collectives tout en embrassant la continuité des processus pouvant ouvrir sur la résolution de conflits, qu'ils renvoient à des situations d'expression ou d'empêchement, à des enjeux d'inclusion ou d'exclusion, voire d'émancipation ou de domination, que permet d'éclairer la citoyenneté culturelle (Poirier, 2017). En appréhendant ainsi le soutien à l'émergence croisée d'une dimension participative en bibliothèque, à l'interface du numérique et du non numérique, et d'une dimension communautaire, nous croyons que le développement d'une institution au prisme de la citoyenneté culturelle pourrait aller de l'avant en évitant plusieurs écueils que nous avons vus affecter les approches jusqu'ici déployées, incluant la verticalité contraignante des rapports ainsi que l'influence de la perspective néolibérale sur les projets institutionnels contemporains (Krauss et Tremblay, 2019 ; Liefoghe, 2019). La proposition, qui vise ultimement à permettre aux citoyens et communautés, ensemble et en rapport avec l'altérité, de coconstruire un monde de sens commun et signifiant, nous apparaît entrer en résonnance avec les aspirations politiques de la bibliothèque publique qui se concevrait désormais comme une institution citoyenne.

Ces considérations sont à resituer dans le contexte de la parution récente de plusieurs études qui remettent en question les projets institutionnels tels que ceux-ci. Après Burret (2015, 2017), un ouvrage collectif en sociologie est dirigé par Krauss et Tremblay (2019) et rassemble effectivement plusieurs études de cas sur des tiers lieux, fab labs et espaces de *coworking* institutionnalisés sous diverses formes. L'essentiel des contributions qui y figurent pointe dans la même direction : l'atteinte

des objectifs démocratiques, de création de lien et de capital social, y est tout au mieux mitigée. Ainsi, leur déploiement étudié dans plusieurs pays et terrains révèle qu'ils ne permettent pas tous l'émergence de nouvelles solidarités et de lien social, et de collaboration à la hauteur des aspirations qui les fondent. Ces études récentes mettent plutôt en lumière que de tels projets ne sont pas à l'abri de phénomènes de renfermement sur soi, de participation sur fond de motivations égoïstes, de discriminations sur des bases territoriales ou culturelles, de cercles sociaux et de pratiques effectivement fermés, lesquels sont tous présents sur de multiples terrains étudiés loin de l'utopie que peut laisser miroiter certaines interprétations de la théorie d'Oldenburg (Liefoghe, 2019). Leur analyse laisse voir comment, sous des intentions idéalisées, les usages de tels espaces sont effectivement conséquents des ressources limitées dont disposent les individus, en relation avec les contraintes socioéconomiques de leur situation. De fait, ces lieux se révèlent rapidement aux auteurs comme des systèmes communautaires de reconfiguration du travail qui tendent vers des finalités productivistes et individualistes. En les accommodant ainsi, la bibliothèque publique soutient-elle effectivement l'avènement d'une société plus démocratique et inclusive de ses citoyens et communautés, ou alors entretient-elle plutôt le système même qui les marginalise ?

6.4 Limites et pistes de recherche

Réaffirmons, dans un dernier temps, certaines limites à l'égard des résultats produits dans cette thèse. Rappelons que le but de la MTE qui nous a guidé est de générer des interprétations théoriques de diverses formes et qui sont liées à des contextes spécifiques (Corbin, 2012 ; Glaser et Strauss, 1967). Ainsi l'étude des terrains de la GBQ et de la BMF nous a permis de développer des théorisations pouvant potentiellement contribuer à la compréhension de changements qui ont cours sur certains terrains institutionnels. Nous envisageons ainsi les situations de ces deux bibliothèques comme autant de repères généraux, sur la ligne du temps de l'évolution de l'institution au Québec, qu'il pourra être pertinent de considérer, par ses acteurs ou par des chercheurs, à des fins de compréhension. Leur exploration est en ce sens révélatrice de certains aspects de la trajectoire empruntée par un certain « virage » évoqué par plusieurs acteurs et auteurs et que nous contribuons à théoriser. L'étude, et nos conclusions, se concentrent bel et bien sur les cas de ces deux institutions qui ont été pensées à la fine pointe de l'innovation dans des paradigmes d'action culturelle donnés au moment de leur conception : près du tournant du millénaire vers leur inauguration respective en 2005 puis en 2013 ainsi que dans leur déploiement que nous avons suivi jusqu'en 2020, tout en intégrant une préoccupation concernant l'histoire de BAnQ afin de mieux comprendre les fondements de tels changements.

Ces propositions ne prétendent pas à la généralisation en ce qu'elles n'excluent pas que certaines bibliothèques québécoises demeurent à ce jour constituées d'offres essentiellement traditionnelles ou priorisent des approches d'archivistiques et de conservation, lesquelles peuvent par ailleurs très bien répondre aux besoins des

populations spécifiques qu'elles desservent. Nous n'affirmons pas que toutes les bibliothèques québécoises ou montréalaises, ni que toutes les bibliothèques actuelles par opposition aux bibliothèques du passé, progressent vers un tel idéal d'une institution citoyenne. Elles n'excluent pas d'emblée l'hétérogénéité inhérente à la diversité des publics et non-publics ; en ce sens, le vécu des participants à cette étude pourrait très bien ne pas correspondre au vécu d'autres personnes et communautés, à l'égard d'autres institutions et offres culturelles.

Les résultats qui sont présentés ne concernent plutôt que les terrains institutionnels que nous avons appréhendés dans l'objectif général de développer une meilleure compréhension d'un phénomène en contexte. L'étude communicationnelle, notre positionnement épistémologique de l'interactionnisme symbolique, la MTE qui nous a inspiré, ainsi que nos résultats eux-mêmes, pointent d'ailleurs tous vers l'importance de la contextualisation de nos analyses. En effet, les interprétations que nous offrons sont-elles formulées en regard de contextes interactionnels précis. Dans un effort de spécificité, précisons ici les contours généraux des contextes qui se sont dessinés autour de nos terrains ainsi que dans les données générées : les rapports annuels précisent un contexte historique, politique et médiatique pour l'institution influente et réseautée, à l'échelle de Montréal et du Québec ; le vécu des acteurs institutionnels, de plusieurs niveaux administratifs, précise un contexte institutionnel, politique et ancré dans son environnement urbain et social, à l'échelle du quartier, de l'arrondissement de Rosemont-la-Petite-Patrie et de la ville de Montréal. Enfin, le vécu des publics précise un contexte d'environnement urbain et social à l'échelle du

quartier et de l'arrondissement de Rosemont-la-Petite-Patrie principalement, mais également des vécus intimes et familiaux. C'est dans cette contextualisation composite que doit être envisagée notre interprétation théorique.

Conséquemment aux caractéristiques de la méthodologie choisie, rappelons par ailleurs que nous ne considérons pas avoir confirmé nos résultats ou les théories mobilisées. C'est là ce que pourrait par ailleurs permettre des recherches subséquentes en mode hypothético-déductif. Nous considérons toutefois que le recours à la MTE, laquelle présente une flexibilité particulière, s'est avéré fécond, et a facilité notre démarche interdisciplinaire. Elle a, de fait, permis la production de résultats qu'il importe, pour finir, d'envisager sous l'angle de la transférabilité potentielle vers d'autres contextes. La transférabilité à d'autres contextes ou situations sociales semblables est effectivement possible et demeure à envisager à la discrétion du chercheur qui considérerait que les idées que nous amenons peuvent être constructives dans sa propre appréhension de phénomènes similaires, situés dans des contextes similaires (Glaser et Strauss, 1967 ; Charmaz, 2014 ; Strauss et Corbin, 2008). Notre approche de l'étude communicationnelle des phénomènes culturels ainsi que certains concepts sensibilisateurs mobilisés de manière féconde s'appuient effectivement sur le principe de la transférabilité d'un terrain institutionnel à l'autre. Il n'y a donc aucun doute, pour nous, que les résultats produits ici peuvent dès lors faire l'objet d'un transfert dans un autre contexte institutionnel.

Ainsi suggérons-nous d'abord la transférabilité de l'ensemble ou d'éléments spécifiques des résultats produits ici vers d'autres bibliothèques publiques, incluant des bibliothèques plus récentes (Saul-Bellow par exemple), vers des bibliothèques situées ailleurs qu'à Montréal (Monique-Corriveau ou Gabrielle-Roy, notamment) puis géographiquement moins centrales, ce qui permettrait de développer encore davantage l'horizon temporel et territorial des interprétations théoriques avancées. Une étude visant plus précisément à confronter notre analyse à un plus vaste nombre de terrains institutionnels québécois serait également, éventuellement, des plus intéressantes à voir être réalisée. La transférabilité potentielle s'étend toutefois également à d'autres types de terrains institutionnels, voire communautaires ; les musées¹¹⁶, les centres d'archives, les centres des sciences, mais également les maisons de la culture, entre autres possibilités. Le potentiel de deux terrains en particulier a pu être identifié, afin d'élargir encore davantage la portée de l'analyse du virage institutionnel « citoyen » en question. Nommément : l'Écomusée du Fier Monde, qui est à la fois qualifié de lieu citoyen et communautaire sur son site Web¹¹⁷, ainsi que la Maison culturelle et communautaire de Montréal-Nord, qui intègre à

¹¹⁶ Plusieurs rôles et missions invitent en effet à tisser entre musées et bibliothèques des parallèles, d'ailleurs explorés par des auteurs en communication, en sciences de l'information et en muséologie. Outre Saez (1994), qui s'intéresse aux convergences et divergences entre les deux institutions, Le Marec identifie des logiques transversales ainsi qu'un virage communicationnel commun (1997), puis une redéfinition progressive commune adaptée aux usages (2007). En 2009, la revue *Documentation et bibliothèque* présente un dossier sous le thème « Muséologie et sciences de l'information », dans lequel les deux institutions sont rapprochées pour être marquées par un contexte commun, qui se caractérise par des changements technologiques et la transformation d'une mission patrimoniale dont l'information est « la matière génétique » (Turner, 2009, p. 154). En 2011, le *Bulletin des bibliothèques de France* publie le dossier « Confluences », lequel élargit la scrutation de ces lieux communs (conservation, diffusion, médiation) entre musées et bibliothèques pour inclure les centres d'archives. Enfin, Couzinet dirige en 2013 un numéro spécial de *Culture et musées* sur la question, dont le compte rendu critique par Bertrand (2014) dans le *Bulletin des bibliothèques de France* appelle à nuancer le constat de similitudes selon elle trop appuyées.

¹¹⁷ Voir : <https://ecomusee.qc.ca/> (consulté le 10 décembre 2021).

même son nom formel le qualificatif de communautaire et plusieurs mentions de son rôle citoyen dans sa documentation institutionnelle¹¹⁸. L'exploration du cas particulier du Festival Montréal Joue¹¹⁹, en tant que déclinaison actuelle des ensembles événementiels d'envergure en bibliothèque et déployé à l'échelle de l'ensemble du territoire montréalais, engageant toutes deux la GBQ et la BMF, nous est également apparu une piste très intéressante pour la suite.

Plus largement, une étude complémentaire s'intéressant à la couverture médiatique du virage institutionnel en question, spécifiquement au Québec, nous apparaîtrait par ailleurs très pertinente, et permettrait d'ajouter une pièce importante de plus à ce puzzle de la compréhension des dynamiques communicationnelles entourant le virage de l'institution. Mentionnons que nous avons été informés que des corpus de presse élaborés existaient et sont conservés, chez les acteurs institutionnels, concernant les lancements respectifs de la GBQ ainsi que de la BMF. La collecte de données en serait donc facilitée.

À un autre niveau de réflexion, l'ouverture que nous préconisons d'un espace de collaboration interdisciplinaire, au Québec, entre sciences de l'information, sciences sociales et communication sociale plus particulièrement, apparaît aussi une piste au potentiel majeur. Tel espace interdisciplinaire trouve, dans cette thèse, une riche arborescence conceptuelle ainsi qu'une variété de points de convergence qui,

¹¹⁸ Voir : <http://ville.montreal.qc.ca/culture/maison-culturelle-et-communautaire-de-montreal-nord> (consulté le 10 décembre 2021).

¹¹⁹ Voir : www.montrealjoue.ca/ (consulté le 10 décembre 2021).

nous l'espérons, contribueront à en jeter les bases. La réflexion développée autour de la citoyenneté culturelle, au croisement d'une dimension participative et d'une dimension communautaire en pleine montée dans l'institution, ne saurait, toutefois, être complète sans mentionner la nécessité d'impliquer sa dimension éducative. Alors que nous avons gardé à l'avant-plan, et en cohérence avec nos expertise et perspective de recherche, la dimension communicationnelle du phénomène, l'apport de chercheurs intéressés à la dimension éducative de l'action institutionnelle en plein changement, viendrait certainement consolider cet espace de réflexion et de recherche dont la substantifique moelle s'avèrera être les phénomènes de transmission.

Enfin, l'étude de la dimension communicationnelle de la bibliothèque publique québécoise nous apparaît toujours d'une pertinence évidente dans le contexte du virage institutionnel qui se poursuit. Nous renouvelons donc l'appel lancé par Baillargeon (2004, 2005, 2007) puis Lajeunesse (2004, 2009) il y a quelques années déjà tout en réitérant celui de Wiegand (2011), en faveur d'un développement qui soit moins réfléchi à partir de l'institution, mais plutôt enraciné dans les besoins et le vécu des publics, des communautés, des citoyens – ajoutons, quant à nous : des citoyens culturels.

ANNEXES

ANNEXE 1 : GRILLES D'ENTRETIENS SEMI-DIRIGÉS

Thèse « Mieux comprendre la trame communicationnelle entourant la bibliothèque publique contemporaine, au Québec : théorisation enracinée à la bibliothèque Marc-Favreau »

Maquette d'entretien – non-usagers

Date : _____

Par : François R. Derbas Thibodeau

Nom : _____

1. Qu'est-ce que c'est, pour vous, une bibliothèque publique, aujourd'hui? En général.
2. Au fil de votre vie, quelle place a occupé la bibliothèque publique?
3. Que savez-vous de la bibliothèque Marc-Favreau?
4. Si vous la connaissez, quelles sont vos impressions, vos sentiments par rapport à elle?
5. Qu'est-ce qui vous empêche ou vous retient de la fréquenter davantage?
6. Qu'est-ce qui pourrait vous motiver à fréquenter encore plus cette bibliothèque?
7. Qu'aimeriez-vous y trouver ou y voir?
8. Que faites-vous habituellement de votre temps de loisir, dans vos loisirs culturels?

« Mieux comprendre la trame communicationnelle entourant la bibliothèque publique contemporaine, au Québec : théorisation enracinée à la bibliothèque Marc-Favreau »

Maquette d'entretien : usagers

- i. Qu'est-ce qu'une bibliothèque publique, pour vous, aujourd'hui ? En général.

- ii. Au fil de votre vie, quelle place a occupé la bibliothèque publique ?

- iii. Qu'est-ce qui vous amène à la bibliothèque Marc-Favreau, spécifiquement ?

- iv. Qu'aimeriez-vous y retrouver ou y voir ?

- v. Comment percevez-vous sa place et son rôle dans le quartier, dans la communauté ?

« Mieux comprendre la trame communicationnelle entourant la bibliothèque publique contemporaine, au Québec : théorisation enracinée à la bibliothèque Marc-Favreau »

Maquette d'entretien : usagers (groupe)

-
- i. Brise-glace : Quel est votre nom ? Depuis quand fréquentez-vous la bibliothèque Marc-Favreau ?
 - ii. Comment avez-vous découvert la BMF ? Quand vous l'avez découverte, quelles ont été vos impressions ?
 - iii. Nommez une activité que vous y faites et qui est importante pour vous ? Expliquez pourquoi.
 - iv. Qu'est-ce que la BMF amène dans votre vie ?
 - v. Selon vous, quelle sont la place et les rôles de la BMF dans son quartier, dans sa communauté ?

« Mieux comprendre la trame communicationnelle entourant la bibliothèque publique contemporaine, au Québec : théorisation enracinée à la bibliothèque Marc-Favreau »

Maquette d'entretien : acteurs institutionnels

- i. Quelle place occupe la bibliothèque publique dans votre vie ?
- ii. Veuillez nous expliquer quels sont les attraits de la bibliothèque Marc-Favreau outre les livres, selon vous.
- iii. Comment croyez-vous que la bibliothèque soit perçue par les gens de son quartier ?
- iv. À la lumière de vos expériences, comment l'institution communique-t-elle, que ce soit avec ses usagers, les non-usagers, les élus, les médias, d'autres organisations, etc. ?
- v. Pouvez-vous nous raconter comment se sont déroulés la conception puis le lancement de Marc-Favreau, s'il-vous-plait ? [Processus, objectifs, communications, réception par les publics].

ANNEXE 2 : EXEMPLE D'UN DOCUMENT DE SYNTHÈSE DE CATÉGORIE ANALYTIQUE (INCLUANT EXTRAITS D'ENTRETIENS PERTINENTS)

Contenu rassemblé : catégorie analytique de la préférence pour certains aspects traditionnels

Catégorie analytique : Préférences exprimées pour le modèle traditionnel de bibliothèque (cadre institutionnel trad., missions de mémoire et de conservation) et certains de ses aspects, tant chez des non-usagers que chez quelques usagers, en tension avec des aspects relevant des missions contemporaines (de socialisation, par exemple) : inconforts, mécontentements, perception de perte de la « culturalité » de l'expérience, ou de la transmission.

Note sur le contenu que nous avons : Plusieurs extraits d'entretiens, principalement chez 5 participants. Nous avons aussi rassemblé quelques passages des phases d'analyses précédentes où le sujet était abordé, plus ou moins directement. Enfin, nous avons aussi du contenu pour lequel l'originalité peut venir du fait d'écrire au sujet de ces préférences pour les aspects traditionnels, mais plus particulièrement des liens qui existent entre ces préférences et les autres aspects présents dans le discours.

Questions à suivre : Qui sont ces participants ? Que nous disent-ils (en résumé) ?

Participant(e) [nom fictif]	Quels aspects ?	Notes
1. Philippe Pépin	Il valorise le livre physique.	
Informations : Non-usager. Jeune chômeur, qui a fréquenté la bibliothèque traditionnelle durant son enfance, et seulement sporadiquement par la suite durant ses études, jusqu'à plus du tout. A eu un seul contact, frustrant, avec la BMF.	Il est en faveur de codes comportementaux conventionnellement plus stricts associés à une perception traditionnelle de la bibliothèque, par opposition à ceux plus souples associés à la perception contemporaine.	Assez strictement.
	Il trouve les aménagements et la décoration de Marc-Favreau froids, ça lui apparaît manquer d'intimité et de chaleur par rapport aux souvenirs qu'il a de ses expériences passées en bibliothèque (traditionnelle)	Il raconte néanmoins chercher un certain bris de l'isolement, une certaine rencontre (mais dans à l'intérieur de codes comportementaux stricts), ne serait-ce que côtoyer un autre lecteur, ou interagir avec la bibliothécaire.
	Il est en faveur de l'humanisation des services, par opposition à leur « déshumanisation » supposée l'automatisation, ou l'investissement technologique plus largement.	Il présume d'un lien entre ceci et la diminution des horaires d'ouverture qu'il a perçu comme étant restrictives – les ressources sont investies dans le bâtiment et l'électronique plutôt que dans l'humain.
	Il critique la centralisation des services et des bibliothèques, qu'il croit reconnaître à Marc-Favreau, par opposition à un réseau qui serait plus localement ancré, véritablement tourné vers les citoyens.	Il associe encore ceci à une rationalisation gestionnaire, tout comme le point ci-haut.

2. Joanne Lalonde	Elle valorise le livre physique. Elle considère qu'elle reviendra toujours à la bibliothèque, parce qu'elle aime le livre papier.	
Information : Usagère récente. Récemment semi-retraîtée, a toujours eu une fréquentation familiale des bibliothèques pour emprunt de livres. Moins durant ces dernières années, du fait d'un retour aux études. Vient de découvrir la BMF, y accompagnant sa fille et son petit-fils.	Elle considère que le cycle d'emprunt lui permet de développer une discipline de lecture, qu'elle valorise.	
	Elle considère qu'à la bibliothèque, physique, la découverte et l'exploration d'œuvres (littéraires, musicales) sont facilitées, par opposition aux portails numériques par exemple, où les recherches sont plus ciblées et les algorithmes la ramènent toujours aux mêmes éléments.	En lien pas mal fort avec la technologic.
	Elle considère que dans les activités de partage auxquelles elle a pris part, il y avait moins de transmission de contenu historique ou culturel qui avait lieu, par rapport à ce qu'elle s'attendait.	Elle convient que c'est peut-être juste une question de s'y habituer, ou encore d'ajuster ses attentes. Elle se considère en processus « d'apprendre à fréquenter la [nouvelle] bibliothèque ».
	L'effervescence sociale et la densité des interactions entre les enfants qui étaient présents lorsqu'elle est venue avec son petit-fils le week-end l'ont mis mal-à-l'aise. Elle peut toutefois se projeter bénéficier de la socialisation que permet cette nouvelle conception de la bibliothèque.	Elle convient. Encore une fois, que c'est peut-être juste une question de s'y habituer, ou encore d'ajuster ses attentes. Ça pose la question : est-ce un malaise face au changement, plus généralement ?

<p>3. Pier Pouliot Information : Non-usager. Jeune père, travailleur de la construction et représentant syndical. A fréquenté la bibliothèque à toutes les étapes de sa vie, mais pas assidûment. Il préfère aller à la GBQ, à l'occasion. C'est arrivé qu'il aille à la BMF pour surveiller sa fille – elle la fréquente avec l'école –, mais il ne se considère pas usager.</p>	<p>Valorise le livre physique. Dès que c'est apparu, il percevait une ambiguïté entre les collections physiques et les collections numériques, qui brouillaient ses recherches et ses habitudes d'emprunt (à l'université Concordia).</p>	<p>Il considère qu'un équilibre entre le développement technologique et le respect du livre papier, des missions « de mémoire et de collection », est souhaitable.</p>
	<p>Il considère qu'à la bibliothèque, physique, la découverte et l'exploration d'œuvres sont facilitées, par opposition aux portails numériques, où les recherches sont plus ciblées. Ça ouvre, plus largement, les horizons.</p>	
	<p>Il témoigne d'un attachement « psychoactif » aux odeurs associées à la bibliothèque publique de son enfance, traditionnelle, petite, ambiance familière. Pour lui, et ça pourrait être le cas dans sa perception de la BMF, ce serait un <i>hub</i> (donc communautaire), tout autant qu'un « havre ».</p>	<p>La non-usagère Sophie Brebon, ainsi que Vanessa Anades, considèrent aussi que cette ambiance zen est en lien avec un sentiment de bien-être et le rôle de « havre » que peut jouer la bibliothèque, par le passé autant qu'aujourd'hui. Ceci constitue une grande ouverture vers les témoignages d'usagers, qui sans évoquer la bibliothèque traditionnelle, considère que c'est précisément ceci que la BMF amène dans leur vie. Autrement dit, cette fonction de havre, ou de sanctuaire, aurait traversé les âges. Ce serait un vecteur de continuité.</p>
<p>4. V. Anades, Informations : Usagère occasionnelle : Jeune professionnelle, mère de deux enfants, a fréquenté les bibliothèques intensément tout au long de sa vie. Elle revient à la BMF</p>	<p>Considère l'expérience de la bibliothèque, fondamentalement multifacette pour elle, néanmoins « méditative ». comme un « espace-temps où tout s'arrête ». Ce qui inclut, toutefois pour elle, de faire l'abstraction des gens qui pourraient être autour. Donc cet aspect, selon elle, n'est pas forcément empêché par une bibliothèque plus fréquentée.</p>	

malgré de nombreux déménagements, même dans d'autres secteurs.		
	Elle considère que la BMF, en particulier, permet à la fois des usages plus tranquilles, la quiétude de certains dans certaines zones, tout en permettant le jeu des enfants sans trop de contraintes dans d'autres. Le tout serait appuyé sur un aménagement judicieux et une signalétique efficace. La bibliothèque atteint ainsi un équilibre entre les fonctions.	
	Elle considère qu'à la bibliothèque, physique, la découverte et l'exploration d'œuvres, plus particulièrement important parce qu'elle y amène ses enfants, pour ainsi leur permettre de découvrir ; et se permettre, à elle, de les découvrir eux, leurs goûts véritables.	
	Elle valorise l'objet, l'œuvre qu'incarne le livre physique, dans un contexte de numérisation tous azimuts. La bibliothèque incarne donc, pour elle, la « Maison du livre ».	
5. Peter Jordan, Informations : Non-usager ; Jeune journaliste, prochainement père, se considère comme un grand lecteur (tardif), mais ne fréquente jamais beaucoup les bibliothèques, il achète plutôt ses livres. Voisin de la BMF.	Il est en faveur de codes comportementaux conventionnellement plus stricts associés à une perception traditionnelle de la bibliothèque, par opposition à ceux plus souples associés à la perception contemporaine.	Il chercherait un compromis entre la quiétude (le « respect ») et la liberté de jeu pour son enfant (prochain, qui l'amènera à Marc-Favreau selon lui) dans la mixité des zones, leur identification claire qu'il espère trouver.

Passages d'entretien significatifs, intégraux

Participant 1. Philippe Pépin (non-usager) ; positionnement relativement clair

Premier extrait pertinent :

Participant : Là, je jase à madame, mais il faut pas tuer le messenger, ça fait que j'ai expliqué juste la situation tsé, que j'suis un peu déçu de toute ça. Pis j'ai dit : « Là, comment ça fonctionne pour louer un livre ? » pis elle me dit que par là y'a des bornes automatiques, mais j'ai dit que j'veux pas avoir affaires avec un robot, que moi j'aime ça un contact visuel avec des humains, elle dit « Ah, tu peux revenir les louer avec moi ! » donc c'était parfait avec moi. [...] Autant j'ai un gars assez geek dans la vie, autant y'a certaines choses que tu peux pas automatiser pis remplacer ça par des robots. Ça fait que j'aurais pu très bien prendre mes livres pis aller les louer avec la borne automatique, sauf que j'me rappelle pu de mon mot de passe ! Ça fait que quand j'suis allé voir la fille j'ai dit que « Ah tsé, peut-être que finalement je déciderais de le faire avec la borne, mais j'me rappelle pu de mon mot de passe » pis au lieu de louer mes livres, elle voulait changer mon mot de passe ! J'y dit « Nonononon, j'veux pas changer mon mot de passe, y'est chez nous ! J'veux que tu enregistres mes livres ». Ça fait que finalement elle m'a offert le service[enfin].

[Note : après relecture attentive, l'indécision du participant pour le mode d'emprunt a très bien pu créer l'ambiguïté de l'interaction aussi.]

FRDT : Elle avait comme le réflexe de se référer à la machine tout le temps ?

Participant : Oui oui, c'est ça !

FRDT : Ah c'est intéressant ça !

Participant : Ça fait que j'y ai dit que « non non, moi je l'ai mon mot de passe [chez nous] là ». Pis j'y ai dit « J'veux les louer avec toi présentement là, on a un contact » -- elle a dû me trouver un peu bizarre là ((rire)), mais j'assume.

[Note : il précisera aussi qu'il n'est pas contre la technologie, mais plutôt contre la « déshumanisation » ! Nuance intéressante.]

+++

Second extrait pertinent :

Participant : [...] Mais, j'te dirais, j'ai trouvé ça peut-être un peu froid ? Tsé comme lieu, ça fait que probablement que j'vais aller retourner louer des livres là, malgré le fait que tu comprends que leur catalogue est assez restreint -- tsé c'est une bibliothèque -- mais, pour travailler là ? Pas sûr. J'ai trouvé ça un peu froid tsé.

FRDT : Qu'est-ce qui faisait que tu trouvais ça froid ? Froid c'est ton impression ; qu'est-ce que tu voyais spécifiquement qui te donnait cette impression-là ?

Participant : Bin au deuxième étage/ mais là c'est sûr j'suis juste allé une fois ça fait que c'est peut-être pas vraiment vrai/ [FRDT : C'est correct, c'est des impressions...] Mais j'trouvais, pas que le plafond était trop haut, mais j'trouvais que c'était trop un grand espace. J'me sentais comme perdu. Alors que des fois j'aime plus des lieux plus fermés là, tsé ? Alors qu'il y a des gens que c'est l'effet contraire là, comme agoraphobe ou claustrophobe là. Mais moi c'est l'effet contraire. Je trouvais que c'était comme trop... (...) [FRDT : Ouvert ?] / Ouais c'est ça, comme trop ouvert !

FRDT : Parce que c'est très ouvert, le design d'en-haut, c'est vrai.

Participant : C'est ça, c'est comme, pour moi, ça a fait l'effet contraire j'trouvais que ça manquait d'intimité. Pis c'est peut-être une raison pourquoi j'irais pas travailler là j'pense.

FRDT : Ok ! Ah oui ?!

Participant : Oui. Tsé quand je lis j'aime ça avoir un peu d'intimité, autant j't'un gars qui va lire dans l'autobus pis dans des lieux publics mais justement l'idée que moi j'ai de la bibliothèque, c'est que c'est peut-être un lieu où que tu peux être un peu plus dans ta bulle. Pis quand tu veux voir du monde, bin tu sors tsé. ((rire))

FRDT : Ok. Pis ton idée de la bibliothèque, elle vient d'où ? De tes expériences... D'université, essentiellement ?

Participant : Mmmm... Oui, je dirais. Pas mal, oui.

FRDT : Pis à la bibliothèque de l'université, est-ce que tu trouvais ces endroits-là plus « intimes » ?

Participant : Euh... Définitivement. Euh, à la bibliothèque de l'UQAM, j't'ais plus dans la section des sciences humaines tsé, malgré que même la bibliothèque de droit... / Dans le fond ça se ressemble toute : le

plafond est super bas, les espaces de travail c'est comme des cubicules, ça fait que, j'me souviens, quand moi j'allais là avec des livres j'avais comme une impression d'intimité, de... (...)

FRDT : Oui. Et là, à Marc-Favreau, ça casse complètement ce modèle-là ?

Participant : Oui. Peut-être qu'il y a des gens qui préfèrent ce type de service-là, mais pour moi c'était trop à aire ouverte. Autant des fois j'aime ça dans des lieux publics, ou comme dans un café tsé, comme ici, c'est un espace ouvert. Mais des fois j'ai besoin aussi d'être plus dans ma bulle, comme dans un petit cubicule. Pis tsé, en plus à l'UQAM ça a comme l'air d'un labyrinthe, c'est super étroit pis comme ... ((rires partagés)) [...] T'as l'impression d'être un peu dans une armoire à balais ! Tu vois un peu l'image. Ça fait qu'avec des tapis, tsé, ça fait vieille bibliothèque, là. [...]

Note : Pour être clair, les aspects qu'il soulève correspondent à l'impression que la BMF lui aura laissée, à sa seule et unique visite, qu'il n'a pas du tout appréciée. C'est d'ailleurs lui qui s'est cogné le nez aux portes closes, comme une mère et son bébé alors qu'il commençait à pleuvoir, lors de sa seconde, pour venir reporter le livre qu'il avait emprunté. La chute à livre, verouillée. L'expérience l'a tant frustré, qu'il n'est jamais revenu (citation disponible). Il critique donc l'accessibilité sous l'aspect plus précis des heures d'ouverture, restreintes : « Bin pour moi euh, tsé les bibliothèques c'est un lieu que ça reste tsé, un accès à la culture. Tu m'expliqueras pourquoi une bibliothèque ça rouvre à 13h00 de l'après-midi tsé, j'veux dire ça a pas de maudit bon sang. [...] Pour moi ça devrait être ouvert de bonne heure le matin là, à 8h00. J'comprends tsé ok qu'il y a une question, qu'il faut des employés ou whatever là, mais en même temps tsé [...] ils s'en foutent pas mal d'investir dans la culture là, ça fait que ... Pis dans les lieux de savoir. Dans le fond ils investissent dans les bâtisses, mais dans les services ils s'en foutent un peu. C'est l'impression que ça m'a laissée. » L'extrait qui suit est aussi en lien, il postule d'une relation directe entre l'automatisation des services / la numérisation et la mise en ligne des ressources, et la diminution de l'accessibilité directe (horaire) de la bibliothèque :

+++

Troisième extrait pertinent :

Participant : Eux ils vont mettre ça sous le prétexte que « Oui mais tout est en ligne, y'a des périodiques, tu peux aller sur Internet » ; Moi, autant que j'aime la technologie, que parfois j'avais lire sur mon téléphone, mais des articles courts. Moi j'suis *old school* ; j'aime ça un bon vieux livre physique. J'aime ça rencontrer un lieu, justement parce que ça te fait rencontrer du monde. [...]

[Note : un peu paradoxalement, ce dernier commentaire sur la rencontre du « monde » ? Je le soulève d'ailleurs, pour la suite. Ou en fait, ici en contexte, plutôt que de se faire des amis ou discuter, ça peut aussi vouloir signifier juste le fait de croiser des gens, y compris les autres qui font un usage plus traditionnel, et le personnel ;]

FRDT : Et quand tu dis que tu pourrais rencontrer du monde, dans des espaces physiques qu'il faudrait préserver, comme la bibliothèque... Est-ce que le fait que ce soit ouvert, ça pourrait pas favoriser selon toi cette rencontre-là, entre les gens ?

Participant : Hmmm, ouin, ouin... Ouin j'comprends, c'est vrai. J'avais pas vu ça de même mais oui, c'est vrai.

FRDT : Parce que y'a deux choses dans ce que tu dis quand même : y'a le cubicule que tu souhaites, pis y'a les espaces où tu dis que c'est le fun de pouvoir rencontrer du monde ... ?

Participant : Oui. Ah-han. C'est vrai j'avais pas vu ça de même man, tu soulèves un bon point ! ((rire)) [...]

Participant : Ça fait que non j'me rappelle très bien maintenant, pis j'pense que c'était l'aspect vieillot de la bibliothèque que j'aimais, avec des livres poussiéreux que personne veut lire. J'pense, j'ai ce petit côté là, ancien là...

FRDT : T'appréciais les vieux tapis, toi ?

Participant : Ah oui, mets-en!!! ((rires))

FRDT : [Parce qu']il y a quelque chose de cosy pis rassurant là-dedans ? J'peux comprendre.

Participant : Ouin, ouin. Pis c'est peut-être une contradiction, bin j'pense pas que ce soit une contradiction tsé, mais j'suis quand même assez technologique, J'pas contre la technologie, j'pas un technophobe. C'est juste qu'il y a des limites à la technologie, y'a des limites à toute vouloir automatiser.

FRDT : Oui.

Participant : Pis surtout, des services au citoyen. Moi-même, qui est en congé sans solde, je travaille dans un centre d'appel. Pis je trouve que par rapport à l'expérience de mon employeur – j'travail pour Services Canada – bin ils essaient de toute, premièrement, les services en personne c'est des trucs qui ont plus fermés, pis les postes [auxquels tu peux avoir accès], ça ils ont coupé aussi. Qu'est-ce qu'ils font ? Ils centralisent toutes les services dans des centres d'appel. C'est comme des méga-centres d'appels. Moi j'ai peut-être une vision assez locale des choses/ C'pour ça que même la bibliothèque nationale tsé c't'une bonne idée, à Berri, c'est central. Mais c'est peut-être ... Pas, trop gros, mais y'a des limites à toute vouloir centraliser à la même place. Moi j'aimerais mieux qu'il y ait plein de bibliothèques partout. Un peu la même idée que j'ai quand ils veulent construire des méga-hôpitaux. [...] Exemple : j'vais faire un parallèle avec les hôpitaux. On construit des hôpitaux un peu comme quand on fait des Wal-Mart. C'est comme des gros centres d'achats avec plein de services centralisés. Alors que tsé, des CSSS ; j'trouve que plus que t'as de services locaux, bin c'est mieux, pis ça répond peut-être à d'autres types de besoins. [...]

Mais les bibliothèques c'est un peu la même chose. J'comprends qu'il y en ait un peu une grosse centralisée à Berri, parce que c'est le centre. Sauf que, ça donnerait peut-être plus d'avoir plus de petites bibliothèques. Pis ça ferait que les gens sortiraient plus de chez eux aussi. Pis ça ferait peut-être aussi des meilleurs liens au point de vue des citoyens parce que tu sors dans l'espace public, tu rencontres des gens, tu vas la bibliothèque, tu marches. [Note : enjeu de socialisation encore soulevé...] Tandis que si tu centralises tous les services, tsé, si tu vas à Berri-UQAM c'est comme, pas un no-man's land mais tsé, disons que c'est dur de s'approprier l'espace dans ce coin-là pour d'autres raisons que je nommerai pas!!! ((rires)) [-- Il fait référence implicite aux drogués et junkies qui se tiennent dans ce coin, qu'il a fréquenté durant un bout – il m'en parlera après l'entretien.]

[...] Participant : Ouin, ça fait que tsé pour moi ça reste important que ça reste local. J'pense que j'ai une critique assez virulente contre la centralisation des services. Dans certains types, ça peut être bénéfique je pense, mais tsé dans les bibliothèques tsé justement, axées sur le citoyen, ça serait mieux qu'il y ait plus de bibliothèques au lieu d'en faire juste quelques grosses plus centralisées. Mais j'comprends que eux tsé, avec leurs budgets, comment ils fonctionnent, ils ont peut-être intérêt à faire ça, mais pour ma part, c'est pas le type de service que je recherche.

+++

Quatrième extrait pertinent :

[Contexte : suite à avoir dit qu'il considérerait peut-être retourner dans une autre bibliothèque, mais pas Marc-Favreau. Et d'ailleurs, que c'est dans un café qu'il ira, plutôt.]

FRDT : Ok. Qu'est-ce qui te branche, dans les cafés ?

Participant : C'est que, peut-être j'ai les deux aspects, tsé des fois j'peux être dans ma bulle pis lire, pis des fois y'a du monde que j'peux jaser. C'pas une bonne idée de jaser à la bibliothèque parce que moi le monde qui jase à la bibliothèque, j'haïs ça quand ils parlent trop fort. Pis qu'ils ferment pas leurs cellulaires, pis les trucs de distractions. Tandis que dans les cafés les gens sont pas juste là pour lire. Ça fait que c'est peut-être

l'aspect hybride des cafés que j'aime. Alors que dans les bibliothèques, pour moi ça reste quand même des lieux où, eille « Ferme ton téléphone » pis « Arrête de parler trop fort ».

FRDT : Pour toi ça reste un lieu comme ça ? *[Note : mais ce qu'il dit qui lui plaît dans les cafés, c'est justement l'interaction possible entre un mode de fréquentation, et l'autre ... ?]*

Participant : Ah, oui ! Absolument. Oui, oui, oui.

FRDT : Ok. Pis, quand t'as visité Marc-Favreau, t'as pas l'impression que tu y voyais un éloignement de la bibliothèque silencieuse, dans cette bibliothèque-là ?

Participant : J'avoue c'est peut-être le contexte/ Tsé j'suis allé le soir, j'pense vers peut-être 7 ou 8h [du soir]. [FRDT : Proche de la fermeture ?] Oui, peut-être une heure avant. Tsé ça fait que, pas qu'elle était vide mais y'avait pas de monde que ça. Pis la plupart du monde ils étaient tous branchés devant leur ordinateur aussi. Y'étaient pas en train de lire, là. Ils travaillaient ou ils squattaient l'Internet, je sais pas.

Mémo terrain (à chaud, post-entretien) :

Philippe, dans la trentaine, a décroché de sa maîtrise en sociologie à cause de circonstances de vie extraordinaires. Alors qu'il travaillait chez Services Canada en 2016, la mise en place du système de paye informatisée Phoenix par le gouvernement, et surtout ses ratées majeures, l'ont privé de salaire légitime pendant longtemps, ce qui a enclenché chez lui un cercle vicieux d'endettement puis de tentatives de fuite dans la toxicomanie, jusqu'à déclarer faillite personnelle. Il est aujourd'hui chômeur, citoyen engagé dans le quartier.

Philippe a fréquenté les bibliothèques publiques tout au long de sa vie (bibliothèque municipale de St-Eustache, bibliothèque de sa polyvalente au secondaire, bibliothèque du CÉGEP Lionel-Groulx), quoique moins durant les dernières années. Il raconte s'être quelque peu attaché à l'aspect « vieillot », à la sensation de cocon et même aux « vieux tapis » des bibliothèques traditionnelles qu'il fréquenta dans sa jeunesse. Ça le sécurisait. Durant ses études universitaires, il travailla beaucoup dans les petits cubicules de bois de la bibliothèque de l'UQAM.

À cause des malencontreux événements mentionnés ci-haut, il a abandonné sa maîtrise en cours de rédaction de son mémoire. Ses habitudes de fréquentation de la bibliothèque, après avoir fait la transition de la bibliothèque publique de banlieue où il a grandi vers la bibliothèque de l'UQAM, ont diminué jusqu'à atteindre le point mort, tandis qu'il était aux prises avec des problèmes d'argent et de drogue qui le hantent toujours aujourd'hui.

Dès l'ouverture de la bibliothèque Marc-Favreau annoncée, il dit avoir été affecté positivement. D'une part parce qu'il se dit fan fini de Marc-Favreau et de Sol, plus particulièrement, et donc il s'est senti interpellé par l'iconographie et le concept, puis d'autre part parce qu'il était content de savoir qu'une bibliothèque moderne ouvrirait ses portes dans son voisinage. Il raconte que, sans même savoir exactement en quoi consisterait l'offre de services ou l'espace offert par la BMF, son ouverture imminente le remplissait de joie. Une fois qu'elle a été ouverte, il dit toujours avoir voulu y aller mais sans même qu'il y soit allé, il raconte que la présence de la bibliothèque dans son quartier le rendait heureux.

Quelques années plus tard, c'est-à-dire tout récemment, il y est enfin allé pour une première fois. Mauvaise expérience! Il se heurte d'abord à des portes closes. Il critique vivement l'horaire qui, après qu'il en ait pris connaissance, lui apparaît beaucoup trop restrictif pour une institution à la mission d'accessibilité. Alors qu'il tournait en rond, frustré, sur le perron de la bibliothèque (un matin à 10h00 ; elle n'ouvrait qu'à 13h00), une jeune mère et son enfant, en poussette, sont aussi arrivés sur les lieux pour se heurter aux portes closes. Il pleuvait beaucoup. Ça l'a profondément frustré.

Il y est finalement retourné quelques temps plus tard, une heure avant la fermeture à 20h00. Il a trouvé le lieu grand et vide (il n'y avait pas beaucoup d'usagers à ce moment), loin de l'image rassurante qu'il garde des bibliothèques plus traditionnelles avec leurs tapis et plafonds bas qu'il décrit comme chaleureux et leurs recoins intimes pour se poser, comme les cubicules de l'UQAM. Il décrit son impression comme favorable pour certains points comme les œuvres en exposition par exemple, mais il critique une impression que la technologie semblait être partout. Les bornes de prêt automatisé lui ont notamment déplu ; il raconte donc avoir demandé d'être servi par le commis au comptoir par souci de contact humain, ce qui ne lui a pas semblé être la norme à première vue. Il faut dire que Philippe a des antécédents tumultueux quant à la technologie ; des histoires de militantisme et de cyber-surveillance qui le rendent aujourd'hui méfiant du virage technologique qui semble aujourd'hui généralisé, et la BMF lui a semblé aller en ce sens aussi.

Participant 2. Joanne Lalonde (nouvelle usagère) ; positionnement relativement clair

Premier extrait pertinent :

Participante : Euh, oui ! ...Ça c'est, c'est privé, ce qu'on se dit ? [FRDT : Oui.] Ok. Bin c'est ça, j'ai été un peu déçu oui. Elle est très gentille la dame, mais c'est pas une historienne, c'est une bibliothécaire, mais je pensais que ce serait un petit peu plus, euh, mon dieu (....) profond ? Profond c'est pas le bon mot mais ; informatif ? [FRDT : Oui oui.] Y'avait beaucoup de place pour les gens qui étaient là, pour leurs souvenirs et tout, tsé. Fait que j'ai dit : « Ah ça fait un contact avec le monde ». D'un autre côté ça a moins répondu à mon besoin de culture. [...]

Pis tu vois, y'a une dame qui est rentrée, pis elle est restée comme dix minutes pis après, elle est partie... Pis moi à un moment donné quand ça a commencé pis j'ai vu que ça s'enlignait comme ça j'ai dit « Oh ! Pas sûr que j'ta la bonne place » ((rire)). Mais bon, j'me sentais un peu mal à l'aise de quitter pis j'me disais « Regarde, Joanne... Peut-être que t'as à ouvrir tes horizons ! » ((rires)).

[Note : Elle reviendra sur le sujet, plus tard, nous expliquer plus en détail l'origine de sa déception relative]

Participante : Moi quand j'étais jeune on parlait pas beaucoup chez nous. Ma mère elle vient de St-Cyprien, dans le comté de Bellechasse. [...] Pis elle, c'est une séparatiste pis elle était bien frustrée, quand elle était jeune pis qu'elle allait sur la rue Ste-Catherine pis que ça parlait en anglais. Et l'autre fois j'entendais une artiste qui parlait du Québec pis qui disait qu'au Québec, jeune, c'est quand on est jeune qu'on devrait apprendre à aimer notre Québec. Là j'me suis dit que moi, quand j'étais jeune, à part que ma mère était séparatiste, tsé, j'ai pas de souvenir d'avoir beaucoup appris sur les gens, les personnes importantes. Donc l'autre fois quand elle [l'animatrice de l'activité à la BMF] a parlé des femmes importantes et tout ça j'me suis dit que j'aimerais peut-être ça en apprendre plus tsé. Y'est peut-être tard mais c'est encore le temps d'apprendre des choses, je pense. Je ressens comme une petite fibre.

FRDT : Et la fibre a été titillée, dans l'activité de l'autre fois. Cette fibre-là, de l'histoire personnelle versus l'histoire du Québec ?

Participante : Oui. Bien je m'attendais plus à/ je ne m'attendais pas à ce que ce soit sur des métiers mais plutôt sur des événements. Tsé des fois je me dis que j'aimerais ça revenir sur des choses comme le FLQ, sur la Révolution tranquille tsé. En tous cas il y a peut-être aussi le fait que j'ai un petit fils de 6 ans pis des fois il pose des questions pis des fois j'aimerais ça ((rires)) [avoir plus de réponses], avoir le sentiment que j'ai quelque chose à transmettre.

[Note : Elle expliquera aussi que ce n'est pas ce qu'elle s'attendait. Qu'elle n'est pas habituée à ça. Le lien est évolutif. L'enjeu de l'information, dans la bibliothèque en diversification, ressort donc comme d'autant plus important.]

+++

Second extrait pertinent :

FRDT : [...] Est-ce que t'es déjà venue le week-end?

Participante : Euh oui, avec lui [mon petit-fils] justement, je pense que c'était un samedi, pour venir porter les livres.

FRDT : Qu'est-ce que t'en a pensé ?

Participante : Bin, y'avait beaucoup de monde, beaucoup d'enfants. Puisque j'étais avec lui on a laissé le livre puis on a joué. Y'avait la table là, moi j'étais plus ou moins à l'aise là... C'était la première fois que je revenais à la bibliothèque puis avec un enfant. Pis là le partage, entre les différents enfants, des crayons là ta pis toute ça. Donc j'étais... Je peux pas dire que j'ai beaucoup apprécié, mais c'est parce que je pense que c'était pas une activité usuelle que je faisais. [...]

FRDT : Est-ce que tu avais des attentes ? En revenant à la bibliothèque.

Participante : Euh pas vraiment. Bien, là par rapport à l'activité que j'ai eu je m'attendais à plus, que ce soit plus... [...] Plus de contenu [transmis plutôt que partagé]. En même temps j'ai compris que c'était une place pour échanger pis que le monde se connaissait, pis c'est ça. Quin.

+++

Autres aspects mentionnés : Son entretien révèle aussi que malgré l'aspect pratique (logistique) des tablettes et liseuses numériques, elle dit aussi aimer le papier. Même si sa lecture se faisait sur support numérique, elle reviendrait toujours au papier, et incidemment à la bibliothèque (ce qui implique qu'elle se fie sur la bibliothèque pour préserver ce rôle de conservation des œuvres papier). Dans le même axe favorable à certains aspects traditionnels, elle considère également bénéfiques le cadre transactionnel et le cycle d'emprunt, qui peuvent aider à développer une discipline de lecture qu'elle valorise. Elle valorise également la découverte que permet le lieu, par opposition aux mêmes types d'œuvres auxquelles YouTube (par exemple qu'elle mentionne) finit toujours par la référer. Enfin, un autre malaise exprimé avec le changement : « Même la musique je sais, il y en a qui viennent en chercher puis ils téléchargent – ça j'suis plus ou moins à l'aise avec ça, parce qu'il y a les droits d'auteurs quelque part là. Mais c'est intéressant ! » Elle exprime souvent un malaise face au changement.

Mémo terrain (à chaud, post-entretien) :

Joanne Lalonde est nouvellement semi-retraîtée. Elle a récemment remis les pieds à la bibliothèque publique après des années de non-fréquentation. Sa relation avec l'institution remonte en fait au temps de son enfance, alors que ses parents l'amenaient à la bibliothèque. Elle fit la même chose avec ses filles. Mais toute sa vie, bien qu'elle aime et même se dise passionnée de lecture, elle choisissait plutôt, personnellement, d'acheter ses livres. Quoiqu'après un retour aux études dans les dernières années, elle avait essentiellement arrêté la lecture pour loisir, perdu un peu sa passion. C'est enfin sa fille et son petit-fils qui l'ont amené à Marc-Favreau spécifiquement. Dans le contexte de sa semi-retraite récente, elle les y accompagné dans l'espoir d'y trouver de quoi nourrir son esprit, sa curiosité – et peut-être même faire des rencontres.

Bien qu'elle se soit exprimé en faveur d'aspects plus traditionnels de l'institution, après nous avoir parlé du livre, des auteurs et de la musique qu'elle espère découvrir à la bibliothèque, elle évoque néanmoins, effectivement paradoxalement, un possible horizon de socialisation : « [...] J'ai vu qu'il y avait différentes activités, puis j'ai pensé que ce serait une bonne occasion pour rencontrer des gens, peut-être, pour développer mon réseau [...] ». Elle y reviendra aussi en ces termes :

L'autre fois je m'étais inscrite à un atelier de coloriage / je voulais m'inscrire, mais y'avait pas de place – ça, j'ai recommencé à en faire

avec mon petit-fils. Ça fait que c'est quelque chose qui pourrait m'intéresser. Pour voir aussi, la clientèle qui est là, tsé. Pour découvrir, tsé, est-ce que je peux développer des amitiés aussi ? J'ai ça aussi en tête. (Participant, usagère récente)

Avec la fréquentation, elle compte découvrir progressivement ce que la bibliothèque devient. Elle considère qu'avec la liberté que lui donne la semi-retraite, elle dit pouvoir « maintenant apprendre à fréquenter la bibliothèque ». À l'aube de ce cheminement, quand on lui demande ce que c'est, pour elle, une bibliothèque publique aujourd'hui, elle répond sans trop de certitude :

Ça peut être un lieu de rencontre ? Euh, j'ai vu qu'il y avait des gens qui venaient aussi pour l'informatique. À la salle à l'entrée, j'ai déjà vu des téléphones aussi je pense, donc... Est-ce que c'est un lieu de rencontre ? C'est pas juste un endroit où – moi, j'me rappelle, j'amenais mes filles chercher des livres, pis on repartait. Ça semble être lieu de rencontre, d'échange, d'apprentissage... D'ateliers aussi, comme je vois pour l'informatique, ou de clubs de lecture. Donc... Une mission plus communautaire ?

Participant 3. Pier Pouliot (non-usager) ; positionnement relativement clair, avec compromis

Premier extrait pertinent :

[...] J'tais dans la bibliothèque au CÉGEP, quand j'avais affaire à ça. Pis un coup que j'étais à l'université, à Concordia, la bibliothèque était moins, moins... Qu'est-ce qu'il y avait donc ? Je la trouvais mal organisée ! J'y allais pas mal moins. Elle était surtout immense. C'tait tout le temps un défi de trouver ton livre, c'tait tout le temps trois étages plus loin... Vraiment le fait qu'elle soit si vaste me, me / C'est une bibliothèque qui est principalement en anglais aussi, fait que je pense qu'ils ont pas le même système de...

FRDT : Quotation ?

Participant : ... J'tais capable de me retrouver pareil, mais c'est surtout, ce que je trouve, c'est le mix qu'ils ont fait entre la bibliothèque virtuelle et la bibliothèque réelle, si on veut, fait que, j'trouvais des trucs, mais y'avait beaucoup de trucs des choses listées, qui étaient mettons des prêts en ligne, des .pdfs auxquels tu peux avoir accès, ou des trucs... [Note : donc cette nouvelle configuration avec documents numériques traités au même titre que les documents physiques, lui déplaisait] Y'a deux campus, fait que des fois c'était à Loyola ! J'ai jamais mis les pieds là-bas, etc. [...]

C'que j'trouve fascinant avec la bibliothèque pis qui vient, disons, remplir quelque chose que surfer en ligne ne fait pas, bien en tous cas pas pour moi, bien c'est la découverte [NDLR. Incluant dans le sens de la diversité des œuvres, mais aussi des points de vue, de l'information et des idées (ajoute-t-il ci-après)]. le hasard qui s'installe – la possibilité de tomber sur quelque chose sans [forcément] le chercher. J'ai l'impression qu'en ligne, y'a beaucoup moins cette dynamique là qui est à l'œuvre, où est-ce que tu fonctionnes par mots-clés, tu fonctionnes par intérêt, dans une bulle un petit peu. Tandis qu'à la bibliothèque, si tu te trompes de place : « Hein ! ? C'est quoi ça ?!! ? » pis là j'trouve que ça, y'a quelque chose d'irremplaçable dans ça, là. [Note : Lien avec citation : Andraos ; c'est également vrai pour les enfants !]

FRDT : T'explore, pis c'est comme un gros coffre aux trésors ?

Participant : Oui, tandis que des fois tsé c'est ... J'sais pas, c'pas tout le temps des choses, des affaires nice non plus. Mais j'trouve qu'il y a cette possibilité-là qui reste tracée dans le lieu, qui est comme, bin bin bin... Moi j'trouve que c'est intéressant. Ça fait partie de la même raison pour laquelle j'continue de m'acheter ou que je m'abonne à des journaux, tsé ? Parce qu'il y a des trucs qui vont m'intéresser, pis j'vais être aussi

exposé à plein d'autres trucs qui [FRDT : Ça va t'ouvrir les horizons ?] / Ouin bin, autrement, j'aurais pas cherché pour, mettons !

[Note : Vanessa Anades nous parle également de la bibliothèque comme d'un pôle de découvertes fortuites potentielles. Joanne Lévesque aussi, en décrivant que cela ne se produit notablement pas en surfant (l'exemple qu'elle donne a plus concrètement trait à la découverte de musique sur YouTube, où les mêmes algorithmes et/ou le fonctionnement par recherche par mots clés, la ramènent toujours aux même choses. Il me semble que plusieurs autres évoquent aussi cet aspect.)]

+++

Second extrait pertinent :

Participant : J pense, parce que le monde en parlait. C'tait pas mal ça, j pense. Y'ont commencé à en parler parce que « c'tait le boutte d'la mardo », « c'tait la plus grosse bibliothèque », après ça y'en parlait parce qu'il y avait des panneaux de verre qui tombaient, pendant plusieurs années! ((éclat de rire partagé)) Pis j'vivais au centre-ville à l'époque où c'était en construction – j'tais au coin de Jeanne-Mance pis Sherbrooke, c'qui fait que c'tait pas si loin que ça. Pis je l'avais vu monter, j'avais été curieux de, de voir la place, pis j pense que c'est ça. Autant la bibliothèque de Brossard était rassurante de par ses volumes réduits, son ambiance familière et chaleureuse, / y'a beaucoup d'odeurs aussi [que j'associe], je trouve, à la bibliothèque [publique].

FRDT : D'odeurs ? Ah oui ?

Participant : Ouin. D'odeurs comme, j'trouve que ça sentait, à cette bibliothèque-là, le vieux tapis [FRDT : Les vieux livres...], il y avait... Il y avait comme de quoi qui est resté psychoactif. [16m20s] Pis à la GBQ, oui c'est vraiment un bel endroit, j pense que ça ça a joué énormément parce que, je pense qu'il pourrait y avoir la même quantité de volumes entreposée, pis ça aurait vraiment pas la même [Effet ? Convivialité ?] ... Fait que c'est vrai que y'a comme une expérience en allant là. Puis j'trouve qu'ils relèvent bien le défi de ... Tsé, y'a très très peu de lieux qu'on peut dire [véritablement] « publics » là, j'ai l'impression, pis là ils relèvent le défi de le faire persister comme un lieu public.

+++

Troisième extrait pertinent :

Participant : Tu le sens pas que c'est une bâtisse où est-ce qu'il y a beaucoup de dispositifs qui sont à l'œuvre là, autant pour tout c'qui est fonctions de la bibliothèque là, les ordinateurs, tous les trucs, y'en a beaucoup, mais j'ai l'impression, ça ça aurait pu être rébarbatif, mais là ça, la manière dont ça a été intégré dans le reste, ça me donne l'impression que ça circule, que tsé, ça respecte l'usage que les gens en font aussi. T'es pas... Tsé parce que ça peut être un spin aussi ? Tsé : « Le livre est désuet, on va mettre l'accent sur la technologie » ... Bin, ils l'ont pas évacué, mais il lui ont pas faite damer le pion au livre non plus, tsé ? Pis j pense c'est futé de faire ça pour une bibliothèque parce que c'est quand même l'objet principal mettons là.

FRDT : Le livre ?

Participant : Le livre. Pis ensuite je pense mettons à l'espace pour enfants, à la Grande Bibliothèque. Quand tu tombes, quand tu regardes « dans le trou » mettons là, bin là c't'un peu un espace-machin-technologique, où est-ce que ... J me demande jusqu'à quel point ça... J pense pas que c't'un effet de mode non plus là, mais tsé c'est c'est euh, ouin... c'est quelque chose que moi sur la hase à partir de laquelle je pars, sur c'est quoi une bibliothèque, moi ça se rajoute par après là, tsé ? Pis que j le vois moins comme... Ouin j le vois plus comme un rajout puisque la bibliothèque reste entière même sans ça. Pis euh, ça se rajoute, ça s'intègre tant que ça vient pas, peut-être, damer le pions aux fonctions premières. Tsé j pense, j'trippe plus à trouver un vieux criss de livre que la tranche est en train de s'effacer, tsé, qu'ils ont encore à la bibliothèque parce qu'ils ont le rôle de garder les vieilleries comme ça, que d'arriver avec un terminal où est-ce que j'ai un

hologramme qui va me parler de j'sais pas quoi, là ! J'vais aller au Centre des sciences mettons si j'veux ça. ((rire))

FRDT : Oui ! J'comprends très bien.

Participant : Mais... Y'a c'te fonction-là aussi que ... Qu'il y a aussi de développé avec la bibliothèque nationale pis surement aussi le réseau des autres bibliothèques, sur les échanges de volumes, les restaurations, les archives, tout ça, j'commence à plus mettons fréquenter la collection nationale, des choses comme ça, pis là mettons j'trouve... / J'trouve ça l'fun justement parce qu'il y a des affaires qui sont, de manière compréhensible, pas dans les rayons, parce qu'ils sont trop consultés, ou etc. Mais qui sont finalement... C'est ça, ça m'est arrivé une couple de fois de chercher des trucs longtemps, bin pas longtemps, mais de les trouver, tsé, juste là, pis c'est comme, wow ! Pis toute la richesse d'une bibliothèque est dans ces moments-là pis ces choses-là, pis ce devoir / c'est gros là, le devoir de mémoire, mais le devoir de mémoire y'est comme / Y'a aussi des implications physiques tsé, mettons! ((rire)) Y'a un défi physique.

FRDT : Oui. Oui, oui ; conservation...

Participant : Oui. Pis j'pense que c'est sur Rosemont, plus loin dans l'Est ?

FRDT : Sur Des Carrières !

Participant : Des Carrières ! Oui. Pis c'est ça, là y'a le bâtiment des archives pis, je sais pas pourquoi y'a 70 pieds de façade en avant de la bâtisse là, mais je sais qu'ils ont un atmosphère contrôlé [par exemple]... Pis c'est ça... J'en n'ai commandé un, là, la semaine passée. Un truc des archives nationales. Pis là ils le transfèrent à la bibliothèque nationale pour que je puisse aller le consulter. Un truc de 1848, un traité de menuiserie pis de géométrie. [FRDT : Ah ouin !] Pis là j'ai hâte de voir, parce que là y'a pas de laser pis y'a pas de calculatrice là, dans ce temps-là! ((rire)) On va avoir c'est quoi les tours qu'ils prennent là. Mais c'est ça. Sans ça, quoi? J'aurais acheté ça sur Ebay, d'un collectionneur?

FRDT : Pis ça va surement t'apprendre d'autres choses que Wikipédia quand tu vas chercher mettons, « embouvetage » de je sais pas quoi.

Participant : Pour moi en tous cas c'est aussi beaucoup pour l'aspect curiosité, pis l'aspect culturel qui m'intéressait là, de voir ... Eille ! C'tait quoi là, comment que les gens [vivaient]... ?!

+++

Quatrième extrait pertinent :

Participant : C't'un coin qui, j'ai l'impression, gagne beaucoup de la présence de cette bibliothèque-là, parce que Rosemont, c't'un peu transit, un gros boulevard, y'ont fait un gros développement résidentiel mais qui sont plus, qui ont pas pignon-sur-rue nécessairement, c't'un peu... Pis là t'as le métro, c'est ça. C't'un peu poche comme spot, mais ça [la BMF] ça fait quand même un *hub*. Mais c'est ça là, tout l'aspect de, de fenestration pis de clarté que t'as là, j'ai l'impression que ça en fait comme un lieu – bien je sais pas pourquoi là, mais : *sain* ((mine de fillette fleur-rose)). Y'a comme une *vibe*, là. Ça aide là d'avoir des spots comme ça là, t'arrives là pis y peut faire le temps que tu veux dehors, t'arrives là pis t'es comme dans un p'tit ((bruit de sifflement et signe de la main comme si il s'envolait dans un voyage)) ; un *havre*. Y'ont réussi à mettre tsé des cloisons végétales pis des affaires que tsé, tu serais dans le siège social de Desjardins, ça serait de la frime, mais là t'es dans une bibliothèque publique, pis, non! Là c'est comme c'qu'on mérite, moi j'trouve !!!

+++

Mémo terrain (à chaud, post-entretien) :

Pier Pouliot est un entrepreneur en construction, représentant syndical et étudiant, citoyen socialement engagé, père monoparental d'une fillette de 10 ans, et approchant lui-même la quarantaine. Il habite à environ 15 minutes de marche de la bibliothèque Marc-Favreau, et sa petite fille fréquente une école primaire avec laquelle elle visite régulièrement la bibliothèque en question. Cela dit, lui-même ne la fréquente pas vraiment : il y est allé 3 ou 4 fois depuis son ouverture, tout au plus. Il y va, en moyenne dit-il, une fois par année essentiellement pour surveiller sa fille. Il ne se considère toutefois pas comme un usager.

Sa relation à la bibliothèque publique remonte au temps de son enfance et sa préadolescence, alors que ses parents les déposaient lui et ses sœurs à la bibliothèque municipale Brossard, sur la rive sud. Ses parents étant alors fort occupés, selon lui, et ces moments où ils allaient explorer les collections de la BP faisaient partie intégrante du système familial, afin de libérer un parent, ou l'autre, pendant un moment. Lui lisait alors des livres, romans, BDs de toutes sortes et sur toutes sortes de thèmes : il aimait aussi choisir des œuvres un peu au hasard. Il se souvient d'avoir participé à quelques animations et heures du conte, dans cette bibliothèque qui, outre son espace jeunesse, était très traditionnelle.

Puis entre 18 et 30 ans, il admet qu'il a complètement délaissé l'institution, s'intéressant plutôt à des activités plus sociales tandis que ses usages de la BP se faisaient plutôt seuls. Il déménagea aussi à Montréal durant cette période, et étudia à l'Université Concordia, où il fait remarquer que la bibliothèque universitaire est très peu conviviale, grande et mal organisée... une expérience somme toute désorientante, selon lui. Cela n'est pas sans importance dans l'éloignement en question.

Quoique éventuellement, après l'ouverture de la Grande Bibliothèque du Québec qu'il remarqua étant donnée la couverture médiatique considérable qui en fut faite, puis le fameux épisode de ses panneaux de verre qui tombent, à l'extérieur, Pier décida d'aller la visiter. Il a été impressionné par la beauté de l'endroit, sa nature monumentale. Même si la taille de la bibliothèque de Concordia avait un effet désorientant sur lui, il constate que ça n'a pas été le cas pour la GB.

Il l'a ensuite fréquentée à quelques reprises, explorant encore une fois ses collections, jusqu'à la collection nationale. De fait il a aussi remarqué que toutes sortes d'autres choses s'y passaient, qu'il y a vraiment un mélange des genres de personnes qui s'y retrouvaient aussi, avec les itinérants, les nouveaux arrivants, les chercheurs d'emploi. Il remarque que le contrôle de la sécurité semble habilement dosé pour ne pas rendre l'accès non-convivial, même si c'est un lieu public à hyper forte fréquentation et que ça implique forcément des enjeux de sécurité.

Finalement, éventuellement, il a découvert Marc-Favreau simplement en passant à côté de son chantier, à l'époque. Puisqu'il était représentant syndical national à ce moment, il a pu y entrer et aller voir par simple curiosité. Dès cette étape, il a été impressionné par le travail d'œuvre ainsi que l'architecture du lieu. Plus tard, il est donc revenu en tant qu'usager, curieux de ce que c'était devenu... Sans véritablement faire d'usage de la bibliothèque outre un emprunt ou deux, il a néanmoins été fortement impressionné par l'aménagement, les espaces, « les volumes », relate-t-il.

Lui qui est un professionnel de la construction, il juge que plusieurs éléments fort remarquables et techniques ont été intégrés au bâtiment de la BMF – ce qui constitue un contraste frappant avec les choix institutionnels qui sont habituellement faits par la Ville de Montréal, selon lui ; l'économie à tout prix. À la BMF, il y a un aménagement de qualité, un « flow » des gens et du lien social, puis une lumière qui sont incroyables. C'est convivial et accueillant, vivant. Selon lui, un ouvrage (lire : une œuvre) de cette qualité-là, c'est aussi un « statement politique ». Ça voudrait dire qu'on nous (les citoyens) offre vraiment quelque chose... Quelque chose qu'après tout, « on mérite... ! », dit-il. En ce sens, ça fait du bien. Ça lui « redonne même espoir » -- espoir en nos institutions, espoir dans les choix politiques qui parfois sont faits dans le sens du peuple. Et en fonction de ses besoins réels. Il trouve en effet que la bibliothèque « fitte » vraiment avec la population du quartier : mixte, à forte propension familiale.

Il se souvient y être allé avec sa fille, une fois, et ils ont passé un bon moment dans la salle de jeux pour enfants, où Élyse s'est fait de nouveaux amis et avec qui elle a longuement joué à des jeux de société de la collection de la bibliothèque. Tel que mentionné précédemment, Élyse s'y rend avec sa classe à raison

d'une fois par mois. Pour Pier, en tant que père, il est content de toutes les découvertes que ça peut faire faire à sa fille. Il est aussi content du processus dans lequel ça s'inscrit : les élèves et la professeure partent de l'école à pieds, et traversent quelques blocs du quartier, pour ensuite se rendre à la bibliothèque et rencontrer ses bibliothécaires, ses collections. Ainsi, selon lui, ils s'approprient le territoire, et la bibliothèque. Il est content de cela, ça lui donne un repère, une ressource.

Le thème de Marc-Favreau a aussi beaucoup interpellé Pier, puisqu'il est un grand fan de l'artiste. Selon lui, c'est un hommage extraordinaire que d'avoir consacré une bibliothèque à Marc-Favreau ; beaucoup plus approprié et représentatif que d'avoir, par exemple, simplement nommé une rue en son nom. L'iconographie et les artefacts authentiques ont marqué Pier dès sa première visite. Il constate ainsi que la BMF s'engage d'une manière assez unique dans la voie de la mission principale des BPs qui reste après tout, selon lui, une mission de mémoire.

Cela dit, malgré qu'il en ait eu une forte première impression, qu'il mentionne y avoir vécu, comme à la Grande Bibliothèque, « toute une expérience », et qu'il en ait ainsi remarqué toutes sortes de détails intéressants, il ne considère pas réellement avoir exploré la BMF, sa programmation, son offre de services, ou même avoir visité de fond en comble ses différents espaces. L'usage qu'il en a fait, avec sa fille, reste minimaliste. Il compte bien, toutefois, y retourner et approfondir ce lien. Même si c'est tout de même difficile puisqu'elle ne fait pas partie de « son circuit » de déplacements ou d'activités habituel.

Participant 4. Vanessa Anades (usagère occasionnelle) ; positionnement de compromis et mixte

Premier extrait pertinent :

Participant : Oui. Mais c'est sûr que posséder un livre c'est quelque chose que j'apprécie aussi, pis de le reconsulter après plusieurs années, le même livre, de prendre des notes dedans... Tsc, tu peux pas faire ça à la bibliothèque, tu peux pas écrire, tu peux pas dire « Ah ! J'ai écrit ça dans ce livre-là, il y a cinq ans à peu près ! » pis « Fille, j'suis pu là dans ma vie ! » pis voir, de voir les notes qu'on prend dans des livres, ça c'est quelque chose qu'on peut pas faire. Ça fait que quand c'est un livre qui m'intéresse à un point où j'écirais dedans, bin là je vais l'acheter.

FRDT : Les notes te permettent quasiment d'avoir une discussion avec toi-même d'il y a cinq ans ! C'est intéressant ça !!! ((éclat de rire partagé))

Participant : Oui, oui ! ((sourire audible)) Mais, par contre, j'aime ça quand je tombe sur des notes de quelqu'un dans un livre de bibliothèque. Ça c'est un plaisir, c'est comme un bonus on dirait ! Tu loues un livre pis là, hop ! Y'a une note dedans, pis tu connais pas cette personne-là. Pis là moi j'me fais toujours une image de cette personne-là, juste à partir de l'écriture ; « Ah c't'une p'tite madame de 50 ans – elle écrit en lettres attachées toutes minces » là, ou « C't'un monsieur qui écrit en lettres carrées... » Tsc ? J'me fais des images là. [NDLR. Elle énonce d'une part la norme ou la convention qui voudrait qu'on n'altère pas les ouvrages en bibliothèque, alors que d'un autre côté, elle apprécie beaucoup quand quelqu'un transgresse ladite norme et que ça lui permet d'entrer dans un genre de conversation en différé, ou de rencontrer une autre subjectivité qui est exprimé au sujet de l'œuvre. C'est intéressant selon moi puisque ça revient encore à la dichotomie de la mentalité traditionnelle et archivistique de l'institution vs son ouverture, d'en faire une institution sociale avant tout.]

FRDT : Ça fait que, t'es pas supposée d'écrire dedans, mais tu peux...

Participant : Oui, le monde le font pareil. Moi je l'ai jamais fait, je l'ai jamais fait mais ça m'est souvent arrivé de louer un livre qui avait déjà des écritures dedans.

FRDT : Pis qu'est-ce que t'en a pensé ? Ça t'as-tu choqué ?

Participante : Non non, ça me choque pas... C't'un partage à quelque part aussi là. Moi ça me choque pas. Ça peut choquer des gens, à cause que c'est [...], c'est comme « détruire le mobilier urbain » quand on est en manif' ou je sais pas quoi ! ((rire)) [FRDT : Ou « Vandalisme de propriété publique ? »] ... Y'en a qui vont voir ça comme ça. Moi, j'avais vu ça plus comme un partage – cette personne-là elle avait quelque chose d'important à noter, pis... Non non, moi ça me dérange pas. J'le ferais pas par exemple ! Mais ça me dérange pas. Mais c'est ça, c'est un p'tit plaisir que j'ai, de lire les notes de gens.

[Note : j'inclus ici la citation ci-dessus car, même si elle renvoie à un modèle traditionnel, un cadre transactionnel conventionnel, elle mentionne néanmoins qu'elle apprécie la petite transgression de l'écriture dans le livre emprunté (que Patrick Julien considère par ailleurs qu'il n'oserait jamais faire, car dit-il, à moitié en farce, « Il sait vivre ! » -- Le point étant : autant le cadre transactionnel conventionnel peut être critiqué, autant on peut y voir des avantages (le cycle de l'emprunt qui nous ramène, qui nous confère « discipline » selon Joanne Lalonde et qui est valorisé), autant même s'il est préféré, certaines transgressions sont quand même appréciées. On peut ajouter que les critiques qui sont faites de la collection (peu d'ouvrages spécialisés) sont également compensées par la vastitude des collections, autrement appréciées pour les découvertes qu'elles permettent. Tout ceci relève du portrait de la bibliothèque traditionnelle qui nous est dépeint.]

+++

Second extrait pertinent :

[Note : Sur l'idée de sanctuaire...]

Participante : La Grande Bibliothèque. Que j'ai fréquenté – Oh mon Dieu ! Bin c'est à côté de l'UQAM hein ; t'as le choix entre ... ((sourire audible)) La bibliothèque de l'UQAM, pis la GBQ ! ((éclat de rire partagé)) Messemble que le choix est pas difficile !!! [...] Par contre à la bibliothèque de l'UQAM y'avait beaucoup de livres de design qui étaient intéressants, mais la GBQ c'est... L'espace aussi c'est important. C'est un lieu où tu vas être avec toi-même, c'est ... Quasiment comme de la médiation, pour moi, aller dans une bibliothèque. C'est un endroit où, oui tu vas chercher des livres, oui tu vas rencontrer des gens et tout, mais c'est [aussi] un endroit où t'es avec toi-même, pis tu fais quelque chose que t'aimes pis tu lis des livres que t'aimes.

FRDT : C'est vrai, c'est vrai.

Participante : Bin, non non, la Grande Bibliothèque, écoute là ... Si j'avais pu dormir là, je l'aurais fait ! Pis moi ça a été plus des outils de travail en design et tout, mais l'université t'amène à faire des lectures qui sont pas nécessairement en lien avec ton champ, que ça soit sur tel philosophe ou telle façon de penser, ça fait que ça m'a permis de, de me promener dans d'autres domaines aussi. Juste en photographie là, les écoles de pensée, tout ça, pis après les grands courants ... Ça m'a fait lire beaucoup, sur l'art en général, pas juste en design graphique. Pis ça j'ai beaucoup aimé. Pis la GB j'pouvais rester là des heures et des heures et des heures. C'est comme un espace-temps, tout s'arrête. Quand j'vas étudier là là, tout tombe sur pause, pis ... Autant qu'il y a du mouvement, ça bourdonne de gens, mais tu fais [ou tu peux faire], comme, abstraction des gens autour. C'est spécial ! C'est comme, tout au ralenti.

[À noter : cet état méditatif peut donc, selon elle, être atteint en dépit de la présence, le « bourdonnement » des gens autour... On voit aussi dans la suite, ici, que ce n'est pas tant une question d'aménagement strictement, mais de sentiment. Sauf que le sentiment est induit, par l'aménagement]

FRDT : Oui, je comprends ! Est-ce que tu vivais aussi ça, dans les bibliothèques que tu fréquentais avant ? Que ce soit au CÉGEP, au secondaire ou dans ta bibliothèque de quartier quand tu étais petite.

Participante : Bin... de quartier, oui. Cette sensation-là que le temps s'arrête, non. C'est pas pareil. Parce que c'est des étudiants pis ça niaise, pis ça... C'pas la même, c'est comme pas la même catégorie de bibliothèque, je sais pas. Tse on dirait que les étudiants y vont, comme un peu parce qu'ils ont pas le choix. Tandis que dans une bibliothèque de quartier, tu fais le choix de te déplacer pour y aller, là. Pis y'a ça qui fait la

différence. La bibliothèque d'école les étudiants y vont parce qu'elle est là, pis c'est correct. Mais moi je faisais le choix d'aller dans une autre bibliothèque pour l'ambiance, pour le ... Pour ce que ça dégage aussi. Moi ça m'a toujours ultra-influencé, l'environnement. Moi ça m'a toujours influencé beaucoup / Tsé on a dit que c'était la firme Dan Hanganou qui avait fait Marc-Favreau, bin pour moi c'est ultra important là. Parce que si l'environnement/ Bin premièrement je suis designer donc c'est sûr que ça m'affecte, mais aussi j'ai un petit déficit d'attention, donc si y'a quelque chose qui me bogue, que ce soit quelque chose dans la structure, ou si y'a une porte qui ferme pas bien, moi ça va me gossier là! J'srai pas capable de me concentrer. J'srai pas capable d'embarquer dans mon univers. Tandis qu'à la GB pis à Marc-Favreau, tout est pensé, pour que tu puisses être dans la zone, dans ton univers, ça fait que y'a rien qui vient me distraire ! Dans un endroit comme ça. Même les gens qui circulent ne me dérangent pas, à la GB ou à Marc-Favreau. Parce que j'suis bien dans l'environnement. Y'a ça aussi, versus ma bibliothèque de quartier quand j'étais jeune à Laval, où que là c'était un building gris et pas beau ...

FRDT : Ça fait que je comprends, sans que tu l'aies dit – j'extrapole sur ton non-verbal et tes mots ; c'est comme si elle était désignée pis les gens quand tu dis qu'ils ne te dérangent pas, c'est comme si il y avait un flow des gens, pis ce flow là faisait partie du design ?

Participante : Oui. Oh oui.

FRDT : Ok. Intéressant.

Participante : Bin quand on parlait de signalétique un peu plus tôt là, c'est pour ça que c'est ultra important. Parce que où est-ce que tu fais circuler les gens, versus les espaces de repos ou de lecture, tout a un impact. Pis quand c'est pas bien pensé, bin les gens vont circuler. ça va déranger d'autres gens, c'est vraiment important. [...]

L'espace il est pensé pour que les enfants aient du plaisir, et si les enfants ont du plaisir, pis qu'ils sont absorbés par leur activité, bin les parents vont avoir du plaisir aussi pis ils vont décompresser, pis, il y a toute ça aussi ... On est pas toujours en train de faire de la discipline ; « Fais pas ci », « Fais pas ça », « Touche pas à ci », « Parle pas fort », « Chut ! Tu déranges tout le monde... » / Non ! Les enfants sont libres. Parce que la bibliothèque est pensée pour que la zone pour enfant, elle est dans le coin, dans le fond à droite, pour que ça déränge pas les gens qui sont autour du feu, en haut, en toute quiétude. L'espace est pensé pour ça, donc, personne est à cran, personne est en train de taper sur les doigts aux enfants pour leur dire de baisser le ton. Nonon, sont libres, c'est leur zone à eux, ils sont libres, pis ils dérangent pas personne. Ça c'est merveilleux là.

+++

Troisième extrait pertinent :

Participante : Les livres là, c'est super important. Juste une dernière parenthèse : [...] Hum j'ai fait le cours d'édition aussi en design, on parlait du déclin du livre, avec l'apogée des tablettes, les liseuses pis tout ça... Le livre, comment j'peux dire ça... Le livre, ça devient un objet d'art en quelque part aussi. J'suis consciente qu'on en produit moins, pis tout ça. Mais le fait de tenir un livre, pis tsé, écrire dedans pis ce partage-là, c'est en train de se perdre. Mais peut-être qu'avec les bibliothèques, on va le garder à quelque part. Tsé y'a ça aussi. Pour moi le livre, l'édition, la reliure, l'édition, c't'un p'tit bonbon... J'adore le livre, j'adore tenir le livre, j'adore la reliure, j'adore sentir le livre aussi, qui a plusieurs années, que tout le monde est passé à travers, qui a une p'tite tache de sauce à spaghetti' ... J'aime ça euh, savoir qu'il a du vécu pis... [FRDT : Une p'tite tache de spaghetti' !!!] ((éclat de rire partagé))

Non mais y'a des gens qui lisent en mangeant là, tsé ça arrive. Le livre il se fait comme une identité, à quelque part. Pis le fait qu'il est passé par plusieurs mains, bin ça forme la personnalité du livre -- C't'un objet d'art pour moi. J'trouve que c'est important qu'on garde le contact avec le livre, comme garder le contact un peu avec la nature, même si la technologie elle dépasse toutes les limites pis avec les liseuses, tu peux avoir 150 livres dedans, mais le contact avec le livre, le choix du papier, tsé... J't'en design graphique fait que veut, veut pas, le choix du papier là, j'adore ça. Le contact là... Pis, le livre là, comment il est conçu aussi, tsé,

[par exemple] l'interlignage entre les mots qui rend toute la lecture agréable... Y'a tout ça, y'a tout ça qu'il faut pas qu'on perde.

FRDT : Et la bibliothèque joue [en ce sens] le rôle de « Maison du livre », si on veut ?

Participante : Oui. Maison du livre. Ça fait que voilà.

+++

Quatrième extrait pertinent :

[Note : Sur la dynamique de découverte, par rapport aux enfants]

Participante : [...] Tandis qu'à la bibliothèque [contrairement à la librairie ou aux contenus offerts en ligne], j'ai pu la laisser aller pis lui dire « Vas-y, vas flâner dans la bibliothèque! » Pis là j'avais observé, j'avais vu sur quel livre elle s'attarde, plutôt que d'autres. Ça fait que ça me donne des indices de c'est quoi ses intérêts, qu'est-ce qui l'intéresse ces temps-ci, qu'est-ce qui pique sa curiosité. Quel livre elle vient m'apporter à moi pour me demander « C'est quoi ça maman? » ou qu'elle livre elle vient me montrer pour dire « Fais-moi la lecture » -- c'est que j'ai pas dans un magasin où j'avais juste acheter le livre pis peut-être qu'elle le regardera même pas parce qu'elle a juste aucun intérêt. Tse c'est, ça j'trouve ça intéressant.

Mémo terrain (à chaud, post-entretien) :

Vanessa est une jeune maman de deux enfants (1 et 2 ans respectivement) qui est designer graphique et a trente ans environ. Elle a déjà habité près de la bibliothèque Marc-Favreau en 2013-2014, quoiqu'elle ait déménagé relativement loin (toujours dans l'arrondissement de Rosemont, mais à la hauteur de la 42^e avenue est) il y a quelques années. Elle parcourt donc à l'occasion, avec ses deux enfants, au-dessus de 30 minutes de transport en commun pour se rendre à la BMF, malgré qu'il y ait plusieurs bibliothèques publiques qui soient beaucoup plus près de chez elle. Depuis l'ouverture de la bibliothèque, Vanessa est aussi passée par des périodes (1 an à 2 ans) de fréquentation occasionnelle, puis de non fréquentation totale (après déménagement), avant de revenir à la BMF lorsqu'elle a eu ses enfants.

Au cours de son enfance, Vanessa allait régulièrement à sa bibliothèque de quartier à Laval pour emprunter des livres et surtout des bandes-dessinées, dans un esprit d'exploration. Durant sa jeunesse et son adolescence, elle raconte que son rapport à la bibliothèque s'est plutôt réorienté vers le travail scolaire et l'emprunt d'ouvrages de référence, et avait essentiellement lieu à la bibliothèque de son école secondaire, puis du CÉGEP. Elle a toujours continué à fréquenter une bibliothèque de manière assez soutenue toutefois, et à lire énormément. Lors de son entrée sur le marché de l'emploi, elle raconte que pendant une période de deux ans alors qu'elle travaillait en agence de publicité, sa fréquentation de la bibliothèque a atteint le point mort. Essentiellement, elle n'avait plus le temps du tout.

C'est au moment de son retour aux études au BAC en design à l'UQAM, en 2010 environ, qu'un chargé de cours lui a fait faire un travail et une réflexion sur la signalétique de la bibliothèque Marc-Favreau – il avait en effet obtenu le contrat de design! Avec le contexte du retour aux études et qui plus est à l'UQAM, Vanessa avait recommencé à fréquenter les bibliothèques à ce moment ; la Grande bibliothèque pour être plus précise. Elle y appréciait particulièrement l'atmosphère, pour y faire des travaux ou flâner, ainsi que les livres bien entendu, qu'elle a toujours aimés. Or, ce travail sur la BMF, ainsi que son éventuel déménagement tout près, a profondément piqué sa curiosité.

À l'inauguration de la BMF en 2013, elle raconte l'avoir fréquenté et, quoique ce fût une fréquentation occasionnelle tout au plus, elle n'en restait pas moins fascinée par l'endroit, par le flow des usagers et des usages qui s'y intégraient. L'ambiance agréable presque contagieuse, et le tout habilement mis en scène, selon son point de vue informé, par un jeu de signalétique, de design et d'architecture.

Un autre déménagement l'a ensuite amené sur le Plateau-Mont-Royal, pour une période de deux ans environ, où elle a plutôt fréquenté la bibliothèque et la maison de la culture du Plateau, quoique ses sentiments positifs à l'égard de la BMF ne s'en soient pas trouvés taris le moindre du monde. Elle déménage finalement dans l'Est de Rosemont en 2016 avec son chum et sa fille en bas âge, avant de mettre au monde un second enfant l'année suivante. 2018 marquera officiellement le retour de Vanessa à la bibliothèque Marc-Favreau, mais en tant que maman cette fois.

Elle témoigne, dans ce contexte, d'une « expérience » de la bibliothèque qui est complètement différente ; où d'autres « facettes » (la bibliothèque est selon elle une institution multi-facettes) sont mises à contribution / en valeur. En racontant cette expérience, puis en mentionnant certains liens qu'elle fait avec la GBQ mais pas forcément les autres bibliothèques scolaires qu'elle avait fréquentées avant, Vanessa décrit en somme la bibliothèque publique contemporaine comme un endroit qui remplace en fonction le perron de l'église de jadis, en ce qu'on peut y faire des rencontres, socialiser, échanger avec d'autres parents. C'est la même chose pour les enfants ; ils y rencontrent d'autres enfants, interagissent, et apprennent à de multiples niveaux. En outre, elle décrit le rôle que peut jouer la BP comme portail de découverte et d'exploration littéraires – ça a été le cas chez elle, c'est le cas chez ses enfants – beaucoup plus que les librairies selon elle. Découverte et exploration littéraires qui se traduisent aussi par, chez les enfants, de multiples apprentissages. Tout ce qui concourt au développement et à l'épanouissement de l'enfant, et au parent aussi, puis qui joue un rôle fort utile dans un système éducatif familial.

Elle conclut aussi que la BMF, malgré qu'elle n'ait la capacité logistique de la fréquenter qu'à l'occasion (deux fois dans la dernière année, car le transport en commun avec le poupon et sa sœur de deux ans n'est pas évident notamment), occupe une place absolument particulière dans son cœur. Après cette expérience, elle n'irait pas ailleurs, même si d'autres BP sont après tout beaucoup plus proche. Elle en parle régulièrement à son chum, qui reste à être convaincu ; elle invite constamment sa sœur (résidente de Laval) à l'y accompagner ; et elle attend l'occasion pour y amener sa belle-mère, qui est une amatrice de bibliothèque et de lecture. Des groupes Facebook de mamans dont elle fait partie s'y retrouveraient absolument, dit-elle, si leurs rassemblements n'étaient pas si populeux (en ce sens que tous ces parents et leurs enfants ne logeraient pas dans les salles de la BMF). Sinon, à son sens, le setup est remarquable à plusieurs égards.

À noter que d'autres participants et extraits moins directement en lien ont été exclus du document original.

ANNEXE 3 : CERTIFICAT D'ÉTHIQUE DE LA RECHERCHE AVEC DES ÊTRE HUMAINS



1997

CERTIFICAT D'ÉTHIQUE DE LA RECHERCHE AVEC DES ÊTRES HUMAINS

En vertu du mandat qui lui a été confié par l'Université, le Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains a analysé et approuvé pour certification éthique le protocole de recherche suivant :

Titre : Mieux comprendre la trame communicationnelle entourant la bibliothèque publique contemporaine, au Québec : théorisation enracinée à la bibliothèque Marc Favreau

Chercheur(s) : François Raouf Derbas-Thibodeau
Département de lettres et communication sociale

Organisme(s) : FRQSC

N° DU CERTIFICAT : CER-15-215-07.13

PÉRIODE DE VALIDITÉ : Du 11 septembre 2020 au 11 septembre 2021

En acceptant le certificat éthique, le chercheur s'engage à :

- Aviser le CER par écrit des changements apportés à son protocole de recherche avant leur entrée en vigueur;
- Procéder au renouvellement annuel du certificat tant et aussi longtemps que la recherche ne sera pas terminée;
- Aviser par écrit le CER de l'abandon ou de l'interruption prématurée de la recherche;
- Faire parvenir par écrit au CER un rapport final dans le mois suivant la fin de la recherche.

Me Richard LeBlanc
Vice-président du comité

Fanny Longpré
Secrétaire du comité

Décanat de la recherche et de la création

Date d'émission : 14 août 2020



1997

CERTIFICAT D'ÉTHIQUE DE LA RECHERCHE AVEC DES ÊTRES HUMAINS

En vertu du mandat qui lui a été confié par l'Université, le Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains a analysé et approuvé pour certification éthique le protocole de recherche suivant :

Titre : Mieux comprendre la trame communicationnelle entourant la bibliothèque publique contemporaine, au Québec : théorisation enracinée à la bibliothèque
Marc Favreau

Chercheur(s) : François Raouf Derbas-Thibodeau
Département de lettres et communication sociale

Organisme(s) : FRQSC

N° DU CERTIFICAT : CER-15-215-07.13

PÉRIODE DE VALIDITÉ : Du 11 septembre 2019 au 11 septembre 2020

En acceptant le certificat éthique, le chercheur s'engage à :

- Aviser le CER par écrit des changements apportés à son protocole de recherche avant leur entrée en vigueur;
- Procéder au renouvellement annuel du certificat tant et aussi longtemps que la recherche ne sera pas terminée;
- Aviser par écrit le CER de l'abandon ou de l'interruption prématurée de la recherche;
- Faire parvenir par écrit au CER un rapport final dans le mois suivant la fin de la recherche.

Bruce Maxwell
Président du comité

Fanny Longpré
Secrétaire du comité

Décanat de la recherche et de la création

Date d'émission : 05 septembre 2019



CERTIFICAT D'ÉTHIQUE DE LA RECHERCHE AVEC DES ÊTRES HUMAINS

En vertu du mandat qui lui a été confié par l'Université, le Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains a analysé et approuvé pour certification éthique le protocole de recherche suivant :

Titre : Mieux comprendre la trame communicationnelle entourant la bibliothèque publique contemporaine, au Québec : théorisation enracinée à la bibliothèque Marc Favreau

Chercheur(s) : François Raouf Derbas-Thibodeau
Département de lettres et communication sociale

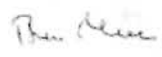
Organisme(s) : FRQSC

N° DU CERTIFICAT : CER-15-215-07.13

PÉRIODE DE VALIDITÉ : Du 11 septembre 2018 au 11 septembre 2019

En acceptant le certificat éthique, le chercheur s'engage à :

- Aviser le CER par écrit des changements apportés à son protocole de recherche avant leur entrée en vigueur;
- Procéder au renouvellement annuel du certificat tant et aussi longtemps que la recherche ne sera pas terminée;
- Aviser par écrit le CER de l'abandon ou de l'interruption prématurée de la recherche;
- Faire parvenir par écrit au CER un rapport final dans le mois suivant la fin de la recherche.


Bruce Maxwell
Président du comité


Fanny Longpré
Secrétaire du comité

Décanat de la recherche et de la création

Date d'émission : 29 août 2018

ANNEXE 4 : LETTRE D'INFORMATION ET FORMULAIRE DE CONSENTEMENT DU PARTICIPANT

UQTR



Université du Québec
à Trois-Rivières

LETTRE D'INFORMATION

Objet : Invitation à participer au projet de recherche « Mieux comprendre la trame communicationnelle entourant la bibliothèque publique contemporaine, au Québec : théorisation enracinée à la bibliothèque Marc-Favreau »

Responsable de la recherche : François R. Derbas Thibodeau,
Doctorant en communication sociale à l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR)

Direction de recherche : Jason Luckerhoff (directeur) et Christian Poirier (co-directeur),
Respectivement professeurs en lettres et communication sociale à l'UQTR puis
en études urbaines à l'Institut national de recherche scientifique (INRS)

Le 31 octobre 2018

Bonjour,

Vous êtes cordialement invité à participer à une recherche universitaire portant sur la bibliothèque Marc-Favreau, à Montréal.

1. Objectifs

L'étude vise à mieux comprendre les rapports qu'entretiennent ses usagers, ses non-usagers puis ses acteurs institutionnels avec la bibliothèque. Plus précisément, nous nous intéressons à son offre culturelle puis à la manière dont elle est communiquée.

2. Tâche

Nous vous convions plus précisément à un entretien individuel enregistré qui sera composé de questions ouvertes. Le lieu de l'entretien sera à votre convenance. Les thèmes abordés seront les suivants : la place de la bibliothèque Marc-Favreau dans votre vie, dans votre communauté, puis votre vécu par rapport aux bibliothèques publiques en général.

3. Risques, Inconvénients, Inconforts

Aucun risque n'est associé à votre participation. Le temps consacré au projet, soit entre 15 à 45 minutes demeure le seul inconvénient.

4. Bénéfices

La contribution à l'avancement des connaissances au sujet de la bibliothèque publique constitue le seul bénéfice direct prévu de votre participation.

5. Confidentialité

L'identité de chacun des participants à cette étude sera gardée confidentielle. Des noms fictifs seront utilisés dans la thèse et les articles scientifiques produits. Les données recueillies seront, elles, absolument confidentielles et conservées sur un ordinateur privé. L'accès à l'ordinateur ainsi qu'aux documents sera sécurisé par un mot de passe. La seule personne qui leur aura accès sera le chercheur lui-même. Ces enregistrements seront, finalement, détruits au terme du projet de recherche.

6. Participation volontaire

Votre participation à cette étude se fait sur une base volontaire. Vous êtes entièrement libre de participer ou non et de vous retirer en tout temps sans préjudice et sans avoir à fournir d'explications. Le chercheur se réserve aussi la possibilité de retirer un participant en lui fournissant des explications sur cette décision.

7. Responsable de la recherche

Pour obtenir de plus amples renseignements ou pour toute question concernant ce projet de recherche, vous pouvez communiquer avec François R. Derbas Thibodeau, par courriel au Francois.Raouf.Derbas-Thibodeau@uqtr.ca ou par téléphone au 514-627-8677.

8. Question ou plainte concernant l'éthique de la recherche

Pour toute question ou plainte d'ordre éthique concernant cette recherche, vous devez communiquer avec la secrétaire du comité d'éthique de la recherche de l'Université du Québec à Trois-Rivières, au Décanat des études de cycles supérieurs et de la recherche, par téléphone (819) 376-5011, poste 2129 ou par courrier électronique CEREH@uqtr.ca.

Afin de confirmer votre désir de participation, je vous demanderais de bien vouloir remplir et signer le formulaire de consentement ci-joint.

Vous remerciant cordialement,



François R. Derbas Thibodeau,
Doctorant en communication sociale
Membre du Laboratoire de recherche sur les publics de la culture
Université du Québec à Trois-Rivières

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

1. Engagement du chercheur

Moi, François R. Derbas Thibodeau, m'engage à procéder à cette étude conformément à toutes les normes éthiques qui s'appliquent aux projets comportant la participation de sujets humains.

2. Consentement du participant

Je, (prénom, nom) _____, confirme avoir lu et compris la lettre d'information au sujet du projet « Mieux comprendre la trame communicationnelle entourant la bibliothèque publique contemporaine, au Québec : théorisation enracinée à la bibliothèque Marc-Favreau ». J'ai bien saisi les conditions, les risques et les bienfaits éventuels de ma participation. On a répondu à toutes mes questions à mon entière satisfaction. J'ai disposé de suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer ou non à cette recherche. Je comprends que ma participation est entièrement volontaire et que je peux décider de me retirer en tout temps, sans aucun préjudice.

J'accepte donc librement de participer à ce projet de recherche

Participant(e): <i>Voir ci-haut</i>	Chercheur: François R. Derbas Thibodeau
Signature:	Signature:
Date:	Date:

RÉFÉRENCES

AABO, S., Audunson, R., et Varheim, A., How do public libraries function as meeting places? *Library & Information Science Research*, 32(2010), 2009, p.16-26.

AABO, S. et Audunson, R., Use of library space and the library as place, *Library & Information Science Research*, 34(2012), 2013, p. 138-149.

ADORNO, T. W. et Horkheimer, M., *Dialectic of Enlightenment*, New York, États-Unis, Herder and Herder, 1972.

ALMGREN, G., « Community », dans Borgatta, E.F. et Montgomery, R. (dir.), *Encyclopedia of Sociology* (2^e ed). New York, États-Unis, Macmillan Reference, 2000.

AMERICAN LIBRARY ASSOCIATION, *@ Your Library: Attitudes Toward Public Libraries Survey 2006* [Rapport de recherche] [En ligne], 2006, consulté le 8 janvier 2018, URL : <http://0-www.ala.org.wam.seals.ac.za/ala/research/librarystats/2006KRCReport.pdf>

ANCEL, P. et Pessin, A. (dir.), *Les non-publics : les arts en réception, Tome I*, Paris, France, L'Harmattan, 2004.

ANCEL, P. et Pessin, A. (dir.), *Les non-publics : les arts en réception, Tome II*, Paris, France, L'Harmattan, 2004a.

ARENDT, H., La crise de la culture. Sa portée sociale et politique, dans *La crise de la culture*, Paris, France, Gallimard-Folio, 1972, p. 253-288.

ARSENAULT, C. et Salaün, J.-M., « Introduction », dans Salaün, J.-M. et Arsenault, C. (dir.), *Introduction aux sciences de l'information*, Montréal, Québec, Presses de l'Université de Montréal, 2009, p. 5-13.

ASSOCIATION DES COMMUNICATEURS MUNICIPAUX DU QUÉBEC, *Projets soumis et lauréats de la Plume d'Or 2014* [En ligne], 2014, consulté le 8 avril

2018, URL : <http://www.acmq.qc.ca/assets/Colloque-2014/Depliant-PlumeOr14-D11923.pdf>

ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES DE LA DOCUMENTATION (ASTED), *Bibliothèque d'aujourd'hui. Lignes directrices pour les bibliothèques publiques du Québec* [En ligne], Montréal, Éditions de l'ASTED, 2011, consulté le 20 février 2020 URL : <http://www.abpq.ca/sites/default/files/docs/57089-bibliotheque-d-aujourd-hui.pdf>

AUDUNSON, R., The public library as a meeting-place in a multicultural and digital context: The necessity of low-intensive meeting-places, *Journal of Documentation* [En ligne], 61(3), 2005, p. 429-441, URL : <https://doi-org.biblioproxy.uqtr.ca/10.1108/00220410510598562>

AUDUNSON, R., Essmat, S. et Aabo, S., Public libraries: A meeting place for immigrant women? *Library & Information Science Research*, 33(2011), 2011, p. 220-227.

AUGÉ, M., Culture et déplacement, *Université de tous les savoirs*, 20, 2000, p. 59-73.

AZAM, M., « La pluralité des rapports à l'art : être plus ou moins public », dans Ancel, P. et Pessin, A. (dir.), *Les non-publics : les arts en réception, tome II*, Paris, France, L'Harmattan, coll. Logiques sociales, 2004, p. 67-84.

BAILLARGEON, J.-P., Cinq variations sur un même thème : les non-usagers des bibliothèques publiques, *Documentation et bibliothèques*, 55(2), 2009, p. 67-76.

BAILLARGEON, J.-P., *Plaidoyer pour une bibliothèque publique culturelle : dix défis à relever*, Montréal, Québec, Éditions de l'ASTED, 2007.

BAILLARGEON, J.-P., « La bibliothèque publique : La mal connue de nos institutions culturelles », dans Institut du Nouveau Monde, *Annuaire du Québec 2005 : Toute l'année politique, sociale et culturelle*, Québec, Québec, Fides, 2005, p. 364-369.

BAILLARGEON, J.-P. (dir.), *Bibliothèques publiques et transmission de la culture à l'orée du XXI^e siècle* [Actes de colloque], Québec, Québec, Éditions de l'IQRC et Presses de l'Université Laval et Montréal, Québec, Éditions de l'ASTED, 2004.

BANKS, C., « Façonner des services inclusifs en bibliothèque pour accueillir tous les enfants et adolescents » (Brooklyn Public Library) [Conférence tenue le 25 mai 2017 au Rendez-vous des Bibliothèques publiques de Montréal 2017], 2017.

BATS, R., De la participation à la mobilisation collective, la bibliothèque à la recherche de sa vocation démocratique [Thèse de Doctorat], Paris, France, Université Paris Diderot, 2019.

BEAUD, J.-P., « L'échantillonnage », dans Gauthier, B. (dir.), *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2009, p. 251-283.

BEAUDOUIN, V., Prosumer, *Communications*, 88(1), 2011, p. 131-139.

BEAUCHEMIN, W. J., Maignien, N. et Duguay, N., *Portraits d'institutions culturelles montréalaises*, Québec, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. Monde culturel, 2020.

BEILIN, I.G., « *Critical Librarianship as an Academic Pursuit* », dans Nicholson, Karen P. et Seale, M. (dir.), *The Politics of Theory and the Practice of Critical Librarianship*, Sacramento, États-Unis, Library Juice Press, 2018, p. 195-210.

BELFIORE, E. et Bennett, O., *The Social Impact of the Arts: An Intellectual History*, New York, États-Unis, Palgrave Macmillan, 2010.

BELLAH, R., Is There a Common American Culture?, *Journal of the American Academy of Religion*, 66(3), 1998, p. 613-25.

BELLAVANCE, G. (avec la collaboration de M. Boivin et L. Santerre), *Démocratisation de la culture ou démocratie culturelle ? Deux logiques d'action publique*, Québec, Québec, Presses de l'Université Laval, 2000.

BELLAVANCE, G. et Poirier, C. « Culture et économie. De quelques récits structurants depuis le XIX^e siècle », dans Sicotte, G. et al. (dir.), *Fiction et économie. Représentations de l'économie dans la littérature et les arts du spectacle, XIX^e-XXI^e siècles*, Québec, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. Monde Culturel, 2013, p. 21-44.

BENOIST, C., « Détournement de public. L'heure du conte dans les bibliothèques pour enfants », dans Ancel, P. et Pessin, A. (dir.), *Les non-publics : les arts en réception, tome I*, Paris, France, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2004, p. 201-216.

BERTHIAUME, G., Les prochaines années dans les bibliothèques et les archives nationales [Lettre ouverte], *Le Droit* [En ligne], 21 août 2019, consulté le 21 février 2021, URL : <https://www.ledroit.com/opinions/votre-opinion/les-prochaines-annees-dans-les-bibliotheques-et-les-archives-nationales-7f9b1748cee07b28a07cc50fa93d4114>

BERTRAND, A.-M., Bibliothèque et musée : notions et concepts communs, *Bulletin des bibliothèques de France* [En ligne], 1, 2014, p. 194-195, consulté le 21 février 2021, URL : <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf2014010194005>

BERTRAND, A.-M., *L'image et l'avenir des bibliothèques* [Communication scientifique] [En ligne], 2011. URL : <http://webtv.bpi.fr/doc=3397>

BERTRAND, A.-M. (dir.), Bettega, É., Clément, C., *et al.*, *Quel modèle de bibliothèque ?* Villeurbanne, France, Presses de l'ENSSIB, 2008.

BERTRAND, A.-M., « Le peuple, le non-public et le bon public : les publics des bibliothèques et leurs représentations chez les bibliothécaires », dans Donnat, O. et Tolila, P. (dir.), *Le(s) public(s) de la culture*, Paris, France, Presses de Sciences Po, 2003, p. 139-153.

BERTRAND, A.-M., *Les bibliothèques municipales : enjeux culturels, sociaux, politiques*, Paris, France, Électre-Éditions du Cercle de la Librairie, 2002.

BERTRAND, A.-M., Burgos, M., C. Poissenot et J.-M. Privat, *Les bibliothèques municipales et leurs publics : Pratiques ordinaires de la culture* [En ligne], Paris, France, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2001, consulté le 21 février 2021, URL : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.238>

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, *Rapport annuel d'activités 2018-2019*, [Document institutionnel], 2019.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, *Qu'est-ce qu'un laboratoire de création ?* [En ligne], 2019b, consulté le 21 février 2021, URL : https://laboratoirecreation.banq.qc.ca/index.php/Qu%E2%80%99est-ce_qu%E2%80%99un_laboratoire_de_cr%C3%A9ation%3F#cite_note-4

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, *Rapport annuel d'activités 2017-2018* [Document institutionnel], 2018.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, *Guide d'initiatives de médiation numérique en bibliothèque* [Document institutionnel], 2018b.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, *Rapport annuel d'activités 2016-2017* [Document institutionnel], 2017.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, *Rapport annuel d'activités 2015-2016* [Document institutionnel], 2016.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, *Plan stratégique 2016-2018* [Document institutionnel], 2016b.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, *BAnQ Saint-Sulpice. Un projet de bibliothèque-laboratoire. Rapport final du Comité d'idéation du projet Saint-Sulpice* [Document institutionnel] [En ligne], 2016c, consulté le 21 février 2021, URL : http://www.banq.qc.ca/documents/bss/Comite_ideation_Rapport_final_BSS.pdf

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, *Rapport annuel d'activités 2014-2015* [Document institutionnel], 2015.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, Taux d'usagers inscrits dans les bibliothèques publiques du Québec et d'ailleurs [En ligne], 2015b. URL :

http://www.banq.qc.ca/documents/services/espace_professionnel/milieux_doc/statistiques/stats_ici_ailleurs/Taux_usagers_inscrits_2013.pdf

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, *Rapport annuel d'activités 2013-2014* [Document institutionnel], 2014.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, Médiation en bibliothèque à l'ère numérique (6^e Journée de formation des professionnels de l'information) [En ligne], 2014b. URL : https://www.banq.qc.ca/services/services_professionnels/milieux_doc/services_bibliotheques/journees_professionnelles/mediation_bibliotheque/

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, *Rapport annuel d'activités 2012-2013* [Document institutionnel], 2013.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, *Plan stratégique 2013-2016* [Document institutionnel], 2013b.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, *Rapport annuel d'activités 2011-2012* [Document institutionnel], 2012.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, *Plan stratégique 2009-2012* [Document institutionnel], 2009b.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, *Rapport annuel 1968/69* [Document institutionnel], Ministère des Affaires culturelles, Gouvernement du Québec, 1969.

BIDART, C., Sociabilités : quelques variables, *Revue française de sociologie*, 1988, p. 621-648.

BILANDZIC, M. et Foth, M. Libraries as coworking spaces: Understanding user motivations and perceived barriers to social learning, *Library Hi Tech* [En ligne], 31(2), 2013, p. 254-273, consulté le 21 février 2021, URL : <https://doi-org.biblioproxy.uqtr.ca/10.1108/07378831311329040>

BISSONNETTE, L., « Le rôle essentiel de la bibliothèque publique », dans Baillargeon, J.-P. (dir.), *Bibliothèques publiques et transmission de la culture à l'orée du XXI^e siècle* [Actes de colloque], Québec, Québec, Éditions de l'IQRC et Presses de l'Université Laval et Montréal, Éditions de l'ASTED, 2004, p.209-218.

BISSONNETTE, L., La nouvelle corne d'abondance, *L'Action Nationale*, septembre [En ligne], 2009, p. 49-55, consulté le 21 février 2021, URL : <http://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3531966>

BISSONNETTE, L., La TGBQ (bis), *Le Devoir*, 5-6 avril, 1997.

BLACK, A., « Socially controlled space or public sphere 'third place'? Adult reading rooms in early British public libraries », dans Koren, M., (dir.), *Working for Five Star Libraries. International Perspectives on a Century of Public Library Advocacy and Development*, Utrecht, Pays-Bas, Vereniging openbare bibliotheken et Biblion, 2008, p. 27-41.

BLUMER, H., *Symbolic interactionism: Perspective and method*, Englewood Cliffs, États-Unis, Prentice-Hall, 1969.

BOLTANSKI, L. et Chiapello, E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, France, Gallimard, 2011.

BONACCORSI, J., « The role of the term *non-public* in ordering cultural initiatives », dans Jacobi, D. et Luckerhoff, J. (dir.), *Looking for non-publics*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, p.7-26.

BONACCORSI, J., Le non-public comme un ordre de l'action : modalités de présence du mot et glissements terminologiques, *Loisir et Société / Society and Leisure*, 32(1), 2009, p. 23-45.

BONACCORSI, J., Les vaches à lait ne vont pas au théâtre, la communication d'une Scène nationale, dans Cousin, S. et Da Lage, E. (dir.), *Le sens de l'usine. Arts, publics, médiations*, Paris, France, Creaphis, 2008, p. 107-118.

BOUDON, R. et Fillieule, R., *Les méthodes en sociologie*, Paris, France, Presses universitaires de France, 2002.

BOUDREAU, C. et Caron, D. J., La participation citoyenne en ligne au Québec : Conditions organisationnelles et leviers de transformation. *Recherches sociologiques*, 57(1), 2016, p. 155-176.

BOURDIEU, P., *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, France, Minuit, 1979.

BOURDIEU, P., Les trois états du capital culturel, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 30, 1979b, p. 3-6.

BOURDIEU, P. et Darbel, A., *L'amour de l'art. Les musées d'art européens et leur public*, Paris, France, Minuit, 1969.

BOURGATTE, M., « When the audience of Art movie theatres is not the audience of Art film », dans Jacobi, D. et Luckerhoff, J. (dir.), *Looking for non-publics*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, p.115-134.

BOURGATTE, M., Être à la fois public et non-public. Quand le public des salles de cinéma Art et Essai est non-public des films Art et Essai, *Loisir et Société/Society and Leisure*, 32(1), 2009, p.147-171.

BOUTHILLIER, F. et Salaün, J.-M., Le Québec, un endroit privilégié pour la formation en bibliothéconomie et en sciences de l'information. *Documentation et bibliothèques* [En ligne], 54(2), 2008, p, 129–133, consulté le 21 février 2021, URL : <https://doi.org/10.7202/1029321ar>

BRETON, P. et Proulx, S., *L'Explosion de la communication. Introduction aux théories et pratiques de la communication* (4^e éd.), Montréal, Les Éditions du Boréal, 2002.

BURRET, A., Étude de la configuration en Tiers-Lieu : la repolitisation par le service [Thèse de doctorat], Lyon, France, Université de Lyon, 2017.

BURRET, A., *Tiers lieu... Et plus si affinités*, Limoges, France, FYP Éditions, 2015.

BUSCHMAN, J. E., *Dismantling the Public Sphere: Situating and Sustaining Librarianship in the Age of the New Public Philosophy*, Santa Barbara, États-Unis, Libraries Unlimited, 2009.

BUSCHMAN, J. E. et Leckie, G. J. (dir.), *Library as Place: History, Community and Culture*, Westport, États-Unis, Libraries Unlimited, 2007.

BUSCHMAN, J. E. et Warner, D. A., On community, Justice, and Libraries, *Library Quarterly: Information, Community, Policy* [En ligne], 86(1), 2016, p. 1-15, consulté le 21 février 2021, URL : https://works.bepress.com/john_buschman/25/

CALENGE, B., « La sidération du troisième lieu », dans A. Jacquet (dir.), *Bibliothèques troisième lieu*, Paris, France, Association des Bibliothécaires de France, 2015, p. 45-52.

CASEMAJOR, N., Dubé, M., Lafortune, J.-M. et Lamoureux, E. (dir.), *Expériences critiques de la médiation culturelle*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. Monde culturel, 2017.

CASEMAJOR, N., Dubé, M. et Lamoureux, E., « Critique(s) et médiation culturelle », dans Casemajor, N., Dubé, M., Lafortune, J.-M. et Lamoureux, E. (dir.), *Expériences critiques de la médiation culturelle*, Québec, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Monde culturel », 2017, p.3-28.

CASTELLS, M., Materials for an exploratory theory of the network society, *British Journal of Sociology*, 51(1), 2000, p. 5-24.

CAUNE, J., *La médiation culturelle. Expérience esthétique et construction du vivre-ensemble*, Grenoble, France, Presses Universitaires de Grenoble, coll. Communication, médias et société, 2017.

CAUNE, J., *La démocratisation culturelle, une médiation à bout de souffle*, Grenoble, France, Presses Universitaires de Grenoble, coll. Arts et culture, 2006.

CAUNE, J., *Pour une éthique de la médiation – Le sens des pratiques culturelles*, Grenoble, France, Presses Universitaires de Grenoble, coll. Communication, médias et société, 1999.

CAUNE, J., Pratiques culturelles, médiation artistique et lien social, *Hermès*, 2, 1996, p. 169-175.

CHAMPAGNE-POIRIER, O., Être non-public d'organismes culturels de la Mauricie : une analyse communicationnelle des raisons de ne pas fréquenter des offres culturelles régionales [Thèse de doctorat], Trois-Rivières, Québec, Université du Québec à Trois-Rivières, 2019.

CHAMPAGNE-POIRIER, O., Non-publics et MTE : étudier les raisons de ne pas visiter des organismes culturels selon une démarche enracinée, *Approches inductives*, 6(1), 2019, p. 121-147.

CHARMAZ, K., « Grounded Theory », dans Hesse-Biber, S. N. et Leavy, P. (dir.), *Approaches to Qualitative Research*, New York, États-Unis, Oxford University Press, 2004, p. 675-694.

CHAUMIER, S. et Mairesse, F., *La médiation culturelle*, Paris, Armand-Colin, 2013.

COFFMAN, S., The Decline and Fall of the Library Empire, *Searcher* [En ligne], 30(20), 2012, consulté le 21 février 2021, URL : <http://www.infotoday.com/searcher/apr12/Coffman--The-Dcline-and-Fall-of-the-Library-Empire.shtml>

CORBIN, J., « Préface », dans Luckerhoff, J. et Guillemette, F. (dir.), *Méthodologie de la théorisation enracinée. Fondements, procédures et usages*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, p. vii-xii.

CORBIN, J. et Strauss, A., *Basics of Qualitative Research* (3^e éd.), Thousand Oaks, États-Unis, Sage Publications, 2008.

COULANGEON, P., *Sociologie des pratiques culturelles*, Paris, France, La Découverte, 2005. ISBN 2-7071-3898-3. 123 p.

COUZINET, V., Introduction, *Culture & Musées* [En ligne], 21, 2013, p. 13-22, consulté le 21 février 2021, URL : https://www.persee.fr/doc/pumus_1766-2923_2013_num_21_1_1729

DANTO, A. C., The Artworld. *Journal of Philosophy*, 61(19), 1964, p. 571-584.

DAVALLON, J., L'évolution du rôle des musées, *La lettre de l'OCIM*, 49, 1997, p. 4-8.

DAY, R. E., *Indexing it All: The Subject in the Age of Documentation, Information, and Data*, Cambridge, États-Unis, MIT Press, 2014.

DE GAULE, C., Debré, M., Malraux, A., Pinay, A. Boulioche, A. et Jeanneney, J.-M., « Décret n° 59-889 du 24 juillet 1959 portant organisation (sic) du ministère chargé des affaires culturelles », *Journal officiel de la République française* [En ligne], 1959, consulté le 21 février 2021, URL : https://www.legifrance.gouv.fr/jo_pdf.do?id=JORFTEXT000000299564

DE LA PENA MCCOOK, K., *Introduction to Public Librarianship* (2^e éd.), New-York, États-Unis, Neal-Schuman Publishers, 2011.

DE LA PENA MCCOOK, K. et Phenix, K., « The Future of Public Libraries in the Twenty-First Century : Human Rights and Human Capabilities », dans De la Pena McCook, K. (dir.), *Introduction to Public Librarianship* (2^e éd.), New-York, États-Unis, Neal-Schuman Publishers, 2011, p. 339-360.

DE LA PENA MCCOOK, K. et Phenix, K., « Humans Rights, Democracy and Librarians », dans Haycock, K. et Sheldon, B. (dir.), *The Portable MLIS*, Westport, États-Unis, Libraries Unlimited, 2008.

DELORME, S., D'une institution culturelle à une institution démocratique. Passage obligé, *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, 5, 2000, p. 42-46.

DEMANZE, L., *Un nouvel âge de l'enquête. Portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur*, Paris, France, Éditions Corti, coll. Les essais, 2019.

DEMAZIÈRE, D., Typologie et description. À propos de l'intelligibilité des expériences vécues, *Sociologie*, 3(4), 2013, p. 333-347.

DEODATO, J., The Patron as Producer: Libraries, Web 2.0, and Participatory Culture, *Journal of Documentation* 70(5), 2014, p. 734-758.

DE QUEIROZ, J.-M. et Ziolkovski, M., *L'Interactionnisme symbolique*, Rennes, France, Presses Universitaires de Rennes, 1994.

DERBAS THIBODEAU, F. R. et Poirier, C., Bibliothèques publiques et virage citoyen : enjeux institutionnels et communicationnels, *Communiquer. Revue de communication sociale et publique* [En ligne], 26, 2019, p. 47-66, consulté le 21 février 2021, URL : <https://id.erudit.org/iderudit/1065379ar>

DERBAS THIBODEAU, F. R., Poirier, C., et Luckerhoff, J., La bibliothèque publique au prisme du vécu des publics et des non-publics : une institution culturelle en mutation ? *Loisir et Société/Society and Leisure*, (sous presse).

DERBAS THIBODEAU, F. R., Usages du quantitatif en méthodologie de la théorisation enracinée (MTE), *Approches inductives* [En ligne], 5(1), 2018, p. 205-233, consulté le 21 février 2021, URL : <https://doi.org/10.7202/1045158ar>

DESAUTELS, J. et Saint-Jacques Couture, M., Dix conseils pour monter votre fab lab, inspirés de l'expérience d'implantation du fab lab de Brossard, *Documentation et bibliothèques* [En ligne], 64(2), 2018, p. 31–39, consulté le 21 février 2021, URL : <https://doi.org/10.7202/1059159ar>

DONNAT, O., *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, France : La Découverte, 1994.

DOUCETT, E., *Creating your library brand*, Chicago, États-Unis, American Library Association, 2008.

DUBÉ, G., L'usage des bibliothèques publiques et leur financement, de 2013 à 2017. *Optique culture* [En ligne] 67, 2019, consulté le 21 février 2021, URL : www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/culture/bulletins/optique-culture-67.pdf

DUBOIS, B., *Comprendre le consommateur* (2^e éd.), Paris, France, Dalloz, 1994.

DUCRET, A., « Les manières de recevoir : à quoi sert encore Adorno ? » Dans Ancel, P. et Pessin, A. (dir.), *Les non-publics : les arts en réception, tome I*, Paris, France, L'Harmattan, 2004, p. 101-146.

DUCRET, A. et Moeschler, O. (dir.), *Nouveaux regards sur les pratiques culturelles. Contraintes collectives, logiques individuelles et transformation des modes de vie*, Paris, France, L'Harmattan, 2011, 247 p.

DUQUETTE, P., Le vrai game changer, *Le Droit* [En ligne] 18 juin 2020, consulté le 17 février 2021, URL : <https://www.ledroit.com/chroniques/patrick-duquette/le-vrai-game-changer-c94805587417f6e4bb93aa891dd819e5>

ENSSIB, Bibliothéconomie [Site web institutionnel], 2013, consulté le 17 février 2021, URL : <https://www.enssib.fr/le-dictionnaire/bibliotheconomie>

ERMAKOFF, T., « Le rôle social des bibliothèques », dans Bertrand, A.-M. (dir.), Bettega, É., Clément, C. et al., *Quel modèle de bibliothèque ?*, Villeurbanne, France, Presses de l'ENSSIB, 2008, p. 71-80.

ESQUENAZI, J.-P., *Sociologie des publics*, Paris, France, La Découverte, 2009.

EVANS, C., « Jusqu'où peut-on désinstitutionnaliser la bibliothèque ? » Dans A. Jacquet (dir.), *Bibliothèques troisième lieu*, Paris, France, Association des Bibliothécaires de France, 2015, p. 59-63.

EVANS, C., « La place des publics dans le modèle français : une approche sociologique », dans Anne-Marie Bertrand et al. (dir.), *Quel modèle de bibliothèque ?*, Villeurbanne, France, Presses de l'ENSSIB, 2008, p. 82-93.

FEATHERSTONE, M., *Consumer Culture and Postmodernism*, Londres, Royaume-Uni, Sage Publications, 1991.

FERCHAUD, F., « Part du collectif et place des pratiques collectives dans les tiers-lieux », dans Krauss, G. et Tremblay, D.-G. (dir.), *Tiers-lieux. Travailler et entreprendre sur les territoires : espaces de coworking, fablabs, hacklabs...*, Rennes, France, Presses de l'Université de Rennes et Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2019, p. 173-190.

FERLAND, B. et Lajeunesse, M., Une loi des bibliothèques publiques du Québec, une nécessité, *Documentation et bibliothèques*, 53(4), 2007, p.191-197.

FISCHER, G., End user development and meta-design: Foundations for cultures of participation, *Journal of Organizational & End User Computing*, 22(1), 2010, p. 52-82.

FRASER, N., « Penser la justice sociale : questions de théorie morale et de théorie de la société », dans Fraser, N., *Qu'est-ce que la justice sociale ?* Paris, France, La Découverte, 2011, p. 43-69.

GALLUZZI, A., *Libraries and Public Perception. A Comparative Analysis of the European Press*, Oxford, Royaume-Uni, Chandos Publishing, 2014.

GARON, R., « The evolution of publics at artistic and cultural events in Qubec and in the United States », dans Jacobi, D. et Luckerhoff, J. (dir.), *Looking for non-publics*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, p. 49-70.

GARON, R., Évolution des publics des arts et de la culture au Québec et aux États-Unis : mise en perspective, *Loisir et Société/Society and Leisure*, 32(1), 2009, p.73-97.

GARON, R. et Santerre, L., *Déchiffrer la culture au Québec : 20 ans de pratiques culturelles*, Québec, Québec, Publications du Québec, 2004.

GATTINGER, M. et St-Pierre, D., *Les politiques culturelles provinciales et territoriales du Canada. Origines, évolutions et mises en œuvres*, Québec, Québec, les Presses de l'Université Laval, 2011.

GAUTHIER, B. (dir.), *Recherche sociale, De la problématique à la collecte de données*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2009.

GAUTHIER, H., *La lecture, c'est pour tous !* (Bibliothèque et Archives nationales du Québec) [Conférence tenue le 25 mai 2017 au Rendez-vous des Bibliothèques publiques de Montréal 2017], 2017.

GAZO, D., *Les missions des bibliothèques publiques : Témoignages d'élus municipaux québécois*, Montréal, Québec, les Éditions ASTED, 2012.

GAZO, D., Que pensent les élus municipaux québécois des missions des bibliothèques publiques ? : Résultats d'une étude de cas, *Documentation et bibliothèques*, 56(10), 2010, p. 5-13.

GAZO, D., *Les missions des bibliothèques publiques autonomes du point de vue des élus municipaux québécois* [Thèse de doctorat], Montréal, Québec, École de bibliothéconomie et des sciences de l'information de l'Université de Montréal, 2009.

GEERTZ, C., *Local Knowledge*, New York, États-Unis, Basic Books, 1983.

GIAPPICONI, T. et Carbone, P., *Management des bibliothèques : Programmer, organiser, conduire et évaluer la politique documentaire et les services des bibliothèques de service public*, Paris, France, Éditions du Cercle de la Librairie, 1997.

GIDDENS, A., *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age*, Stanford, Stanford University Press, 1991.

GIDDENS, A., *La constitution de la société. Éléments de la théorie de la structuration*, Paris, France, Presses Universitaires de France, coll. Sociologies, 1987.

GIRARD, M., Les bibliothèques, ces nouveaux refuges, *La Presse* [En ligne], 20 janvier 2019, consulté le 21 février 2021, URL : <https://www.lapresse.ca/debats/chroniques/mario-girard/201901/19/01-5211687-les-bibliotheques-ces-nouveaux-refuges.php>

GLASER, B., *Doing quantitative grounded theory*, Mill Valley, États-Unis, Sociology Press, 2008.

GLASER, B., *The Grounded Theory Perspective: Conceptualization Contrasted with Description*, Mill Valley, États-Unis, Sociology Press, 2001.

GLASER, B., *Doing Grounded Theory: Issues and Discussions*, Mill Valley, États-Unis, Sociology Press, 1998.

GLASER, B., « A look at grounded theory: 1984 to 1994 », dans Glaser, B. (dir.), *Grounded Theory: 1984-1994*, Mill Valley, États-Unis, Sociology Press, 1995, p. 3-17.

GLASER, B., *Theoretical Sensitivity*, Mill Valley, États-Unis, Sociology Press, 1978.

GLASER, B. et Strauss, A., *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*, Chicago, États-Unis, Aldine, 1967.

GLOSIENE, A., Kriviene, I. et Palekas, R., Le Centre de communication des savoirs de Vilnius, *Bulletin des bibliothèques de France*, 1, 2007, p. 58-62.

GIAPPICONI, T. et Carbone, P., *Management des bibliothèques : Programmer, organiser, conduire et évaluer la politique documentaire et les services des bibliothèques de service public*, Paris, France, Le Cercle de la librairie, 1997.

GOFFMAN, E., *Les rites d'interaction*, Paris, France, Minuit, 1979.

GOODMAN, V. D., *Qualitative Research and the Modern Library*, Oxford, Royaume-Uni, Chandos Publishing, 2011.

GOULDING, A., *Public libraries in the 21st Century. Defining Services and Debating the Future*, Hampshire, Royaume-Uni, Ashgate, 2006.

GRAVEL, M., Poirier, C. et Pelletier, L. *Le cinéma québécois dans l'environnement collégial. Le potentiel éducatif d'un patrimoine cinématographique commun* [Rapport de recherche]. Cégep Garneau et Institut national de la recherche scientifique – Urbanisation Culture Société, 2019.

GUAY, H., Beaulieu, M., Larouche, M.-C., Leroux, L. P., Jeldi, M. et St-Georges, C., *Étude qualitative sur la médiation culturelle et numérique dans les arts de la scène* [Rapport de recherche]. Université du Québec à Trois-Rivières et Centre de recherche sur la littérature et la culture québécoise, 2021.

GUILLEMETTE, F. et Lapointe, J.-R., « Illustration d'un effort pour demeurer fidèle à la spécificité de la méthodologie de la théorisation enracinée (Grounded Theory) », dans Luckerhoff, J. et Guillemette, F. (dir.), *Méthodologie de la théorisation enracinée. Fondements, procédures et usages*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, p. Céline Gr10-35.

HAMEL, J., *Études de cas et sciences sociales*, Paris, France, L'Harmattan, 1997.

HARRIS, C., Libraries with lattes: the new third place, *Australian Public Libraries and Information Services (APLIS)*, 20(4), 2007, p. 145-152.

HARRIS, C., Your third place or mine? Public libraries and local communities, *Public library journal*, 18(2), 2003, p. 26-29.

HARTLEY, J., Silly Citizenship, *Critical Discourse Studies*, 7(4), 2010, p. 233-248.

HARVEY, D., *The Condition of Postmodernity: An Enquiry into the Origins of Culture Change*, Oxford/Cambridge, Royaume-Uni, Basil Blackwell, 1989.

HENNESSY, J. A., Choices for library services: comments on the socio-economic dimension, *Librarianship*, 2(2), 1979, p. 126-129.

HOBSBAWM, E., *L'Âge des extrêmes, histoire du court XX^e siècle*, Paris, France, Éditions complexe / Le Monde Diplomatique, 2003.

HORINCQ DETOURNAY, R., Les fonctions de la mobilisation des écrits scientifiques dans une approche inductive : analyse enracinée dans l'expérience d'une recherche doctorale, *Approches inductives*, 5(1), 2018, p.145-176.

HUDON, M., 1961-2011 : Cinquante ans, six programmes de formation en bibliothéconomie et sciences de l'information à l'Université de Montréal,

Documentation et bibliothèques [En ligne], 60 (1), 2014, p. 6-19, consulté le 21 février 2021, URL : <https://doi.org/10.7202/1022858ar>

HUYSMANS, F. et Hillebrink, C., *The future of the Dutch public library: ten years on. Libraries, books and more*, La Haye, Pays-Bas, Netherlands Institute for Social Research, 2008.

INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC, *Statistiques générales de bibliothèques publiques, par région administrative et pour l'ensemble du Québec* [En ligne] 2019, consulté en ligne le 21 février 2021, URL : http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/culture/bibliotheques/publiques/stat_generale.htm

INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC, *Statistiques générales de bibliothèques publiques, par région administrative et pour l'ensemble du Québec* [En ligne], 2016, consulté le 21 février 2021, URL : http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/culture/bibliotheques/publiques/stat_generale.htm

JACOBI, D., « La muséologie et les transformations des musées », dans A. Meunier et J. Luckerhoff (dir.), *La muséologie, champ de théories et de pratiques*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, p. 133-150.

JACOBI, D., Les musées sont-ils condamnés à séduire toujours plus de visiteurs ? *La Lettre de l'OCIM*, 49, 1997, p. 9-14.

JACOBI, D. et Luckerhoff, J. (dir.), *Looking for non-publics*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012.

JACOBI, D. et Luckerhoff, J. (dir.), À la recherche du « non-public », *Loisir et Société/Society and Leisure*, 32(1), 2009, 11-15.

JACQUET, A. (dir.), *Bibliothèques troisième lieu*, Paris, France, Association des Bibliothécaires de France, 2015.

JENKINS, H., *Fans, Bloggers and Gamers: Exploring Participatory Culture*, New York, États-Unis, New York University Press, 2006.

JODELET, D., « L'idéologie dans l'étude des représentations sociales », dans Aebischer, V., Deconchy, J. P. et Lipianski, E. M. (dir.), *Idéologies et représentations sociales*, Fribourg, Suisse, Les Éditions Delval, 1991, p. 15-33.

JODELET, D., « Représentations sociales : phénomènes, concept et théorie », dans Moscovici, S. (dir.), *Psychologie sociale*, Paris, France, Presses Universitaires de France, 1984, p. 357-378.

JOHANNSEN, C. G., *Staff-Less Libraries: Innovative Staff Design*, Cambridge, Royaume-Uni, Chandos Publishing, 2017.

JONNA HOLMGAARD, L., *Nordic Public Libraries in the knowledge society*, Copenhagen, Danemark, Danish National Library Authority, 2006.

JEANSON, F., « Déclaration de Villeurbanne », dans *L'action culturelle dans la cité*. Paris, France, Le Seuil, 1972.

KADDOURI, H., « Les actions culturelles en Europe : communautarisation ou simple coopération intergouvernementale ? », dans Audet, C. et St-Pierre, D. (dir.), *Tendances et défis des politiques culturelle, Analyses et témoignages*, Québec, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 67-80.

KATZ, E. et Dayan, D., « Preface », dans Jacobi, D. et Luckerhoff, J. (dir.), *Looking for non-publics*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec 2012, p. vii-xii.

KAWASHIMA, N., Audience Development and Social Inclusion in Britain: Tensions, Contradictions and Paradoxes in Policy and Their Implications for Cultural Management, *International Journal of Cultural Policy*, 12(1), 2006, p. 55-72.

KIROUAC, J., Abolition des expositions à la Grande Bibliothèque de BAnQ, *Le Devoir* [En ligne], 26 août 2019, consulté le 18 février 2021, URL : <https://www.ledevoir.com/opinion/libre-opinion/561330/abolition-des-expositions-a-la-grande-bibliotheque-de-banq>

KOVACS, S., *Médiamorphose du sujet : médiations éditoriales et informationnelles du sujet et de l'identité, de l'imprimé au numérique* [Mémoire pour l'obtention de l'Habilitation à Diriger des Recherches. Sciences de l'information et de la Communication, Université Lumière Lyon 2], 2020.

KOVACS, S., Documentaires jeunesse : prescrire l'indignation écologique, *Lecture jeune, la revue sur les cultures et les littératures des adolescents et des jeunes adultes*, 172, 2019, p. 37-40.

KOVACS, S., Maury, Y. et Condette, S., « Perspectives conclusives. Penser l'Espace de la bibliothèque « en extension » », dans Maury, Y., Kovacs, S. et Condette, S. (dir.), *Bibliothèques en mouvement : Innover, fonder, pratiques de nouveaux espaces de savoir*, Villeneuve-d'Ascq, France, Presses universitaires du Septentrion, 2018, p. 247-257.

KRAUSS, G. et Tremblay, D.-G. (dir.), *Tiers-lieux. Travailler et entreprendre sur les territoires : espaces de coworking, fablabs, hacklabs...*, Rennes, France, Presses de l'Université de Rennes et Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2019.

LABBÉ, S., *L'achat et l'emprunt de livres au Québec : une analyse communicationnelle* [Thèse de doctorat]. Trois-Rivières, Québec, Université du Québec à Trois-Rivières, 2018.

LABBÉ, S. et Luckerhoff, J., Le choix d'un mode d'approvisionnement en livres des Québécois : les temps, l'espace et les usages, *Loisir et Société/Society and Leisure*, 41(3), 2018, p. 438-471.

LACERENZA, S., « L'émergence du « non-public » comme problème public », dans Ancel, P. et Pessin, A. (dir.), *Les non-publics : les arts en réception*, tome I, Paris, France, L'Harmattan, 2004, p. 37-51.

LAFORCE, G., Les politiques du livre et de la lecture au Québec de 1962 à 1989 : le fondement scientifique de la pensée gestionnaire de l'État à l'endroit de la diffusion et de l'accessibilité du livre, *Bulletin d'histoire politique* [En ligne], 17(1), 2008, p. 235-246, consulté le 21 février 2021, URL : <https://www.bulletinhistoirepolitique.org/le-bulletin/numeros-precedents/volume-17-numero-1/>

LAFORTUNE, J.-M., « (Dé)politisation de la culture et transformation des modes d'intervention », dans Casemajor, N., Dubé, M., Lafortune, J.-M. et Lamoureux, E. (dir.), *Expériences critiques de la médiation culturelle*, Québec, Québec, Presses de l'Université Laval, 2017, p. 33-54.

LAFORTUNE, J.-M., L'essor de la médiation culturelle au Québec à l'ère de la démocratisation, *Bulletin des bibliothèques de France* [En ligne], 3, 2013, consulté le 21 février 2021, URL : <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2013-03-0006-001>

LAFORTUNE, J.-M., *La médiation culturelle : sens des mots et l'essence des pratiques*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012.

LAHIRE, B., *La Culture des individus, Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, France, La Découverte, 2004.

LAHIRE, B., *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, France, Nathan, 1998.

LAJEUNESSE, M., La Grande Bibliothèque, cinq ans après, *Argus*, 39(2), 2010, p. 7-8.

LAJEUNESSE, M., Bibliothèques publiques au Québec : une institution stratégique pour le développement culturel, *Bulletin des bibliothèques de France*, 54(3), 2009, p. 64-72.

LAJEUNESSE, M., Au service de la mémoire des Québécois depuis 1967, *Documentation et bibliothèques* [En ligne], 51(1), 2005, p. 13-20, consulté le 21 février 2021, URL : <https://doi.org/10.7202/1030115ar>

LAJEUNESSE, M., *Lecture publique et culture au Québec : XIXe et XXe siècles*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2004.

LAJEUNESSE, M., « L'évolution des bibliothèques publiques du Québec vue par les études et les rapports », dans Lajeunesse, M., *Lecture publique et culture au Québec :*

XIXe et XXe siècles, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2004b, p. 169-188.

LAJEUNESSE, M., « La bibliothèque au Québec : une institution culturelle au cœur des débats sociaux », dans Turmel, A. (dir.), *Culture, institution et savoir*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1997, p. 171-179.

LAJEUNESSE, M., La bibliothèque au Québec : une institution culturelle au cœur des débats sociaux [Actes de conférence], *Conférence à la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française de l'Université Laval*, Québec, 21 septembre 1994.

LALONDE, C., BANQ ne sert plus de modèle pour les bibliothèques du Québec, *Le Devoir* [En ligne], 27 août 2020, consulté le 21 février 2021, URL : <https://www.ledevoir.com/culture/561412/banq-ne-sert-plus-de-modele-pour-les-bibliotheques-du-quebec>

LAMIZET, B., *La médiation culturelle*, Paris, France, L'Harmattan, 1999.

LANG, J., « Décret n° 82-394 du 10 mai 1982 relatif à l'organisation du ministère de la culture », *Journal officiel de la République française* [En ligne], 11 mai 1982, consulté le 21 février 2021, URL : https://www.legifrance.gouv.fr/jo_pdf.do?id=JORFTEXT000000335808

LANGE, J. M., Public Library Users, Nonusers, and Type of Library Use, *Public Library Quarterly*, 8(1-2), 1988, p. 49-68.

LANKES, D., Voisins et non pas usagers, membres et non pas consommateurs, partenaires et non pas clients, *Documentation et bibliothèques* [En ligne], 66(1), 2020, p. 5-11, consulté le 21 février 2021, URL : <https://doi.org/10.7202/1068823ar>

LANKES, D., *Exigeons de meilleures bibliothèques. Plaidoyer pour une bibliothéconomie nouvelle* (traduit sous la direction de J.-M. Lapointe), Montréal, Québec, Éditions Sens Public, 2018.

LANKES, D., *Expect More. Demanding Better Libraries for Today's Complex World* (2^e éd.), Scotts Valley, États-Unis, CreateSpace Independent Publishing, 2016.

LANKES, D., *Beyond the Bullet Points: Bad Libraries Build Collections, Good Libraries Build Services, Great Libraries Build Communities* [Billet de blogue], 2012, consulté le 21 février 2021, URL : <https://davidlankes.org/beyond-the-bullet-points-bad-libraries-build-collections-good-libraries-build-services-great-libraries-build-communities/>

LAPOINTE, J.-M. et Miller, M. D., Quand la bibliothéconomie devient critique, *À bâbord !* (73), 2017, p. 137-146.

LAPOINTE, M.-C. et Luckerhoff, J. (dir.), *Non-publics de la culture. Six institutions culturelles de la Mauricie à l'étude*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. Culture et publics, 2021.

LAROCHE, M.-C., Luckerhoff, J. et Labbé, S. (dir.), *Regards interdisciplinaires sur les publics de la culture*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2017.

LASSONDE, J.-R., *La Bibliothèque Saint-Sulpice, 1910-1931*, Montréal, Québec, Bibliothèque nationale du Québec, 2001.

LEHMANS, A. et Aït Belkacem, S., Le projet de fab lab en bibliothèque et le développement des apprentissages : une utopie réaliste ?, *Documentation et bibliothèques* [En ligne], 64(2), 2018, p. 14–22, consulté le 21 février 2021, URL : <https://doi.org/10.7202/1059157ar>

LEJEUNE, C., *Manuel d'analyse qualitative*, Louvain-la-Neuve, Belgique, De Boeck, 2014.

LE MAREC, J., Partage et transmissions ordinaires dans les institutions du savoir, *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 12, 2012, consulté le 21 février 2021, URL : <http://journals.openedition.org/traces/5523>

LE MAREC, J., *La confiance éprouvée*. Paris, France, L'Harmattan, 2007.

LE MAREC, J., Les musées et bibliothèques comme espaces culturels de formation. *Savoirs*, 2(11), 2006, p. 9-38.

LE MAREC, J., Le Musée et la bibliothèque, vrais parents ou faux amis ? [Compte-rendu critique], *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)* [En ligne], 5, 1997, p. 94-95, consulté le 21 février 2021, URL : <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf1997050094010>

LE MAREC, J. et Dehail, J., *Habiter la BnF* [Rapport de recherche]. Écoles des hautes études en sciences de l'information et de la communication (CELSA), Bibliothèque nationale de France, 2016.

LE MAREC, J. et Mounier, P., Institutions publiques : entre logiques marchandes et échanges communautaires, *Terminal*, 97-98, 2006, p. 159-173.

LEJEUNE, C., *Manuel d'analyse qualitative*, Louvain-la-Neuve, Belgique, De Boeck, 2014.

LEROUX, É. et Lajeunesse, M., Le gouvernement du Québec et sa Politique de la lecture et du livre de 1998 : les objectifs et les réalisations, *Documentation et bibliothèques*, [En ligne], 53 (1), 2007, p. 27–41, consulté le 21 février 2021, URL : <https://doi.org/10.7202/1029215ar>

LIEFOOGHE, C., « Créer des tiers-lieux en ville petite et moyenne : imaginaires collectifs et fabrique des politiques publiques », dans Krauss, G. et Tremblay, D.-G. (dir.), *Tiers-lieux. Travailler et entreprendre sur les territoires : espaces de coworking, fablabs, hacklabs...*, Rennes, France, Presses de l'Université de Rennes et Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2019, p. 115-139.

LÖSCH, A., Combining Quantitative Methods and Grounded Theory for Researching E-Reverse Auctions, *Libri*, 56, 2006, p. 133-144.

LUCKERHOFF, J., « Le musée national des beaux-arts du Québec est-il condamné à séduire ? », dans Meunier, A. et Luckerhoff, J. (dir.), *La muséologie, champ de théories et de pratiques*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, p. 41-77.

LUCKERHOFF, J., *Mutations des institutions culturelles : analyse du Musée national des beaux-arts du Québec et de l'exposition « Le Louvre à Québec, Les arts et la vie »* [Thèse de doctorat], Québec, Québec, Université Laval, 2011.

LUCKERHOFF, J. et Guillemette, F., (dir.), *Méthodologie de la théorisation enracinée. Fondements, procédures et usages*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012.

LUCKERHOFF, J. et Guillemette, F., « Conflits entre les exigences de la méthodologie de la théorisation enracinée (MTE) et les exigences institutionnelles en matière de recherche scientifique », dans Luckerhoff, J. et Guillemette, F. (dir.), *Méthodologie de la théorisation enracinée. Fondements, procédures et usages*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012b, p.37-60.

LUCKERHOFF, J. et Jacobi, D., « L'étude communicationnelle de la culture : le cas des publics des musées d'art », dans Perreault, S. et Laplante, Y., (dir.), *Introduction à la communication sociale*, Trois-Rivières, Québec, Éditions SMG, 2014, p. 47-70.

LUCKERHOFF, J. et Jacobi, D., (dir.), *Looking for non-publics*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. Publics et culture, 2012.

LUCKERHOFF, J. et Jacobi, D., « Publics and non-publics of cultural heritage. Two studies on differentiated expressions of interest and desinterest », dans Luckerhoff, J. et Jacobi, D., (dir.), *Looking for non-publics*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. Publics et culture, 2012b, p. 71-92.

LUCKERHOFF, J. et Jacobi, D., Public et non-public du patrimoine culturel : deux enquêtes sur les manifestations différenciées de l'intérêt et du désintérêt. À la recherche du non public / Looking for Non Publics (Numéro thématique), *Loisir et Société/Society and Leisure*, 32(1), 2009, p. 99-121.

LUCKERHOFF, J., Meunier, A., Schiele, B. et Champagne-Poirier, O., « La notion de non-public en débat », dans Le Marc, J. et Schiele, B. (dir.), *Musées, Mutations...*, Dijon, France, OCIM – Presses Universitaires de Dijon, 2019, p. 227-246.

MACKEY, T. P. et Jacobson, T. E., Reframing Information Literacy as a Metaliteracy, *College Research Libraries*, 72(1), 2011, p. 62-78.

MARESCA, B., *Les bibliothèques municipales après le tournant Internet : attractivité, fréquentation et devenir*, Paris, France, Bibliothèque publique d'information, 2007.

MARTEL, M., Apprendre « en commun » : L'expérience des ateliers de contribution à Wikipédia dans les bibliothèques publiques de Montréal, *Revue électronique suisse de science de l'information (RESSI)* [En ligne], 21(1), 2021, consulté le 18 octobre 2021, URL : <http://www.ressi.ch/num21/article179>

MARTEL, M., Note sur la bibliothèque comme symbole des aspirations communautaires #lireLankes, *Bibliomancienne* [Billet de blogue], 2020, consulté le 21 février 2021, URL : <https://bibliomancienne.com/2020/09/22/note-sur-la-bibliotheque-comme-symbole-des-aspirations-communautaires-lirelankes/>

MARTEL, M., Le gouvernement qui remballa sa bibliothèque. Une élégie et quelques régressions #polqc, *Bibliomancienne* [Billet de blogue], 2019, consulté le 21 février 2021, URL : <https://bibliomancienne.com/2019/09/02/le-gouvernement-qui-remballa-sa-bibliotheque-une-elegie-et-quelques-regressions/>

MARTEL, M., Modéliser la maison des communs : l'évaluation de l'impact des fab labs en bibliothèque, *Documentation et bibliothèques* [En ligne], 64(2), 2018, p. 23-30, consulté le 21 février 2021, URL : <https://id.erudit.org/iderudit/1059158ar>

MARTEL, M., Le design du « care » en bibliothèque : du tiers lieu au lieu d'inclusion sociale, *I2D – Information, données & documents* [En ligne], 51(1), 2017, p. 52-54, consulté le 21 février 2021, URL : <https://www.cairn.info/revue-i2d-information-donnees-etdocuments-2017-1-page-52.htm>

MARTEL, M., Diversité et inclusion pour transformer les bibliothèques publiques, *À Bâbord !* 73, 2017b, p. 220-228.

MARTEL, M., « Trois générations de tiers lieux en Amérique du Nord », dans A. Jacquet (dir.), *Bibliothèques troisième lieu*, Paris, France, Association des Bibliothécaires de France, 2015, p. 99-112.

MARTEL, M., La bibliothèque tiers-lieu. De la sphère publique au living lab, *Bibliothèque(s) – Revue de l'Association des bibliothécaires de France*, 65/66, 2012, p. 14-18.

MARTEL, M., Gauthier, P. et Félizat-Chartier, P., Les démarches de conception collaborative en bibliothèque. Bilan et leçons stratégiques, *Bulletin des Bibliothèques de France (BBF)*, 17, 2019, p. 126-135.

MASSACHUSETTS INSTITUTE OF TECHNOLOGY (MIT), *The Fab Charter (Charte des fab labs)* [En ligne], 2012, consulté le 21 février 2021, URL : <http://fab.cba.mit.edu/about/charter/>

MCMENEMY, D., *The Public Library*, London, Royaume-Uni, Facet Publishing, 2009.

MCNICOL, S., Investigating non-use of libraries in the UK using the mass-observation archive, *Journal of Librarianship and Information Science*, 36(2), 2004, p.79-87.

MEUNIER, A. et Luckerhoff J., « Introduction. Le musée et le partage du savoir », dans A. Meunier et J. Luckerhoff (dir.), *La muséologie, champ de théories et de pratiques*, Québec, Québec, Presses de l'université du Québec, 2012, p. 1-15.

MEYER-BISCH, P., « Droits et médiation culturels, ou les « arts » de la réciprocité », dans Casemajor, N., Dubé, M., Lafortune, J.-M. et Lamoureux, E. (dir.), *Expériences critiques de la médiation culturelle*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. Monde culturel, 2017, p. 133-176.

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS et Bibliothèque et Archives nationales du Québec, *Enquête annuelle sur les bibliothèques publiques* [Site web institutionnel] [En ligne], Compilation des données par l'Institut de la statistique du Québec et l'Observatoire de la culture et des communications du Québec, Québec, Gouvernement du Québec, 2021, consulté le 15 février 2021, URL : <https://statistique.quebec.ca/fr/document/statistiques-sur-les-bibliotheques-publiques-du-quebec/tableau/usages-et-usagers-des-bibliotheques-publiques-quebec#annee=2013>

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC et Bibliothèque et Archives nationales du Québec, *Statistiques des bibliothèques publiques du Québec* [En ligne], 2019, consulté le 21 février 2021, URL : <http://BAnQ.qc.ca/statbib>

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC, *Une grande bibliothèque pour le Québec. Rapport du comité sur le développement d'une très grande bibliothèque* [Rapport institutionnel] [En ligne], 1997, consulté le 21 février 2021, URL : https://www.mcc.gouv.qc.ca/publications/grande_bibliotheque.pdf

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC, *La politique culturelle du Québec. Notre culture, notre avenir*, Québec, Québec, MCCQ, 1992.

MILLER, T., *Cultural Citizenship: Cosmopolitanism, Consumerism, and Television in a Neoliberal Age*, Philadelphia, USA, Temple University Press, 2007.

MILLER, T., Introducing... Cultural Citizenship, *Social Text*, 69, 1999, p. 1-5.

MITTERMAYER, D., La bibliothèque publique comme lieu citoyen : variations sur un thème, *Documentations et bibliothèques*, 50(4), 2004, p. 265-272.

MUDDIMAN, D., Durrani, S., Dutch, M., Linley, R., Pateman, J. et Vincent, J., Open to all? The public library and social exclusion: Executive summary. *New Library World*, 102(4/5), 2001, p. 154-157.

MUDDIMAN, D. Shiraz, D., Dutch, M., Linley, R., Pateman, J. et Vincent, J., *Open to All? The Public Library and Social Exclusion* [Rapport de recherche], Royaume-Uni, British Council for Museums, Archives and Libraries, 2000.

MUSCA, G., Une stratégie de recherche processuelle : l'étude longitudinale de cas enchâssés, *M@n@gement* [en ligne], 3(3), 2006, p. 153-176, consulté le 21 février 2021, URL : <https://doi.org/10.3917/mana.093.0153>

OKTAY, J., *Grounded Theory*, Oxford, Royaume-Uni : Oxford University Press, 2012.

OBSERVATOIRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC, Les bibliothèques publiques québécoises de 2002 à 2012, *Optique culture*, [En ligne], 36, 2015, consulté le 21 février 2021, URL : <http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/culture/bulletins/optique-culture-36.pdf>

OBSERVATOIRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC, *États des lieux du livre et des bibliothèques* [En ligne], 2004, consulté le 21 février 2021, URL : <https://statistique.quebec.ca/fr/fichier/etat-lieux-du-livre-et-bibliotheques.pdf>

OLDENBURG, R., *The Great Good Place: Cafes, Coffee Shops, Community Centers, Beauty Parlors, General Stores, Bars, Hangouts, and How They Get You Through the Day*, New York, USA, Paragon House, 1989.

OLIPHANT, T., Social Justice Research in Library and Information Sciences: A Case for Discourse Analysis, *Library Trends*, [En ligne], 64(2), 2015, p. 226-245, consulté le 21 février 2021, URL : <https://muse.jhu.edu/article/610077>

OLSON, H. A., Patriarchal structures of subject access and subversive techniques for change, *Canadian Journal of Information & Library Sciences*, 26(2), 2001, p. 1-29.

ONLINE COMPUTER LIBRARY CENTER., *From Awareness to Funding. Voter Perceptions and Support of Public Libraries in 2018* [Rapport de recherche] [En ligne], consulté le 18 mars 2020, URL : <https://www.oclc.org/research/awareness-to-funding-2018.html>

ONLINE COMPUTER LIBRARY CENTER, *Perceptions of Libraries, 2010. Context and Community*. [Rapport de recherche] [En ligne], 2010, consulté le 18 mars 2020, URL : https://www.oclc.org/content/dam/oclc/reports/2010perceptions/2010perceptions_all.pdf

ONLINE COMPUTER LIBRARY CENTER, *From Awareness to Funding. A study of library support in America* [Rapport de recherche] [En ligne], 2008, consulté le 18 mars 2020, URL : <https://www.oclc.org/research/publications/all/funding.html>

ONLINE COMPUTER LIBRARY CENTER., *Perceptions of Libraries and Information Resources* [Rapport de recherche] [en ligne], 2005, consulté le 21 février 2021, URL : http://www.oclc.org/reports/pdfs/Percept_all.pdf

OOMEN, J. et Aroyo, L., *Crowdsourcing in the cultural heritage domain: opportunities and challenges* [Communication présentée à la 5th International Conference on Communities and Technologies, Brisbane, Australie], 2011.

OQLF [Office québécois de la langue française], Espace sûr, *Le grand dictionnaire terminologique*, [En ligne], 2019, consulté le 13 février 2020, URL : http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=26556615.

OQLF [Office québécois de la langue française], Costumade, *Le grand dictionnaire terminologique*, [En ligne], 2010, consulté le 12 février 2020, URL : http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=26503020.

PAKULSKI, J., Cultural Citizenship, *Citizenship Studies*, 1(1), 1997, p. 73-86.

PARENT, M.-H. (2018). Bibliothèques publiques et animation en fab, labs et médialabs, *Documentation et bibliothèques* [En ligne], 64(2), 2018, p. 5-13, consulté le 21 février 2021, URL : <https://doi.org/10.7202/1059156ar>

PASSERON, J.-C., « Consommation et réception de la culture. La démocratisation des publics », dans Donnat, O. et Tolila, P. (dir.), *Le(s) public(s) de la culture*, Paris, France, Presses de Sciences Po, 2003, p. 360-390.

PATEMAN J., Public libraries, social class and social justice, *Information, Society and Justice* 4(2), 2011, p. 57-70.

PATEMAN, J., Developing a Needs Based Library Service, *Information for Social Change*, [En ligne], 28, 2008, p. 8-28, consulté le 21 février 2021, URL : www.libr.org/isc/issues/ISC26/ISC%2026%20full%20issue.pdf

PATEMAN, J. et Williment, K., *Developing Community-Led Public Libraries, Evidence from the UK and Canada*, Farnham, Royaume-Un, Ashgate Publishing Limited, 2013.

PAYEN, E., « Voix et chemins de l'action culturelle : quelques problématiques », Dans Huchet, B. et Payen, E. (dir.), *L'action culturelle en bibliothèque*, Paris, France : Le Cercle de la librairie, 2011, p. 29-41.

PAWLEY, L., Cultural Citizenship, *Sociology Compass*, (2), 2008, p. 594-608.

PEREZ, P., Soldini, F., et Vitale, P., « Non-publics et légitimité des pratiques : L'exemple des bibliothèques publiques », dans Ancel, P. et Pessin, A. (dir.), *Les non-publics. Les arts en réception*, tome 2, Paris, France, L'Harmattan, 2004, p. 155-172.

PERREAULT, S. et Y. Laplante, « La communication sociale : une curieuse de conjonction », dans Perreault, S. et Laplante, Y. (dir.), *Introduction à la communication sociale*, Trois-Rivières, Québec, Les Éditions SMG, 2014, p. 1-8.

PLOUFFE, M.-J. et F. Guillemette, « La MTE en tant qu'apport au développement de la recherche en arts », dans J. Luckerhoff et F. Guillemette (dir.), *Méthodologie de la théorisation enracinée. Fondements, procédures et usages*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, p. 87-114.

POIRIER, C., « La citoyenneté culturelle. Considérations théoriques et empiriques », dans N. Casemajor, M. Dubé, J.-M. Lafortune et E. Lamoureux (dir.), *Expériences critiques de la médiation culturelle*, Québec, Québec, Presses de l'Université Laval, 2017, p. 155-172.

POIRIER, C., Desjardins, M. K., Martet, S., Melançon, M. O., Poirier, J., et St-Germain Blais, K., (avec la collaboration de Y. Barrette), *La participation culturelle des jeunes à Montréal. Des jeunes culturellement actifs* (Version intégrale), Recherche réalisée pour Culture Montréal, Montréal, Québec, Centre Urbanisation Culture Société, Institut national de recherche scientifique, 2012.

POIRRIER, P., *L'État et la culture en France au XX^e siècle*, Le Livre de Poche, 2000.

POISSENOT, C., « L'individu au fondement de la bibliothèque troisième lieu », dans A. Jacquet (dir.), *Bibliothèques troisième lieu*, Paris, France, Association des Bibliothécaires de France, 2015, p. 53-57.

POISSENOT, C., Le réel et ses analyses, *Bulletin des Bibliothèques de France (BBF)*, 47(1), 2002, p. 19-20.

POISSENOT, C., Penser le public des bibliothèques sans la lecture ? *Bulletin des Bibliothèques de France (BBF)*, 5(9), 2001, p. 4-12.

PRONOVOST, G., *Loisir et société. Traité de sociologie empirique* (2^e éd.), Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1997.

PRONOVOST, G., « Problèmes de participation aux ressources culturelles », dans Dumont, F., Langlois, S. et Martin Y. (dir.), *Traité des problèmes sociaux*, Québec, Québec, IQRC, 1994, p. 889-906.

PROULX, G., Du bénévolat au crowdsourcing. Évolution de la participation citoyenne dans les bibliothèques. *Documentation et bibliothèques*, 66(3), 2020, p. 47-54.

PUBLIC AGENDA, *Long Overdue: A Fresh Look at Public and Leadership Attitudes About Libraries in the 21st Century* [Rapport de recherche] [En ligne], 2006, consulté le 21 février 2021, URL : http://www.publicagenda.org/files/pdf/Long_Overdue.pdf

PUTNAM, R., The strange disappearance of Civic America, *The American Prospect*, 7(24), 1996, p. 34-48.

PUTNAM, R., Bowling Alone: America's Declining Social Capital, *Journal of Democracy*, 6(1), 1995, p.65-87.

PUTNAM, R., Civic disengagement in contemporary America, *Government and opposition*, 36(2), 2001, p.135-156.

PUTNAM, R., Feldstein, L., Cohen, D., *Better together. Restoring the American Community*, New-York, États-Unis, Simon & Schuster, 2003.

RICŒUR, P., *Soi-même comme un autre*, Paris, France, Éditions du Seuil, coll. Points Essais, 1990.

RASSE, P., *Les musées à la lumière de l'espace public*, Paris, France, L'Harmattan, 1999.

RADIO-CANADA, Montréal ouvre des haltes pour offrir un peu de chaleur aux personnes sans-abri, *ICI Grand Montréal* [En ligne], 15 avril 2020, consulté le 21 février 2021, URL : <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1694077/montreal-haltes-ouverture-personnes-sans-abri-itinerant-coronavirus>

RENEAUDIN, C., *Sociologie des publics* [Document institutionnel inédit] [En ligne], Paris, France, Association des bibliothécaires de France, 2019, consulté le 21 février 2021, URL : http://www.abf.asso.fr/fichiers/file/Midi-Pyrenees/FORMATION/20191015_Sociologiedespublics.pdf

RIPON, R., L'observation des publics à la Bibliothèque nationale de France. Quels enjeux ? quelles méthodes ? *Bulletin des bibliothèques de France* [En ligne], 51(6), 2006, p. 32-35, consulté le 21 février 2021, URL : <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2006-06-0032-006.pdf>

ROCHE, M., *Rethinking Citizenship: Welfare, Ideology and Change in Modern Society*, Cambridge, UK, Polity Press, 1992.

ROCHER, G., *Introduction à la sociologie générale* (3^e éd.), Montréal, Québec, Éditions Hurtubise, 1992.

ROSA, H., *Accélération, Une critique sociale du temps*, Paris, France, La Découverte, 2010.

ROUQUETTE, M. L., « Représentations et idéologies », dans Deschamps, J. C. et Beauvois, J. L. (dir.), *Des attitudes aux attributions*, Grenoble, France, PUG, 1996.

ROY, S., « L'étude de cas », dans Gauthier, B. (dir.), *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données*, Québec, Québec : Presses de l'Université du Québec, 2009, p. 199-225.

ROY-BRUNET, B., Le hall de la Grande Bibliothèque métamorphosé en gîte pour itinérants, *TVA Nouvelles* [en ligne], 14 avril 2020, consulté le 21 février 2021 au : <https://www.tvanouvelles.ca/2020/04/14/le-hall-de-la-grande-bibliotheque-metamorphose-en-gite-pour-itinerants>

SABY, F., « Chapitre IX. Quel est l'avenir de la bibliothéconomie ? », dans Roche, F. et Saby, F. (dir.), *L'avenir des bibliothèques : L'exemple des bibliothèques universitaires* [En ligne], Villeurbanne, France, Presses de l'ENSSIB, 2013, consulté le 21 février 2021, URL : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1821>.

SAEZ, G., Les musées et les bibliothèques. Entre légitimité sociale et projet culturel, *Bulletin des bibliothèques de France*, 39(5), 1994, p. 24-32.

SAMEK, T., *Librarianship and Human Rights: A Twenty-First Century Guide*. Oxford, États-Unis, Chandos Publishing, 2007.

SANDEL, M. J., The Procedural Republic and the Unencumbered Self, *Political Theory*, 12(1), 1984, p. 81-96.

SANDELL, R., Museums as agents of social inclusion, *Museum Management and Curatorship*, 17(4), 1998, p. 401-418.

SANTERRE, L., « De la démocratisation de la culture à la démocratie culturelle », dans Bellavance, G. (avec la collaboration de M. Boivin et L. Santerre), *Démocratisation de la culture ou démocratie culturelle ? Deux logiques d'action publique*, Québec, Québec, Presses de l'Université Laval, 2000.

SAVARD, R., Fabs labs et milieux documentaires, *Documentation et bibliothèques* [En ligne], 64(2), p. 4, consulté le 21 février 2021 URL : <https://doi.org/10.7202/1059155ar>

SAVARD, R., Marketing des bibliothèques et autres services d'information : état des lieux à l'ère du numérique, *Documentation et bibliothèques* [En ligne], 63(2), 2017, p. 4, consulté le 21 février 2021, URL : <https://doi.org/10.7202/1040174ar>

SBAFFI, L. et Rowley, J., Public libraries and non-users: A comparison between Manchester and Rome, *Journal of Librarianship and Information Science*, 47(2), 2015, p. 104-116.

SCHIELE, B., « Vous avez dit culture ! », dans Larouche, M.-C, Luckerhoff, J. et Labbé, S. (dir.), *Regards interdisciplinaires sur les publics de la culture*, Québec, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2017, p. VII-XVI.

SÉGUIN, F., *D'obscurantisme et de lumières. La bibliothèque publique au Québec. Des origines au 21^e siècle*, Montréal, Québec, Éditions Hurtubise, 2016.

SERVET, M., Les bibliothèques, des troisièmes lieux culturels à forte valeur humaine ajoutée. *L'Observatoire*, 2(58), 2018, p. 71-74.

SERVET, M., La bibliothèque troisième lieu loin des clichés : l'humain au cœur de la bibliothèque, dans A. Jacquet (dir.), *Bibliothèques troisième lieu*, Paris, France, Association des bibliothécaires de France, 2015, p. 21-43.

SERVET, M., La bibliothèque troisième lieu. Vers une redéfinition du modèle de bibliothèque, *Argus*, 39(2), 2010b, p. 20-22.

SERVET, M., Les bibliothèques troisième lieu. Une nouvelle génération d'établissements culturels, *Bulletin des bibliothèques de France*, 4, 2010.

SERVET, M., *Les bibliothèques troisième lieu* [Mémoire d'étude], Paris, France, École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (ENSSIB), 2009.

SHANNON, C. et Weaver, W., *The Mathematical Theory of Communication*, Chicago, USA, University of Illinois Press, 1948.

SIROIS, G., Casemajor, N. et Bellavance, G., « Cultural participation through digital technology. A puzzling issue for cultural governance. » Dans Beauregard, D. et Paquet, J., *Canadian Cultural Policy in Transition*, Routledge, 2021, p. 130-143.

SLATER, D., *Consumer Culture and Modernity*, Cambridge, Royaume-Uni, Polity Press, 1997.

SLATER, M., *Non-use of library information resources at the work place: A comparative survey of users and non-users of onsite industrial-commercial services*, Londres, Royaume-Uni, ASLIB, 1984.

SMALL, M. L., 'How many cases do I need?' On science and the logic of case selection in field-based research, *Ethnography*, 10(1), 2009, p. 5-38.

SMITH, S., *Working Librarians' Perceptions of the Role of the Public Library in the 21st Century* [Thèse de doctorat], Arlington, États-Unis, University of Texas at Arlington, 2008.

SRIDHAR, M. S., *Non-users and non-use of libraries. Library Science with a slant to Documentation and Information Studies*, 31(3), 1994, p. 115-128.

STAKE, R. E., *Multiple Case Study Analysis*, New-York, États-Unis, The Guilford Press, 2006.

STAKE, R. E., *The Art of Case Study Research*, London, Royaume-Uni, Sage, 1995.

STANLEY, D., *Réflexions sur la fonction de la culture dans la construction de la citoyenneté*, Strasbourg, France, Conseil de l'Europe, 2007.

STANLEY, D., Recondita Armonia. Réflexions sur la fonction de la culture dans la construction de la citoyenneté, *Note Politique*, 10, [Étude réalisée pour le Conseil de l'Europe], Strasbourg, France, les Éditions du Conseil de l'Europe, 2006.

STARGARDT, N., « Origins of the Constructivist Theory of the Nation », dans Periwal, S. (dir.), *Notions of Nationalism*, Budapest, Hongrie, Central European University Press, 1995.

STENBERG, C. et Hoglund, L., Bibliothéconomie et sciences de l'information en Suède, *Bulletin des Bibliothèques de France (BBF)*, 43(2), 1998, p. 55-60.

STEVENSON, N., *Cultural Citizenship: Cosmopolitan Questions*, Maidenhead, Royaume-Uni, Open University Press, 2003.

STEVENSON, N., « Culture and Citizenship: An Introduction », dans Stevenson, N. (dir.), *Culture & Citizenship*, London, Royaume-Uni, Sage, Politics and Culture, 2001, p. 1-10.

STEVENSON, N., Globalization, National Cultures and Cultural Citizenship, *The Sociological Quarterly*, 38(1), 1997, p. 41-66.

STRAUSS, A., *Miroirs et masques. Une introduction à l'interactionnisme* (Traduction par Maryse Falandry), Paris, France, Éditions Métailié, 1992 [1958].

STRAUSS, A. et Corbin, J., *Basics of Qualitative Research* (2^e éd.), Thousand Oaks, États-Unis, Sage Publications, 1998.

DE TOCQUEVILLE, A., *De la démocratie en Amérique* [1^{ère} éd. 1835], Paris, France, Gallimard, 1992.

TARDE, G., *L'opinion et la foule*, Paris, France, Presses Universitaires de France, 1898.

TARROW, S., Bridging the quantitative-qualitative divide in political science, *American Political Science Review*, 89(2), 1995, p. 471-474.

TARULLI, L., *The Library Catalogue as Social Space: Promoting Patron Driven Collections, Online communities and Enhanced Reader and Reference Services*, Santa Barbara, États-Unis, Libraries Unlimited, 2012.

THUDEROZ, C., *Négociations, Essai de sociologie du lien social*, Paris, France, Presses universitaires de France, coll. Le sociologue, 2000.

TOURIGNY KONÉ, S., Considérer les écrits scientifiques comme données à l'étude, *Approches inductives*, 1(1), 2014, p. 70-95.

TURNER, B. S., Outline of a General Theory of Cultural Citizenship, dans Stevenson, N. (dir.), *Culture & Citizenship*, London, Royaume-Uni, Sage, Politics and Culture, 2001, p. 11-32.

TURNER, B. S., Postmodern cultural/modern citizens, dans Steenbergen, V. B. (dir.), *The Condition of Citizenship*, London, Royaume-Uni, Routledge, 1994, p. 153-168.

TURNER, B. S., Contemporary Problems in the Theory of Citizenship, dans Turner, B. S. (dir.), *Citizenship and Social Theory*, London, Royaume-Uni, Sage, 1993, p. 1-18.

TURNER, J. M., Airs de famille : DOCAM, entre la muséologie et les sciences de l'information, *Documentation et bibliothèques* [En ligne], 55(4), 2009, p. 153-158, consulté le 21 février 2021, URL : <https://doi.org/10.7202/1029179ar>

UNITED NATIONS FOR EDUCATION, SCIENCE AND CULTURE ORGANIZATION (UNESCO), *Manifeste de l'UNESCO sur la Bibliothèque publique* (2^{ème} version) [Document institutionnel] [En ligne], 1994, consulté le 8 février 2021, URL : https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000112122_fre

UNITED NATIONS FOR EDUCATION, SCIENCE AND CULTURE ORGANIZATION (UNESCO), *La bibliothèque publique force vive au service de l'éducation populaire* (1^{re} version) [Document institutionnel] [En ligne], 1949, consulté le 21 février 2021, URL : <http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http%3A%2F%2Funesdoc.unesco.org%2Fimages%2F0014%2F001474%2F147487fb.pdf>

VANCOUVER PUBLIC LIBRARY, *Trousse d'outils pour des bibliothèques à l'écoute de la communauté* [Document institutionnel] [En ligne], 2008, consulté le 21 février 2021, URL : <http://www.librariesincommunities.ca/resources/Trousse-doutils-FR-Finale.pdf>

VARHEIM, A. Steinmo, S. et Ide, E., Do libraries matter? Public libraries and the creation of social capital, *Journal of Documentation*, 64(6), 2007, p. 877-892.

VAUGEOIS, D., « Du plan Vaugois à aujourd'hui », dans Baillargeon, J.-P. (dir.), *Bibliothèques publiques et transmission de la culture à l'orée du XXI^e siècle* [Actes de colloque], Québec, Éditions de l'IQRC et Presses de l'Université Laval et Montréal, les Éditions de l'ASTED, 2004.

VEGA, J. et Boele van Hensbroek, P., The Agendas of Cultural Citizenship: A Political-Theoretical Exercise, *Citizenship Studies*, 14(3), 2010, p. 245-257.

VILLE DE MONTRÉAL, *Statistiques sur le prêt, les collections et la fréquentation. Statistiques consolidées, 2012-2016* [Données brutes accessibles sur le portail, Données ouvertes de la Ville de Montréal], 2018, consulté le 21 février 2021, URL : <http://donnees.ville.montreal.qc.ca/dataset/bibliotheques-montreal-statistiques>

VILLE DE MONTRÉAL, *Rendez-vous des bibliothèques publiques du Québec, Conférence d'ouverture* [Conférence institutionnelle tenue le 25 mai 2017 à la Grande Bibliothèque du Québec], 2017, consulté le 21 février 2021, URL : <https://rendezvousbiblio.ca/2017/programme.php>

VILLE DE MONTRÉAL, Plan stratégique du réseau des bibliothèques de la Ville de Montréal 2016-2019 [Document institutionnel], 2015.

VILLE DE MONTRÉAL, Portrait 2014 des Bibliothèques de Montréal. Pour une compréhension globale de nos actions [Document institutionnel inédit], 2015b.

VILLE DE MONTRÉAL, *Étude sur la fréquentation des Bibliothèques de Montréal* [Rapport de recherche inédit], 2012.

VILLE DE MONTRÉAL, *La bibliothèque publique du XXI^e siècle* [Document institutionnel inédit] [En ligne], 2010, consulté le 21 février 2021, URL : http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/COMMISSIONS_PERM_V2_FR/MEDIA/DOCUMENTS/DOCCONSULT_20100510.PDF

VILLE DE MONTRÉAL, *Programme Rénovation, agrandissement et constructions de bibliothèques*. [Document institutionnel] [En ligne], 2008, consulté le 21 février 2021, URL : http://ville.montreal.qc.ca/portal/page?_pageid=4276,118637577&_dad=portal&_schema=PORTAL

VILLE DE MONTRÉAL, Diagnostic des bibliothèques de Montréal [Document institutionnel] [En ligne], 2005, consulté le 21 février 2021, URL : <http://ville.montreal.qc.ca/culture/diagnostic-des-bibliotheques-de-montreal>

WAHNICH, S., Enquêtes quantitatives et qualitatives, observation ethnographique. Trois méthodes d'approche des publics, *Bulletin des Bibliothèques de France (BBF)* [En ligne], 51(6), 2006, p. 8-12, consulté le 21 février 2021, URL : <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2006-06-0008-002>

WALLACAVAGE, M. A., and Gruters, R. T., « Community », Dans Coulter, M. L., Krason, S. M., Myers, R. S., Varacalli, J. A. (dir.), *Encyclopedia of Catholic Social Thought, Social Science, and Social Policy*, Lanham, États-Unis, Scarecrow, 2007.

WALMSLEY, B., From arts marketing to audience enrichment: How digital engagement can deepen and democratize artistic exchange with audiences, *Poetics*, 5(8), 2016, p. 66-78.

WHITE, B. et Martel, M., An Intercultural Framework for Theory and Practice in Third Place Library, *Public Library Quarterly*, 2021, p. 1-19.

WIEGAND, W. A., *Part of our Lives: A People's History of the American Public Library*, New York, États-Unis, Oxford University Press, 2015.

WIEGAND, W. A., *Main Street Public Library*, Iowa City, États-Unis, University of Iowa Press, 2011.

WILLIAMS, R., *Culture et matérialisme*, Montréal, Québec, Lux Éditeur, 2010.

WILLIAMS, R., « Culture is Ordinary », dans Higgins, J. (dir.), *The Raymond Williams Reader*, Malden, États-Unis, Blackwell Publishing, 2001 [1958], p. 10-24.

WILLIAMS, R., *Culture*, Glasgow, Écosse, Fontana Paperbacks, 1981.

WILLIAMS, R., *Problems in materialism and culture: selected essays*, Londres, Royaume-Uni, Verso, 1980.

WILLIAMS, R., *Communications*, Londres, Royaume-Uni, Chatto & Windus, 1969 [1962].

WILLIMENT, K., It takes a Community to Create a Library. *Partnership: the Canadian Journal of Library and Information, Practice and Research* [En ligne], 4(1), 2009, consulté le 21 février 2021, URL : <https://journal.lib.uoguelph.ca/index.php/perj/article/view/545#.WhNfljN7Sis>

WINKIN, Y., *La nouvelle communication*, Paris, France, Éditions du Seuil, 1981.

YARROW, A., *En route et sur la même voie : les services parallèles à la Bibliothèque publique d'Ottawa* [Conférence tenue le 25 mai 2017 au Rendez-vous des Bibliothèques publiques de Montréal 2017], 2017.

YIN, R. K., *Case study research: design and methods* (5^e éd.), Londres, Royaume-Uni, Sage, 2014.

ZASK, J., De la démocratisation à la démocratie culturelle, *Nectart*, 3, 2016, p. 40-47.